UNDO PIZZOFALC
NAZIONALE
B. Prov.
IX
282
BIBLIOTECA
VITT. EM III
NAPOLI
-B-13
BIBLIOTECA PROVINCIALE
Armadio VII

Palchetto
Num.° d' ordine 129388

B. Rou.
IX
282

COLLECTION ABRÉGÉE

DES

VOYAGES

ANCIENS ET MODERNES

AUTOUR DU MONDE.

L'on souscrit à Paris, chez Fr. Dufart père, Editeur-Libraire, *rue et maison des Mathurins St-Jacques.* Le prix de chaque volume ou livraison, de 500 pages d'impression, et au moins 6 planches ou cartes géographiques, est de 6 francs, et 7 fr. 50 c., franc de port, pour toute la France, jusqu'au 1er. janvier 1809. Passé cette époque, le vol. ou livr. sera porté à 7 fr., et 8 fr. 50 c., franc de port, pour ceux qui n'auront pas souscrit.

Le 1er. volume a paru le 1er. mai, le 2e. le 1er. juillet, le 3e. le 1er. septembre, et le 4e. le 1er. novembre 1808, les autres paroissent successivement de deux en deux mois.

L'on souscrit également,

Villes.	Libraires.	Villes.	Libraires.
à *Rouen*,	chez Vallée frères.	à *Angers*,	Fourrier-Mame.
Idem,	Renault.	*Clermont*,	Rousset.
Caen,	Mannoury.	*Tours*,	Pescherard et Mame.
Lyon,	Maire.	*Bruxelles*,	De Mat.
Idem,	Yvernault et Cabin.	*Idem*,	Le Charlier.
Idem,	Garnier.	*Liège*,	Colardin.
Bordeaux,	Melon.	*Idem*,	Desoer.
Idem,	Bergeret.	*Cologne*,	Keil.
Toulouse,	Bonnefoi et Prunet.	*Mons*,	Hoyois.
Agen,	Noubel.	*Douai*,	Tarlier.
Bayonne,	Bonzom.	*Mayence*,	Simon Müller.
Idem,	Gosse.	*Cambray*,	Hurez.
Nismes,	Melquiond.	*Strasbourg*,	Levrault.
Lille,	Wanakere.	*Idem*,	Treutel et Wurtz.
Dunkerque,	Frémaux.	*Perpignan*,	Alzine.
Montargis,	Gille.	*Toulon*,	Curet (Alex.)
Genève,	Manget.	*Brest*,	Egasse frères.
Saint-Malo,	Hovius.	*Amiens*,	Wallois.
Limoges,	Bargeas.	*Idem*,	Carron Brunelle.

Pour l'Etranger,

à *Hambourg*,	Perthès frères.	à *Berlin*,	Umlang.
Idem,	Hoffmann.	*Stockolm*,	Ulrich.
Londres,	De Boffe.	*Copenhague*,	Brummer.
Idem,	Deconchy.	*Milan*,	Margaillan.
Idem,	Dulau et Compag.	*Idem*,	Giegler.
S.-Pétersbourg,	Klostermann.	*Gênes*,	Gravier.
Moscou,	Bouvat.	*Naples*,	Romilly.
Leipsick,	Besson.	*Florence*,	Faure frères.
Idem,	Grieshammer.	*Lisbonne*,	Borel frères.
Turin,	Bocca.	*Idem*,	Angelotty.
Madrid,	v°. Ramos de Agullera.	*Barcelone*,	au Bur. du Jour.
Idem,	De Sancha.	*Idem*,	Girard.
Valence,	Mallen.	*Vienne*,	Schalbaker.
Breslau,	Korn.	*Francfort-sur-Mein*,	Eslinger.

Et chez tous les autres principaux Libraires de l'Europe.

Digitized by Google

eur-
ues.
ages
gra-
ort,
ssé
fr.
it.
r.
o-
le

COLLECTION ABRÉGÉE

DES

VOYAGES

ANCIENS ET MODERNES

AUTOUR DU MONDE.

L'on souscrit à Paris, chez Fr. Dufart père, Editeur-Libraire, *rue et maison des Mathurins St-Jacques.* Le prix de chaque volume ou livraison, de 500 pages d'impression, et au moins 6 planches ou cartes géographiques, est de 6 francs, et 7 fr. 50 c, franc de port, pour toute la France, jusqu'au 1er. janvier 1809. Passé cette époque, le vol. ou livr. sera porté à 7 fr., et 8 fr. 50 c., franc de port, pour ceux qui n'auront pas souscrit.

Le 1er. volume a paru le 1er. mai, le 2e. le 1er. juillet, le 3e. le 1er. septembre, et le 4e. le 1er. novembre 1808, les autres paroissent successivement de deux en deux mois.

L'on souscrit également,

Villes.	Libraires.
à *Rouen*,	chez Vallée frères.
Idem,	Renault.
Caen,	Mannoury.
Lyon,	Maire.
Idem,	Yvernault et Cabin.
Idem,	Garnier.
Bordeaux,	Melon.
Idem,	Bergeret.
Toulouse,	Bonnefoi et Prunet.
Agen,	Noubel.
Bayonne,	Bonzom.
Idem,	Gosse.
Nismes,	Melquiond.
Lille,	Wanakere.
Dunkerque,	Frémaux.
Montargis,	Gille.
Genève,	Manget.
Saint-Malo,	Hovius.
Limoges,	Bargeas.

Villes.	Libraires.
à *Angers*,	Fourrier-Mame.
Clermont,	Rousset.
Tours,	Pescherard et Mame.
Bruxelles,	De Mat.
Idem,	Le Charlier.
Liége,	Colardin.
Idem,	Desoer.
Cologne,	Keil.
Mons,	Hoyois.
Douai,	Tarlier.
Mayence,	Simon Müller.
Cambray,	Hurez.
Strasbourg,	Levrault.
Idem,	Treutel et Wurtz.
Perpignan,	Alzine.
Toulon,	Curet (Alex.)
Brest,	Egasse frères.
Amiens,	Wallois.
Idem,	Carron Brunelle.

Pour l'Etranger,

à *Hambourg*,	Perthès frères.
Idem,	Hoffmann.
Londres,	De Boffe.
Idem,	Deconchy.
Idem,	Dulau et Compag.
S.-Pétersbourg,	Klostermann.
Moscou,	Bouvat.
Leipsick,	Besson.
Idem,	Grieshammer.
Turin,	Bocca.
Madrid,	vc. Ramos de Agullera.
Idem,	De Sancha.
Valence,	Mallen.
Breslau,	Korn.

à *Berlin*,	Umlang.
Stockolm,	Ulrich.
Copenhague,	Brummer.
Milan,	Margaillan.
Idem,	Giegler.
Gênes,	Gravier.
Naples,	Romilly.
Florence,	Faure frères.
Lisbonne,	Borel frères.
Idem,	Angelotty.
Barcelone,	au Bur. du Jour.
Idem,	Girard.
Vienne,	Schalbaker.
Francfort-sur-Mein,	Eslinger.

Et chez tous les autres principaux Libraires de l'Europe.

Biblioteca Nazionale V.E. III
NAPOLI

T. 5. *Frontispice*.

LORD ANSON

Mort à Londres en 1762.

Gabriel Sculp.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE"
NAPOLI

6h2386

COLLECTION ABRÉGÉE

DES

VOYAGES

ANCIENS ET MODERNES

AUTOUR DU MONDE;

AVEC des extraits des autres Voyageurs les plus célèbres et les plus récens; CONTENANT des détails exacts sur les mœurs, les usages et les productions les plus remarquables des différens peuples de la terre; enrichie de cartes, figures et des portraits des principaux Navigateurs.

RÉDIGÉE PAR F. B******L.

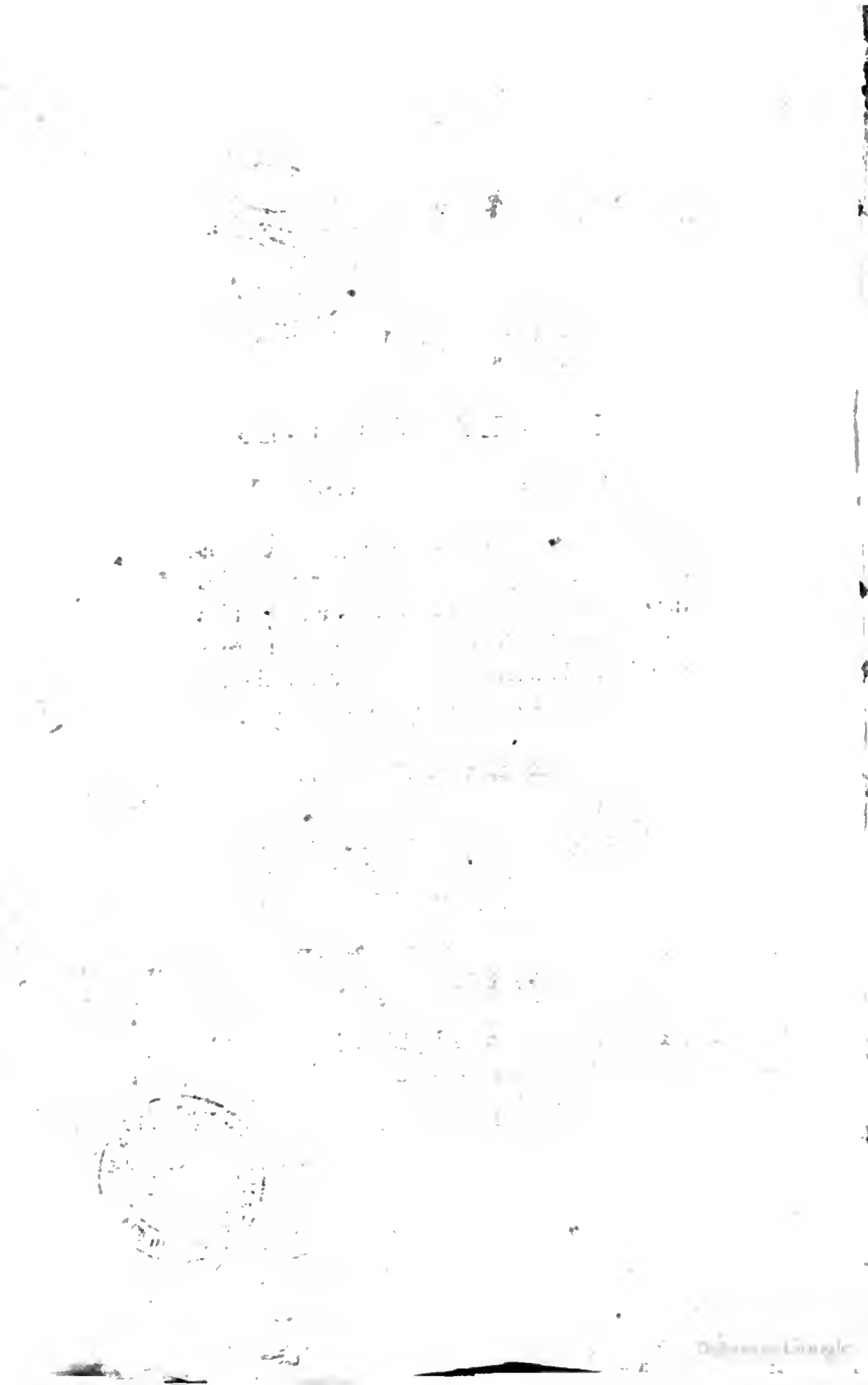
TOME CINQUIÈME.

PARIS.

FR. DUFART, PÈRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR.

1809.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" NAPOLI



COLLECTION ABRÉGÉE DES VOYAGES ANCIENS ET MODERNES.

VOYAGE DE DE LA BARBINAIS LE GENTIL.

Nous partîmes de France le 30 août 1714. Les vents contraires nous forcèrent d'abord de relâcher à Sark, petite île voisine de Grenesey (1).

(1) Et Jersey, îles situées auprès des côtes de la Normandie : elles faisoient partie autrefois de ce duché. Depuis l'an 1108, elles ont passé sous la domination de la Grande-Bretagne, et les Anglais en ont toujours regardé la possession comme très-avantageuse pour eux, soit par leur situation à l'entrée de la Manche, soit par leur voisinage des côtes de France. Aussi les ont-ils fortifiées et mises en état de défense. En tems de guerre, ils y placent des corsaires pour intercepter le commerce et les navires de la Normandie et de la Bretagne. En tems de paix, ils en font leur entrepôt de

Nous y prîmes des provisions, et y attendîmes le beau tems. Un vent favorable nous en éloigna pour nous conduire aux Canaries. Le 15 septembre, nous nous trouvâmes si proche de la

---

toutes sortes de marchandises et d'un commerce prohibé en indiennes, tabac, draperies, denrées coloniales, etc., qu'ils cherchent à introduire en France.

Jersey est très-fertile en blé, et a beaucoup de bons pâturages. On y élève beaucoup de bœufs, vaches, moutons, chèvres, chevaux. Le cidre y est la boisson ordinaire comme en Normandie : on le donne à vil prix. Cette île n'est éloignée des côtes de France que de six lieues : on peut aller, avec un bon vent, de Granville à Jersey en trois heures.

Saint-Helier en est la capitale, qui n'est pas murée. A l'ouest de l'île on remarque la baie de Saint-Ouen, défendue par trois batteries de trois pièces de canon, où les vaisseaux de ligne peuvent mouiller en sûreté et à l'abri des vents d'ouest, du nord et du sud. L'industrie des habitans de cette île se porte à Terre-Neuve : ils y font la pêche de la morue ; ils vont encore chercher du tabac, et l'introduisent, avec des marchandises prohibées, dans les provinces de Bretagne et de Normandie, dont ils tirent un argent immense.

Grenesey, moins considérable que Jersey, est à neuf ou dix lieues de la côte de Normandie, et à treize de celles de Bretagne ; elle a la figure d'un triangle, et une étendue de deux lieues du nord au sud : sa partie méridionale en a davantage de l'est à l'ouest. Sa population, dit-on, est de vingt-huit mille ames. Quoique

petite île Graciosa (1), qu'il s'en fallut peu que notre vaisseau ne s'y brisât ; mais nous en fûmes quittes pour la peur. Au lever du soleil, nous vîmes l'île Lancerotte, et nous passâmes entre elle et Forteventura, canal où n'avoient point encore passé de grands vaisseaux.

Bientôt nous aperçûmes le pic de Teneriffe, et nous vînmes vis à-vis la ville de l'Oratava ; nous n'y jetâmes point l'ancre, parce que la mer

---

moins fertile que Jersey, le sol y produit du blé : il y a aussi d'excellens pâturages. On y voit la ville de Saint-Pierre, située sur la côte orientale de l'île. Il y a un port appelé *la Chaussée.*

La petite île de Sark est dépendante de Grenesey. On ne lui donne que trois cents habitans, qui jouissent de tous les agrémens et de toutes les commodités de la vie. Aussi on prétend qu'ils parviennent à une extrême vieillesse.

On voit encore dans ces parages les îles d'Aurigny et d'Alderney. Celle-ci, la plus voisine de la Normandie, a trois lieues de circuit : ses pâturages sont renommés, et on y respire un air très-salubre. Aurigny n'a qu'une lieue un quart de long, sur demi-lieue de large. Sa population est d'environ douze cents ames. Ses côtes du nord et de l'ouest sont environnées de rochers qui en rendent l'abord dangereux. Toutes ces îles appartiennent à l'Angleterre ; mais on y parle la langue française.

(1) Une des Canaries. Voyez tome IV, page 4.

y est profonde, et que le fond n'y est pas solide; en louvoyant, nous y gagnions d'exercer nos matelots, dont la plupart étoient des paysans sans expérience. Nous n'allâmes point à Sainte-Croix, ville de l'autre côté de l'île, pour n'y point être arrêtés, comme nous savions que le gouverneur en avoit reçu l'ordre. Dans le lieu où nous étions, on se borna à s'informer du but de notre voyage, et l'on fut content quand nous eûmes dit qu'il étoit de faire le commerce des noirs.

Les Canaries sont les plus belles îles qu'on puisse voir. Celle de Teneriffe les surpasse toutes en fertilité; on y fait beaucoup de vin : la partie de l'Oratava présente des montagnes très-hautes, couvertes de vignes, qui fournissent la Malvoisie, objet d'un grand commerce avec les nations européennes. Le Pic qui passe pour la plus haute montagne du Monde, vomit une fumée épaisse et noire, présage rarement trompeur des tremblemens de terre.

J'allai souvent entendre la musique espagnole dans un couvent de dames, et l'une d'elles excita mon admiration et ma pitié. C'étoit la nièce du marquis d'Asialcazzar, la veuve du comte de Comère : avec la beauté d'un ange, elle étoit aveugle; son mari impuissant et jaloux, qu'on accusoit de ce malheur, vit sa fuite dans ce

monastère, et ne put la supporter ; il mourut de désespoir.

Nous partîmes de Teneriffe le 24 septembre, et trouvâmes les vents alisés au-delà du Tropique. Ils souffloient en poupe, la mer étoit tranquille, pas le moindre orage ; sous la ligne, le vent devint variable : souvent, quand le ciel est serein, on voit de petits nuages qui annoncent la tempête, et qui dans un moment occupent tout l'horizon ; puis ils se dissipent avec rapidité ; le vent vient avec eux ; la pluie lui succède et l'abat. La chaleur étoit brûlante : j'y subis la cérémonie ordinaire, dans laquelle on me fit jurer de ne jamais coucher avec la femme d'un pilote ; ce serment me coûta peu, car les pilotes sont trop peu aimables pour faire juger que leurs femmes le sont.

Nous vîmes les côtes du Brésil le 12 décembre, et cherchâmes l'île Grande, seul endroit où les Portugais souffrent les étrangers ; nous arrivâmes heureusement dans un de ses havres, guidés par un vieillard espagnol qui se disoit médecin. J'admirai les coquillages, les arbres, les montagnes de cette île, parce qu'elle étoit la première où j'abordois en Amérique ; la vue de quelques cabanes de pêcheurs m'y plut davantage que des palais n'auroient fait ailleurs.

Cette île a quatorze lieues de circuit : elle est

située sous le Tropique, à deux lieues du Continent. Il y règne un printems perpétuel : le sol en est élevé, couvert d'arbres inconnus pour moi ; ils y forment d'agréables bosquets. Pour mieux jouir de la beauté de ces lieux, je montai sur une montagne au travers de bois épais. Au retour je m'égarai, et marchai cinq heures sans savoir où j'étois ; enfin je vis le bord de la mer, mais j'étois loin de notre havre, où j'arrivai très-fatigué. J'avais vu des arbres d'une grosseur étonnante. Ici les orangers, les citronniers naissent sans culture, et n'y prospèrent que pour prêter leur ombrage aux singes et aux crocodiles. Il y a des singes très-gros qui font retentir les montagnes de leurs cris ; quelques-uns imitent les cris d'un enfant ; la plupart sont très-farouches. L'animal le plus incommode de cette île, est un ver qui s'insinue entre la chair et les ongles, y grossit et forme une tumeur ; il faut l'arracher doucement avec la pointe d'une éguille, et faire en sorte de l'enlever tout entier. La pêche y est très-abondante ; et le poisson excellent. Je n'y ai vu que de mauvais oiseaux de mer : l'épaisseur des bois ne permet pas qu'on y chasse.

Nous avions besoin de vivres, et n'osâmes nous approcher de Rio-Janeiro ; on s'y souvenoit trop encore de la visite que lui avoit faite

l'escadre de Dugué-Trouin (1). J'allai un jour sur la Terre-Ferme, et vis fuir des femmes épouvantées devant nous. Je voulus les rassurer, je ne fis que les effrayer encore : trois jeunes gens qui m'accompagnoient leur faisoient craindre quelque violence : leurs cris réveillèrent un homme qui nous examina gravement de la tête aux pieds, et qui nous crut des corsaires. Il nous reçut avec le ton du reproche, il s'adoucit ensuite; mais ne put rien nous fournir. Jamais je n'ai vu de pays plus pauvre. J'allai à Villa-Grande, ville du Brésil, mauvais village si elle étoit en Europe; mais la pauvreté logeoit à la ville comme à la campagne. Heureusement un Français nous envoya, dans une pirogue, des pois, du poisson salé, de l'argent. C'étoit un chirurgien nommé *de la Borde*, demeurant à Paraty, qui faisoit secrétement des affaires considérables, mais qui n'osa nous visiter de peur d'irriter la jalousie des Portugais. Paraty étoit à dix lieues de nous, et là se rend une partie de l'or qu'on tire des mines.

(1) Au mois de septembre 1711....

Cet homme illustre, après s'être acquis sur mer une gloire immortelle, est mort à Paris le 27 septembre 1736. Il étoit né à Saint-Malo, le 10 juin 1673....

Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor.

Les richesses des Portugais consistent en esclaves, dont une partie travaille aux mines, et l'autre plante du manioc, des cannes à sucre, du tabac et du blé d'Inde. Les sauvages y sont féroces, les Portugais ne le sont guères moins; il y a quelques jours qu'on avoit vu un combat à l'île Grande, entre deux Portugais et leurs esclaves, et il avoit été furieux : l'un des Portugais fut blessé à mort; et son ennemi acheva de le tuer lorsqu'il vit approcher un confesseur, de peur qu'il n'allât en paradis.

Nous partîmes de ce lieu après avoir fait du bois et de l'eau : alors nos malheurs commencèrent. Une conspiration nous mit dans le plus grand danger. Comme Français, nous ne pouvions nous rendre au Pérou, et nous avions pris une commission anglaise, un capitaine qui n'en avoit que le titre, et presque la moitié de nos matelots étoient Anglais : des rixes s'élevoient entr'eux et les Français; notre partialité irrita les premiers, qui complotèrent de se rendre maîtres du vaisseau par la mort des officiers français. Le capitaine anglais nous avertit du danger. On se saisit des mutins; ils furent châtiés et mis aux fers. Tout vaisseau qui porte des matelots de nations rivales, nourrit dans son sein une guerre intestine et dangereuse.

Les vents contraires ne nous permirent point

de voir la côte des Patagons ; mais nous découvrîmes la terre de Feu et le cap des Vierges : nous entrâmes et ressortîmes avec peine d'un cul-de-sac que nous avions pris pour le détroit de le Maire. Ici le danger fut grand, et les matelots les plus intrépides craignirent de périr par le vent contraire, ou sous la dent des peuples anthropophages ; mais le vent changea, le danger s'évanouit, la joie succéda au désespoir, et les plus poltrons jurèrent qu'ils avoient été tranquilles au milieu du péril. (Voyez la carte du sud de l'Amérique.)

Bientôt nous découvrîmes en effet le détroit de le Maire, formé par l'île des Etats et la Terre de Feu, qu'on croit n'être qu'un amas d'îles très-hautes et presque stériles. Le hasard seul nous a donné des notions assez exactes de ce pays. En 1715, un vaisseau français, après avoir passé le détroit de le Maire, fut poussé par les vents dans un port que formoient plusieurs îles, et d'où il découvrit une multitude d'îlots, les uns bas et arides, les autres élevés et couverts d'arbres : il visita différens passages, mais le défaut de vivres et l'incuriosité lui firent abandonner ce lieu avant de le bien connoître. Les habitans du pays sont, dit-on, des hommes robustes, vivant comme des bêtes, nus malgré l'intempérie du climat, et se cachant dans les

cavernes des montagnes. Le cap Horn, découvert par un capitaine de ce nom, en est la partie la plus méridionale.

L'île des Etats est inhabitée à cause du froid et de sa stérilité; le détroit qu'elle borne au levant, a huit lieues de long, sur six de large. Dans un besoin pressant, un vaisseau peut relâcher dans le port du Désir; les courans y sont si rapides, qu'ils font passer le détroit en deux heures sans le secours du vent. Les tempêtes y sont fréquentes; nous en essuyâmes une qui nous eût mis en danger, si nous eussions été proche de la terre. Nos voiles furent emportées, et pendant huit jours nous fîmes le jouet des flots. Le froid étoit cuisant, quoique nous fussions au mois de janvier, premier jour d'été de ces climats; la tempête nous effraya moins, parce que les nuits étoient très-courtes; celle du 17 n'eut que trois heures. Une partie de l'équipage étoit attaquée du scorbut. Il étoit tems de découvrir des terres: la première qui frappa nos regards fut les mamelles de Bio-Bio; nous vîmes ensuite l'île Sainte-Marie, qui est fort basse, et est située à dix lieues de la Conception.

Dès que nous eûmes découvert cette ville, nous vîmes devant elle plusieurs vaisseaux amarrés; nous arborâmes notre pavillon, et jetâmes

l'ancre ; alors les chaloupes de ces vaisseaux nous apportèrent divers rafraîchissemens : nous visitâmes le gouverneur, jeune homme qui nous reçut avec la gravité d'un vieillard ; et nous réparâmes nos forces par quinze jours de séjour dans la ville. Nous apprîmes des Français que nous trouvâmes ici en grand nombre, que le commerce y étoit ruineux : six vaisseaux auroient suffi pour les besoins des Espagnols, et plus de quarante vaisseaux de notre nation se trouvoient dans ces mers : aussi tous leurs possesseurs y perdoient leurs avances ; l'avidité les y avoit fait accourir, et jamais avidité ne fut mieux punie. Une seule raison peut justifier leur imprudence ; le rabais des espèces avoit fait chercher les moyens de s'en dédommager ; et comme les armemens de ces navires avoient été secrets, chacun avoit cru être le seul. Et le mal présent n'est pas le seul qu'on doive craindre ; les commerçans espagnols ruinés pourront bien faire interdire le commerce à toute autre nation que la leur, dans les immenses pays qu'elle possède.

Je pris mon parti dans cet état de choses, et m'embarquai sur un vaisseau de Bayonne, qui partoit pour la Chine ; car j'avois pris goût aux voyages ; et pour mon coup d'essai, je voulois faire le tour du Monde. Parlons un peu du pays que je vois à présent sous mes yeux.

Le Chili est un des plus beaux pays du Monde (1); la terre y donne sans culture tout ce que le travail lui arrache en Europe; l'air y est sain et tempéré, surtout près des côtes. C'est la fertilité de la terre qui fait la richesse du Chiloé, port et ville, dont les habitans commercent en planches et en viandes salées. Baldivia doit son nom à un des conquérans de cette partie de l'Amérique; son château est fortifié contre les attaques des Indiens; sa garnison n'est composée que d'exilés et de criminels. C'est la punition qu'infligent les magistrats aux voleurs, aux assassins, que l'impunité y multiplie sans cesse. La Conception a devant elle une baie longue de trois lieues, large de deux, où les vaisseaux sont en sûreté pendant l'été, qui n'est rafraîchie que par les vents du midi. En hiver, les vents du nord s'élèvent, et les vaisseaux se retirent dans un enfoncement nommé *Talcaguena*. Plusieurs de nos Français qui s'y

(1) A une très-grande fertilité il réunit l'avantage de recéler dans ses montagnes de riches mines d'or, dont le métal passe pour le plus pur de l'Amérique. Fresier, qui étoit au Pérou en 1712, ne met au rang des villes du Chili que San-Iago, Impériale, la Conception et Baldivia : ces trois dernières ont de beaux ports. Les autres ne sont véritablement que des villages très-éloignés les uns des autres.

étoient

étoient retirés pour attendre des momens plus heureux, y avoient bâti des cabanes commodes, cultivé des jardins, pratiqué des routes pour la chasse, et ce lieu désert étoit devenu une retraite agréable et utile. On y voyoit une chapelle (1).

Le commerce est peu de chose à la Conception : les Péruviens ne s'y rendent pas, et les commerçans de Saint-Jago ne peuvent s'y rendre qu'en été. La ville est mal bâtie ; ses maisons sont basses et construites de roseaux et de terre. Un évêque y siége, mais sa cathédrale n'annonce

(1) Ce qu'on nomme *Guases* à la Conception, est une race d'Américains fort adroits dans le maniement des laqs et des lances. Rarement manquent-ils leurs coups à cheval même, en courant à toute bride. Un taureau furieux, tout autre animal ne leur échappe jamais. Dans leurs querelles particulières ils se servent entr'eux de ces laqs, qui sont des cuirs de bœuf. La seule manière de se garantir du licou, est de se coller contre un mur, contre un arbre, ou de s'étendre à terre tout de son long. Les Guases sont une race mêlée de sang espagnol : ils sont bien faits, gros et robustes ; leur habit est une pièce d'étoffe de deux ou trois aunes de long, sur deux de large, qu'ils nomment *Poncho*. Pour toute façon, on fait au milieu de la pièce un trou à passer la tête. Le poncho pend des deux côtés, et par derrière comme par devant.

On vante beaucoup la beauté de leurs femmes. Le climat y est à peu près celui de l'Europe.

point sa présence ; la seule église des jésuites est belle : seuls de tous les moines qu'on y trouve, ils ne sont pas ignorans ; le gouverneur de ce lieu étoit un jeune homme, dont on disoit qu'il étoit de même âge que sa noblesse : les richesses de son père, président de l'audience de Saint-Jago, lui tenoient lieu de mérite ; il haïssoit les Français, et ne le cachoit pas ; son avarice et sa haine les vexoient également : il prit leur modération pour de la poltronnerie, et en devint plus injuste. Il pouvoit nous défendre le commerce, les ordres de son maître l'y autorisoient ; mais il n'y auroit rien gagné ; il préféra d'exiger de nous mille piastres pour le droit de faire des vivres. Nous résolûmes de le mortifier, pour lui faire sentir que nous ne cédions point par lâcheté. Un de nos capitaines mourut, et nous résolûmes de l'ensevelir avec pompe à Talcaguena, au bruit du canon et de la mousqueterie. On en demanda la permission au gouverneur qui la refusa comme on s'y attendoit, et on l'exécuta malgré lui : étonné de notre hardiesse, il nous envoya la permission de descendre à terre au moment où nous y étions descendus. Cet acte de vigueur fut utile ; il rendit le gouverneur plus prudent et plus honnête, au moins envers nous.

Les Indiens étoient aussi révoltés contre cet

homme dur et insupportable ; ils ravageoient la campagne, et méditoient de venir brûler la Conception même. Leur conspiration avoit été secrète : les Indiens de la plaine, soumis aux Espagnols, avoient projeté de secouer le joug, et invité les Indiens *bravos* à se joindre à eux. On découvrit leur conspiration, et bientôt les prisons furent pleines, et les bourreaux en activité. On punit les innocens pour effrayer les coupables, et l'on ne fit que les irriter. La ville étoit menacée, et les Français crurent devoir offrir leurs services au gouverneur, qui les rejeta avec dédain. Cependant, alarmé pour lui-même, il fit partir ses effets les plus précieux. Sa conduite le rendit enfin odieux aux Espagnols ; ils firent entendre des plaintes ; ils se livrèrent au découragement, à la terreur ; ils nous prièrent de les recevoir dans nos vaisseaux, et cette inquiétude se communiqua parmi nous. Le gouverneur, pour montrer son intrépidité, fit mettre à mort cinq des Indiens qui étoient dans les prisons, quoique les juges n'eussent rien trouvé qui pût fonder leur condamnation. Ils furent arquebusés sur le rivage ; les Indiens s'en vengèrent par de nouvelles dévastations, et par la mort de plusieurs Espagnols.

C'est dans cet état que je laissai la Conception. Nous partîmes pour Valparayso, qui en est à

soixante lieues. Un coup de vent, joint à une voie d'eau, faillit à nous faire périr dans cette traversée : un brouillard nous déroboit la terre qui étoit près de nous, et nous tremblions à chaque instant de voir le vaisseau s'enfoncer ; enfin nous parvînmes à découvrir notre voie d'eau et à la boucher.

Nous nous réjouissions d'avoir échappé au danger, lorsque nous tombâmes dans un autre. Arrivés dans la rade, un coup de vent nous jeta sur un vaisseau espagnol, et peu s'en fallut que nous ne le fissions périr en périssant nous-mêmes. La proue de notre vaisseau fut brisée, celle des Espagnols fut fort endommagée. A peine avions-nous réussi à nous séparer de celui-là, que nos ancres chassèrent, et que nous tombâmes sur un autre vaisseau, que nous pûmes enfin éviter; mais nous allions périr sur des écueils, si le vent n'avoit changé.

Valparayso est le port où l'on fait le plus grand commerce en grains sur cette côte; la ville n'est qu'un bourg défendu par un château bien situé. Elle dépend de Saint-Jago, qui n'en est éloignée que de trente lieues (1). Nous visitâmes

(1) Saint-Jago a été fondée le 24 février 1541, et renferme aujourd'hui quatre mille familles, la moitié d'Espagnols, et le reste d'Américains ou de races mêlées.

le gouverneur de Valparayso, qui nous permit le commerce, moyennant un droit de cinq pour cent sur tout ce que nous vendrions. Il nous dit fort ingénument qu'il étoit pauvre, qu'il avoit acheté son emploi pour vingt-huit mille piastres, et qu'il lui devenoit nécessaire de faire ce trafic prohibé, afin de ne pas périr de misère. Sa sincérité nous fit un devoir de l'exactitude à remplir les conditions imposées; mais, malheureusement pour lui et pour nous, on vendit peu, et ses profits furent médiocres.

Le Chili fait peu de commerce, il n'y a point d'activité, et les habitans s'énorgueillissent de leur indolence: ils sont pauvres sur un sol fertile. C'est d'ici que le Pérou tire les grains que son climat brûlant lui refuse (1): on trouve des

(1) Le Pérou, situé entre le sixième degré de latitude nord et le trente-septième sud, a huit cent vingt lieues de long du sud-est au nord-est, sur deux cent quatre-vingts lieues dans sa plus grande largeur de l'est à l'ouest. Tout ce pays est traversé dans toute sa longueur par la Cordellière, qui est Double. La première chaine, située à quarante ou quarante-cinq lieues de la mer, se nomme *Cordellière de l'ouest*; l'autre, qui s'avance à l'est dans les terres, offre des sommets très-élevés, nus et arides, appelés *Paramos*. On y voit aussi des crevasses taillées presque à pic, nommées *Quebradas*. Cette seconde chaine, moins longue que l'autre, se prolonge depuis Cuença jusqu'au

magasins de grains tout le long de la côte d'Arica jusqu'à Guayaquil, et ils sont remplis par les

---

delà du Popayan, et se nomme *Cordellière des Andes*. Elle est couverte de forêts : on y trouve le quinquina et beaucoup de bois incorruptibles. Ces deux chaînes se trouvent placées à sept ou huit lieues de distance l'une de l'autre : le sol qui les sépare a pour l'ordinaire cinq à six lieues de large, et est très-élevé. Quito, par exemple, est située dans une longue vallée qui n'est pas réputée montagne, parce qu'elle se trouve placée entre des monts bien plus élevés et presque toujours couverts de neiges. Ce pays est sujet à des tremblemens de terre affreux : ses habitans vivent dans de continuelles alarmes. Les Péruviens ou Indigènes civilisés ne manquent pas d'intelligence ni de malice, mais ils sont très-indifférens pour tout ce qu'on pourroit leur offrir : quoiqu'à demi-nus, ils paroissent aussi contens de leur vêtement que l'Espagnol le plus somptueux dans sa parure. L'or et l'argent n'ont aucun attrait pour eux : les rangs et l'autorité ne les tentent pas davantage. Un Péruvien reçoit du même sang-froid l'emploi d'alcade et celui de bourreau. Ces Indiens sont fort lents, et mettent beaucoup de tems à faire tout ce qu'ils entreprennent; de là le proverbe du pays, *c'est un ouvrage de Péruvien*. Les femmes filent, font les chemisettes et les caleçons, unique vêtement de leurs maris : elles préparent la nourriture commune, tandis que leurs hommes, accroupis comme des singes, les regardent faire ou s'amusent à boire. Les danses et les fêtes font leur unique bonheur, quand surtout elles sont accompagnées du plaisir de boire *la chica*. Le penchant pour

vaisseaux qui reviennent du Chili. Les magistrats de ce dernier pays avoient cruellement suivi la

---

l'ivrognerie est si général parmi ces Indiens, que la dignité de cacique ou d'alcade ne peut les en préserver. Leur manière de pleurer les morts est de bien boire. On ne leur a remarqué aucun goût pour le jeu.

Dans leurs voyages ils font peu de frais. Avec un petit sac de farine d'orge grillé, ils feront un voyage de cent lieues. A l'heure des repas, ils prennent deux ou trois cuillerées de cette farine qu'ils tiennent quelque tems dans la bouche avant de pouvoir l'avaler : ils boivent à grands traits de *la chica* ou de l'eau, et continuent leur route. Leur usage est d'emmener avec eux toute leur famille. Les mères portent leurs petits enfans sur leurs épaules. La cabane demeure fermée, et une simple courroie suffit pour serrure. Les Indiens élevés dans les villes ou dans les grands bourgs, ont moins de grossiéreté que ceux des campagnes, mais ils conservent tous une forte inclination pour le culte du soleil : leur premier inca ou roi se disoit l'enfant de cet astre, et avoit fondé son empire quatre cents ans avant l'invasion de Pizare. Selon tous nos missionnaires, leur penchant pour la pluralité des femmes, et le peu de respect qu'ils ont pour la foi conjugale, leur inspirent de l'aversion pour la morale de l'évangile. Les plus intraitables de ces Indiens qu'on n'a jamais pu soumettre à la domination espagnole, sont les peuplades d'Arauco, de Tucapel, et celles qui habitent au sud, du côté du désert. Quand ces Indiens se voyent un peu trop pressés par les Espagnols, ils prennent la fuite dans des déserts inaccessibles, et reviennent ensuite.

politique des Hollandais; ils avoient fait jeter à la mer dix mille charges de blé, parce que la

---

Ce mélange de fuite et de résistance les rend comme invincibles. Ils font avertir quelquefois d'autres nations ennemies de l'Espagne, et égorgent alors tout ce qu'ils rencontrent, sans distinction d'âge ni de sexe. Voyez, tome II, page 151, d'autres détails sur ces peuples.

Ce pays, si fécond en métaux précieux, est bien éloigné de nous, puisqu'on compte de Lima à Paris plus de trois mille sept cents lieues; un Français cependant transplanté dans ces riches contrées, peut se flatter de revoir sa patrie au bout de trois mois. Au lieu de prendre le détroit de Magellan ou celui de le Maire, comme le font la plupart des navigateurs, il n'a qu'à s'embarquer sur le fleuve des Amazones, qui traverse toute l'Amérique de l'ouest à l'est: selon le père d'Acugna, le pays que ce fleuve parcourt est charmant, délicieux et rempli de cocotiers. Si les bords du Gange sont d'un sable doré, ceux de l'Amazone sont d'un sable d'or pur. Les entrailles de la terre y recèlent par-tout des pierres précieuses et les plus riches métaux. Ce missionnaire atteste que, si les sauvages qu'on voit sur ces bords aidoient un peu la nature, tout le pays que ce fleuve parcourt ne seroit qu'un jardin enchanté, rempli sans cesse de fleurs et de fruits. En 1637, le père d'Acugna a parcouru, sur une flotille de canots remplis de Portugais, les bords de l'Amazone, dans une étendue de dix-huit cents lieues; les espagnols Pinçon et Orellana l'avoient aussi tenté dès le seizième siècle. M. de la Condamine a suivi cette même route, et est parti de Quito le 11 mai

récolte étoit trop abondante, et qu'ils vouloient en soutenir le prix : ce blé couvroit le rivage de la mer quand nous y arrivâmes.

Les vaisseaux du Pérou qui font ce commerce, sont d'un bois si dur et si fort, que la mer, loin de le pourrir, le conserve : mais souvent ces vaisseaux périssent, parce qu'on les remplit trop de blé que l'humidité fait gonfler, et alors le tillac et les côtes du vaisseau s'ouvrent, l'eau entre, et on ne peut plus en boucher la voie.

Les Français portoient à Saint-Jago des marchandises qu'ils vendoient mal et avec peine ; le président de l'audience favorisoit ce commerce, et lui-même le faisoit ; mais il falloit acheter cette facilité, en fermant les yeux sur des vexations.

Nous partîmes de Valparayso le 14 mars 1715, et nous arrivâmes heureusement à Coquimbo. C'est le meilleur port de la mer du Sud ; les vaisseaux y sont à l'abri de tous les vents, et y

---

1743 : il s'est embarqué au port de Jaen, nommé aussi *Chachunga*. On peut arriver de ce port en quarante-six jours à Para, ville du Brésil, située non loin de la Guiane, à un degré vingt-huit minutes au sud de la ligne. Il faut convenir que cette route offre des obstacles à vaincre : le trajet de Para en Europe est d'environ seize cents lieues. Para a un port nommé *Belem*. (Voyez la carte de l'Amérique méridionale).

peuvent caréner sur un petit rocher à fleur d'eau, près du rivage : deux petites îles qui sont à demi-lieue du rivage, en marquent l'entrée. La ville de ce nom est à deux lieues de là, près de la mer, dans une plaine bordée par les Cordellières; ses dehors sont charmans et arrosés par une rivière, dont les eaux se distribuent par des canaux dans tous les jardins; car chaque maison y est séparée d'une autre par un jardin planté d'oliviers, qui produisent les meilleures olives du Monde. Les rues en sont droites et larges; mais les maisons sont basses et couvertes de roseaux, parce qu'on y craint les tremblemens de terre : les habitans sont beaux et affables; l'air y est sain. On y fait peu de commerce. Le gouverneur nous tracassa, dès qu'il eut appris que nous devions y faire quelque séjour : il fallut acheter la permission d'acheter des vivres par le présent d'un habit de soie à sa femme.

Si ce pays cultivoit le chanvre et le lin, il lui seroit facile de se passer des Européens. On y trouve de riches mines d'or, des animaux de toute espèce qui errent dans les plaines, sans avoir de maîtres; le plus gros bœuf n'y coûte pas quatre écus, un beau cheval ne vaut guères plus : on y poursuit la perdrix à cheval avec des chiens, qui la saisissent lorsqu'elle est fatiguée; mais elle a peu de goût. Les chevaux eux-mêmes se

prennent à la chasse avec des laqs, et on les rend ensuite familiers. Les vins du Chili sont agréables ; mais on les gâte, en les conservant dans des peaux de boucs ; ils ne peuvent se conserver sur mer.

Nous partîmes de Coquimbo pour Arica, ville du Pérou : le commerce s'y trouva dans un état pitoyable : j'y perdis mes espérances de fortune et ma gaieté ; ce n'est qu'à force de raison que je pus vaincre ma mélancolie. Arica est peu de chose par elle-même ; elle n'est célèbre que par le commerce qu'y font les Espagnols qui reviennent du Potosi : l'air y est mal sain ; mais peut-être il y cause moins de maladies que son vin violent et fumeux. Ses habitans ont l'air moribond, et sont tourmentés de fièvres malignes ; une montagne voisine, qui est couverte d'ordures des cormorans et autres oiseaux, y répand une odeur fétide, parce que les pluies ne la lavent jamais, ou bien rarement. L'air est souvent obscurci par ces oiseaux, qui chassent aux poissons, en formant sur l'eau un grand cercle qu'ils resserrent ensuite en se pressant, et y accumulent ainsi leurs victimes ; alors ils plongent, et les poursuivent dans l'eau ; d'autres oiseaux à becs longs et pointus accourent pour avoir part à cette chasse. L'odeur et le goût de ces oiseaux en font un mets peu supportable.

Les côtes sont habitées par des balcines, des loups marins, des pingoins et autres animaux; quelquefois les baleines y échouent.

Un des plus grands revenus du gouverneur consiste dans la vente de l'ordure de ces oiseaux, dont on se sert pour redonner aux terres la fertilité que l'ardeur du soleil leur enleve. Des vaisseaux viennent deux fois l'année enlever et acheter cette fétide marchandise. La montagne d'où on la tire est creuse; on lui donne le nom de Morne des Diables, parce qu'on croit les y entendre ; peut-être les eaux qui entrent avec impétuosité dans ses concavités, produisent le bruit qui a donné naissance à ces contes absurdes.

Peu de jours après mon arrivée, on y éprouva un tremblement de terre qui se fit sentir à deux cents lieues à la ronde. Un grand nombre de villes et de bourgs furent renversés; des montagnes s'écroulèrent, et se joignirent en engloutissant toutes les habitations qui se trouvèrent dans les vallées. Cependant, peu de personnes périrent sous les ruines des maisons, parce qu'elles ne sont bâties que de roseaux et d'une terre légère.

Arica, Ylo, furent renversées : la première ville a une mauvaise rade, dangereuse surtout par les vents d'ouest qui ne permettent pas d'y

aborder, sans risquer de se briser sur les écueils qui la bordent : mais son gouvernement est considérable par le commerce qu'on y fait. Nous y trouvâmes sept vaisseaux français. Le gouverneur étoit un homme d'une probité reconnue : il nous reçut avec honnêteté, et acheta tout le reste de notre cargaison.

On trouve à une lieue de la ville une vallée couverte d'oliviers, de bananiers, de palmiers, et autres arbres, plantés sur les bords d'un torrent qui descend des montagnes, et se jette dans la mer, près d'Arica. Nulle part je n'ai vu plus de tourterelles et de pigeons ramiers. C'est ici qu'on trouve communément le guanaco, qui est le lama, espèce de mouton, dont la tête ressemble à celle du chameau ; il sert de bête de somme, et porte jusqu'à deux cents livres; mais, si on les force de marcher quand ils sont fatigués, ils vomissent au visage de leurs persécuteurs une liqueur noire et puante.

Je quittai Arica pour venir à Ylo, qui en est à quarante lieues. On y voit aussi une vallée plantée d'oliviers, et arrosée par un ruisseau que les neiges fondues font enfler durant l'été. Nos Français y avoient bâti des magasins peu coûteux, mais le tremblement de terre les avoit renversés. A quarante lieues de là, dans les montagnes, sont deux villes célèbres, Mochegoa

et Villa hermosa d'Arequipa ; elles doivent leurs richesses à leurs vins, les meilleurs du pays ; la dernière s'est signalée par ses efforts en faveur de Philippe V.

Résolu de pénétrer plus avant dans le Pérou, je m'embarquai sur une frégate qui faisoit voile pour Pisco, ville éloignée de Lima de cinquante lieues. J'y arrivai après huit jours de navigation. Cette ville fut abîmée en 1690 par un tremblement de terre; on y vit la mer se retirer à deux lieues de ses bords ; la plupart des habitans s'enfuirent dans les montagnes : plusieurs vinrent contempler ce nouveau rivage; mais, trois heures après, la mer revint avec une impétuosité effrayante engloutir ces malheureux, que la vîtesse des chevaux ne put dérober à la mort. La ville fut engloutie, et aujourd'hui les vaisseaux jettent l'ancre au lieu où elle étoit assise.

La ville a été rebâtie à un quart de lieue de la mer, dans une situation agréable; les nobles de la province s'y rassemblent : le voisinage de Lima y amène beaucoup de négocians; elle a deux ancrages, l'un devant elle, l'autre à deux lieues de là, dans un canton désert. A quatre lieues au midi, on monte une montagne où s'assembloient les Indiens pour adorer le soleil, et d'où ils jetoient dans la mer de grandes richesses.

Le pays est beau; l'air y est bon; sur toutes les côtes du Pérou, il s'élève un vent frais vers les neuf heures du matin, qui tempère l'ardente chaleur du climat; il n'y pleut presque jamais: le vent du midi qui s'y fait sentir sans cesse, y chasse les exhalaisons aqueuses vers le nord, et les empêche de former des nuages. Le commerce y est assez florissant, surtout à Callao, port de Lima. Le vice-roi le favorisoit, parce qu'il en retiroit de grands avantages; mais à Pisco, on vendoit encore plus avantageusement et au moins avec plus de sûreté, parce qu'on n'y étoit point obligé de livrer ses marchandises à la douane.

J'étois si voisin de Lima, que je désirai le visiter; il n'y avoit point de vaisseau à Pisco qui pût me conduire à son port, et je m'y rendis par terre. J'entrai d'abord dans la province de Chincha, dont la capitale est un petit bourg d'Indiens, qui fut autrefois une ville de deux cent mille familles. La province elle-même est aujourd'hui déserte, et on n'y compte guères que cinq cents familles. Je vis sur la route des vestiges de ces géans qui furent frappés de la foudre, dit la tradition, après avoir possédé les demeures des hommes mis en fuite par le déluge. On me montra des rocs foudroyés, et des os d'une grosseur extraordinaire; mais j'ignore si ce sont des restes de géans, auxquels je ne crois guères.

Je ne parlerai point des lois de l'empire du Pérou, ni de la conquête qu'en firent les Espagnols; ils en furent entièrement les maîtres en 1533 : Pizaro l'avoit découvert avec Almagro en 1525. Ces objets sont connus : bornons-nous à dire que les Indiens vénèrent encore la mémoire de leur dernier roi ou inca; qu'ils la célèbrent dans une fête par des vers à sa louange, en jouant avec leurs flûtes des airs qui les jettent dans une noire mélancolie, et portent quelques-uns à se rejoindre aux objets de leurs regrets, en se précipitant du haut des montagnes (1).

On trouve dans la province de Chincha plusieurs tombeaux antiques. J'en ai vu un dans lequel on avoit trouvé deux hommes et deux femmes peu défigurés encore, avec quatre pots d'argile, quatre tasses, les restes de deux chiens et des pièces d'argent; c'étoient-là peut-être les présens qu'on fournissoit aux morts, pour qu'ils pussent les offrir au soleil, devant lequel ils

(1) Il existe à Lima une famille qui, par les femmes, descend des anciens incas : son nom est d'*ampuero*. Le roi d'Espagne lui donne le titre de cousin, et lui fait rendre des honneurs distingués par son vice-roi. Selon Don Ulloa, les familles les plus illustres de la ville tiennent à l'honneur de s'allier avec cette maison. On ne croit pas qu'il existe aujourd'hui dans tout le Pérou au-delà de 700,000 Indiens.

devoient

devoient comparoître. Je remarquai encore que les cadavres conservoient long-tems, en divers lieux du Pérou, leur forme naturelle, sans doute à cause de la sécheresse et de la légéreté du terrain.

Cette province est moins aride que les autres, parce qu'un grand nombre de ruisseaux l'arrose; les neiges en font des torrens qui rongent la terre, entraînent des arbres, et roulent de gros rocs; leur lit n'est pas profond; leur cours peu étendu est très-rapide. Souvent la multitude de leurs bras fait qu'on est obligé de marcher pendant une lieue dans l'eau; heureux de ne point rencontrer d'arbres ni de rocs, qui peuvent faire tomber l'animal qui vous porte, et vous entraîner avec lui dans la mer; des Indiens placés sur les bords indiquent les gués, et conduisent les passagers.

Le premier jour, j'arrivai dans le Tambo de Guaynacava. Tambo est un édifice où les Incas renfermoient leurs richesses; ce n'est plus aujourd'hui qu'une masure. Je portois mes provisions, et même mon lit; mais, quand je voulus souper, je trouvai ma viande corrompue par la chaleur; il fallut prendre patience, et marcher toute la nuit pour arriver à Canete; j'y entrai, épuisé de faim, de lassitude, et accablé de sommeil; je me livrois à celui-ci pendant qu'on

m'apprêtoit à déjeûner, mon manteau me servit de matelas, ma selle d'oreiller, et la faim de cuisinier après mon réveil.

Ce bourg annonce la pauvreté de ses habitans; ils se nourrissent du blé d'Inde et de poisson salé; leur climat est moins doux que celui du Chili; leur terre est aride et déserte. Une espèce de casaque qui se croise sur l'estomac, et s'arrête avec une longue épingle d'argent, est l'habit des femmes. La campagne étoit par-tout inondée par les eaux du Canete; et, pour sortir de ce lieu, j'allai, suivant le conseil des Indiens, passer sur un pont, au sommet d'une montagne. J'y parvins par des sentiers étroits et incommodes; j'éprouvai une chaleur extraordinaire, et j'étois assez élevé pour voir les nuages rouler sous mes pieds; la vue de ce pont me fit frémir. Il joignoit l'espace entre deux pointes de montagnes séparées par un gouffre profond, où deux torrens se précipitoient avec fracas. Il étoit construit de cordes faites d'écorce d'arbre, retenues par des pieux, et sur lesquelles on avoit mis des planches et du sable. Les mules passèrent d'abord sur ce pont vacillant, et je passai comme elles, en me servant de mes mains comme de mes pieds, et sans oser regarder à droite ni à gauche (1).

(1) Il y a au Pérou trois sortes de ponts, savoir, de

Au delà est la province de Pachacamac : j'y entrai par un chemin étroit bordé par la mer, et sur lequel une montagne perpendiculaire s'avance et menace à chaque instant de vous écraser ; il s'en détache de tems en tems des rocs qui tombent dans la mer. Je souffris beaucoup durant ce voyage : durant le jour, j'étouffois de chaleur ; pendant la nuit, j'étois devoré par des insectes sales et incommodes ; le sable étoit brûlant ; je ne vis aucun arbre dans un espace de

---

pierre, de bois, et des tarabites, qui sont des cordes de liane et d'écorce d'arbre, ou des courroies de cuir de vache. Les ponts de pierre y sont très-rares : ceux de bois, qu'on place entre des hauts rochers et dans l'endroit le moins large de la rivière, consistent en quatre grandes poutres : ils branlent d'une manière effrayante sous le poids des voyageurs ; ils ont à peine trois pieds de largeur et sont sans parapets ou garde-fous, de sorte qu'une mule qui vient à broncher, tombe infailliblement dans la rivière, et ne manque pas d'y périr avec sa charge.

Il y a aussi des tarabites extraordinaires, auxquelles on attache deux grands crocs de fer qu'on fait courir dans toute la longueur. Ils soutiennent un mannequin de cuir assez large pour pouvoir contenir un homme qui peut même y être couché : on se met dans le mannequin ; on lui donne ensuite, d'où il part une violente secousse pour le faire couler rapidement, et on le tire en même tems de l'autre bord par le moyen de deux cordes.

quarante lieues; quelques-uns cependant se remarquoient sur les bords des torrens : nul oiseau ne s'y fait entendre, un silence effrayant y règne, et n'est troublé que par le vol du condor, qui est le plus grand de tous les oiseaux, et vit de chasse.

Cette grande province porte le nom du Dieu des Indiens, c'est-à-dire, du Soleil. Elle eut une capitale, nommée *Cusco*, qu'on voit au sud-est de Lima, qui renfermoit un million d'ames : ses rues spacieuses n'offrent aujourd'hui que des débris et des os entassés, des tombeaux dévastés par l'avarice, et un vaste silence : on y voit encore des cadavres épars çà et là sur la terre, dont on distingue les traits, et qui ont seulement la peau plus tendue et plus blanche que ne l'ont les Indiens vivans.

Autour de cette ville coule un torrent entre des oliviers et des saules : plus loin est le bourg de Lurin, que le voisinage de Lima rend assez peuplé; ces bourgs ont des églises, et des prêtres aussi pauvres qu'ignorans. On n'en dira pas autant de ceux de la capitale, où j'arrivai, hâlé et défiguré par les morsures des cousins, après neuf jours de marche. Le commerce y étoit aussi désavantageux qu'ailleurs : on y échangeoit ses marchandises contre des barres d'argent, mais à cinquante pour cent de perte. J'y ai

dormi une partie de mon tems; l'autre partie a été consumée à ne rien faire.

Les Espagnols découvrirent Lima le jour de l'Epiphanie, et lui donnèrent le nom de *Ville des Rois*, qu'elle n'a pas conservé : elle est au pied d'une montagne; une rivière large et peu profonde baigne ses murs, et distribue ses eaux par des canaux dans les rues de la ville : ses dehors sont arides et presque sans verdure; on y sème cependant depuis quelques années un peu de blé, qu'un brouillard épais du matin fait prospérer au défaut de pluie. Au nord, entre la montagne et la ville, est un cours planté de quatre rangs d'orangers fort gros, et toujours couverts de fleurs et de fruits. On y respire une odeur agréable; mais plusieurs de ces arbres ont péri, et n'ont point été remplacés. Près de là est un grand faubourg, dont les maisons sont assez bien bâties; on y jouit d'une belle vue : la mer paroît dans le lointain, et la rivière, après divers détours que l'œil suit avec plaisir, va enfin s'y perdre; d'un autre côté est la vallée de Lima, célébrée par les poëtes péruviens. Les maisons n'ont qu'un étage; leur toit est fait en terrasse; toutes les fenêtres sont garnies de jalousies; les appartemens sont vastes et grands; un tapis, quelques carreaux, quelques chaises en font tout l'ameublement. Dans les plus belles

maisons est une salle soutenue par des piliers entrelassés, que les tremblemens de terre ne peuvent abattre. L'église cathédrale, le palais de l'archevêque, celui du vice-roi, et des maisons uniformes entourent la grande place, dont le milieu est occupé par un bassin spacieux, où des figures de bronze font jaillir l'eau qui retombe pour le remplir.

Les édifices publics n'y sont pas beaux; les églises y sont plus riches qu'ornées : leurs tableaux peints par les meilleurs peintres de Cusco, l'ancienne capitale des Incas, sont assez misérables; des rouleaux qui sortent de la bouche des personnages, y annoncent leur action. Le monastère des cordeliers est formé de sept cloîtres; j'y ai vu six cents religieux le jour de la fête de leur saint. L'église étoit alors tendue d'ornemens qu'on estimoit dix millions de piastres. Celui des Jésuites est bâti avec régularité, mais les jours sont mal ménagés dans leur église; elle est embellie par des tableaux faits en Europe, assez mauvaises copies d'excellens originaux. On y compte quinze monastères de filles, toujours visitées par des prêtres et des moines, qui n'y font pas toujours des prières (1).

(1) Lima, capitale du Pérou, fondée par les Espagnols vers le milieu du seizième siècle, a ressenti divers

Le beau sexe est à Lima d'une licence effrénée : toutes les conversations y font rougir les gens honnêtes ; l'amour règne parmi les Créoles avec une puissance égale sur les deux sexes : n'aimant pas les chaînes indissolubles du mariage, leur méthode, qu'ils nomment *mariage derrière l'église*, consiste à vivre avec une maîtresse, dont ils reçoivent la foi comme ils la donnent.

---

tremblemens de terre. On en compte trois dans chacune des années 1690, 1734 et 1743, et cinq grands en 1742 ; mais il n'y en eut jamais d'égal à celui du 28 octobre 1746, qui causa plus de mal que tous les autres ensemble.

A dix heures et demie du soir, cinq heures trois quarts avant la pleine lune, en trois minutes tous les édifices de Lima furent détruits, et la plupart des habitans ensevelis sous leurs ruines. On compta jusqu'à deux cents secousses en vingt-quatre heures, et jusqu'au 24 février de l'année suivante, quatre cent cinquante et une, dont plusieurs n'avoient pas été moins fortes que les premières : la mer en même tems s'étant retirée, revint furieuse, tomba sur Callao, port de Lima, et en fit un abime d'eau ; elle se retira une seconde fois pour revenir plus furieuse encore, et engloutir vingt-trois vaisseaux qui étoient dans ce port. De quatre mille habitans qu'on comptoit à Callao, il n'y en eut que deux cents de sauvés. A Lima, on découvrit treize cents cadavres sous les ruines, sans compter les estropiés. On croit que la population actuelle de Lima s'élève à cinquante mille ames.

Ces femmes ont ordinairement de la sagesse et de la fidélité. Les enfans, qui naissent de pareilles liaisons, ont à peu près tous les droits des autres, quand ils sont reconnus par le père. On y compte six cents maisons ou temples de Vénus : tout s'y tolère ; la médisance n'y mord point, et l'opinion publique ne retient pas, parce qu'elle-même est dépravée : le grand nombre d'ecclésiastiques et les exemples qu'ils donnent, y influent plus que le climat. Au milieu de la ville s'élève le palais de l'inquisition ; mais elle est moins rigide ici qu'ailleurs : elle ne s'occupe pas des mœurs, et ne semble craindre que les opinions ; or, ici on n'en a point qui puissent lui être redoutables : rien n'y excite à penser. Deux fois je voulus avoir raison sur des sujets qui touchoient à la religion ; et deux fois je n'échappai à l'inquisition que par bonheur ou par adresse : aucun des Espagnols ne se soucie d'avoir raison sur ce point.

Le vice-roi siége à Lima, où est une audience royale qui décide de tout dans ce royaume. Le roi d'Espagne nomme à toutes les places ; le vice-roi n'y nomme que par commission ; on les achète de l'un comme de l'autre, et le commerce rembourse alors les frais qu'on a faits pour parvenir.

Le pouvoir du vice-roi n'est que triennal,

mais il est souvent prorogé. Son autorité est absolue, et sa pompe extérieure semblable à celle d'un roi. Il a deux compagnies de gardes; une à cheval de cent soixante Espagnols, qui monte la garde à la porte du palais, l'autre de cinquante hallebardiers qui garde les appartemens. On compte à Lima seize à dix-huit mille Espagnols, dont un quart est composé de la meilleure noblesse du Pérou. Les gentilhommes peuvent, sans déroger, se livrer à des spéculations de commerce. On y compte cinq à six mille voitures, dont quelques-unes sont attelées à une seule mule. Le luxe des dames, en parfums, fleurs rares, y est plus grand qu'en aucun endroit de la terre : elles sont passionnées pour la musique. Un des agrémens dont elles se piquent le plus, est d'avoir le pied petit comme les Chinoises : elles accoutument dès l'enfance leurs filles à porter des souliers très-étroits, et plaisantent même les Européennes d'avoir le pied trop grand. Elles sont presque toutes belles ou jolies : elles ont la peau d'une grande blancheur, les yeux charmans, le teint admirable, des cheveux noirs et fort longs; mais malheureusement on les accuse d'avoir laissé à plus d'un de leurs adorateurs des longs et désagréables souvenirs : mal plus difficile à réparer dans un pays où on le compte pour rien

Les environs de Lima sont charmans : ils sont remplis de raisins, de froment, de cannes à sucre, de luzerne, et d'oliviers, dont l'épaisseur les fait ressembler à des forêts. Le mouton y est de très-bon goût, la volaille de même ; le bœuf y est aussi de bonne qualité, mais on y en mange peu. Quoique les boulangers de Lima soient fort riches, surtout en esclaves, ils reçoivent chez eux les nègres que les maîtres veulent faire châtier ; ils les nourrissent, et payent encore aux maîtres, en argent ou en pain, le travail journalier de ces nègres. Comme on les nourrit alors fort mal, qu'on les force à travailler nuit et jour, les galères paroissent préférables à ces esclaves ; et la seule menace de ce châtiment suffit souvent aux maîtres pour les contenir dans le devoir.

Le roi retire le quint du produit de toutes les mines du Pérou ; mais ce quint diminue tous les jours, parce que les mines diminuent peut-être, et certainement encore par les déprédations des gouverneurs. Le vice-roi actuel étoit évêque de Quito (1), qui remplit la place d'un vice-roi

(1) Quito, située à environ trente-cinq lieues des côtes de la mer du Sud, est plus élevée que les plus hautes Pyrénées, et a été renversée en 1755 par le fameux tremblement de terre qui se fit sentir du Pérou

mort jusqu'à ce que la cour en ait nommé un nouveau. Les peuples n'aiment pas que cet

---

à Lisbonne. Les femmes de distinction de Quito joignent aux agrémens de la figure un fond de douceur, qui est le caractère général de ce sexe dans toute l'Amérique ; mais le peuple, surtout parmi les métis et les naturels du pays, y est très-porté au larcin; il vole les chapeaux avec une adresse étonnante. Ces objets, qu'on croiroit peu importans, ne laissent pas d'être assez considérables, parce que les nobles et même les bourgeois sont dans l'usage d'entourer leur chapeau blanc d'un cordon d'or, avec une boucle de diamans ou d'émeraudes.

Quoique Quito ne se trouve qu'à la distance de treize minutes de l'équateur, on y éprouve quelquefois un froid assez sensible ; mais, en général, le thermomètre de Réaumur y reste à quatorze ou quinze degrés au dessus de zéro. Le grand désagrément de ce pays est que, souvent après une belle matinée, l'horizon s'obscurcit et paroît tout embrâsé par le feu des éclairs ; le tonnerre fait aussitôt retentir les montagnes avec un épouvantable fracas : les pluies alors y sont terribles et suivies d'affreux tremblemens de terre, qui semblent menacer la nature entière de sa ruine. On appelle hiver dans ce climat, l'intervalle entre décembre et mai ; tout le reste porte le nom d'été. Selon Don Ulloa, tout le monde parle avec admiration de la richesse et de la beauté des campagnes de Quito. Le froment y abonde et y est à vil prix ; le gibier et le laitage n'y manquent pas également : l'oranger, le citronier, tous les arbres

évêque règne, parce qu'alors tout se fait par les prêtres.

Il y a une université à Lima, estimée des ignorans qui en jugent, par l'ostentation et le faste avec lesquels on y reçoit des docteurs, que

---

des climats chauds portent sans cesse et en même tems des fruits, des feuilles et des fleurs.

Au mois de juin 1736, MM. de la Condamine et Bouguer ont observé le volcan de Pichincha, qui est le Vésuve du Pérou. Ce mont, situé au nord de Quito, a deux mille quatre cent trente toises d'élévation, ou une bonne lieue au dessus du niveau de la mer : il vomissoit des flammes du tems des Incas, et ce phénomène s'est renouvelé depuis la conquête des Espagnols. A présent il ne vomit plus de feu, mais il effraye encore par les murmures affreux des vents qui circulent dans ses cavités. Ces deux savans, partis pour mesurer les trois premiers degrés du méridien, ont été étonnés de trouver même les plus anciens villages du Pérou éloignés les uns des autres de dix à douze lieues : leur surprise a été la même en observant que le plateau où Quito est située, qui s'élève de quatorze cent soixante toises au dessus du niveau de la mer, n'est que la base des Andes ou Cordellières, dont plusieurs ont le double d'élévation, et dont la plus haute, le Chimboraco, s'élève de près de trois mille trois cent quatre-vingts toises au dessus du niveau de la mer, et par conséquent surpasse de plus d'un tiers le Mont-Blanc et le pic de Teneriffe, les points les plus élevés de l'ancien Continent.

les brigues et les cabales élèvent plus que la capacité : la réception commence par des disputes interminables sur le cérémonial ; les moines soutiennent un candidat, les prêtres en soutiennent un autre ; le vainqueur triomphe avec insolence ; le vaincu se retire en murmurant contre la partialité des juges.

Les arts n'y fleurissent pas plus que les sciences ; les naturels espagnols préfèrent la mendicité au travail ; des esclaves y fournissent par leurs travaux aux besoins ; plusieurs de ces esclaves noirs sont des voleurs et des assassins : ils sont divisés en tribus, dont chacune a son roi, que la ville entretient et que la royauté rend libre : il est juge parmi les siens, punit, mais ne peut condamner à mort : on lui fait des obsèques magnifiques, s'il meurt : on chante, on danse, on s'enivre en son honneur, et cette cérémonie finit par l'élection d'un nouveau roi. Cette institution adoucit pour les noirs les rigueurs de l'esclavage, et ils s'attachent à leurs maîtres par l'ombre de liberté dont elle les fait jouir.

Les Créoles haïssent beaucoup les Français ; mais leurs femmes ne partagent point cette haine ; elles sont très-engageantes, et leur conversation séduit, s'il s'agit de tendresse.

Je partis de Lima le 25 janvier 1716, pour retourner à Pisco, où je devois m'embarquer

pour la Chine : j'y arrivai le 3 février, et j'y fus témoin, sept jours après, d'un tremblement de terre effrayant; il commença vers les huit heures du soir, et dans un instant toutes les maisons furent renversées : je voulus prendre la fuite, la peur m'avoit lié les pieds, et je n'arrivai qu'avec peine dans une grande place où l'on se retiroit : un quart-d'heure après, la terre trembla encore; elle s'ouvrit en quelques endroits, et il s'éleva, au milieu d'un bruit affreux, un tourbillon de poussière et d'eau : la terreur s'empara de toutes les ames, on ne savoit où se sauver, et souvent l'asile où l'on se jetoit, devenoit un tombeau. La plupart des habitans se retirèrent sur les montagnes voisines. La terre continuoit à s'agiter : nos Français n'osoient abandonner les débris de leurs maisons, ni s'y tenir : on craignoit que la mer ne s'élançât encore sur la terre, comme elle l'avoit fait vingt-huit ans auparavant, et on n'osoit s'en approcher pour s'assurer de sa tranquillité. Le jour augmenta nos alarmes. A neuf heures du matin, la terre trembla avec plus de violence, et le bruit courut que la mer se retiroit : le fait étoit faux; mais, dans la confusion et la frayeur, on n'examina rien : tout s'enfuyoit en jetant des cris affreux; des femmes, des enfans réclamoient des secours qu'on leur refusoit. Je montai à cheval pour fuir comme les autres,

avec un jeune homme en croupe; cependant, plutôt par effroi que par courage, je résolus de me rendre sur les bords de la mer; nous la vîmes tranquille, et conservant son rivage ordinaire. Nous nous hâtâmes de rapporter cette nouvelle à Pisco, et pour la devancer encore s'il étoit possible, nous faisions des signes avec nos chapeaux; mais notre course précipitée fit croire au contraire que nous exhortions à fuir : tout le monde gagna la montagne; nous n'y trouvâmes que des vieillards et des infirmes, et la ville fut déserte pendant quatre jours.

Je fis diverses remarques sur ce phénomène. Demi-heure avant que la terre s'agite, les animaux paroissent saisis de frayeur; les chevaux hennissent et fuyent; les chiens aboyent ou plutôt poussent des hurlemens lugubres; les bêtes de charge s'arrêtent tout court dans les rues, et écartent les jambes pour ne pas tomber; les oiseaux épouvantés se jettent dans les maisons; les souris sortent de leurs trous; les vaisseaux alors s'agitent de manière, qu'il semble que les parties dont ils sont composés vont se désunir; les canons sautent sur leurs affûts; les mâts rompent leurs haubans. Si le tremblement va dans la direction de la longueur de la ville, il renverse les maisons; si avec la même violence il la prend en largeur, il ne fait que les ébranler:

mais rien n'égale dans ces momens terribles l'effroi des habitans. Au premier indice, ils quittent leurs maisons, la terreur peinte sur le visage : leur précipitation est extrême. Ils sortent dans l'état où ils se trouvent : si c'est la nuit et pendant le sommeil, ils sortent nus ; ils ne se couvrent pas même d'une robe ; et, si dans une consternation si générale, ce spectacle pouvoit être regardé de sang froid, tant de figures singulières feroient une scène fort comique. Qu'on se représente avec cela les cris des enfans, les lamentations des femmes qui invoquent les puissances célestes, celles même des hommes, et les hurlemens des chiens qui continuent : au milieu de cette confusion épouvantable, qui dure plus long-tems que les secousses, personne n'a la hardiesse de se retirer chez soi, parce que l'expérience a prouvé que les malheurs qui ne sont pas arrivés dès les premières, sont souvent causés par celles qui les suivent.

Le vaisseau que j'attendois arriva enfin le 17 ; et le 21, nous partîmes pour Callao, où nous n'arrivâmes qu'en six jours, quoiqu'on n'y mette ordinairement que vingt-quatre heures. Le vaisseau n'y resta qu'un jour, et fit voile pour Guacho, qui en est à quarante lieues, pour y faire des provisions. Je fis le voyage par terre, et vis la fameuse baie des Salines, d'où un trem-

blement

blement de terre a fait retirer les eaux depuis quelques années : elle a dix lieues de long, sur six de large ; la reverbération du sel qui la couvre ne permet pas de la traverser de jour. Mon guide peu instruit, me fit traverser des chemins impraticables, et il me fallut mettre pied à terre ; nous arrivâmes à minuit à une ferme d'Indiens entourée de montagnes escarpées et inaccessibles. Nous frappâmes à la porte, deux Indiens sortirent ; mais ni nos offres, ni nos menaces ne purent les engager à nous ramener au chemin, pour nous conduire jusqu'à la ville de Chankaye. Ce ne fut que lorsqu'on les somma au nom du vice-roi, qu'on les rendit plus traitables, et qu'ils nous satisfirent. Nous arrivâmes à Chankaye sur les quatre heures du matin, où nous n'osâmes nous reposer que jusqu'à six, de peur que le capitaine du vaisseau, peu obligeant de son naturel, ne partît sans nous.

Au delà de Chankaye, nous traversâmes une rivière où ma mule se coucha, et je passai le jour avec mes habits mouillés ; c'est là que je trouvai un courrier qui portoit à Lima l'ordre de déposer le vice-roi, pour avoir permis le commerce aux Français : il nous apprit aussi la mort de Louis XIV. Nous arrivâmes enfin à Guacho, après avoir fait vingt-deux lieues ce

jour-là. Cette ville est mal bâtie, et n'est presqu'habitée que par des Indiens, gens débonnaires et de bonne foi. On fait ici d'excellentes provisions, plus commodément et à meilleur marché qu'en aucun autre lieu du Pérou : l'eau en est bonne, et se conserve long-tems.

A demi-lieue de là est Govera ou Goaüra, ville dans une situation riante et champêtre; une rivière coule au milieu : les maisons y sont commodes et bien bâties; elles sont belles; les femmes revenantes, et les hommes n'y sont ni orgueilleux, ni jaloux. Ce canton est peut-être le plus délicieux du Pérou, par son climat, sa fertilité, et le génie de ses habitans.

Nous partîmes de Guacho le 4 mars; je quittai ces lieux avec quelque regret; mais j'en perdis presque le souvenir en cessant de les voir.

Devions-nous cingler au nord ou au couchant? Ce fut la dispute de nos pilotes : on résolut d'aller à l'ouest, comme le plus court; mais les calmes et les courans le rendirent long. Le 22, nous étions sous la ligne; la chaleur étoit accablante; la pluie, le tonnerre, le calme ajoutèrent à son incommodité, et nous passâmes ainsi douze jours.

Le 3 avril, un vent léger se leva, et nous vîmes des oiseaux de mer de toutes les espèces. Un hibou vint se percher sur nos mâts : on le prit,

on le mit en cage où il demeura quinze jours sans manger, puis on le laissa libre; il s'éleva, voltigea autour du vaisseau, puis tomba dans la mer. Sa visite étoit, selon nos matelots, un sinistre présage. Pour nous, il nous fit chercher d'où il venoit : de la terre ferme ? les hibous ne s'en éloignent jamais autant : des quelques îles? il n'en est point ici de marquées sur les cartes; peut-être qu'elles nous sont inconnues ou mal connues. Le seul M. du Bocage, allant du Pérou à la Chine, découvrit dans ces parages un grand rocher fort élevé, et entouré d'un banc de sable: il le nomma *île de la Passion*, du jour qu'il la découvrit. Sa relation nous fit prendre des précautions contre les écueils.

Parmi les oiseaux qui voloient autour de nous, il en étoit un plus gros qu'une oie; il avoit sept pieds d'envergure, le bec crochu et garni de deux rangs de petites dents aiguës; on le prenoit à l'hameçon, qui étoit un linge en forme de poisson; dès qu'il l'avoit mordu, il ne pouvoit plus s'en dégager. Cette espèce de pêche étoit notre seule récréation.

Le 29 avril, nous avions fait mille trois cent trente-huit lieues; mais la joie de nous voir si avancés fut troublée par la diminution de notre provision d'eau : nous n'en eûmes plus que deux chopines par jour; c'étoit peu de chose

pour des hommes altérés : l'ardeur du soleil nous faisoit changer de peau chaque semaine, et nous ressemblions à des lépreux. Ce jour, l'air étoit chargé de nuages, et nous vîmes à un quart de lieue de distance, six trombes de mer, qui se formèrent avec un bruit sourd, semblable à celui d'un ruisseau dans un souterrain. Ce bruit s'accrut, et devint semblable au sifflement des cordages quand ils coupent un vent impétueux. L'eau bouillonnoit, et s'élevoit d'un pied et demi au dessus de sa surface ; une fumée épaisse d'une couleur pâle la couvroit, formoit un canal communiquant à la nue, et se pliant à son mouvement, il s'alongeoit, se rétrécissoit, se grossissoit selon que le nuage s'élevoit ou baissoit.

Les matelots craignoient que ces trombes ne vinssent tomber sur nous, et submerger le vaisseau ou le briser. Pour prévenir ce malheur, on amena les voiles, on chargea le canon ; mais toutes ces précautions furent inutiles ; après avoir couru autour du vaisseau, pendant dix minutes, nous vîmes ces trombes s'étrécir, les canaux se détachèrent de la mer, et s'évanouirent. On dit que ce phénomène annonce la tempête : celui-ci fut précédé et suivi d'un vent égal et léger ; souvent une pluie abondante et sans tonnerre les termine. Il paroît en effet qu'elles peuvent exciter une tempête locale, non une générale ; qu'on

peut craindre que les voiles d'un vaisseau ne soient enlevées, non le vaisseau lui-même submergé, et que le bruit du canon peut en effet les rompre.

La pluie et le tonnerre nous firent craindre de sinistres accidens pendant plusieurs jours; mais enfin, le 10 mai, nous jouîmes d'un ciel serein, d'un vent constant, et pendant plus de quinze jours on ne toucha point aux voiles. Nous cherchions les îles Larrons; et le besoin pressant de vivres, joint à celui de reposer ses yeux sur une terre, rendoit notre recherche bien active et bien impatiente. Nous ne mangions que du salé, et bientôt l'eau alloit nous manquer. Aussi les moindres nuages qui bordoient l'horizon, nous donnoient-ils de fausses joies que le soleil dissipoit. Chaque matin nous entendions les cris, *terre! terre!* et toujours elle sembloit fuir devant nous; j'avois soif, et je ne rêvois qu'aux fontaines. Il y avoit près de trois mois que nous avions quitté le Pérou: les deux premiers m'avoient légèrement ennuyé; le dernier m'accabloit de ce sentiment pénible.

Enfin, nous en fûmes un peu soulagés: nous découvrîmes une voile, et bientôt nous reconnûmes un des vaisseaux qui devoient partir après nous pour le même voyage. Ces nouveaux venus nous apportèrent une distraction agréable; j'allai

à bord de ce vaisseau, j'y demandai avec vivacité à quelle distance étoient ces îles tant désirées, et on me répondit froidement, à deux cent cinquante lieues. Cette réponse les éloignoit pour moi, et peu s'en fallut que je ne me misse en colère contre ceux qui me la firent. Nos pilotes s'en croyoient moins éloignés, et ils avoient raison. Dès le lendemain, 30 mai, nous découvrîmes l'une de ces îles, et l'on remercia Dieu, chacun à sa manière.

Nous nous approchâmes de cette île; à peine y avions-nous jeté l'ancre, que nous aperçûmes trois vaisseaux qui s'y rendoient aussi; c'étoit le reste de l'escadre marchande laissée au Pérou : nous les aurions vu arriver avec plus de plaisir, si nous n'eussions craint que ce grand nombre d'affamés n'apportât la famine dans l'île. Nous allâmes rendre visite au gouverneur espagnol; un guichet servoit de porte cochère à sa demeure, qu'on décoroit du nom de palais, quoiqu'il ne fût qu'une chaumière couverte de paille et de feuilles de palmier : sous une espèce de portique, nous vîmes quelques fusils, quelques rondaches, des lances, quatre drapeaux, un tambour, et quarante soldats qui nous reçurent avec plus de gravité que leur chef qui se réjouit en nous voyant, dans l'espérance d'obtenir de nous du pain et du vin, dont il manquoit depuis longtems.

Dès que j'eus respiré l'air de la terre, j'oubliai mes fatigues passées ; celles de la navigation s'effacent encore plus promptement que les autres. Les trois derniers vaisseaux avoient plus souffert que nous. Le feu avoit pris dans le fond de cale de l'un ; la foudre étoit tombée sur un autre, en avoit tué le capitaine, blessé plusieurs matelots, et abattu le grand mât ; le scorbut, la faim et la soif avoient désolé le troisième. Aussi n'y a-t-il point de navigation plus longue que celle du Pérou à la Chine : elle seroit presque impossible sans la constance des vents ; la chaleur, un air pesant y ôtent la respiration ; rien n'y récrée la vue, et dans cet espace de trois à quatre mille lieues, je ne vis que des poissons et quelques oiseaux (1).

Le gouverneur, nommé *D. Juan Antonio, Francisco, Fernando Pimentela y Toledo*, vint nous rendre visite, et le plat qui lui plut davantage dans le repas que nous lui offrîmes, fut une décharge de sept coups de canon. Nous réglâmes le prix des vivres, dont nous avions besoin, et nous nous séparâmes contens.

Cette île, nommée *Guaham*, en langue du

(1) On compte environ trois mille trois cent soixante lieues de Lima à Quanton ou Canton : il y a à peu près la même distance de Lima à Manille.

pays, à un circuit de trente lieues; son terrain est coupé de montagnes d'un accès difficile, couvertes d'arbres, et surtout de palmiers et de cocotiers; on peut y compter six bourgs; c'est vis-à-vis celui d'Ymata, que les vaisseaux jettent l'ancre : elle a dans son intérieur des Indiens, qui vivent indépendans des Espagnols. Tous en général sont presque nus; la plupart sont affligés de la lépre; ils vivent sous des cabanes construites de gros troncs d'arbre enchâssés les uns dans les autres, et couvertes de feuilles; leur vie est triste et misérable; mais celle des Espagnols est plus malheureuse encore, parce qu'ils en connoissent une plus douce. La possession de cette île est inutile, quoiqu'on y entretienne trois cents soldats, qui se marient avec les Indiennes, mais n'empêchent pas que sa population, autrefois de quinze mille ames, ne soit réduite à quinze cents. Elle produit beaucoup de riz; le coco est la nourriture ordinaire des Indiens; le rima y sert de pain; il y est de la grosseur du melon; sa chair est blanche, et ressemble à de la pâte d'orge : on y trouve aussi le doudou, qui a la figure d'un marron d'Inde, et dont le noyau a le goût de la châtaigne : le nica, l'issouni, le dago servent aussi de pain, et sont d'un assez bon goût, quand on les a cuits sous la cendre.

Toute cette mer est remplie d'îles jusqu'aux

Moluques. Les jésuites y étendent leur mission, et sont les vrais conquérans de ces peuples. On s'y sert, et surtout aux îles Mariannes, de petits bateaux qui vont toujours à la bouline et à la cordelle, ont un balancier, sont très-légers; leur proue sert de poupe, comme celle-ci de proue, ensorte qu'ils n'ont pas besoin de virer de bord. Des Espagnols se sont rendus aux Philippines dans ces bateaux, quoiqu'il y ait plus de quatre cents lieues de distance des Philippines aux Mariannes.

Nous nous occupâmes pendant deux jours à embarquer nos provisions : elles consistoient en poules, en canards, en légumes, en quatre bœufs, six moutons et huit cochons. C'étoit peu de chose; mais ce n'étoit pas là notre plus grande inquiétude. Devions-nous aller à Canton? Il y avoit beaucoup d'Européens, et nous étions menacés d'y vendre peu et mal; déjà un de nos vaisseaux nous y avoit dévancés. Falloit-il se rendre à Emouy? Le port n'en convient qu'aux vaisseaux qui retournent dans la mer du Sud. Le capitaine choisit ce dernier parti, quoiqu'il ne fût pas sans danger, et nous nous y opposâmes en vain.

Nous quittâmes Guaham (1), que ses soldats

(1) Une des îles Larrons ou Mariannes, ou archipel Saint-Lazare.

auroient voulu quitter comme nous. Le vice-roi permit à onze d'entr'eux de partir avec nous, après que nous l'eûmes remboursé, de je ne sais quels prêts qu'il leur avoit faits. Ces gens étoient transportés de joie de pouvoir enfin manger du biscuit. Nous mîmes à la voile, suivis des trois autres vaisseaux. Nous avions un beau tems, il fit naître la bonne humeur ; le vent nous favorisa constamment. Le 22 juin, nous vîmes le cap Engano, promontoire des Philippines, puis les îles Baboyanes. Nos compagnons passèrent entre ces îles et le Cap, et nous cinglâmes au couchant, au travers d'îlots et d'écueils, où nous faillîmes périr ; le vent seul nous en sauva.

Déjà le 25, nous avions découvert Formose (1),

(1) D'après quelques mémoires imprimés à Amsterdam en 1712, et fournis par George Psalmanazar, né à Formose, il paroit que cette île conquise successivement par les Tartares, les Japonais, les Portugais, les Anglais, les Hollandais, est actuellement sous la domination de la Chine, qui n'en occupe cependant que la partie occidentale, et y entretient un vice-roi. L'orientale est occupée par les naturels d'origine chinoise, qui sont gouvernés par un roi. Formose est très-fertile en riz : on l'y récolte deux fois dans l'année. Outre la boisson qu'ils font avec le grain, ils en forment plusieurs autres avec des fruits et les sucs de certains arbres. Le poisson, la volaille, le gibier y

dont les écueils nous firent éloigner, et dont les courans nous rapprochoient; le lendemain, nous vîmes la mer couverte de serpens, qu'y amènent les rivières de Chine, dont nous découvrîmes les montagnes trois jours après. Des pêcheurs nous environnèrent, et nous firent des signes auxquels

---

abondent. On n'y voit pas cependant le daim ni le cerf. Leur croyance à la Métempsycose fait qu'ils ne mangent point de bœuf, de mouton, de l'agneau, du pigeon et des tourterelles. Ils ne se bornent pas à manger crue la chair des animaux, et même des serpens : ils ont l'abominable coutume de manger de la chair humaine, avec du poivre et du sel. Les corps de ceux qui ont été exécutés en justice y sont exposés en vente, et trouvent des acheteurs qui les mangent crus. Psalmanazar lui-même, transporté à Londres, avoit tellement ce goût dépravé, qu'excité à manger de la chair d'une femme pendue, il le fit sans répugnance. Quand ils croyent les Dieux irrités contr'eux, ils leur immolent une multitude d'enfans.

Les mers de l'île Formose et de la Chine sont dangereuses et très-fertiles en naufrages. On y observe des ouragans, des typhons ou vents violens, accompagnés d'éclairs et de coups de tonnerre épouvantables, avec des rafales et des ondées qui se succèdent rapidement. M. Barrow, voulant donner une idée d'une tempête, dit, voici comme s'exprime un des plus expérimentés capitaines des vaisseaux de la compagnie anglaise des Indes : *Quand on pourroit dans ces momens faire sonner dix mille trompettes et faire battre dix mille*

nous ne comprîmes rien. Il nous sembla qu'ils vouloient nous dissuader d'aller à Emouy; heureux, si nous eussions pu les entendre. Ils nous y conduisirent lorsque nous le leur demandâmes, mais en répétant, Hiamuen Booz, Emouy mauvais. Son entrée est remarquable par une montagne fort haute, surmontée encore d'une tour qu'on aperçoit de vingt lieues en mer. A six lieues de l'entrée de la baie, on voit une petite île, percée à jour. Nous entrâmes dans cette baie, et jetâmes l'ancre à deux lieues du port et de la ville, parce que nous avions des craintes pour notre sûreté; la baie a huit lieues de circuit; la rivière de Changeheu qui s'y rend y forme un bon port.

Nous nous occupâmes bientôt du commerce, et nous en fûmes accablés : l'adresse des Chinois déconcerta notre prudence, et nous ne savions à quoi nous déterminer. Nous fûmes quelquefois étourdis par le bruit aigu des chaudrons et des bassins d'airain qu'on frappoit sur les champans

---

tambours sur le gaillard d'avant du vaisseau, aucun de ces instrumens ne seroit entendu sur le gaillard d'arrière.

Pour compléter les connoissances acquises jusqu'à ce jour sur la Chine, nous allons insérer dans des notes tous les faits vrais qui ont pu échapper à Gemelli et à Le Gentil sur cet empire.

ou vaisseaux de guerre envoyés pour nous faire honneur, ou plutôt pour nous surveiller et empêcher qu'on ne nous apportât des marchandises. Nous prîmes des mesures pour notre sûreté, puis nous osâmes visiter les mandarins : nous fûmes bien reçus ; les promesses ne manquèrent pas ; on nous fit même un présent de chèvres, de jambons et de fruits du pays ; on nous assura d'une liberté entière pour commercer. Nous eûmes des espérances qui diminuèrent peu à peu.

On nous présenta une lettre du père Laureaty, jésuite italien, qui résidoit à Focheu, dans la province de Fokien, à soixante lieues d'Emouy. Elle avoit été demandée par le mandarin de ce port, et le père nous assuroit que nous pouvions nous livrer avec confiance aux priviléges du port, et qu'il veilleroit sur l'exécution des traités que nous pourrions faire, desquels cependant, il ne se rendoit point garant. Cette lettre réveilla notre défiance plus qu'elle ne la calma : je me rappelai ce qu'on m'avoit raconté au Pérou, de la perfidie chinoise, et je regrettai qu'on n'eût pas choisi Canton, où le commerce des étrangers donne un peu plus de bonne foi aux négocians chinois.

Le 1er. juillet, nous allâmes dîner chez un Chinois qui se disoit chrétien ; car, pour nous faire la

cour et obtenir la préférence, ils se disoient tels ou disposés à le devenir ; puis, de là nous visitâmes les mandarins, portés sur des chaises de bambou ; une foule de peuple nous environnoit : dans les rues étroites de cette ville, nos chaises ne pouvoient aller que les unes après les autres ; la mienne se rompit, et je restai là, exposé à la curiosité de la populace, qui me fit cent avanies, que j'essuyai en silence ; les chiens même aboyoient et fuyoient à toutes jambes devant moi.

Nous arrivâmes enfin chez le gouverneur de la ville, ou opéou ; c'étoit le jour de sa naissance, et l'on y jouoit la comédie devant sa porte. Elle fut interrompue par notre arrivée, et les acteurs joignirent leurs huées à celles de la populace ; les gardes nous conduisirent dans une salle où l'opéou nous attendoit sur un trône élevé ; il se leva en nous voyant, vint à nous d'un air riant, et nous fit prendre vingt différentes sortes de thé, du vin de Perse et des confitures. Nous lui fîmes des remercîmens et de longues révérences qui le firent rire ; nos interprètes ne sachant bien ni le chinois, ni le français, nous entendoient mal et ne pouvoient nous faire entendre.

Nous allâmes ensuite au gouverneur de toute l'île, qui nous fit attendre plus de deux heures, pour se préparer à recevoir notre audience. On nous fit traverser des appartemens vastes et nus,

pour entrer dans une grande cour, terminée par un portique soutenu par vingt-quatre colonnes. Là étoit le chef ou tito, en habit de demi-cérémonie, assis sur une table dorée, haute de trois pieds. Il ôta sa pipe de la bouche pour nous rendre le salut, faveur qu'on nous fit beaucoup valoir; des siéges, des soldats tartares remplissoient les intervalles entre les colonnes. Après les préliminaires, il demanda de quelle nation nous étions, ce que nous cherchions, etc., puis on nous présenta encore du thé et du vin de Perse, et le tito nous congédia en nous assurant de sa protection. Son lieutenant nous reçut aussi bien que lui, mais ne nous parla que de repas. Il nous dit qu'il mangeoit huit ou dix livres de viande de porc par jour, et sa taille gigantesque nous le fit croire. Ma grande taille, mon embonpoint, ma barbe épaisse me rendoient aux yeux des Chinois plus respectable que mes compagnons; mais je n'en fus pas plus heureux. La crainte de nous faire trop ou trop peu d'honneur, engagea le juge de police à refuser notre visite, sous le prétexte honnête d'une incommodité. Nous allions enfin nous reposer de cette fatigante corvée, lorsque le fils de l'opéou nous invita à dîner; il étoit aimable, on ne put le refuser. Nous voilà de nouveau en chemin, traversant une ville d'une longueur ennuyeuse,

et arrivant au milieu d'un essaim de Chinois, qui joint à la chaleur et à du vin de riz échauffé, nous mit dans un état d'angoisse.

Pendant le dîné, on nous apprit que nous étions les maîtres de faire entrer notre vaisseau dans le port; nous n'osâmes le faire, et avant tout j'écrivis au père Laureaty; nous dîmes aux mandarins qu'il nous était nécessaire pour nous faire entendre des négocians, ils le crurent, et permirent de nous porter des vivres. Nous apprîmes quelques jours après le motif des caresses des mandarins : leurs prédécesseurs avoient été cassés pour avoir obligé, à force de mauvaise foi, un vaisseau anglais de s'emparer d'une jonque chinoise, et de se battre contre une flotte de champans qu'il avoit repoussée à coups de canon. Notre défiance n'en fut pas diminuée; mais il falloit que nous restassions dans cette baie, parce que la saison des ouragans approchoit. Ces grains ou tufans, comme les appellent les Chinois, viennent du levant, et font quelquefois le tour du compas dans l'espace de quatre heures. Nous nous armâmes de patience; nous achetions des vivres toujours plus chers, parce que l'opéou avoit mis des impositions sur tout ce qu'on nous apportoit; cependant nous le croyions le seul galant-homme, parce qu'il nous faisoit de tems en tems quelques présens.

Pendant

Pendant notre long et ennuyeux séjour dans cette baie, nous allâmes visiter la grande pagode qui étoit devant nous : les bonzes nous y reçurent très-bien, mais en payant. Le 20 juillet, le père Laureaty arriva, et nous entrâmes dans le port; il nous en coûta cinq cents tacls par mois, environ trois mille sept cent cinquante liv. de France, pour nous loger dans une maison qui en étoit voisine. Le père nous fit mille caresses, et nous conseilla de nous défier de celles des mandarins; cet avis nous parut de jour en jour plus sage. Nous fûmes étonnés de le voir compter un jour de plus que nous, et ne devions pas l'être (1); ce fait n'étonne plus que les ignorans.

Nous ne négligeâmes donc point les précautions. Le tito avoit mis des gardes devant notre logis pour empêcher la contrebande, et nous y en mîmes aussi pour notre sûreté. Le père fut visité par les mandarins, et pendant trois jours, notre cour fut remplie de bourreaux et de leurs satellites, cortège ordinaire de ces administrateurs.

Le tems de leur faire des présens arriva; déjà ils nous avoient fait savoir le jour de leur naissance, afin de n'en pas laisser échapper un pré-

(1) Voyez-en la raison dans le voyage de Dampier, tome IV, page 248.

texte; car tout le monde leur en fait alors. Nous leur en fîmes donc selon leur rang, et avec d'autant plus de facilité que nous en avions reçus nous-mêmes; mais nous fûmes bien surpris, lorsque peu de jours après ils nous envoyèrent la liste des présens qu'ils nous avoient faits, et exigèrent le paiement des oies, chèvres, fruits et autres choses qu'ils avoient données; il fallut de plus payer celui qui en avoit fait le mémoire, celui qui avoit fait la lettre de compliment, ceux qui les avoient apportés, etc. Ici, les présens ruinent ceux qui les reçoivent, et enrichissent ceux qui les font : c'est une manière nouvelle de débiter ses denrées.

Le tito nous ordonna de désarmer notre vaisseau, et de mettre notre poudre et nos armes dans les mains d'un mandarin de guerre; nous nous excusâmes quant au gouvernail, qui nous étoit nécessaire pour éviter le naufrage au milieu d'une rivière rapide, et nous descendîmes quelques vieilles armes, avec des barils remplis de cendre qui furent remis à un mandarin, qui ne s'avisa pas de les visiter. Ensuite, sous l'apparence de veiller à notre sûreté, il nomma, pour commercer avec nous, des négocians auxquels il demandoit dix mille taels (1) pour la préférence.

(1) Ou 75,000 liv. de France.

Le tito n'étoit pas la seule sangsue qui cherchoit à se nourrir à nos dépens ; il fallut encore satisfaire l'avidité des autres mandarins, petits et grands, qui regardoient notre arrivée comme un remède à leurs misères. L'opéou nous exempta des droits de douane, mais il les fit payer aux marchands avec qui nous avions affaire, dans la raison de dix-huit pour cent. Lorsqu'il vint nous visiter, nous le saluâmes d'une salve d'artillerie ; il n'en exigea pas moins une somme trois fois plus forte que ne payent les autres vaisseaux pour le droit d'ancrage : il nous fit acheter les vivres au double de leur valeur, et toujours il choisit lui-même ceux qui nous les vendoient, pour empêcher qu'on ne nous trompât, disoit-il ; et en effet, pour nous tromper plus sûrement, en empêchant la concurrence. Les marchands nous voyant enfermés dans le port par les ouragans, nous fatiguèrent par des lenteurs, par le haut prix qu'ils mettoient à leurs marchandises, par le mépris qu'ils faisoient de ce que nous possédions ; et nous tremblions encore qu'ils n'apprissent l'arrivée de nos compagnons à Canton, ce qui auroit augmenté les difficultés. Plus nous pressions, plus ils devenoient lents ; nous parlions de sortir du port, ils en rioient. Enfin, le principal négociant, l'ame de tout le commerce, se retira à la campagne, et nous fit dire

qu'il nous en diroit un jour les raisons. Le père Laureaty représenta en vain au tito le mauvais effet que pouvoit produire notre mécontentement. Ce gouverneur nous fit dire que seul il nous fourniroit des soies écrues, mais qu'il falloit lui envoyer tout notre argent. Nous ne pouvions accepter la proposition, et nous craignions d'irriter par un refus un homme qui pouvoit nous vexer en tant de manières. Nous lui fîmes des complimens, nous nous excusâmes par des prétextes honnêtes et par des mensonges.

Cependant le tems s'écouloit, et nous ne faisions rien : nous étions par-tout accompagnés des gardes de l'opéou, qui, si nous entrions dans quelque magasin, y entroient après nous, et se faisoient donner par les propriétaires une partie du profit que souvent ils n'avoient pas fait. Les marchands, las de ces extorsions, fermoient leurs portes dès que nous en approchions; chacun crioit haro sur nous, et la populace auroit fait plus encore, si le père Laureaty ne l'avoit retenue.

Pour s'attirer de nouveaux présens, les mandarins publièrent des ordres relatifs à notre voyage : ils parloient de nous comme d'hommes considérés dans leur pays, qui venoient pour connoître les mœurs et les coutumes des Chinois, et ne faisoient le commerce que pour fournir aux

dépenses du voyage. Nous les en fîmes remercier; mais, avec des mains vides, on étoit sûr d'être mal reçu. Le père Laureaty nous donna un conseil qui nous fit plus respecter que les complimens des mandarins; c'étoit de punir à l'instant, non avec l'épée, mais avec le bâton, les insultes qu'on pourroit nous faire, et chaque jour nous le pratiquions avec succès. Quoique timides, les Chinois sont malins, et n'aiment pas les étrangers; nos habits, nos perruques étoient l'objet de leurs sarcasmes, et parce que ceux d'Emouï commercent avec les Philippines, où ils sont traités avec dureté, ils en haissent davantage les Européens.

Pendant près de deux mois nous délibérâmes; chacun eut son avis, et rien ne se faisoit: nos embarras augmentoient, et nous déclamions contre la fortune et contre le capitaine qui nous avoit conduit à Emouï. Pour nous donner plus d'aigreur encore, nous apprîmes que nos compagnons étoient arrivés à Canton, et qu'ils y faisoient un commerce avantageux; mais déplorer son sort, n'étoit pas l'améliorer.

J'allai voir un Chinois qui, pour m'inspirer de la confiance, me montra une attestation que lui avoit donné un Anglais: elle m'apprit que cet honnête homme étoit le premier fripon d'une ville peuplée de voleurs. Cette reconnais-

dation étoit admirable, et il la méritoit. Nous l'éprouvâmes, et quatre missionnaires qui avoient voulu pénétrer dans l'Empire sans la permission de l'empereur, qui se fait souvent attendre long-tems, l'éprouvèrent aussi. Un capitaine chinois leur promit de les mettre secrétement à terre, de garder le silence et de leur donner un guide ; ils le crurent, et s'embarquèrent ; mais le Chinois les ayant débarqués à deux lieues d'Emouï, vint donner avis aux mandarins de leur arrivée : il espéroit qu'ils seroient saisis, envoyés à Pékin, et qu'il demeureroit possesseur de leurs effets, qui étoient encore dans son vaisseau : il fut trompé dans son attente ; le juge lui ordonna de les amener à Emouï dans deux jours. Ils vinrent, et cherchèrent auprès de nous des consolations et un appui que nous ne pouvions leur donner. Nous les logeâmes, en attendant qu'on eût décidé de leur sort. Ils nous racontèrent que dans leur passage des Philippines à la Chine, ils avoient été assaillis d'une tempête, pendant laquelle les Chinois se livrèrent à de ridicules superstitions ; ils fumigèrent le vaisseau ; et couvrirent de riz une natte de jonc où se coucha un jongleur couvert d'un chapeau pointu. Là, les yeux étincelans et la bouche écumante, il s'élança sur la poupe, faisant tourner avec vîtesse une canne de bambou, puis il se recoucha sur la natte, et

traça sur le riz des caractères où l'on ne comprit rien. Il traça sur du papier avec sa langue dégoûtante de sang, des ordres de jeter à la mer, tantôt une balle de marchandises, tantôt une charge de riz; ce qui enfin allégea le vaisseau, et le sauva peut-être; mais ne pouvoit-on employer un expédient si simple, sans ces cérémonies ridicules?

Le père Laureaty sauva ces missionnaires de l'opprobre qu'on leur préparoit dans l'interrogatoire qu'ils devoient subir, et sans doute, il eût réjailli sur nous. Il obtint qu'on viendroit les interroger chez nous, et qu'ils pourroient attendre à Chanseu les ordres du vice-roi; on leur rendit leur argent et leurs nippes, et nous n'en entendîmes plus parler.

Les obstacles se multiplioient pour nous; ils nous rebutoient. Empsia, négociant, qui s'étoit retiré à la campagne, refusoit de venir à la ville; tout alloit mal, lorsqu'un incident vint nous soulager. Un riche marchand de Canton vint à Emouï, et nous traitâmes avec lui; Empsia l'apprit, et accourut partager la proie qui alloit lui échapper: il s'associa avec le premier, et le séduisit par ses discours. Nous nous en trouvâmes moins bien, mais mieux encore que nous n'étions.

Nous apprîmes alors qu'Empsia ne s'étoit re-

tiré à la campagne que pour échapper aux prétentions des mandarins. Le tito ne demandoit que dix mille taels pour la préférence qu'il lui avoit donnée, et les autres exigeoient à proportion. Une prompte retraite le fit échapper à leur avidité, et le marchand de Canton les força de rabattre de leurs prétentions. Ces marchands s'obligèrent de faire la charge du vaisseau pour le milieu de décembre, et nous la payâmes d'avance. On ne peut rien faire sans cela, et les Chinois comptent l'usage de cet argent avancé parmi les profits du commerce.

Notre cargaison devoit consister en soies écrues, en damas, satins, gros de Tours, vernis, broderies, thé; nous oubliâmes les drogues médecinales, sur lesquelles le profit est toujours certain, et nous payâmes le tout trente pour cent plus cher qu'à Canton. Les mandarins demeurèrent garans du traité, et les négocians s'obligèrent de payer tous les droits; ainsi nous pûmes jouir de quelques jours paisibles.

Nous fûmes invités à un repas : jamais nation ne m'a paru plus impatientante avec ses complimens et ses cérémonies. Arrivés, nous vîmes six tables entourées d'un tapis de soie qui pendoit jusqu'à terre, mais sans nappes et sans assiettes; la cuisine paroissoit pavée de charbons enflammés par compartimens carrés, près desquels une

foule de marmitons promenoient gravement des canards, des poules et des petits cochons embrochés à des espèces de tridents; ils brûloient la viande plus qu'ils ne la rôtissoient; après une heure de complimens, dont on supprima la moitié, parce que nous étions des gens d'un autre monde, on plaça sur les tables des plats vides où les marmitons vinrent décharger leurs fourches; puis un écuyer tranchant vint déchirer les viandes avec des mains dégoûtantes, et on mangea, tandis qu'on sonnoit d'un cornet qu'on frappoit sur des bassins d'airain, sur un tambour de peau de buffle, et qu'on dansoit grotesquement autour de nous. Vinrent les ragoûts dans de grandes jattes de porcelaine (1); nous ne

(1) Makartney prétend que les Chinois préparent presque toutes leurs viandes à l'étuvée, ce qui fait une espèce de hachis : ils les coupent par petits morceaux carrés, et les sauces en sont assaisonnées avec beaucoup d'épiceries. Parmi leurs mets les plus délicats et les plus chers, on distingue les nageoires des requins et les nids de la salangane : comme tous les deux sont fort gras, on les apprête ainsi que les tortues, avec des sauces piquantes. Ils ne connoissent pas mieux la façon de pétrir le pain que de rôtir la viande. Sir Staunton ne remarqua pas un seul four dans toute la partie de l'empire que lord Makartney traversa en 1794. Les grands de la Chine sont si difficiles sur la qualité de

pouvions nous en servir avec des bâtons pour toute fourchette, ni tremper nos doigts dans la sauce, parce que nous n'avions point de serviette : on y sert des boissons chaudes, et nous avions apporté du vin que nous espérions boire frais, et qu'on nous fit chauffer. Nous fûmes donc sobres par dégoût, et les Chinois se scandalisèrent de nous voir sortir du repas, sans avoir la tête échauffée. Nous payâmes le repas, et nous nous réfugiâmes chez nous.

Le père Laureaty nous quitta bientôt après ; c'étoit un vieillard aimable, gai, plein de juge-

---

l'eau, qu'ils en boivent rarement sans qu'elle ait été distillée ; autrement elle est presque toujours saumâtre. Le vin chinois est jaune, en général assez trouble, et d'un goût plat qui bientôt devient aigre. Dans l'été, ils se servent de la glace pour leurs fruits et leurs confitures. Ils ont une eau de vie dont la force surpasse celle de l'esprit de vin.

L'usage du savon soit pour la barbe, soit pour le blanchissage du linge, leur est absolument inconnu : ils couchent toujours avec les mêmes vêtemens qu'ils ont portés pendant le jour, et ils usent rarement des bains : de cette grande négligence résulte la vermine dont sont infectés les Chinois dans toutes les classes de la société. Selon le malin Barrow, les grands de l'empire ne se font aucun scrupule d'appeler publiquement leurs domestiques pour faire chercher sur leur cou les petits animaux qui les piquent.

ment et très-instruit ; il étoit de Macerata, dans la marche d'Ancone, et instruisoit à la Chine depuis vingt-deux ans. Le pouvoir qu'ont les jésuites à la Chine en impose au peuple ; l'éclat qui les environne parle aux yeux, imprime le respect, et leur fait faire plus de conversions que leurs discours. J'accompagnai ce père jusqu'aux extrémités de l'île d'Emouï, et je fus témoin de la crainte qu'il inspiroit. Les mandarins lui envoyoient des députés et des rafraîchissemens sur sa route ; ceux qui le rencontroient à cheval mettoient pied à terre, leurs gens baisoient les marques de la juridiction qu'ils exerçoient, et se rangoient en haie, les bras croisés sur la poitrine. Je vis sur la route des villages peuplés de cabaretiers ; on y change aussi de porteurs : les chemins étoient remplis de voyageurs, et les campagnes de cultivateurs attachés au travail.

Après deux jours de marche, nous arrivâmes à un bras de mer large de demi-lieue, qui sépare Emouï du Continent : il étoit couvert de bateaux attachés ensemble par de fortes chaînes, et formoient une ville flottante. Là, je quittai ce bon père, qui me promit de m'écrire et de répondre à mes questions ; il m'avoit instruit par sa conversation ; il m'éclaira par ses lettres, et c'est à lui que je dois la plus grande partie de ce que je sais sur la Chine.

L'insolence des Chinois nous prouva bientôt combien il nous avoit été utile. Un de nos pilotes voulut arracher des mains d'un Chinois un mouchoir qu'il lui voloit ; celui-ci réclama le secours de la populace, qui bientôt environna notre homme, déchira ses habits et le roua de coups. Pour échapper à ses ennemis, le Français se lança dans l'eau pour se sauver à la nage ; mais les Chinois le poursuivirent dans des bateaux : il perdit ses forces, il revint à terre, et arrachant un bâton à ses adversaires, il s'en servit si vigoureusement qu'il se fit jour au travers de la multitude ; mais il avoit blessé l'auteur de la querelle, et comme l'effusion de sang est un crime capital à la Chine, tout le monde s'enfuit en le voyant couler : notre pilote revint, le corps noir de leurs coups, et le visage déchiré par leurs ongles. Le blessé alla se plaindre aux mandarins, qui pouvoient sous ce prétexte se rendre maîtres de nos biens ; car notre vaisseau avoit été désarmé, afin de le caréner. Nous nous hatâmes de porter des plaintes à notre tour, et de demander justice. Nous passâmes au travers d'une multitude qui se réjouissoit d'avance de nous voir condamnés à la bastonnade. Les juges cherchèrent à éluder nos plaintes ; ils s'assemblèrent, et nous firent attendre pendant deux heures. Ils firent venir

le Chinois blessé, qui s'étoit coupé en différentes parties de la tête avec des morceaux de porcelaine, pour aggraver le crime du pilote. Les bourreaux, cortége ordinaire des mandarins, le reçurent au milieu d'eux avec des cris menaçans pour nous; ils vouloient nous servir d'escorte lorsqu'on nous appela : déjà ils faisoient retentir leurs voix lugubres, lorsqu'instruits qu'ils n'accompagnoient ainsi que les criminels, nous refusâmes de marcher, et fîmes déclarer aux juges que nous ne venions pas pour être jugés, mais pour demander justice. Ceux-ci, sentant bien qu'ils ne pouvoient nous condamner avec quelque apparence d'équité, résolurent de nous rebuter par des obstacles; ils firent demander le pilote, qu'ils savoient hors d'état de marcher. Nous persistâmes à demander audience; ils exigèrent que nous y parussions à genoux comme les Chinois; nous refusâmes de le faire : ils cédèrent enfin, à condition qu'on ne nous donneroit point de siéges, et que le thé ne nous seroit présenté qu'après l'audience. Les mandarins nous attendoient sous un dais de taffetas de Chine, ayant une table devant eux : nous les saluâmes à notre manière, et leur demandâmes justice; ils nous embarrassèrent d'abord, en accusant notre pilote d'avoir été dans une rue écartée pour y voir

des femmes; ce qui étoit le plus grand crime, disoient-ils, qu'un étranger pût commettre dans l'empire : nous fîmes voir que cette accusation étoit destituée de vraisemblance, mais ils parurent toujours la croire, pour ne pas nous donner gain de cause. Ils nous firent les promesses les plus fortes de veiller à notre sûreté, quand ils eurent vu par eux-mêmes l'état de notre pilote ; mais c'est toute la justice que nous en obtînmes, et nous abandonnâmes notre poursuite par lassitude.

Pendant qu'on carénoit notre vaisseau, je me retirai dans la petite île de Colomsou, et logeai dans une pagode, dont les bonzes servoient assez négligemment l'idole. Je me plus beaucoup dans cette solitude, avec mes hôtes, qui m'instruisirent des coutumes du pays. Je vais parler de quelques-unes.

Les Chinois prétendent que leur empire est d'une ancienneté qui nous étonne, et que l'on peut contester avec quelque raison ; les premiers tems de leur histoire sont remplis de fables. On ne sait pas trop ce qu'étoit cet empire; ce n'est que sous les empereurs Hoangti, Yao, et Xun, qu'on apprit à filer la laine et le coton, à faire des rames et des bateaux, à naviguer, à dompter les animaux, à bâtir des maisons, à labourer la terre, à renfermer

les morts dans des cercueils, à faire des vases pour renfermer les liquides. Les premiers rois, dit Confucius, se retiroient dans des cavernes, ou dans des fosses souterraines lorsque la neige couvroit la terre; au printems ils habitoient le sommet des montagnes, sous des cabanes faites de branches d'arbre entassées : ils vivoient de chair crue, d'herbes et de fruits; ils buvoient le sang des animaux, ils se couvroient de leurs peaux. Ces rois n'approchoient pas encore de la dignité d'un chef de sauvages.

On sait que les Tartares ont vaincu facilement ce peuple lâche et timide; ils en ont adopté les lois, parce qu'elles assuroient leur empire; et pour la même raison, ils l'ont forcé de se couper les cheveux comme les Tartares : il défendit mieux ses cheveux que son empire; mais il céda enfin : l'on ne s'aperçoit plus aujourd'hui du petit nombre des vainqueurs, ce qui fait leur sûreté.

On comptoit autrefois 114 royaumes dans la Chine; c'est-à-dire sans doute, 114 peuplades différentes; aujourd'hui elle est divisée en quinze provinces. Celle de Fokien où je me trouve, est dans une situation très-commode pour le commerce; on y trouve tout ce qui est nécessaire pour construire des vaisseaux; son sol est coupé de montagnes, et arrosé de plusieurs

rivières; des mains laborieuses le rendent fertile. Les vaisseaux qui en partent, vont dans les mers du Japon et aux Philippines, y porter des marchandises pour l'usage des habitans, et pour la charge du galion de Manille; ils en rapportent une quantité incroyable d'argent. Ils vont aussi dans les mers de l'Inde jusqu'à Batavia et à Achem. La province n'est pas bien étendue, mais elle est riche et peuplée: on y ressent l'excès du froid et celui de la chaleur; l'air y est très-pur.

Emouï n'a pas le titre de ville, mais est considérable par le nombre de ses habitans et par la résidence du tito, qui commande à plus de 20,000 hommes : l'île de son nom a dix-huit lieues de circuit; le port est vaste et peut contenir plus de mille vaisseaux. On a proposé de faire un pont de vaisseaux de là jusqu'au Japon : le nombre des vaisseaux qu'il faudroit ne seroit pas un obstacle; mais la mer ne se laisse pas dompter aussi facilement.

En entrant dans ce port, je crus voir une forêt flottante : un peuple aussi navigateur n'a que des pilotes ignorans; ils n'ont qu'une connoissance imparfaite de la boussole, et ne s'éloignent point de la terre jusqu'à perdre de vue les montagnes. Cependant, on dit qu'ils connoissent la boussole depuis huit cents ans. Je crois peu au génie inventeur d'un peuple qui ne sait

rien

rien perfectionner. Je crois aussi peu aux longues navigations qu'on leur attribue, car leurs vaisseaux sont construits de manière à ne pouvoir supporter des mers orageuses.

Voici comment ils se dirigent pour aller aux Philippines. Ils vont d'abord chercher l'île *Formose*, et ils la voyent avant d'avoir perdu de vue les montagnes du Continent : ils découvrent aussi les Philippines, ou les Babouyanes, avant qu'ils ayent cessé de voir les îles qui sont entr'elles et Formose. Si la mer est agitée pendant la nuit, ils louvoyent ; si elle est calme, ils jettent l'ancre ; si les brouillards leur dérobent la vue des terres, ils amènent les voiles. Leurs vaisseaux sont plats et carrés à la poupe, comme à la proue ; leurs pesantes voiles sont tissues de roseaux ; ils ont deux mâts ; le fond de cale est partagé en plusieurs chambres carrées, dont les cloisons sont jointes sans clous et enduites d'un mastic très-fort ; les voies d'eau y sont peu fréquentes ; mais il y a peu de place pour les marchandises, et l'arrimage y est impossible.

La ville d'Emouï est dans un mouvement perpétuel. Elle a deux lieues de circuit ; les maisons en sont basses ; ses palais ne se distinguent que par les colonnes de bois qui en soutiennent le toit ; plus elles sont hautes et grosses,

plus la maison est distinguée. Elles ont une porte où les seuls mandarins peuvent passer; les autres hommes passent par les portes qui sont sur les côtés.

On sait qu'il y a trois ordres de villes à la Chine : les Hien relèvent des Cheu, les Cheu des Fu : celles-ci ressortissent de la métropole, qui est la première entre les villes du premier ordre. Tout le peuple des campagnes dépend immédiatement de quelque Hien, dont chacune a un gouverneur nommé *Chi-Hien*, et un tribunal appelé *Hien-Hào*. Il y a cinquante villes du premier ordre, deux cent quarante-sept du second, onze cent cinquante-deux du troisième : cinquante-huit millions d'hommes y payent la capitation, et dans ce nombre ne sont pas compris les magistrats, les soldats, les femmes, les enfans (1).

On n'y parvient aux emplois que par de longues études, et d'abord il faut savoir lire, ce qui n'est pas facile; ils ont deux sortes de caractères,

(1) Lord Makartney porte la population de la Chine à trois cent trente millions. Barrow, son secrétaire d'ambassade, avoue que ce récensement est exagéré et n'est point exact : Gemelli Carreri, qui voyageoit en Chine, précisément un siècle avant l'ambassadeur anglais, pense qu'il n'y a guère plus de deux cent millions d'ames. (Voyez tome III, page 344.)

les simples et les composés; presque tous ces derniers sont hiéroglyphiques; chaque lettre est un mot, et pour exprimer la docilité d'un homme, ils employent deux caractères, dont l'un exprime un homme, et l'autre un chien, symbole de la docilité : l'usage de ces lettres a toujours quelque chose de vague, comme on peut bien l'entrevoir de ce seul exemple. Ces lettres sont au nombre de trois cent soixante-cinq, et chacune a cinq inflexions différentes; ce qui en multiplie le nombre : chaque chose paroît avoir son nom et son hiéroglyphe particulier : de sorte que leur combinaison va très-loin, et c'est en cela que consiste la difficulté de cette langue (1).

Tous les examens s'y font par écrit : il n'y a point d'école publique. Les riches ont des maîtres dans la maison; les autres s'associent au nombre de dix à douze pour en payer un, qui serve en commun à leurs enfans; la difficulté de la langue ne permet pas à un maître d'avoir beaucoup de disciples. Il y a deux sortes d'examens; les uns sont pour s'exercer, les autres pour parvenir

(1) Gemelli prétend qu'ils ont cinquante-quatre mille quatre cent neuf lettres, ou mots simples et composés. Voyez tome III, page 345. Le Gentil en conviendra lui-même une quinzaine de pages après celle-ci.

aux degrés. Les vice-rois, les mandarins y président ; ils font ensuite afficher ceux qu'ils ont distingués. C'est un honneur d'être nommé les premiers. Les juges sont plus ou moins sévères, et souvent l'argent y fait ce que les talens n'y peuvent faire. Il faut trois examens pour devenir bachelier.

Quoiqu'il n'y ait pas d'écoles publiques, il y a des espèces d'académies où l'on s'exerce dans les belles-lettres, et où l'on a élevé un temple à Confucius. Ceux qui se distinguent sont reçus par leurs parens et leurs amis au son des flûtes, et avec des acclamations de joie ; ils vont ensuite au temple du philosophe lui rendre des actions de graces pour les avoir bien inspirés.

Il y a trois classes de bacheliers : ceux de la première reçoivent de l'empereur une gratification annuelle, et les places vacantes parmi eux sont remplies par ceux des deux autres classes. Comme celles-ci peuvent monter, celle-là peut descendre. Il faut qu'il y ait vingt des premiers dans les colléges des villes du premier ordre ou Fu, quinze dans les Cheu, huit dans les Hien. Ces trois classes forment les lettrés, et c'est dans les lettrés qu'on choisit les mandarins civils. Ceux qui ne parviennent pas à l'autorité deviennent émérites ; ils réussissent à être dispensés de tout examen par une requête au chef qui y

préside. Tous les examens se font avec de grandes cérémonies, avec un grand éclat : tout y est réglé ; le lieu où l'on doit être placé, ce qu'on y doit faire, les habits qu'on y doit porter ; ceux-ci sont fort simples pour les bacheliers : ils sont sans chausses, et ont des souliers de paille, des bonnets de laine. Dans les examens qui se font en cette métropole, on compte communément quatre ou cinq mille bacheliers. Ils parviennent ensuite à des grades plus élevés. Ces exercices successifs entretiennent l'émulation : mais que produit-elle ? Les savans chinois d'aujourd'hui ne savent que ce qu'ont su leurs pères.

Les Chinois ont aussi des degrés militaires. Il y a des bacheliers d'armes en aussi grand nombre que de lettrés ; ils sont tous Tartares, au moins d'origine ; ils ont leurs examens auxquels président les vice-rois, et passent par eux dans les différens grades, dans les différens emplois.

Il y a six grands tribunaux à la Chine. L'un préside aux affaires politiques, l'autre aux finances, le troisième est pour le culte, le quatrième veille sur la guerre, le cinquième sur les bâtimens publics, le sixième sur les affaires criminelles. Au dessus de ces tribunaux est celui des colaos ou ministres ; des conseillers d'état, qui veillent à la sûreté de tout l'empire, ont les entrées libres dans le palais, et répondent comme il leur plaît

aux requêtes présentées à l'empereur. Deux autres sont les censeurs des magistrats et de l'empereur lui-même.

Chaque province est gouvernée par deux mandarins, dont le premier veille sur les affaires civiles et les finances, l'autre est chargé des affaires criminelles. Ils ont des juges inférieurs. Chaque ville a un gouverneur, et chaque gouverneur quatre conseillers. Toutes les années la cour députe deux mandarins, dont l'un veille à la sûreté des chemins et sur les postes; l'autre sert d'examinateur pour les autres magistrats, qui le redoutent beaucoup.

Le tito, qui commande ordinairement à vingt mille hommes, a sous lui divers lieutenans. Tous les bourgs, tous les villages ont un mandarin. Un juge de village a ce titre dans le civil, un sergent l'a dans le militaire; ils se distinguent par leurs habits; ils sont obéis; ils obéissent avec exactitude : chacun y est fils de ses œuvres, et l'on n'y doit point la considération dont on jouit, aux talens et aux vertus de ses aïeux. Jamais ils n'exercent la même charge plus de trois ans, et ils n'en peuvent posséder aucune dans les lieux qui les virent naître. Si l'un d'eux prévarique, il est puni sévérement, et son nom est inscrit dans une espèce d'almanach, afin que le peuple voie qu'on a égard à ses plaintes.

S'ils vendent la justice, s'ils ont de mauvaises mœurs, ils sont exclus de tout emploi : trop de sévérité les fait descendre dans la classe du peuple; l'ignorance ou la précipitation dans leurs jugemens les destituent de leur emploi pour en exercer un inférieur.

Les derniers mandarins vont à cheval avec peu de suite; les premiers voyagent dans des chaises, entourés de domestiques, suivis d'un cortège nombreux. Tous sont précédés de satellites, vêtus de toile grise, armés de fouets et de chaînes : deux d'entr'eux frappent sur une espèce de chaudron pour faire écarter le peuple. Si deux se rencontrent, l'inférieur descend, et ses gardes baisent les marques de sa juridiction; s'ils sont égaux, ils se complimentent, veulent se céder le pas, et ne le cèdent jamais. Ce cérémonial est réglé, comme celui des visites. Chacun a un dépôt des sceaux de l'empereur qu'ils gardent avec soin, et qu'ils ne peuvent perdre sans s'exposer à un châtiment sévère.

Pour perdre son ennemi, un mandarin militaire fit dérober le sceau à son adversaire, qui étoit un mandarin civil. Celui-ci le soupçonna, et pour échapper au châtiment, il fit mettre le feu à sa maison. Tous les mandarins y accoururent; alors celui de la maison en flammes, sort comme éperdu de chez lui, tenant une boîte semblable,

à celle où se tient le sceau, et la donnant à son ennemi devant tous, le pria de la conserver, tandis qu'il alloit pourvoir à l'incendie. Le mandarin de guerre étonné, garda le silence; mais craignant de se compromettre en niant d'avoir reçu le sceau, il rendit au mandarin civil celui qu'il lui avoit fait voler, lorsque l'incendie fut éteint.

Le bâton, les galères, l'exil, la mort, sont les peines en usage pour y réprimer le crime (1).

(1) Selon Barrow, l'application des coups de bambou est une peine que le plus communément les hommes chargés de l'autorité n'infligent qu'à leurs inférieurs, mais à laquelle cependant tous les Chinois sont sujets, depuis le premier ministre ou *colao*, jusqu'au dernier manouvrier. Quant aux procès criminels qui emportent peine capitale, ils doivent être envoyés à Pékin, et mis sous les yeux du tribunal suprême de justice, qui avec impartialité confirme ou altère le jugement : quand il se trouve quelque circonstance en faveur de l'accusé, le tribunal en avertit l'empereur, qui réforme quelquefois la sentence et commue la peine. On ne voit pas souvent à la Chine exécuter des criminels. Ceux qui sont trouvés coupables et exécutés comme tels, restent renfermés jusqu'à ce qu'on vide les prisons; ce qui arrive une fois par an, vers l'équinoxe de septembre. Toutes les autres peines qui n'ont pas pour objet de priver un homme de la vie, s'infligent très-souvent, et sont rendues aussi publiques qu'il est possible : elles sont accompagnées du plus grand

Quelquefois la populace punit elle-même les voleurs publics et les assassins. Pour des fautes peu graves, on se rachète du bâton avec de l'argent, dont une partie revient au mandarin, l'autre à un homme qui subit la peine pour lui : c'est un usage que la loi défend, que la cupidité tolère.

L'empereur Kang-hy est ami des arts ; surtout de ceux qui sont inconnus aux Chinois ; mais il est puérilement jaloux de la gloire des autres nations, et ne peut souffrir qu'on les croie supérieures à la sienne. Sa curiosité n'a point de bornes. Il voulut connoître les effets du vin, et s'enivrer avec un de ses mandarins. Il but, s'enivra, et tomba dans un profond sommeil. Le mandarin craignit et fit craindre

---

déshonneur pour celui qui les reçoit. Les Chinois regardent les coups de bambou comme une légère correction : il en est autrement de la cangue ou *tcha*. Voyez tome III, page 375. Pour la faute la plus légère, l'homme en place est réprimandé dans la gazette officielle de Pékin : pour des fautes graves il est dégradé de son rang, et obligé de publier lui-même sa punition. La dégradation la plus infamante est quand on reçoit un ordre de l'empereur de surveiller les préparatifs de la tombe du souverain. Cet ordre signifie qu'on est plus propre à être employé parmi les morts que parmi les vivans. Barrow cite l'ex-vice-roi de Canton, condamné à cet humiliant service.

à ceux qui environnoient ce prince, qu'il ne s'habituât au vin, qui ajouteroit encore à la violence de son caractère; il se fit lier et conduire en prison, ordonnant à ceux qui servoient l'empereur de dire qu'on l'y avoit jeté par son ordre. L'empereur se réveilla, et demanda son compagnon de débauche; on lui fit la réponse concertée: il rêva quelque tems, fit venir le prisonnier chargé de chaînes, qui se jeta à ses pieds. Quel est ton crime, lui dit Kang-hy? Je l'ignore, dit le mandarin: je sais seulement que votre majesté a ordonné qu'on me traitât ainsi. Surpris et interdit, il fit délier le mandarin, et depuis ce tems, il évita les excès du vin auxquels il attribuoit son injustice (1).

(1) Selon Barrow, secrétaire du lord Makartney, les femmes et les eunuques sont les seuls qui approchent de l'empereur dans ses momens de loisir. Une seule de ses femmes a le titre d'impératrice; immédiatement après elle, il y a deux reines qui ont un grand nombre de suivantes: ces deux reines forment la seconde classe des femmes. La troisième est composée de six reines, qui ont également leur suite. A ces trois rangs de femmes de l'empereur sont attachées cent autres femmes, qui n'ont que le titre de concubines. Les enfans de toutes ces femmes sont considérés comme légitimes; mais ordinairement la succession au trône n'est accordée qu'à un fils de l'impératrice: cependant

Ce prince est avare. On dit que se promenant un jour à Nankin, il appela un mandarin très-riche, et lui ordonna de prendre la bride de l'ânesse qu'il montoit, pour le conduire autour du parc. Il obéit, et reçut un tael pour salaire : l'empereur à son tour voulut lui rendre le même service, et il s'en défendit en vain. Après la promenade, le prince lui demanda,

---

cela dépend entièrement de l'empereur. Ce prince a le droit de choisir son successeur dans sa propre famille, ou dans celle d'un autre. A l'avènement d'un nouveau souverain, tous les grands de la Chine se croient très-heureux et très-honorés quand leurs filles sont admises au nombre des concubines de l'empereur. L'usage des eunuques y est établi comme dans les autres pays de l'Orient. Comme en Turquie, toutes ces femmes sont transportées dans une maison séparée, dont le nom chinois signifie *palais de chasteté;* elles y passent le reste de leur vie sous la garde d'eunuques, qui ont perdu toute trace de virilité : celui des eunuques que l'empereur prend en affection, couche dans la chambre du prince. Ces êtres misérables sont méprisés et redoutés tour à tour par les officiers de la cour, par les missionnaires, par les princes du sang et par les femmes de l'empereur. Selon M. Boucher de la Richarderie, que nous ne saurions citer trop souvent, à l'exemple du souverain, tous les grands mandarins et grands officiers de l'état en Chine, ont, suivant leurs moyens, un harem peuplé de six, huit ou dix femmes : les riches marchands de Canton ont de même un harem.

combien suis-je plus grand et plus puissant que toi ? Le mandarin prosterné lui dit qu'il n'y a point de comparaison à faire. J'en veux faire une, dit Kang-hy : je suis vingt mille fois plus grand que toi, paye ma peine à proportion de ce que j'ai payé la tienne. Le mandarin donna vingt mille tacls, se félicitant encore de la modestie de son maître.

Les Chinois sont blancs ; rien ne choque dans leur physionomie ; beaucoup sont de beaux hommes ; les plus vains ont des ongles longs d'un pouce, qui attestent qu'ils ne sont point contraints de travailler pour vivre : ils sont ordinairement gros, de hauteur moyenne : les riches sont vêtus de trois tuniques de soie l'une sur l'autre ; celle de dessus, d'une couleur modeste, a des manches larges ; leurs caleçons sont aussi de soie ; au dedans ils portent des bottes de soie, pour le dehors elles sont de cuir, quelquefois de satin. En général, ils sont toujours actifs, toujours laborieux ; ils cultivent le haut des montagnes et le fond des vallées, par-tout ils font circuler l'eau nécessaire pour fertiliser la terre (1).

(1) Chaque famille a une grande jarre dans laquelle on ramasse avec soin tout ce qui peut servir à fumer les terres ; quand elle est pleine, on trouve facilement

Ils ont des fruits que nous avons ; ils en ont que nous n'avons pas : tels sont les oranges, les goaves, les bananes, les cannes à sucre, les cocos, les grenades et grenadilles, les ananas et avogados, etc., les mangles, le litchy : le mangle ravit par son odeur, sa chair jaune est très-acide, son noyau arrête le flux de sang ; le litchy a le goût de raisin muscat, son écorce est rude et fine, sa chair est ferme et verdâtre, son noyau gros et noir ; il est de la grosseur d'une prune, on le sèche pour le conserver. On n'y trouve ni amandes, ni olives (1) ; mais

---

à vendre ce qu'elle contient, ou à l'échanger contre des légumes et des fruits. Cependant, quoique l'agriculture soit très-honorée dans cet empire, il y a quelfois des années de disette et de famine. Selon Makartney, les Chinois excellent dans l'art des jardins : ils ont soin d'y ménager des aspects inattendus, où la gaieté domine ; c'est elle qui met en harmonie l'ensemble du paysage. Pour animer encore les beautés de ces jardins, ils ont recours à l'architecture ; les édifices qu'on y construit sont parfaits dans leur genre : à Iven-Ming-Iven, et surtout à Ge-Hol, parc de l'empereur dans la Tartarie chinoise, il y a des bâtimens d'une simplicité élégante, d'autres sont superbement décorés ; ils sont à des distances convenables, et contrastent parfaitement.

(1) Ni groseilles ni framboises. Les mandarins surtout se livrent aux délices de la table : ils font divers

le bois de fer, le bambou, le palmier et autres que nous n'avons pas, y abondent. La rhubarbe y est à très-bas prix; on y recueille différentes cires, celle que donnent les abeilles, et celle que fournissent les petits vers, celle qu'on retire de certains végétaux. On y recueille et on y fait grand usage de betel et du thé. Ils font une sorte de vin avec du riz et de l'eau; on y a des vignes qu'on néglige.

Ce pays est riche en mines. On sait que l'or et l'argent n'y sont pas frappés en monnoie,

---

repas par jour avec des viandes fortement assaisonnées, et chaque repas, selon Makartney, est composé de plusieurs services. Ce qui frappa le plus cet ambassadeur en 1794, fut la grande quantité de lanternes qui étoient dans la salle d'audience du gouverneur de Chusan : les unes étoient d'une seule pièce de corne si transparente, qu'on les auroit prises pour du verre; les autres étoient de gaze, sur laquelle étoient peints ou brodés à l'aiguille des oiseaux, des insectes, des fleurs, et des fruits. Il remarqua aussi sur des tables et dans des caisses remplies de terre, des arbres nains de deux pieds de haut, tels que des pins, des orangers, tous avec leur fruit. Cette espèce de végétation artificielle plait tellement aux curieux de la Chine, qu'on la retrouve dans toutes les maisons considérables. Ils mettent sur la terre qui est dans les caisses, des petits monceaux de pierre qui, proportionnément aux arbres nains, figurent des rochers.

mais y servent d'objets d'échange. Tout s'y achète, tout s'y vend au poids. On n'y trouve ni lin, ni chanvre; les toiles y sont faites de fil de coton ou d'orties. La porcelaine et les ouvrages de vernis y sont communs. Le riz y est la nourriture du peuple, et il est bien supérieur à celui d'Italie. On y trouve beaucoup de gibier et d'espèces qui nous sont inconnues; le poisson y nourrit une partie du peuple; les Chinois en élèvent une espèce dans leurs maisons; leur écaille est dorée et argentée, ils sont de couleur bigarrée, et leur queue est aussi longue que tout le corps. On y a des brebis et des vaches, mais sans savoir faire le beurre, le sain-doux leur en tient lieu.

On y voyage à pied, en chaise et en bateau, rarement à cheval. Cet animal n'y a point la vigueur et la beauté des nôtres. On ne le ferre point, et à six ans il est presque hors de service, parce que sa corne est usée.

Cette nation est polie, mais d'une politesse qui ne ressemble point à la nôtre : deux mots qui ne signifient rien, commencent et finissent tous leurs complimens. Pour saluer, ils joignent les mains, les élèvent, les abaissent et disent, *zinzin*, qui signifie tout ce qu'on veut. Devant un supérieur, ils croisent les bras, et s'inclinent

fort bas. Deux amis, après une longue absence, se mettent à genoux l'un devant l'autre, et se baissent jusqu'à terre trois ou quatre fois. Les serviteurs se mettent à genoux devant leur maître, et battent trois fois la terre de leur front. *Je fais, je dis,* sont des expressions qu'ils ne connoissent point; ils parlent de leurs actions, comme étrangers à eux-mêmes.

Ils ont plusieurs noms : celui de leur famille, celui que leur père et leur mère leur donne peu après qu'ils sont nés, celui qu'ils reçoivent quand ils commencent à s'instruire, celui qu'on leur donne quand ils prennent le bonnet viril, celui que leur fait appliquer leurs vertus ou leurs emplois, celui qu'ils reçoivent de leurs services. Dans les visites, on remet au portier un cahier de douze pages, où l'on a écrit en lettres rouges ses noms et l'objet de sa visite. Si le visité est absent, on recommande le cahier, et la visite est faite. Il est un habit destiné aux visites; on le fait porter devant soi, et si l'on rencontre quelque personnage, on le revêt pour le saluer avec décence; si l'on en est revêtu quand on rencontre un ami qui ne l'est pas, on s'en dépouille pour le complimenter. Les cérémonies pour les visites sont très-nombreuses et exactement observées; on sait comment et où l'on doit la recevoir, comment on doit joindre les mains, combien de fois

fois on doit dire *zinzin*, la place qu'on doit offrir, celle qu'on doit accepter, etc. Ils mangent même en cadence et par mesure; les mouvemens de leur corps et de leurs mains, ceux de leur mâchoire même dépendent des règles prescrites: tout leur est commandé, et le cœur est muet au milieu de cette servitude du corps.

On invite trois fois pour un repas; on le fait en présentant un cahier où l'on a écrit: *Qu'un tel a préparé un repas de quelques herbes, a nettoyé ses verres, etc., afin qu'un tel jour, une telle personne* (qu'on qualifie des titres les plus honorables) *y veuille bien le venir récréer par les charmes de sa conversation et l'éloquence de sa doctrine, etc.* On reçoit le convié avec cérémonie, on lui donne le thé, puis on entre dans la salle du festin, où l'hôte élève un vase d'argent pour saluer le plus distingué des convives; il se rend dans sa cour en se tournant vers le midi, il offre aux esprits tutélaires du vin en forme de sacrifice. Alors on s'approche de la table; mais, avant de s'y asseoir, il faut de longs complimens, qu'on recommence pour boire goutte à goutte, pour ainsi dire. Pendant le repas, on joue la comédie, mêlée d'une musique effrayante par le tintamarre qu'elle fait. Ces comédiens vont de maisons en maisons, et vers le milieu du repas vont demander à chaque

convive quelque petite récompense ; les valets de la maison font la même chose, et portent au maître l'argent qu'ils ont reçu. Le repas finit par d'autres cérémonies.

Le Chinois est si vindicatif, que lorsqu'il ne peut faire à son ennemi tout le mal qu'il voudroit lui faire, il va se tuer ou s'empoisonner à sa porte, parce qu'il sait qu'on punit sévérement ceux qui par leurs inimitiés ont jeté leurs ennemis dans cet excès de désespoir. Souvent il vend sa femme, ses concubines, ses enfans, pour satisfaire la fureur qu'il a pour le jeu.

Sa femme est son esclave : elle est bannie de la société civile, et n'est occupée qu'à plaire à un mari souvent dégoûtant et toujours jaloux ; elle vit dans une retraite profonde, reléguée dans une partie de la maison, et n'en pouvant sortir ; elle y est gardée avec soin, et n'y peut marcher la nuit sans lumière. Elle marche toujours à gauche, et les hommes à droite, pour ne pas la rencontrer. Veut-elle présenter quelque chose à un homme, elle ne peut le lui remettre à la main, il faut qu'elle le mette dans un panier qu'elle pose à terre pour que l'homme le ramasse. Jamais elle ne s'assied auprès d'un homme, ne boit de l'eau tirée du même puits, ne se baigne dans le même bain. Le frère même ne mange jamais avec sa sœur. Dès l'âge de trois ans, on

lui rabat les orteils sous la plante du pied, on les bande avec force, et elle peut à peine marcher. Un Chinois ne l'épouseroit pas, si elle jouissoit de cette heureuse facilité. La beauté la plus attrayante pour cet homme, ce sont de très-petits pieds : ensuite on estime des yeux longs et peu ouverts, avec un nez écrasé et les oreilles longues, larges, ouvertes et pendantes.

Le teint des femmes y est très-beau ; elles sont vêtues avec modestie, mais elles ont le plus grand soin de leur parure : en général, leurs cheveux sont noirs, leurs lèvres vermeilles, leur bouche bien faite, leurs dents noircies par le bétel. Il y a des Chinois qui, trop pauvres pour prendre une femme, se vendent à des riches, afin d'épouser une de leurs esclaves. Quelquefois ne pouvant nourrir leurs enfans, ils les noyent au moment de leur naissance (1).

(1) Selon M. Barrow, les uns ne portent qu'à dix mille, pour toute l'étendue de l'empire, le nombre des enfans massacrés par an, ou enterrés tout vivans : les autres prétendent qu'il s'élève à trente mille. Il ajoute que les missionnaires catholiques se font un devoir d'aller visiter tour à tour la fosse de destruction où la police les réunit ; qu'ils y choisissent, parmi les enfans vivans, ceux qui annoncent le plus de vivacité pour en faire des prosélytes, et qu'ils se bornent à donner le baptême aux autres pour sauver leur ame. De pareils

L'autorité des pères sur les enfans est arbitraire; ce sont eux qui les marient, qui les établissent, qui font leur destin (1). Les filles n'y reçoivent point de dot, elles sont achetées par l'époux, qui souvent ne la voit que lorsqu'elle est à lui. S'ils n'ont point de fils, ils en adoptent un : ils l'achètent en quelque manière; et c'est ainsi que tout se fait en Chine. Quelquefois deux enfans naissent mari et femme, parce que leurs pères les ont promis quand leurs femmes étoient enceintes. Ordinairement les mariages se font par le moyen des entremetteurs ou entremetteuses.

Un Chinois ne peut avoir qu'une femme légitime; mais il y supplée par des concubines : celles-ci sont subordonnées à la femme; leurs enfans l'appellent leur mère. Ils ne portent le deuil que d'elle; seule, elle peut donner à l'époux le nom de mari; les concubines ne l'appellent que le père de famille.

Le mari et la femme peuvent se séparer, s'il y

---

faits sont très-difficiles à croire, ils révoltent la nature : on a d'ailleurs de la peine à les concilier avec le code pénal de la Chine. Voyez tome III, page 382. J'aime mieux m'en rapporter au témoignage de Sonnerat.

(1) En Chine, comme chez les Romains, un père peut vendre son fils et le réduire en esclavage : il n'est pas rare que la pauvreté le fasse user de ce pouvoir.

a une forte antipathie entr'eux, si la femme commet adultère, si elle est stérile, si elle est babillarde, immodeste, voleuse, peu obéissante, jalouse, ou attaquée d'une maladie dégoûtante; mais il faut, pour autoriser le mari dans les derniers cas, que la femme ait ces défauts à un degré éminent. Cent coups de verges sont sa punition, si elle s'enfuit de chez son mari, qui peut encore la vendre; si elle s'enfuit et se marie, elle est condamnée à être étranglée; enfin, toutes ses fautes sont graves, et tous les châtimens sévères. Un deuil rompt les engagemens précédens, et pendant qu'on le porte, il est défendu de se marier.

Après diverses formalités pour la conclusion d'un mariage, ils en donnent avis à leurs aïeux: ils ornent leur temple domestique avec autant de magnificence qu'ils le peuvent; on s'y assemble, on lave ses mains, puis on ouvre les tablettes sur lesquelles sont écrits les noms de leurs aïeux jusqu'à la quatrième génération, et on invoque leurs esprits. Le chef de la famille à genoux, brûle de l'encens et offre une coupe de liqueur aux ames de ses ancêtres. Toute l'assemblée se prosterne pour les saluer; alors on leur déclare le mariage; alors seulement on fait la demande formelle de la fille, dont le père

fait les mêmes cérémonies pour les ames de ses aïeux ; c'est là, en quelque manière, leurs fiançailles. De plus longues cérémonies suivent encore. Ils ne se marient qu'après avoir consulté le sort, et choisi dans le calendrier un jour qui n'y soit pas marqué comme malheureux. Ce jour fixé, on se rassemble dans le temple domestique; l'époux se prosterne sur ses degrés, jusqu'à ce que le sacrifice soit achevé ; puis il s'approche du siége où son père est assis, fait quatre génuflexions, et boit du vin qu'on lui présente. Il vient ensuite recevoir les ordres de son père à genoux : « Allez, mon fils, lui dit celui-ci, allez chercher votre épouse; amenez dans cette maison une compagne fidelle qui vous aide dans le soin des affaires domestiques. Comportez-vous en toutes choses avec sagesse et prudence ». Le fils se prosterne, sort, et se rend dans la seconde cour du père de son épouse, qui de son côté vient d'observer les mêmes cérémonies avec sa fille. Une de ses compagnes lui met une guirlande sur la tête couverte d'un long voile, lui donne des conseils, et l'accompagne avec ses parens jusqu'auprès de son époux, qui ne peut la voir encore : ils se saluent, et adorent le ciel, la terre, et les esprits qui y président. L'époux conduit ensuite son épouse dans

sa maison, qui se montre alors sans voile à ses yeux (1). Nous passons rapidement sur ces nombreuses cérémonies, et supprimons celles qui suivent pendant quatre jours.

Les Chinois sont de mauvais peintres, et manient le pinceau avec la plus grande dextérité : ils brodent mieux qu'aucun peuple du Monde, et la manière dont ils assortissent les soies de diverses couleurs en brodant un oiseau, une fleur, un papillon, etc., est merveilleuse; mais ils dessinent mal. La jalousie semble être leur premier architecte : leur objet principal est de dérober leurs femmes à la vue du public. Ils font d'abord un mur carré, et y placent une maison de bois comme dans son étui : leurs édifices sont sans régularité comme sans agrément.

(1) Son sort y est triste. Selon Barrow, une femme ne doit manger ni à la même table de son époux, ni s'asseoir dans la même chambre; aussi, pour tromper l'ennui qui résulte de la solitude et de l'oisiveté, il y en a qui s'occupent à broder des étoffes de soie, ou à peindre sur des gazes très-fines des fruits, des fleurs, des oiseaux : on voit des chefs-d'œuvre en ce genre sortir de leurs mains. Les femmes des grands, moins curieuses de manier l'aiguille ou le pinceau, n'ont que la ressource du jeu, ou de fumer le tabac : il est fort cher à Pékin, quoiqu'on en cultive beaucoup aux environs de cette capitale.

Ils sont élevés, et reposent sur la terre sans fondemens : leurs temples sont ornés ; leurs corniches, leurs cordons sont chargés de fleurs et d'animaux en relief.

Il n'y a pas de langue plus pauvre en expressions que la chinoise : ses soixante mille mots ou caractères ne peuvent exprimer tout ce qu'on exprime dans les langues de l'Europe ; leur figure varie, et le son en est monotone ; les équivoques naissent en foule de leur usage. De plus, chaque province a son langage particulier, et leurs habitans peuvent s'entendre à peine les uns les autres.

Ce peuple n'a aucune idée claire d'un Être suprême, il manque d'un caractère pour l'exprimer ; leur physique repose sur cinq élémens, le bois, le métal, la terre, le feu et l'eau : les applications qu'ils font de ces principes sont ridicules et doivent l'être, puisqu'ils ignorent l'art des expériences, et ne soupçonnent pas même qu'il existe.

Confucius est le plus célèbre, le plus révéré des Chinois : il vint au monde 551 ans avant Jésus-Christ ; sa sagesse prévint l'âge, il fuyoit la compagnie des jeunes gens ; et à quinze ans, il fit un recueil des vertus morales, et il les pratiqua. Sa morale se réduit à cinq points principaux ; la piété des enfans envers leurs pères ;

les devoirs de la femme envers le mari; la fidélité des peuples envers le prince; les devoirs de l'amitié et de la société; la subordination qui doit s'observer entre les frères. Cette morale lui fit un grand nombre de disciples.

Les peuples du Lantung où il étoit né, suivirent quelque tems ses maximes et ses lois; mais leurs voisins jaloux troublèrent la paix dont elles les faisoient jouir, par des artifices. Ils envoyèrent à leur roi des filles d'une beauté singulière; elles lui inspirèrent de l'amour et le goût de la mollesse; les grands suivirent son exemple, et la morale fut abandonnée.

Confucius prit la fuite, pour ne pas être le témoin de honteux désordres; il parcourut plusieurs pays, et par-tout vit sa doctrine rebutée; sa patience, son amour du travail lui procurèrent cependant un grand nombre de disciples, auxquels il ne permettoit pas de lui donner le nom de sage; car sa supériorité sur les hommes de son tems, ne le rendit pas moins modeste. Il mourut âgé de 74 ans.

Ce ne fut qu'après sa mort qu'il jouit de toute sa gloire que le tems n'a fait qu'affermir, et qui ne peut être détruite qu'avec la nation et l'empire où il est honoré. Il a un temple dans chaque ville où les lettrés s'assemblent, et où sa statue est placée dans le lieu le plus éminent:

autour d'elle sont celles de plusieurs de ses disciples, dans une attitude qui marque le respect et la vénération qu'ils eurent pour leur maître. On lui fait deux petits sacrifices dans l'espace d'une lune, et un solennel dans chaque équinoxe. Disons un mot de celui-ci.

C'est le gouverneur de chaque ville qui y préside : un des lettrés devient le sacrificateur, et s'y dispose par le jeûne et l'abstinence; il prépare la veille, le riz et les fruits qui lui doivent être offerts. On orne l'autel des plus riches étoffes de soie, et on y place sa statue, ou les tablettes sur lesquelles son nom est écrit en lettres d'or. On lui immole des pourceaux et des chèvres. Le jour suivant, au chant du coq, le sacrificateur se rend au temple, et invite à genoux l'esprit du Confucius à venir recevoir les hommages et les offrandes des lettrés; puis il lave ses mains, on allume des bougies, et l'on jette des parfums dans les brasiers placés à la porte. Puis le prêtre élevant avec ses deux mains le vase rempli du sang et du poil des victimes, on crie qu'on les ensevelisse, et on le va faire avec beaucoup d'ordre, de modestie et de gravité, dans une cour. Ensuite on vient découvrir la chair des bêtes immolées. Alors un des lettrés dit : *Que l'esprit du grand Confucius descende ;* et le prêtre élève un

vase plein de vin, et le répand sur une figure humaine faite de paille, et dit : « Vos vertus » sont grandes, admirables, excellentes, ô » Confucius ! Si les rois gouvernent leurs sujets » avec équité, ce n'est que par le secours de » vos lois et de votre doctrine incomparable. » Nous vous offrons tous ce sacrifice. Notre » offrande est pure. Que votre esprit vienne » donc vers nous, et nous réjouisse par sa pré- » sence » ! On se met ensuite à genoux, et bientôt après on se relève. Le prêtre se lave de nouveau les mains ; on lui présente deux vases, l'un plein de vin, l'autre couvert d'une étoffe de soie ; il les prend, s'approche de l'autel, s'y met à genoux, et tandis que les musiciens chantent des hymnes, il offre les deux vases à l'esprit de Confucius, et brûle ensuite la pièce d'étoffe dans un vase de bronze, en prononçant ce discours :

« Depuis que les hommes ont commencé de » naître jusqu'à ce jour, quel est celui d'en- » tr'eux qui a pu surpasser ou même égaler les » vertus de ce roi ? L'esprit de Confucius est » supérieur à celui des saints du tems passé. » Ces offrandes sont préparées pour le sacrifice » que nous vous faisons, ô Confucius ! Tout » ce que nous vous offrons est peu digne de » vous. Le goût et l'odeur de ces mets que

» nous vous présentons, n'ont rien d'exquis ; » mais nous vous les offrons, afin que votre » esprit nous écoute ». Le sacrificateur se prosterne ensuite et prie ; tous les assistans se mettent à genoux ; le prêtre boit le vin, et on lui donne les viandes immolées, en disant à l'esprit, qu'on se persuade qu'en lui offrant ces choses, on recevra des biens, des graces et des honneurs. On distribue ensuite les viandes au peuple, qui croit, en les mangeant, se préserver de tous les maux. Puis on termine la cérémonie en reconduisant l'esprit au lieu d'où l'on suppose qu'il est descendu.

Les Chinois honorent aussi les morts par un culte solennel. J'ai vu le temple magnifique élevé par le tito d'Emouï aux esprits de ses aïeux. J'y vis faire un sacrifice solennel. L'édifice étoit très-orné : les tablettes où sont les noms des aïeux étoient sur une grande table en forme d'autel, couvertes d'un grand voile. Là, s'élevoit une figure humaine faite de paille, qui représentoit sans doute le corps de celui à qui l'on offroit particulièrement ce sacrifice. D'autres tables étoient couvertes de poules, de fruits, de poissons, de vin, de riz, etc. On se mit à genoux lorsque le prêtre fut entré, on se prosterna, et il dit à haute voix : *Nous qui sommes des enfans respectueux envers nos pères*,

nous vous servons et nous vous honorons aujourd'hui ; nous vous supplions de venir au milieu de nous pour recevoir nos vœux et nos offrandes. Trois fois le peuple se prosterne, puis le sacrificateur répand du vin sur la figure de paille : on se prosterne encore, et il offre les viandes et les fruits. On entend alors le maître des cérémonies, qui, élevant la voix, dit : *Buvez le vin de la félicité ; qu'il soit la source des biens et des faveurs.* Le prêtre boit le vin, et fait cette prière : *Illustres ancêtres, vous avez commandé de nous promettre de votre part des biens sans fin. C'est vous qui procurez à vos descendans les dons magnifiques du Ciel, et qui nous donnez des moissons abondantes, une longue vie,* etc. Puis on se met à genoux, et l'on distribue les viandes. La cérémonie finit par des vœux, par l'incendie d'un monceau de papiers dorés et par des revérences.

Les Chinois sont magnifiques dans leurs funérailles. Leurs habits de deuil sont blancs, et pendant les premiers mois qu'ils les portent pour leur père ou mère, ils sont couverts d'un sac de grosse toile et ceints d'une corde : rien n'est plus lugubre alors que leur figure. Ils le portent pendant trois ans.

On met les morts dans un cercueil de bois

de cèdre, enduit d'un vernis très-épais; plusieurs enfans gardent ce cercueil sur un autel, dans une chambre tendue d'étoffes blanches, et chaque jour ils présentent à manger et à boire aux morts, comme s'ils étoient vivans.

Chaque famille a son tombeau particulier, hors des villes, sur un côteau, ou dans une plaine. Ces tombeaux qui s'élèvent dans les campagnes, sont bâtis en pierre, ornés de statues, d'épitaphes, et forment un point de vue assez agréable : tous les ans, à de certains jours solennels, les parens viennent y allumer des cierges, y brûler des parfums, et y faire un banquet en l'honneur du mort. On pleure encore tandis qu'on le prépare, puis le vin noye insensiblement les déplaisirs, et l'on se console réciproquement.

Outre les temples élevés à Confucius et aux ames des ancêtres, il en est encore de dédiés aux esprits tutélaires des villes et des tribunaux. C'est dans ceux-ci que les lettrés promettent, par un serment solennel, d'exercer la justice avec équité et droiture; ils offrent à ces esprits des viandes et des parfums.

C'est là une partie de la religion des lettrés; mais il en est deux autres à la Chine; celle de Lilaôkium, espèce de philosophe qui mêla la magie à la morale, à qui ses disciples élevèrent

des temples, et dont ils firent une espèce de dieu ; et celle de Foé, qui établit la pluralité des mondes, et suivit la Métempsycose. On le représente dans les temples ou pagodes, comme un homme d'une grosseur démesurée; on y voit aussi une divinité femelle qui porte un enfant dans ses bras ; c'étoit une vierge, dit-on, dont les Dieux et Foé furent amoureux; mais elle refusa d'écouter leurs vœux.

La province de Fokien étoit dévastée par les torrens qui descendoient des montagnes ; les habitans vouloient et ne pouvoient pas leur opposer une digue puissante. La vierge en eut pitié; elle descendit sur la terre, prit la figure d'une fille jeune, aimable et belle : les peuples éblouis accouroient pour la voir, et on l'aimoit dès qu'on l'avoit vue. Elle promit de se donner à celui qui pourroit l'atteindre avec des monnoies de cuivre. Aussitôt l'air en fut obscurci; mais la vierge esquiva cette grêle avec une agilité merveilleuse, et rit des vains efforts des ses amans. Foé se mêla dans la foule, espérant d'être plus adroit ou plus heureux : la vierge le reconnut, et disparut aussitôt, laissant au peuple du Fokien une somme suffisante pour élever une digue ou un pont qui subsiste encore. Cette fable n'est pas une des plus ridicules que le peuple chinois révère comme un fait sacré.

Presque tous les maux, presque tous les remèdes sont envoyés par des dieux différens, et ces dieux sont représentés dans des attitudes qui ont quelque analogie avec les effets qu'on leur attribue. Il en est cinq surtout que le peuple redoute plus que les autres; ce sont ceux qui répandent la famine, la peste, les maladies épidémiques. On fait tous les ans une fête en l'honneur de ces dieux errans : si les maladies qu'ils envoyent règnent dans le pays, on les conjure de n'y pas faire un plus long séjour; et pour faciliter leur départ, on leur offre des provisions de riz, de viandes, de fruits, de confitures, qui doivent les nourrir dans le voyage; on leur fait aussi construire un petit vaisseau doré, à cordages de soie, à voiles de réseaux, sur lequel on dresse des tables garnies, parce qu'il est possible que ces dieux mal-faisans veuillent s'éloigner par mer. On le lance ensuite à l'eau, et il y flotte au gré des vents : les pêcheurs des côtes prennent soin de l'éloigner de leurs rivages.

Tous leurs jours sont divisés en jours heureux et malheureux; des almanachs les indiquent; des charlatans les prédisent : on ne fait pas de voyages, on ne commence point d'entreprises sans les consulter, sans qu'ils en aient déterminé le moment. On appelle le devin pour la naissance d'un enfant, afin d'en connoître le sort; il en est

qui

qui consultent les astres, d'autres connoissent la destinée d'un homme, en formant sa figure avec de l'argile. Quelquefois à force de prédire des malheurs, il y en a qui se vérifient.

Les temples dédiés à Foé, desservis par les bonzes, sont ordinairement situés sur le penchant des montagnes arides, dont on sait faire bientôt des solitudes charmantes. Les bonzes y amènent des eaux du haut des montagnes, qui coulent dans des canaux, arrosent les environs et l'intérieur du temple, et se rendent dans de beaux bassins : ils y plantent des bosquets et des avenues d'arbres, dont l'hiver respecte les feuilles. Il faut que je donne une idée du temple ou pagode d'Emouï. Il étoit placé dans une plaine : derrière étoit une montagne; au devant, la mer par différens canaux y formoit une nappe d'eau bordée d'un gazon toujours vert : la face est de trente toises; son portail est grand, orné de figures en relief. A son entrée est un vaste portique pavé de pierres grandes, carrées et polies, au milieu duquel est un autel où repose la figure de Foé, semblable à un colosse assis, les jambes croisées. Aux quatre angles sont quatre autres statues de dix-huit pieds, quoique assises, dorées, mais mal sculptées, et faites d'une seule pièce; l'une tient en main un serpent qui se replie autour de son corps; une autre, un arc bandé; la

troisième, une hache d'armes, et la quatrième, un instrument de musique.

Au delà est une avant-cour, ayant à ses angles des pavillons terminés en dômes; ils se communiquent par un corridor qui règne tout autour; l'un renferme une cloche de dix pieds de diamètre, artistement soutenue; dans l'autre, un tambour d'une grandeur extraordinaire, sur lequel on annonce les nouvelles et les pleines lunes : les deux qui suivent sont remplis des ornemens du temple. Au milieu de cette cour s'élève une tour isolée, terminée en dôme, où l'on monte par un escalier qui serpente autour d'elle : au milieu du dôme est un temple carré très-propre, dont la voûte est ornée de mosaïques, et les murailles revêtues de différentes figures d'animaux : ses colonnes sont de bois vernissé, et dans les jours solennels, elles sont ornées de banderolles de couleurs variées. Il est pavé de coquillages, qui par leurs couleurs et leur arrangement forment des oiseaux, des papillons, des fleurs. A la voûte sont suspendues des lampes où l'on brûle sans cesse des parfums, et sur les côtés, des machines qui rendent un son lugubre pour accompagner leurs chants. Au milieu de l'autel est la déesse vierge, dont nous avons parlé, assise sur une fleur de bronze doré, tenant un jeune enfant dans ses bras;

d'autres idoles l'entourent dans une attitude respectueuse.

Dans l'intérieur sont tracés plusieurs caractères hiéroglyphiques : tel est sans doute le tableau peint à fresque, qui représente un étang de feu où semblent nager des hommes portés par des monstres de formes les plus bizarres, ou environnés de serpens ailés. Au milieu du gouffre est un roc sur lequel la déesse est placée, et qui semble appeler à elle les hommes de l'étang; mais un vieillard à oreilles pendantes, et qui a des cornes sur la tête, les en écarte à coups de massue. Derrière l'autel est une petite bibliothèque.

Au delà de la cour est une espèce de galerie, dont les murs sont lambrissés. J'y comptai vingt-quatre statues de bronze doré; à son extrémité est une salle où les bonzes se rassemblent pour prendre leur repas; on traverse ensuite un grand appartement qui conduit au temple de Foé, orné de fleurs artificielles, et des mêmes objets que nous avons vus dans le temple de la déesse. La statue de Foé est couverte d'une gaze noire très-fine, qui forme une espèce de voile ou rideau devant l'autel (1). Autour sont de grandes

(1) Barrow, qui a vu en 1794 un temple chinois à Batavia, et qui a été même secrétaire d'ambassade

chambres fort propres, habitées par les bonzes. Les jardins et les bosquets sont pratiqués sur le côteau de la montagne; on a taillé dans le roc des grottes charmantes, qui servent d'asile contre l'ardeur du soleil.

On peut entrer dans ce temple en toute liberté; mais il ne faut entrer dans les appartemens que lorsque les bonzes vous guident eux-mêmes. Il y a plusieurs autres temples dans l'enceinte d'Emouï; il en est un qu'on appelle *la pagode des dix mille pierres*, parce qu'il est situé entre une multitude de rocs, sur le sommet d'une montagne, où les bonzes ont pratiqué des grottes et des réduits enchanteurs.

Ces bonzes sont méprisés à la Chine; ils sont tirés de la lie du peuple, et la plupart ont été achetés comme esclaves. Leur noviciat est rude. Pour y parvenir, il faut laisser croître ses cheveux et sa barbe, porter une robe déchirée, mendier en chantant les louanges des idoles,

---

du lord Makartney à Pékin, prétend que les Dieux chinois ont, comme ceux des Tartares, le visage couleur de feu, le regard affreux et la langue hors de la bouche : malgré cet extérieur redoutable, le bonze fait devant ces idoles de nombreuses inclinations, leur présente une foule de mets délicats, et brûle devant eux des petits morceaux de bois, en les prenant toujours par trois.

souffrir avec une patience inaltérable les injures de la populace, et ne manger durant tout ce tems rien de ce qui a été vivant : si le novice succombe au sommeil, on le réveille ; il est tourmenté sans cesse. Puis il est admis, et la cérémonie finit.

Ils doivent être continens, et ils affectent de le paroître en public ; mais à peine trompent-ils le vulgaire. S'ils ne le trompent pas sur la pureté de leur vie, ils le trompent au moins par les oracles qu'ils rendent sur le bonheur ou le malheur futur de ceux qui les consultent. Si l'on est malade, on vient leur demander la durée de la maladie ; si l'on entreprend un commerce, une entreprise, c'est à eux que l'on vient encore. Un bonze convaincu d'avoir eu commerce avec une femme, est puni par ses confrères, qui l'imitent plus heureusement ; ils le traînent par la ville pendant un mois, ayant une planche pesante autour du cou, et le frappent sans cesse ; mais ces châtimens sont rares, parce qu'ils ont intérêt à ne pas s'exposer à punir ou à l'être.

Le culte que les bonzes rendent aux idoles est peu fatigant ; il se réduit à entretenir leurs lampes allumées, à prier le jour des nouvelles et des pleines lunes, et à recevoir ceux qui les visitent ; ils mènent une vie voluptueuse achetée par des aumônes : ils se parent d'humilité, se

prosternent les uns devant les autres lorsqu'ils se visitent, s'enivrent ensemble, et souvent se quittent en se disant des injures.

J'habitai pendant quelques jours dans la pagode de Colomsou, où un honnête bonze m'avoit donné un joli appartement. Un jour je fus réveillé par la fumée d'un sacrifice qui me força de sortir de ma chambre; le premier objet que j'aperçus fut une table de poules bouillies, de canards, de poissons, etc., et mon bonze occupé à brûler des morceaux de papier doré (1). Je lui en demandai la raison. « Votre Dieu, me dit-il » en pleurant, tue toutes mes chèvres; depuis » que vous êtes ici, j'ai perdu la moitié de mon » troupeau; et je tâche de le fléchir par ces » viandes que je lui offre ». Je voulus le désa-

(1) Les Chinois, selon Barrow, emploient dans leurs manufactures de papier, la paille de riz et des autres grains, l'écorce du mûrier, l'arbuste qui porte du coton, le chanvre, l'ortie, et diverses autres espèces de plantes et de matières. Ils font des feuilles de papier d'une telle grandeur, qu'une seule est capable de tapisser tout le côté d'une chambre assez grande. Ils ont du papier à écrire aussi uni que du vélin : ils le lavent avec une solution d'alun pour empêcher l'encre de pénétrer. Ils excellent dans la fabrication du papier, de l'encre, des feux d'artifice, et dans l'emploi de l'ivoire.

buser, je n'y réussis pas; mais je fus plus heureux à découvrir la cause du mal. Nos matelots s'applaudissant de nuire à un bonze, mettoient dans l'oreille de ses chevreaux les plus gras une aiguille qui pénétroit jusqu'au cerveau, et bientôt ils expiroient dans l'étable : le bonze attribuant cette mortalité à une maladie contagieuse, les jetoit loin de son étable, où nos matelots venoient les recueillir et en faisoient de bons repas. Cette friponnerie étoit à la chinoise, et ne m'en plut pas davantage.

Au reste, c'étoit en quelque manière une vengeance; les Chinois nous haissoient, nous insultoient souvent, et quelquefois nous lançoient une grêle de pierres. Les mandarins, sans prendre part au combat, en jouissoient avec une maligne joie. Ces insultes nous firent armer notre navire en diligence, et au lieu de nous plaindre, nous fîmes entendre des menaces : elles les intimidèrent, et nous fîmes plus tranquilles. Les marchands nous fournirent notre cargaison, non telle qu'ils l'avoient promise, mais telle qu'il leur plut de nous la donner. Ils profitèrent de notre désunion et de notre ignorance. Le capitaine impatient alloit sans cesse de magasins en magasins pour hâter leurs opérations; il ne put les tirer de leur lenteur majestueuse, il l'augmentoit même, par l'espoir de tirer avantage de

cette impatience. Ils apportèrent enfin les marchandises, mais toutes à la fois, pour que l'embarras nous empêchât de les visiter toutes; ils mouillèrent les soies de Nankin pour les rendre plus pesantes; nous nous en aperçumes, et criâmes au voleur; ils ne s'en troublèrent point. Laissez-les sécher, dit l'un d'eux, nous les peserons ensuite; c'est tout au plus l'affaire de deux mois. Il fallut nous taire, et nous résoudre à la voir diminuer d'un tiers avant que d'être en Europe. Ils profitèrent de notre impéritie et de notre avidité pour satisfaire la leur. Ils le firent encore dans l'achat de nos vivres : ils nous avoient vendu des porcs et des poules vivantes, mais elles moururent bientôt après; comme elles se vendoient au poids, ils leur avoient fait avaler du sable, de la limaille de fer; elles en étoient plus pesantes, elles mouroient une heure après; nous les jetions à la mer, ils venoient les ramasser et s'en régaloient. Ils vendoient aussi des jambons de bois peint avec tant d'art, qu'il est facile de s'y méprendre.

Nous fûmes invités par le tito à un grand repas : on nous apporta des feuilles de papier rouge semé de légères feuilles d'or où étoit écrite l'invitation, et l'on nous avertit qu'il falloit payer le repas d'avance, parce que l'usage ne permettoit pas qu'on payât à la table du tito. Nous payâmes

trois piastres par tête, somme à laquelle le tito nous avoit taxés. Nous nous rendîmes au palais, où nous entendîmes les femmes du vice-roi rire aux éclats de nos habits et de nos perruques, sans que nous pussions les voir. Après le repas, on nous mena dans les jardins, formés de plusieurs terrasses plantées d'arbres, ornés de petits cabinets peints et soutenus par des colonnes : au delà étoit une vaste prairie, où l'on voyoit quelques berceaux de feuillages. On nous faisoit tout remarquer, mais nous n'admirions rien.

Notre vaisseau étoit en partie chargé, lorsqu'un jour soupant avec un ami dans mon appartement de la pagode de Colomsou, le bonze vint tout effrayé nous dire que notre vaisseau étoit en feu. Nous courûmes sur le rivage, et vîmes un grand vaisseau à moitié consumé par les flammes, et crûmes que c'étoit le nôtre; mais, quand la frayeur fut un peu dissipée, nous reconnûmes à la clarté des flammes que le vaisseau embrâsé étoit une grande jonque de Nimpo, chargée de marchandises du Japon. Le feu alloit consumer ses cables, et la marée pouvoit la porter sur notre vaisseau; nos mariniers s'embarquèrent pour y porter des secours; mais les Chinois s'y opposèrent : c'étoit, disoient-ils, vouloir combattre les volontés de Dieu : peut-être c'étoit mieux encore s'opposer aux vols

qu'ils firent des débris du vaisseau. Malgré eux, nos matelots allèrent au moins remorquer la jonque dans la rivière, où elle ne pouvoit que se consumer seule, et bientôt elle y sauta en l'air. Le feu s'y étoit mis par l'imprudence d'un jeune garçon qui, voyant que des restes de papier brûlé en sacrifiant à leur idole avoient allumé une natte qui couvroit le plancher, se servit d'eau de vie pour l'éteindre; il ne fit que l'enflammer davantage; la voile fut bientôt en flammes, qu'elle répandit sur toute la jonque.

Malgré les contre-tems et la friponnerie des Chinois, nous avions embarqué onze cents poules, douze cents porcs, vingt-quatre chevreaux, six buffles, des légumes, des fruits et du biscuit. Le froid que nous ressentions, étoit excessif; la chaleur que nous avions éprouvée, étoit extraordinaire, et ces extrêmes se touchent presque dans ces climats. Le tito nous fit prier de nous retirer dans notre vaisseau, à cause des fêtes du nouvel an, que les Chinois célèbrent d'une manière extravagante. Nous le fîmes, cependant nous ne partîmes que le 12 février 1717.

Mais nous fûmes sur le point de faire naufrage en sortant du port : notre vaisseau entraîné par le courant de la rivière, heurta contre un roc situé dans la partie orientale de l'île de Colom-

sou ; et bientôt après, une bourrasque le coucha sur le côté ; il fallut amener les voiles, et jeter l'ancre au milieu de la baie, à deux lieues de la ville. Là, nous lestâmes mieux notre navire avec du sable enfermé dans des sacs d'osier, et fîmes une distribution mieux entendue de nos marchandises : cinq jours s'écoulèrent dans ces occupations, pendant lesquels on venoit nous offrir différentes marchandises à bas prix ; mais nous n'avions plus d'argent.

Nous remîmes à la voile ; la mer étoit agitée, et nos peines recommencèrent. Nous parcourûmes des yeux la côte que nous quittions : les gros bourgs, les villages s'y touchent presque, et un grand nombre de pêcheurs tendoient leurs filets jusqu'à six lieues de terre. Bientôt nous la perdîmes de vue ; nous ne vîmes que la mer ; un brouillard épais nous cacha des îles dispersées. Nous en vîmes une cependant assez grande que nous ne trouvâmes point marquée sur nos cartes. Le 24, nous vîmes Hainan, grande île élevée, entourée de plus petites. En continuant notre route, nous aperçûmes la terre de tous côtés, et une multitude de barques et de vaisseaux cochinchinois, qui ne voulurent point nous approcher : leur fabrique est semblable à celle des vaisseaux chinois ; mais les hommes sont plus basanés et plus laids. Des serpens et de

grosses couleuvres se montroient autour de nous, et paroissent vivre long-tems sur la mer, respectées des poissons qui n'en font point leur nourriture.

Le 28, nous découvrîmes deux îles : c'étoit celles de Pulo-Canton, disoient les uns : ce ne les étoit point, disoient les autres : les pilotes qui eurent les meilleurs poumons furent victorieux ; mais, pendant la dispute, on vit s'approcher un vaisseau qui nous parut être un forban, et nous nous préparâmes au combat ; bientôt nous vîmes qu'il continuoit tranquillement sa route, et avoit mis pavillon portugais. Nous envoyâmes un officier à son bord : il venoit de Macao, et se rendoit dans le golfe de Siam ; le capitaine nous donna des instructions qui nous furent dans la suite très-utiles : il offrit de nous servir de guide ; mais notre vaisseau construit différemment que le sien, pouvoit trouver des dangers où il n'en trouvoit pas, et nous préférâmes la sûreté à plus de promptitude.

Le 4 mars, nous vîmes les deux Pulo-Cesir : là, nous eûmes une alarme très-vive. Les matelots crurent voir un écueil contre lequel nous allions nous briser : le cri terrible d'*arrive-tout* se fit entendre ; le tumulte, la confusion, la crainte régnèrent sur le vaisseau, et l'impression de l'effroi que je voyois sur les visages passa

dans mon cœur. Cependant le danger n'existoit pas, et chacun retourna sans murmure à son occupation ; car cette fausse alarme prouvoit la vigilance des matelots, et donnoit de la sécurité à tous, dans des mers semées d'écueils. Nous avions pourtant trop de sécurité encore ; car, en me promenant sur le château de poupe, je dis à un officier que je croyois voir un vaisseau à la voile. Au lieu de me répondre, il cria d'une voix forte qu'il falloit arriver, et que nous étions perdus. Il étoit nuit, et malgré les ténèbres, nous vîmes la terre de toutes parts. On parvint à jeter l'ancre, et nous attendîmes le jour ; il parut, et nous montra Pulo-Condor, et la mer irritée se briser sur les écueils qui bordent son rivage. Nous nous en étions crus alors assez éloignés, et attribuâmes aux courans ce qui peut-être n'étoit l'effet que de l'ignorance de nos pilotes.

Cette île est haute, couverte d'arbres vers le nord, aride vers le couchant, environnée de petites îles, dont l'une terminée en pyramide m'avoit paru un vaisseau (1). Plus loin, nous vîmes Pulo-Capas. Nous approchions de la ligne, et les chaleurs se faisoient sentir vive-

(1) Voyez, tome III, page 296, la description de cette île.

ment : la pluie nous incommodoit, les nuages obscurcissoient l'air et nous déroboient la vue des îles qui devoient diriger notre route. Nous vîmes la terre de Malaca, puis une île que nous reconnûmes être Pulo-Timon. Quelquefois un vent frais tempéroit les ardeurs de la ligne, et nous faisoit découvrir avec plus de plaisir diverses îles : celles que nous vîmes à l'entrée du détroit de Malaca nous offrirent une perspective charmante : elles sont couvertes d'arbres toujours verts. Nous éprouvâmes trois saisons différentes dans l'espace d'un mois, l'hiver en Chine, le printems en pleine mer, l'été où nous étions; mais cet été étoit troublé par les pluies et les orages.

Le 23, il s'éleva un vent fort, et la mer demeura tranquille; le voisinage de la terre causa ce phénomène, et en effet, nous découvrîmes bientôt sept îles, puis la haute montagne de Manopin dans l'île de Banca, et peu après l'île Sumatra, dont le sol peu élevé étoit couvert d'arbres jusques sur le rivage (1). Nous enfilâmes le détroit formé par ces deux dernières îles; des brigantins malais voltigeoient autour de nous, et nous firent craindre d'en être attaqués; nous nous préparâmes à la

(1) Voyez sa description, tome III, page 282.

défense ; ils nous suivirent le long de la côte de Sumatra, d'où nous voyions descendre des rivières, dont la plus remarquable est celle de Palimbam : ses eaux sont bourbeuses, le sol qui la borde est bas, tandis que la côte opposée de l'île Banca est hérissée de hautes montagnes couvertes d'arbres, et bordée de bancs de sables et d'écueils. Nous errions, la sonde à la main, dans cent routes différentes, parce que nous avions perdu le canal, et nous fûmes enfin forcés de jeter l'ancre ; le fond nous manquoit et le vaisseau alloit échouer ; la confusion naquit de la crainte : tous commandoient, personne n'obéissoit. Nous tirâmes à boulet sur un brigantin malais, sans savoir ce que nous voulions, et il abattit ses voiles ; nous y envoyâmes une chaloupe sans avoir de dessein arrêté. Après qu'elle se fût éloignée, le capitaine lui enjoignit avec le porte-voix d'amener un pilote. On aborda le brigantin, on demanda au chef un pilote ; il feignit de ne rien entendre, et on le força d'entrer dans la chaloupe ; il fit des cris qui rassemblèrent son monde au nombre de soixante ; il fallut employer des menaces pour les faire rentrer d'où ils étoient sortis. Nous enlevâmes les armes dont ils auroient pu se servir : c'étoient des crics ou couteaux longs de deux pieds et des pierriers. La crainte d'en recevoir du mal nous

força de leur en faire. On emporta le tout avec leur capitaine, qui pleuroit amèrement. Sa mère qui entendoit le portugais, et que par cette raison on amenoit avec lui, annonçoit par ses regards et ses discours qu'elle ne craignoit rien. Nous sûmes par elle que le capitaine étoit son fils, et qu'il avoit chargé du riz à Camboïa pour le transporter à Batavia. Il nous fut de quelque secours pour rentrer dans le canal; mais son brigantin disparut à ses yeux, et il nous reprocha son malheur. Il désira d'être mis à terre à la pointe méridionale de Sumatra, et nous le fîmes, après lui avoir fait quelques présens, rendu ses armes et donné notre canot pour transporter le tout sur la terre.

Nous voulûmes aussi visiter le rivage de Sumatra, et tandis que le vaisseau s'avançoit avec lenteur, nous approchâmes du bord avec la chaloupe : le canot qui transportoit le capitaine malais étoit à nos côtés : nous nous engageâmes dans un banc de vase dont nous sortîmes avec peine : nous le côtoyâmes pendant plus d'une lieue, sans pouvoir toucher la terre. Un de nos Indiens voulut gagner la terre, en courant légérement sur la vase; mais dès qu'il y eût mis le pied, il y enfonça jusqu'au cou, et nous nous hâtâmes de le retirer. Nous continuâmes encore à suivre le bord; le rivage étoit planté d'arbres, et nous voyions

voyions courir des chats tigres, et voler des hérons. Nous touchions à la pointe méridionale de l'île, lorsqu'un coup de canon nous ramena au vaisseau qui venoit de jeter l'ancre : nous en cherchions la raison, lorsque nous découvrîmes une galiote à rames qui venoit à notre rencontre. Nous n'étions que six hommes armés; cependant nous résolûmes de l'attaquer. Nous l'abordâmes : c'étoit un bâtiment ras et sans canons : nous y vîmes une vingtaine d'Indiens demi-nus, au milieu desquels étoit le chef d'un canton de Sumatra; nous le couchâmes en joue, et tous furent épouvantés; tous demeurèrent immobiles au milieu de leurs armes et de leurs crics. On parvint à se faire entendre, et sa crainte s'affoiblit; il nous salua en portant les mains à sa tête. Il étoit vêtu d'une robe longue, de toile peinte; un grand chapeau tissu de joncs couvroit sa tête, ses doigts étoient chargés d'anneaux et d'émeraudes. Le capitaine malais passa sur cette galiote avec tous ses effets; nous lui rendîmes ses armes, mais après les avoir déchargées; ce qui effraya nos gens, qui déjà accouroient à notre secours. Nous le quittâmes avec le regret de lui avoir fait perdre son vaisseau, et nous ignorons encore s'il a pu le retrouver.

Nous dépassions l'île de Sumatra, qui forme les trois détroits de Banca, de Malaca et de la

Sonde; bientôt nous vîmes celle de Lucipara, qui est entourée d'un banc de sable : un pilote vint nous aider à le passer; nous ne le fîmes point sans danger : l'orage et l'obscurité nous forcèrent de jeter l'ancre avant d'y avoir réussi. Le jour qui suivit fut très-calme, et nous montra un vaisseau démâté à peu de distance. Un vent du nord s'éleva, et nous porta vers l'île de Java; mais il cessa bientôt, et nous laissa vis-à-vis de las Hermanas ou des Deux-Sœurs, qui ne sont que deux petits rochers couverts d'arbres; le canal qui les sépare de Sumatra est sans écueils. Au delà, nous nous trouvâmes environnés de terre. A l'orient, Sumatra se montroit sous une forme montueuse; au midi nous voyions Java : ailleurs nous remarquions las Hermanas, d'autres petites îles, et la grande Toque, qui annonce l'entrée du détroit de la Sonde; la dernière des îles que je viens de nommer, a la forme d'un bonnet flamand, et nous en fîmes le tour sans y descendre; des arbres y formoient des berceaux naturels : son circuit est d'environ quatre cents pas.

Le voisinage de Batavia nous faisoit désirer d'y entrer, mais nous craignîmes la jalousie des Hollandais, et leur puissance. Nous préférâmes d'aller chercher des secours parmi les barbares, et entrâmes dans le détroit de la Sonde. Nous

voyions distinctement le rivage de Java, et les demeures de ses habitans, situées sur le penchant des collines, ou dans de belles vallées; des vastes campagnes, des champs couverts d'épis de riz en maturité s'offroient à nous. Les monts y sont habillés d'arbres jusqu'au sommet, leurs pentes sont par-tout cultivées. Je ne pus m'éloigner, sans visiter ce beau pays. Je m'embarquai durant la nuit, mais bientôt les éclairs, l'orage et la pluie nous forcèrent d'entrer dans une petite baie, où nous prîmes terre au travers des écueils qui bordoient le rivage. L'air se calma, et la lune nous montra un petit havre où nous conduisîmes notre canot; mais la terre nous y offrit des traces de lions et d'autres bêtes féroces, et nous allions fuir, lorsque la honte nous retint. Nous préparâmes nos armes, allumâmes un grand feu qui nous sécha, et avec quelques bouteilles de vin nous nous redonnâmes du courage et des forces.

Près de nous étoit un bois épais, d'où descendoit un ruisseau dont la mer gâtoit l'eau, mais qui sans doute étoit douce dans le bois; le bruit étrange que nous y entendions ne nous permit pas d'y entrer, et nous guérit de notre soif; quelques-uns d'entre nous allèrent pêcher, les autres cherchèrent des tortues, mais tout se fit en vain. Nous ne rapportâmes au vaisseau que

des herbes et des feuilles d'arbre. Nous ne rencontrâmes aucun homme : cependant nous vîmes devant nous de grands villages et des maisons dispersées. Les Hollandais, qui viennent quelquefois sur ces côtes enlever des bestiaux, font fuir les habitans, dès qu'ils découvrent un vaisseau.

Nous remîmes à la voile, et découvrîmes l'île du Prince, qui est inhabitée ; entre elle et Java en est une plus petite dont le sol nous parut agreste, et nous y vînmes jeter l'ancre. De là, notre canot se rendit vers la grande Java, où il ne put trouver d'aiguade facile. On y vit un ruisseau qui tomboit d'une montagne dans la mer, mais des rochers en défendoient l'approche ; il fallut se borner à la petite île. On y descend avec facilité ; nous vîmes sortir quelques Indiens nus de quelques cabanes, les uns armés de crics, les autres de lances ; ils nous reçurent bien, et nous leur fîmes des caresses en leur exprimant nos besoins. Ils cherchèrent à nous renvoyer dans l'île de Java ; chez eux, on ne pouvoit trouver ni eau, ni riz, ni volailles ; là, on trouvoit de tout cela : la crainte les obligeoit à nous tromper, car ils nous croyoient hollandais. Nous leur fîmes des présens, et ils se familiarisèrent un peu avec nous.

Le canal qui nous séparoit de Java, a un quart

de lieue de large: nous allâmes chercher dans cette dernière île cinq rivières que les Indiens nous indiquèrent, et que nous y trouvâmes; mais l'eau en étoit saumâtre: le rivage y est bordé d'un banc de sable; celui de la petite île est couvert de coquillages curieux et de diverses couleurs. Au delà d'une des cinq rivières, nous vîmes des hommes que notre vue avoit rassemblés; nous les invitâmes à venir vers nous, et eux, nous prièrent d'aller sur leur bord; nous nous y déterminâmes. Six de nos hommes traversèrent la rivière, tandis que le reste veilloit sur tous; mais à peine les nôtres eurent traversé, que les Indiens s'enfuirent dans les bois. Nous ne voulûmes pas les poursuivre, et retournâmes à la chaloupe où nous trouvâmes des Javanais, auxquels nous donnâmes du tabac et des mouchoirs de coton; et eux, pour nous témoigner leur reconnoissance, montèrent sur de hauts palmiers, et nous apportèrent des cocos remplis d'une liqueur douce et agréable. Nous en fîmes provision, ainsi que d'herbages, et retournâmes à notre vaisseau.

Ce pays, agréable et boisé, n'offre aucun lieu facile pour faire de l'eau ni du bois; il fallut encore revenir sur la petite île, où nous descendîmes du côté opposé à celui que nous avions parcouru. Nous y trouvâmes une petite rivière d'un abord aisé, et dont l'eau étoit douce; nous

y vîmes un bois facile à couper, et courûmes porter ces bonnes nouvelles au vaisseau.

Le lendemain, on s'empressa de faire des provisions. Les Indiens rassurés s'approchèrent de nous, et nous apportèrent des œufs, des poules, des tourterelles, des biches de la grosseur d'un lièvre, et qu'ils atteignent à la course. Nous allâmes aussi à la chasse dans l'île de Java : nous y trouvâmes des tourterelles vertes avec des taches noires et blanches, de jaunes et blanches, de blanches et noires, et des cendrées, les unes de la grosseur d'un pigeon, les autres plus petites que des grives : nous y vîmes aussi des bandes de singes qui sautent d'arbre en arbre, des écureuils, des paons, des pintades, des hupes, des grives, des merles, et autres animaux dont j'ignore le nom. J'y tuai un lézard qui saute d'un arbre à un autre, et j'admirai la variété de ses couleurs (1); il étoit long d'un pied : sa tête étoit percée au milieu, ses ailes étoient déliées et semblables à celles du poisson volant ; une fraise rouge ceignoit son cou. On trouve aussi là l'oiseau de paradis, mais il est trop fin pour se laisser atteindre.

(1) C'est le dragon volant dont parlent Lacépède et Daudin. Voyez le Buffon de Sonnini, tome III des reptiles, pages 290, 291, édition de Dufart.

Les Indiens vinrent aussi nous apporter des œufs, des poules, et des pots de terre pour les cuire : mais ayant refusé de manger ce que nous y avions fait cuire, nous craignîmes d'en manger aussi ; puis réfléchissant qu'ils étoient mahométans, nous comprîmes la cause de leur répugnance, et sentîmes disparoître la nôtre. Ensuite nous fîmes une pêche abondante, et même une bonne provision de tortues : nous en prîmes dans nos filets, et n'eûmes pas la peine de les tourner sur le dos, ce qu'on ne fait pas toujours sans inconvénient; car cet animal jette avec ses nageoires une si grande quantité de sable, qu'on peut en être aveuglé. En trois coups de filets nous prîmes sept tortues et deux cents gros poissons semblables à des turbots ou à des merlans. Les Indiens revenus de leur défiance, nous aidoient et nous apportoient encore du riz et des légumes.

Les provisions ramenèrent l'alégresse sur notre vaisseau, et la bonne chère nous fit oublier les malheurs passés. Nous retournâmes à la chasse, et pénétrâmes dans les bois : les Indiens osèrent aussi venir sur notre bâtiment. Dans un de ces bois, nous trouvâmes un grand village divisé en deux grandes rues tirées au cordeau, formées de maisons uniformes, à des distances égales, et soutenues sur des piliers hauts de dix

à douze pieds; le toit en étoit plat et carré; un arbre placé entre deux maisons les couvroit encore de ses branches, et y entretenoit le frais par son ombrage; au milieu de chaque rue étoit une halle carrée, et ouverte de tous côtés, dont le toit reposoit sur quatre gros piliers; quatre arbres plantés à ses extrémités l'ombrageoient et ornoient encore ce village riant. Les habitans avoient fui, les maisons étoient désertes; on voyoit dans chacune, des tables, des hamacs, des tables de tisserands, des nattes; nous respectâmes tout ce que nous y vîmes en les parcourant. A une des extrémités du village, étoit une maison plus grande, plus élevée, où l'on montoit par une échelle; c'étoit la mosquée, et nous la visitâmes; l'intérieur en étoit carré; à sa partie orientale on voyoit une chaire couverte d'un tapis de toile de coton, de chaque côté étoit une fenêtre, et une table sur laquelle nous vîmes des papiers écrits en caractères arabes, et nous en emportâmes quelques-uns. Un signal nous fit sortir promptement de ce lieu, pour aller au devant de quelques Indiens qui paroissoient, et qui reprirent bientôt la fuite.

Plus loin dans les bois, nous trouvâmes un second village absolument semblable au premier. L'épaisseur du bois ne nous permettoit pas de découvrir au loin; mais la terre nous parut

défrichée en plusieurs lieux, et cultivée avec beaucoup de soin. Le gibier y est très-abondant; les paons y sont très-communs; j'y vis des traces de bœufs, de chèvres et d'ours surtout, que la crainte de rencontrer nous fit rebrousser jusqu'à notre chaloupe.

Nous y trouvâmes beaucoup d'Indiens armés de longues lances, rassemblés autour d'un homme grand, sec et pâle, vêtu d'une longue robe de toile grise, et d'un morceau de mousseline en forme de turban; on l'écoutoit avec respect : plus loin étoient deux femmes fort laides, et nous nous écriâmes, *ah! voilà des femmes!* Ce cri les fit fuir, et les hommes nous regardèrent, incertains de ce qu'ils devoient faire; nous les approchâmes, les saluâmes, et nous mêlâmes avec eux sans marquer de défiance. Le chef répondit à nos honnêtetés d'une manière embarrassée et timide; il but de notre vin; il en fit boire à ses compagnons, et devint plus gai et plus confiant. Nous leur demandâmes des bœufs, mais ils feignirent de ne point nous entendre, et se retirèrent l'un après l'autre dans les bois.

Nous portâmes plus de cent cocos au vaisseau. Ce fruit rafraîchit notre équipage, qui en fut plus dispos à la manœuvre. Nous allâmes encore sur la petite île qu'on nous dit nourrir des bes-

tiaux. Les Indiens vinrent à notre rencontre, et nous invitèrent à entrer dans leurs maisons ; nous les suivîmes sans crainte, entrâmes dans le bois, et découvrîmes une plaine étendue, semée d'habitations soutenues par de hauts piliers, et où l'on ne pouvoit monter que par une échelle.

L'île n'a que deux lieues de tour, et peut nourrir deux cents familles. Leur chef nous offrit du riz cuit, des bananes, des goyaves et autres fruits. Les femmes, d'abord timides, osèrent nous parler ensuite du haut de leurs maisons, après en avoir ôté l'échelle; elles nous offroient des nattes, des poules, des perroquets à échanger contre des mouchoirs de coton : leur teint est basané, leur bouche grande, leur nez écrasé, leurs yeux petits, leurs cheveux longs et noirs ; mais elles sont alertes et de bonne humeur. J'y achetai quatre biches, dans le dessein de les porter en France. Nous demandâmes en vain des bœufs; il eût fallu les attendre deux jours encore, et nous étions pressés.

Nous revînmes au vaisseau, et de là sur la grande Java, où nos matelots avoient fait bonne provision de cocos et de fourrage pour nourrir les buffles que nous apportions de la Chine : nous y pêchâmes encore quelques tortues. Là, je voulus m'aller promener avec un officier sur la

frêle pirogue d'un Indien ; mon compagnon la fit pencher d'un côté, je voulus maintenir l'équilibre en me jetant de l'autre, et la pirogue renversa ; nous gagnâmes le rivage en la tenant d'une main, et nageant de l'autre.

Nous partîmes le jour de Pâques 27 mars, à deux heures après minuit, et nous fîmes voile pour le cap de Bonne-Espérance. Une tempête vint nous punir, dirent les matelots, d'avoir osé partir dans un jour saint. Ce ne fut pas notre seul malheur ; nous apprîmes que nos futailles faisoient eau, qu'il y en avoit déjà trois de vides, et bientôt que notre vaisseau faisoit eau ; de là résulta augmentation de travail et diminution de ration ; ce qui me força de manger mes tourterelles et mes biches achetées pour porter en France. On pompoit jour et nuit, et nous n'espérions plus pouvoir doubler dans cet état le cap de Bonne-Espérance. La mer étoit agitée, et cependant le vent n'étoit pas fort ; sans doute il l'avoit été ; le vaisseau résistoit mal au roulis, parce qu'il étoit foible et mal équipé : toutes ces raisons nous forçoient à relâcher sur la côte d'Afrique.

La violence des vents s'accrut le 10 avril : nos voiles furent emportées, et l'eau s'élançoit sur notre vaisseau. La nuit vint augmenter l'horreur de la tempête ; nous flottions au gré des

vagues; la mer paroissoit enflammée, et couvroit souvent les ponts : l'effroi glaçoit nos cœurs : tant que le danger ne fut pas pressant, je priai Dieu de tout mon cœur; mais, dès que le désespoir des pilotes eût passé dans mon ame, je restai immobile, sans pensée, sans imagination, sans courage : j'étois insensible, et l'excès de ma crainte me mit hors d'état de rien redouter. La tempête dura quinze heures, pendant lesquelles les vents firent neuf fois le tour du compas; nos manœuvres furent brisées, et nous nous vîmes quelquefois sous l'eau et sur l'eau.

Le vent en s'appaisant calma mes esprits; mais alors je me sentis meurtri dans toutes les parties de mon corps; je n'avois qu'une idée confuse de ce qui m'étoit arrivé pendant la nuit : cependant ce sentiment me rappela qu'une cage remplie d'une centaine de poulets avoit long-tems roulé d'un bord à l'autre, et que j'en avois une fois soutenu le poids. On m'avoit retiré de cette pression sans que je l'eusse senti.

Nos matelots avoient été moins effrayés ; ils avoient, pour ainsi dire, fixé leur ame dans leur corps par de fréquentes rasades : tous étoient ivres, et incapables de servir à la manœuvre; ils l'étoient encore quand le péril fut passé. Il fallut cependant réparer le dommage du vaisseau, dont les parties fatiguées sembloient vou-

loir se disjoindre. Le mât de beaupré, qui est comme la clef et le soutien de tous les autres, étoit fendu en trois endroits ; tout l'équipage suffisoit à peine à la pompe. Tandis que nous étions occupés, nous vîmes dans l'air un phénomène que les marins nomment *œil de bœuf ;* il est de la couleur de l'arc-en-ciel, et a la même cause; c'étoit un présage de tempête, disoit-on, cependant il fut suivi du calme et d'un tems serein.

Après de longues délibérations, nous résolûmes de nous rendre dans l'île Mascarenhas ou de Bourbon; la nécessité nous y forçoit : notre pain, nos marchandises étoient mouillées, nous manquions d'eau, la tempête avoit tué la plupart de nos bestiaux, et la saison étoit fort avancée. Le 20 avril, nous aperçûmes l'île Maurice ou l'Ile de France; elle étoit encore à quatorze lieues de nous. Lorsque nous nous en fûmes approchés davantage, elle nous parut montueuse et couverte d'arbres; les rats, les singes, et les chiens sur lesquels on comptoit pour détruire les rats, avoient forcé les Hollandais de la quitter : les singes arrachoient leurs plantations, et les chiens dévoroient leur bétail. Elle est fertile, abondante en gibier, et peut produire tout ce qui est nécessaire à la vie ; elle a plusieurs ports. Un capitaine de Saint-Malo en a pris possession au nom du

roi; mais en la peuplant, on rendra Bourbon déserte, parce que celle-ci n'a pas de port (1).

Enfin, nous découvrîmes cette dernière, et vînmes mouiller à la rade Saint-Denis, où est le quartier du gouverneur : il nous reçut avec honnêteté, mais sans nous rendre le salut, parce qu'il n'avoit pas de poudre. Il nous assura que nous y trouverions du bois propre à faire des mâts et des pompes, que nous y pourrions compléter nos provisions. Je me logeai chez lui, on mit les malades chez un habitant de l'île, et on porta au vaisseau toute sorte de rafraîchissemens.

Le 3 mai, deux vaisseaux parurent en même tems à la vue de l'île; ils abordèrent, c'étoit deux des vaisseaux que nous avions rencontré aux îles des Larrons, qui étoient partis de la Chine bien avant nous, qui avoient tenté vainement de doubler le cap de Bonne-Espérance; l'un y avoit perdu ses mâts de beaupré et d'artimon, l'autre avoit été sur le point d'y périr.

Le 4, après nous être pourvus de bois pour nos pompes, nous allâmes mouiller dans le quartier de Saint-Paul, dont la rade est meilleure que celle de Saint-Denis; nous y avions

(1) Voyez, tome IV, page 292, la description de l'Ile de France.

été précédés par les deux autres vaisseaux, et nous y passâmes cinq mois dans les plaisirs de la chasse, de la promenade et de la bonne compagnie.

Les Français se retirèrent dans cette île lorsqu'ils furent chassés de Madagascar (1). Ils y trouvèrent un pays arrosé de rivières, et abondant en gibier; ils s'y établirent, et vécurent d'abord de tortues de terre, de la pêche et de la chasse; ils suppléoient au vin avec le miel que les abeilles laissoient dans le tronc des arbres. Un corsaire qui y fut jeté par la tempête, vint augmenter le nombre des colons; il avoit fait plusieurs esclaves femelles, dont ils firent leurs femmes; peu à peu l'île se peupla; plusieurs vaisseaux de la compagnie vinrent y passer l'hiver; quelques-uns de leurs matelots s'y établirent, et se marièrent aux filles des anciens habitans, qui n'étoient ni noires ni blanches. On y compte aujourd'hui neuf cents personnes libres et onze cents esclaves; dans les premières il n'y a que six familles blanches, mais le teint des autres s'éclaircit de jour en jour par des alliances avec les blancs qui arrivent. J'allai un jour à l'église, j'y vis tous les visages de couleurs

(1) Voyez, tome IV, page 285, la description de Madagascar.

différentes, qui descendoient par gradations du noir au blanc. J'y vis cinq générations ensemble; la trisaïeule qui avoit cent huit ans étoit noire, sa fille étoit mulâtre, sa petite-fille métisse, la fille de celle-ci étoit quarteronne, et avoit une fille quinteronne, dont l'enfant étoit blond et aussi blanc qu'un Anglais, mais il avoit encore l'odeur que répand le nègre, et qui ne se perd pas avec la couleur.

Ces habitans sont laborieux, doux et tranquilles; ils sont riches en bestiaux, en esclaves et en plantations; ils cultivent le riz et le blé, qui leur donnent deux récoltes par an; mais le blé ne s'y conserve pas, et ils préfèrent le riz. On n'y a point planté de vignes: outre la boisson forte qu'ils font avec le miel, ils en font une autre encore avec le suc des cannes à sucre; celle-ci peut enivrer, mais n'est pas si dangereuse que la première. L'air y est sain, et l'on y devient vieux. Au mois de décembre ou de janvier, elle est sujette à un ouragan qui déracine les arbres et renverse les cabanes, mais il purifie l'air; s'il manque, la santé des habitans en souffre. On en connoît les approches au bruit qu'on entend dans les montagnes, au calme qui règne sur la terre et sur la mer, à la rougeur ardente de la lune. Dès que ces présages se montrent, on étaie sa maison et ses arbres, on se prépare un asile,

asile, les vaisseaux s'éloignent, et l'on attend l'événement, non sans crainte.

La vie des habitans nous parut triste et languissante; leurs habitations sont solitaires; les familles sont jalouses et divisées; les blanches méprisent les noires, celles-ci haïssent les blanches.

L'île est divisée en quatre quartiers. Celui de Saint-Paul, le plus étendu de tous, le mieux peuplé, est au pied d'une montagne escarpée; les habitations sont bâties sur les bords d'un lac; les plantations sont sur la montagne, où l'on parvient par un sentier escarpé : là, est une plaine étendue, plantée d'arbres, et coupée de champs de riz, de blé, de cannes à sucre, de tabac et de fruits, comme des bananes, des ananas, des oranges, etc.

Le quartier de Saint-Denis forme un séjour très-agréable; celui de Sainte-Marie est peu considérable; le plus fertile est celui de Sainte-Susanne; le sol y est moins inégal; mais il ne communique guères avec les autres que par la mer. On ne peut traverser l'île par son centre, et on en fait le tour avec facilité en suivant le bord de la mer; elle a cinquante-sept lieues de circuit; sa partie méridionale est brûlée par un volcan qui paroît avoir fait insensiblement le tour de l'île, parce qu'on y trouve par-tout un roc brûlé

et calciné. Les neiges qui couvrent les hauteurs alimentent les rivières pendant l'été; ces rivières, dont le lit est profond et les bords escarpés, y tiennent lieu de fontaines qui y manquent. Dans les mois de juin, juillet et août, on chasse les troupeaux dans les montagnes où ils vivent de feuilles d'arbres : ils sont marqués du nom de leurs maîtres, et jamais on ne s'en dérobe.

Depuis qu'on a négligé cette colonie, les habitans de Sainte-Susanne nourrissent les autres : nul vaisseau n'y aborde; on n'y peut faire de ventes ni d'échanges, et la fertilité de la terre y nourrit, mais n'y peut vêtir les habitans; les autres quartiers trafiquent et s'enrichissent. C'est dommage que ce peuple n'ait point de tisserands; les femmes pourroient filer du coton, et les hommes en faire des toiles. On n'y porte point de souliers, et l'on y voit de jeunes filles marcher nu-pieds, ornées d'habits de damas.

Le café y croissoit naturellement, mais c'est en le cultivant qu'on pourra le rendre bon : ce café sauvage est plus gros, plus beau que celui d'Arabie, mais il est moins onctueux, plus amer, d'un parfum moins agréable. Il pourroit avec le tems devenir l'objet d'un grand commerce. On pourroit faire un port dans la rivière Saint-Denis, qui le faciliteroit; alors les habitans pourroient entretenir de grandes barques pour faire le com-

merce avec les îles voisines, et y achcter des esclaves et de l'or.

Tous les habitans sont catholiques romains. On les a vu arrêter leur gouverneur, et le faire périr dans un cachot; aujourd'hui ils sont plus soumis à l'ordre, parce qu'on les a mieux instruits. Des missionnaires de la congrégation de Saint-Lazare ont corrigé leur férocité; ils sont moins ivrognes et moins durs, mais les femmes n'y sont pas moins galantes.

La tortue de terre y étoit en grand nombre, et y est aujourd'hui presque détruite; on ne permet d'en tuer que pendant le carême : elle purifie le sang; elle guérit diverses maladies, et fournit une huile aussi douce que celle de l'olive. Les chèvres, les sangliers ne se trouvent plus qu'au sommet des montagnes; on y avoit apporté des lapins, qui n'ont pu s'y creuser des tanières; des cailles qui n'y ont pas demeuré, des perdrix qui ont disparu, mais les poules pintades s'y sont multipliées. A l'orient de l'île est la petite plaine des Coffres, où l'on trouve un gros oiseau d'un bleu fort vif; on y trouve aussi diverses sortes de perroquets. Dans l'hiver, on y voit descendre des montagnes une espèce de grive très-grasse et d'un goût exquis, qui vit de riz, de café sauvage, et se prend avec un nœud coulant. On y trouve des chauves-souris

de la grosseur d'une poule, et qui vivent de fruits et de grains; la chair en est délicate. On n'y voit ni serpens, ni reptiles dangereux; l'araignée n'y a aucun venin; il en est de la grosseur d'un œuf de pigeon, et leurs toiles s'étendent d'un arbre à l'autre.

Cette île est couverte d'arbres de toute espèce; les plus beaux sont les nattiers; les ébéniers y sont fort luisans. Il y a des arbres qui peuvent fournir de belles planches, des mâts, des pompes, des parquets; les plus belles maisons sont en planches, les médiocres en trones de lataniers, et couvertes de ses feuilles. Le goyavier et le bananier sont les plus communs des arbres à fruit; le trone du dernier sert à nourrir les bestiaux qu'on embarque, parce qu'il se conserve vert et est plein d'une eau fort douce. Les oranges, les citrons y sont aboudans; le tamarin y produit une datte; un arbuste y donne une noisette qu'on nomme *pigeon d'Inde*, et qui est utile dans la médecine; le cotonnier y est commun, et donne le coton le plus blanc qui soit aux Indes. Il y a un gros arbre dont le bois est tendre, et dont la fleur agréable est très-recherchée des abeilles, qui font leur miel sur sa cime (1).

(1) Nous allons joindre à la relation de Le Gentil, sur cette île, quelques réflexions de M. Bernardin de

Nous partîmes de cette île le 20 septembre, après y avoir fait des provisions abondantes de

---

Saint-Pierre, qui l'a visitée en 1770. L'île de Bourbon ou de la Réunion est à quarante lieues sous le vent de l'Ile de France : il ne faut de celle-ci qu'un jour pour arriver à Bourbon, et souvent un mois pour revenir de Bourbon à l'Ile de France. On y cultive, dit-on, la terre à huit cents toises de hauteur, et on en donne seize cents d'élévation à trois pics inaccessibles nommés *Salasses*. Ses premiers habitans furent des pirates qui s'allièrent avec des négresses de Madagascar : ils vinrent s'y établir vers 1657. On compte à présent soixante mille noirs à Bourbon, et six mille blancs. La population y est trois fois plus grande qu'à l'Ile de France, et le sol mieux cultivé. Ses productions principales sont le blé, le riz et le café. Les mœurs des premiers habitans de cette île étoient fort simples : la plupart des maisons ne fermoient pas; une serrure y étoit une curiosité : quelques colons mettoient leur argent dans une écaille de tortue au dessus de leur porte. Ils alloient nu-pieds, s'habilloient de toile bleue, et vivoient de riz et de café. Cet heureux tems n'est plus. Les enfans envoyés pour leur éducation en Europe, ont fini souvent par dédaigner les charmes de la vie champêtre, et ont préféré le faste, les vains plaisirs de nos grandes villes à la vie paisible de leurs ancêtres.

M. Poivre, gouverneur de cette île en 1768, y a introduit quelques arbres à épiceries, des girofliers et des muscadiers, qui y ont prospéré. On estime que cette île produit, année commune, environ cinquante-six mille quintaux de blé, trois millions pesant de café,

bœufs, de moutons, de chèvres et de tortues de terre; l'expérience nous avoit rendus prudens, et nous partions en assez bon état, accompagnés des deux vaisseaux qui nous y avoient joints. Les montagnes de l'île Bourbon sont si hautes qu'on les voit au clair de la lune, à huit lieues de distance; le volcan vomissoit alors beaucoup de feu. Nous découvrions encore cette terre à la distance de quinze lieues; un vent foible rendit d'abord notre marche lente, puis il changea, et nous nous trouvâmes sur le banc des Aiguilles, que nous annonçoient des oiseaux bigarrés : le cap de Bonne-Espérance en est à trente lieues, et bientôt nous l'eûmes doublé.

Le vent souffloit alors avec violence, et les flots se soulevoient autour de nous; mais comme ce vent étoit favorable, s'il rendoit notre course

---

le plus estimé qu'on connoisse aujourd'hui après celui de Moka, et cinquante-quatre mille trois cents quintaux de maïs. Bourbon est la mère nourrice de l'Ile de France. Il est malheureux qu'il n'y ait point de port, qu'il n'y ait, pour le débarquement des chaloupes, qu'un pont-levis soutenu par des chaînes de fer, et qui avance sur la mer de plus de quatre-vingts pieds : à l'extrémité de ce pont est une échelle de corde où grimpent ceux qui veulent aller à terre. Ce pont-levis se trouve à la baie de Saint-Denis : dans tout le reste de l'île on ne peut débarquer qu'en se jetant à l'eau.

incommode et dangereuse, il la rendoit aussi plus rapide; deux jours après, il nous devint contraire sans s'appaiser, et il nous fallut louvoyer. La mer agitée nous cachoit la vue des vaisseaux avec lesquels nous marchions, et comme le nôtre étoit plus fin voilier, nous les perdîmes pendant la nuit : nous ne vîmes plus leurs feux, ils ne répondirent plus à nos signaux ; mais le lendemain nous les découvrîmes, et les attendîmes : le choc des vagues qui passoient sur nous de la poupe à la proue, rouvrit nos anciennes voies d'eau, et il fallut travailler avec nos nouvelles pompes. Nous n'étions pas les plus malheureux ; un de nos compagnons avoit ses mâts ébranlés, et son équipage ne pouvoit suffire à pomper l'eau qui y entroit de toutes parts : l'autre avoit aussi une grande voie d'eau, mais il étoit neuf, et y étant allé dîner lorsque le calme eut succédé, j'y restai jusqu'à la vue des côtes du Brésil.

Arrivés sous le 28° de latitude, nous trouvâmes les vents alisés, qui nous portèrent sur ces côtes où nous voulions relâcher. Nous cinglâmes au nord de la baie de tous les Saints, nommée aussi *Bahia* ou *San-Salvador*, afin de pouvoir y entrer ; car les vents et les courans en éloignent lorsqu'on vient du midi. Nous y découvrîmes d'abord des nègres pêcheurs assis sur des troncs

d'arbres flottans, et qui s'éloignent ainsi à cinq lieues de la côte.

Le 16 novembre, nous vîmes le fort Saint-Antoine bâti sur une des pointes qui forment la baie. Notre vaisseau y entra le premier; à une lieue de San-Salvador ou Bahia, on nous tira un coup de canon, et croyant que c'étoit un ordre de jeter l'ancre, nous le fîmes et saluâmes la ville. Puis nous allâmes rendre visite au vice-roi, qui nous apprit qu'il ne pouvoit laisser entrer dans le port que les vaisseaux qui se trouveroient dans une nécessité pressante; et que ces ordres lui avoient été donnés, surtout, parce que plusieurs vaisseaux français s'y étoient permis très-indiscrétement la contrebande. Nous délibérâmes : notre vaisseau et un de nos compagnons étoient dans le cas où ces ordres permettoient d'entrer, et nous entrâmes sans craindre les suites de la visite sévère à laquelle nous allions être exposés; mais le vaisseau neuf n'entra point, et reçut seulement quelques provisions que l'estime du gouverneur pour son capitaine lui fit accorder.

Lorsque nous fûmes entrés, nous reçûmes des soldats qui nous gardoient à vue; on nous défendit de descendre sous quel prétexte que ce pût être; des hommes graves et composés vinrent

nous visiter. Quoique dans une situation qui rendoit nécessaire les secours, nous crûmes encore devoir acheter leur bienveillance par des présens. Tel leur donna une boîte de thé, tel autre des éventails, ou des bonnets brodés, ou des curiosités chinoises; mais ils recevoient avec la même gravité qu'ils portoient à leur examen, et ne témoignèrent leur reconnoissance qu'en nous faisant entendre qu'ils nous remercieroient quand leur besogne seroit faite. Il fallut produire les journaux, les livres de vente et d'achat; chaque matelot fut interrogé, chaque partie du vaisseau examinée : le rapport fut si exagéré et si long, que nous fûmes étonnés de n'être point ensevelis dans la mer.

Après l'examen, on nous permit de descendre. J'allai à terre, et visitai le vice-roi; il étoit affable, et ami des Français : il étoit le premier qui eût été décoré de ce titre honorable, et il l'exerçoit avec noblesse. Il étoit de la maison de Braganee, comte de Villaverde, marquis d'Anjegas, grand de Portugal, surintendant général de la marine et des finances, commandeur de l'ordre de Christ. Depuis quatre ans il commandoit dans ces contrées, et devoit bientôt en sortir. Je vis dans la ville un Français réfugié qui avoit servi en Angleterre, comme colonel d'infanterie; le roi de Portugal l'avoit fait brigadier. Il avoit

parcouru tout le Brésil, et y avoit tracé des fortifications; il travailloit à celles de la baie de tous les Saints : c'étoit un homme instruit. Le vaisseau qui entra dans le port avec nous, fut trouvé en si mauvais état qu'on ne savoit quel parti prendre; et la lenteur avec laquelle tout se fait ici, augmenta encore cette incertitude : pour la moindre chose il faut une requête, et le vice-roi craint de prendre trop sur lui. Enfin, il fut résolu que ce vaisseau seroit abandonné, et que son capitaine en frêteroit un autre.

Pour nous, nous étions loin d'être tranquilles. Les juges nous disoient en public de ne point trafiquer; ils nous y invitoient en secret, et pendant la nuit, des négocians venoient roder autour du vaisseau. Nous cédâmes à la tentation, et nous commençâmes. Il falloit bien faire quelque chose pour nous rendre plus supportables les lenteurs dont on nous fatiguoit. Après quinze jours de délibérations, on n'avoit rien déterminé encore sur la carène de notre vaisseau. Pour caréner, il auroit fallu transporter nos marchandises dans quelque magasin, et on nous le refusa. Les ouvriers ne vouloient point y travailler sans l'ordre des juges, et les juges ne vouloient en donner que lorsqu'ils seroient rassasiés de nos présens; ce qui étoit assez difficile : le vice-roi craignoit de paroître s'intéresser trop à nous. Enfin, notre

capitaine fit de si grandes promesses, que tout parut se disposer en notre faveur.

Mais alors d'autres obstacles s'élevèrent : notre équipage qui avoit souffert dans la traversée une grande disette de vin, voulut s'en dédommager ici : les matelots s'enivroient tous les jours ; on voulut les en empêcher, et ils se révoltèrent, ne reçurent plus d'ordres de leurs officiers, s'emparèrent des provisions, et menacèrent de jeter à la mer ceux qui leur résisteroient : il fallut que le vice-roi envoyât une compagnie de soldats pour rétablir l'ordre ; les plus mutins furent saisis, et entraînés dans les prisons de la ville. Là, pour perdre les officiers, ils les accusèrent d'être des forbans, qui avoient pris des commissions supposées pour exercer leurs pirateries avec impunité. Heureusement que les matelots du vaisseau qui étoient avec nous, purent donner une déposition qui nous justifia.

Il fallut prendre des matelots portugais pour réparer le vide que cette révolte avoit causé dans notre équipage, et transporter nos marchandises dans deux vaisseaux portugais. Pour alléger le vaisseau et le rendre meilleur voilier, le capitaine le fit dédoubler ; le but étoit utile, cependant le succès n'y répondit pas : mais, avant d'en parler, disons un mot du pays que nous avons devant les yeux.

La baie de tous les Saints a douze lieues de large; mais les bancs et les écueils l'embarrassent. On y voit de petites îles où les Portugais ont des pêcheries et des plantations de sucre et de tabac. San-Salvador, ou Bahia est à son entrée: son port est beau, et pourroit l'être davantage. La ville est divisée en haute et basse: dans celle-ci sont le travail, le commerce, les arsenaux, les magasins; elle est au pied d'une montagne escarpée, et n'a rien de beau, ni d'aligné: on y construit des vaisseaux à moindres frais qu'en Europe, avec un bois presqu'incorruptible.

La haute ville est sur le sommet d'un mont, et a des maisons grandes et commodes; mais l'inégalité du terrain la rend désagréable. Le palais du vice-roi, l'hôtel de ville et celui de la Monnoie, ornent les faces de sa grande place; mais tout s'y bâtit sans règle. Il y a plusieurs monastères, celui des jésuites est le plus beau, le plus vaste et le plus riche édifice de la ville; le lambris de la sacristie est couvert d'écailles de tortues arrangées artistement. La cathédrale n'est belle qu'à une certaine distance; l'intérieur n'a de beauté que sa dorure: il y a un couvent pour les filles abandonnées dès leur naissance; car ces enfans sont considérées dans le pays: charité louable, mais quelquefois dangereuse.

San-Salvador a un archevêque, et une abbaye de bénédictins qui en est indépendante. C'est la capitale du Brésil : le vice-roi y réside (1), ainsi que deux conseils; l'un qui décide les procès criminels (conseilho da relaçao) ; l'autre qui juge des affaires de commerce (conseilho da fazienda). La justice y est lente et coûteuse. Autrefois on n'osoit punir de mort un Portugais, aujourd'hui on l'ose; mais il faut tant de formalités pour le convaincre, que quand il est condamné, on peut dire qu'il n'a pu être sauvé.

Il s'y fait beaucoup de commerce, parce qu'il y a beaucoup de luxe; le pays est riche en or, en sucre, en tabac. Trois flottes partent chaque année de Lisbonne pour Rio-Janeiro, San-Salvador et Fernambouc, chargées de soieries de Gênes, draps d'Angleterre et de Hollande, de tissus d'or et d'argent de Paris et de Lyon, de vins, d'huiles, etc. Elles trouvent leur cargaison prête, et en repartent bientôt. Les Portugais y cultivent la terre par la main des esclaves; des commissionnaires y facilitent le commerce : des gens de mer y vont chercher des nègres sur la côte d'Afrique : des juges y font leur fortune en décidant

(1) Il réside aujourd'hui à Rio-Janeiro, capitale de tout le Brésil.

de celles des autres : ce sont là les quatre classes d'habitans au Brésil (1).

Les esclaves y sont rares, et cependant il y en vient chaque année vingt-cinq mille. Ce sont les mines qui les occupent; on en compte quinze mille dans la ville de San-Salvador. Ils apportent beaucoup de confusion dans les villes, parce qu'ils sont voleurs et capables des plus grands crimes. Les plus courageux servent de braves aux Portugais, pour servir leur vengeance ou les dé-

(1) Sir Staunton, compagnon d'ambassade du lord Makartney, assure que les Portugais n'ont jamais pu soumettre les Indiens naturels du pays : ceux-ci préfèrent les habitudes de la vie sauvage au point que, malgré leur mal-aise, ils se mettent rarement au service des Portugais. On en voit cependant quelques-uns employés à ramer dans les canots, exercice auquel les Brésiliens se montrent très-adroits. Leur taille est au dessous de la moyenne; ils sont carrés, bien musclés, très-agiles, ont la peau noire, les cheveux gras et lisses, les yeux longs et noirs, peu de barbe; leur physionomie est pleine d'expression et de noblesse : passionnés pour la liberté, ils s'éloignent des vastes établissemens portugais, massacrent même sans pitié les Européens qu'ils rencontrent au loin. La plus grande partie de la côte de Rio-Janeiro à San-Salvador n'est habitée que par eux, et ils en rendent la communication très-difficile et très-dangereuse.

fendre (1). Ils commettent sans scrupule tous les crimes qu'on en exige. Le Brésil ne paroît qu'un repaire de voleurs et d'assassins; il n'y a ni subordination, ni mœurs.

Les esclaves qu'on envoie aux mines, doivent fournir à leurs maîtres une quantité d'or limitée; s'ils en trouvent davantage, il est pour eux : le maître leur fournit sept livres de racines de manioc par jour; l'esclave se fournit le reste, ou par le travail, ou par ses vols. L'avidité de l'or y a fait négliger les plantations; il y a moins de sucre, de tabac, de manioc, et il y a plus d'esclaves. Les Portugais périroient par la famine, si les flottes de Lisbonne ne leur apportoient des provisions; ils vivent de viandes salées et de poisson sec : les vivres y sont très-chers; souvent ils dépensent le revenu d'une année en courses de taureaux, en comédies, en ornemens d'église, et meurent de

(1) Ils les tirent d'Angola et des côtes de Guinée: ils prétendent que ceux-ci sont déliés, fourbes, paresseux, et que ceux d'Angola sont un peu stupides, mais laborieux, de bonne foi, et haissant ceux de Guinée autant qu'ils en sont haïs. Sir Staunton assure qu'il y a six cent mille nègres dans tout le Brésil. Ils peuvent y travailler pour eux deux jours par semaine; ce qui est le double du tems qu'on leur accorde aux Antilles. Ils s'accommodent aisément de leur situation, et paroissent passionnés pour la danse et la musique.

faim ensuite. On en tire l'or, les peuples du Nord l'enlèvent, le travaillent, et viennent le revendre aux Portugais. Ceux-ci ont de l'or; les Anglais et les Français ont des manufactures, et sont plus riches qu'eux.

Le quint de l'année 1717 rapporta au roi cinq millions; mais la flotte qui porte ce tribut en Europe, y rapporta peu de sucre : on n'y compte que vingt-quatre mille cannes à sucre; on y en comptoit le double dans l'année précédente.

La baie de tous les Saints est assez bien fortifiée; l'entrée en est défendue par deux forts : il y en a d'autres dans l'intérieur. Le port est commandé par l'un d'eux (1); l'arsenal est flanqué de deux bastions. On voit entre la pointe de Mont-Ferat et la ville, une citadelle qui a un fossé large et profond, quatre bastions et plusieurs ouvrages extérieurs. La ville est baignée d'un côté par la mer; de l'autre par un lac, et la mer ainsi que le lac sont bordés de forts. Deux régimens d'infanterie, trois de milice, un de noirs libres, en forment la garnison. Le vice-roi entretient aussi un petit corps de cavalerie.

Les habitans sont en général honnêtes et affables; ils savent cacher leur haine et leur avidité

(1) Selon Lindley, il y a le fort de Mar, dont la défense de la place dépend entièrement.

sous

sous des dehors trompeurs. Ils nous firent des présens pour devenir nos parasites assidus; si on veut mettre des bornes à ses générosités, on devient leurs ennemis. Il y a des exceptions, sans doute; mais en général, les mœurs y sont corrompues, et l'homme y porte un front qui ne rougit jamais; les femmes y vivent dans un désordre public; les religieux y sont d'une ignorance honteuse et très-débauchés : ils sont immodestes jusques dans leurs églises, et cajolent plus qu'ils n'écoutent leurs pénitentes dans les confessionnaux. Ils courent pendant la nuit, travestis en femmes ou en esclaves, armés de poignards ou de stylets. Les couvens y servent de retraite aux femmes publiques. Les femmes les plus vertueuses ont un sérail de femmes esclaves qui ont leurs amans, et partagent avec leurs maîtresses les dépouilles qu'ils peuvent leur arracher. Les hommes y préfèrent les femmes noires aux blanches; la négresse est souvent la maîtresse de la femme qui devroit l'être. Le même esprit de débauche, d'irreligion, d'ignorance et de présomption qui règne au Pérou, se retrouve ici, et par les mêmes raisons. On n'y entend pendant la nuit que les tristes accens de la guitare; chaque Portugais en longue robe de chambre, le rosaire en écharpe, l'épée nue sous la robe, va, cet instrument en main, sous les

balcons des dames, et y chante des airs maussades d'un air ridiculement tendre (1).

Le jour de Noël, nous fûmes invités par le vice-roi à la messe de minuit : tous les officiers de la garnison y étoient rassemblés, et le vice-roi les régala d'une superbe colation; nous allâmes à l'église, où nous ne nous attendions pas de voir une farce. On fait étudier aux jeunes religieuses un certain nombre de chansons gaillardes, pour débiter ce jour-là ; elles sont dans l'église assises sur une tribune ouverte et élevée,

(1) Selon Lindley, qui étoit à Bahia ou Saint-Salvador en 1805, l'habit des blancs à Bahia est à peu près le même qu'à Lisbonne, c'est à dire, qu'ils suivent les modes anglaises, excepté les jours de fête, et lorsqu'ils font leurs visites, jours où ils se chamarrent de broderies et de paillettes. Ils laissent croître l'ongle du pouce ou du premier doigt, et quelquefois de tous les deux, d'une longueur hideuse : cet usage est commun aux deux sexes. Il n'est pas sans utilité pour les hommes : ils s'en servent pour pincer la guitare, pour séparer les feuilles de tabac, et en former des cigares qu'ils aiment beaucoup à fumer. Ce qui rend d'ailleurs ces ongles plus précieux aux deux sexes, c'est qu'ils sont regardés comme des marques de distinction, et une preuve, comme à la Chine, que ceux qui les portent peuvent, sans travail, vivre dans l'aisance et la fortune. Voyez tome III, page 385, et page 92 de ce volume.

et chacune a son instrument, harpe, tambourin ou autre : on donne le signal, elles chantent chacune leur chanson, et ce charivari d'instrumens et de voix sans accords, nous donna grande envie de rire. Elles sautoient, dansoient et sembloient être animées par un lutin : puis on se tut, et l'une d'entr'elles se levant, lut à l'assemblée un récit satirique des aventures galantes des officiers de la cour du vice-roi. On se tut encore, et le charivari recommença. Dans la troisième reprise, une religieuse, amante du neveu du vice-roi, lui adressa les reproches les plus tendres sur ses infidélités; mais le cavalier mécontent sortit de l'église. On chanta ensuite une messe, où toutes les religieuses communièrent.

Cependant le tems s'écouloit assez tristement pour moi : je passois une partie de la nuit dans le palais du vice-roi, où chacun paroissoit dire son rosaire; on y rioit peu, et on s'y ennuyoit beaucoup. Je visitois quelquefois l'archevêque, bon vieillard un peu conteur; c'est à quoi je m'occupois, tandis qu'on préparoit les deux vaisseaux que la crainte d'un pirate obligeoit de partir ensemble : on les préparoit bien lentement; car ici le noble, le bourgeois, le soldat aiment les commodités de la vie : l'artisan ne travaille point après son dîné; il dort, et nos

ouvriers ne s'écartoient pas de cette coutume. Nos cargaisons étoient mouillées, mais nous nous consolions l'un l'autre, et le nombre des malheureux diminuoit le poids des malheurs.

Le 4 février 1718, le vice-roi nous invita à la fête de Saint-Gonzalès d'Amarante, qu'on célébroit dans la campagne. Nous nous y rendîmes ; nous vîmes autour d'une église une foule de danseurs qui sautoient au son de leurs guitares, et ses voûtes retentissoient du nom du saint : dès que le vice-roi parut, il fut obligé de danser et de sauter, sous peine d'être regardé comme impie : nous dansâmes aussi, et c'étoit une chose assez plaisante que de voir dans une église des prêtres, des femmes, des moines, des cavaliers et des esclaves, danser pêle-mêle, et crier à pleine tête : *Viva Saint-Gonzalès d'Amarante!* Ils se jetèrent ensuite les uns aux autres une petite statue du saint. Cette église est bâtie sur une colline qui s'étend jusqu'au bord de la mer ; elle est entourée de bosquets, où l'on avoit dressé des tentes remplies de courtisanes : rien ne manquoit à la fête que des bacchantes. Les tentes du vice-roi étoient dressées dans un petit bois d'orangers, et l'on y fit bonne chère pendant trois jours. Dans le premier, de mauvais acteurs y représentèrent une mauvaise comédie intitulée, *la Monja Alferez*. La durée de la

pièce comprend l'espace de trente-deux ans ; le premier acte se passa à Madrid, le second au Pérou, le troisième à Barcelonne. Après la fête, le vice-roi rentra dans la ville, escorté par six cents cavaliers que la cérémonie y avoit rassemblés.

Enfin le 10 février, notre vaisseau fut caréné, et nous nous préparâmes au départ; mais alors le capitaine oublia les promesses qu'il avoit faites aux juges, dont il n'avoit plus besoin : il se contenta de les régaler de bagatelles chinoises, qui ne les satisfirent pas, et laissèrent dans leur cœur le désir de la vengeance : ils l'exercèrent bientôt sur nous. Le 17, nous embarquâmes nos matelots rebelles, à qui l'on fit espérer le pardon s'ils se conduisoient bien. Nous prîmes congé du vice-roi, qui nous donna des lettres de recommandation pour ses parens; et nous mîmes enfin à la voile : les deux vaisseaux étoient ensemble, le vent étoit favorable, et bientôt nous perdîmes la terre de vue. Déjà nous avions fait quarante lieues, lorsqu'on s'aperçut que le vaisseau se remplissoit d'eau ; c'étoit l'effet du dédoublage du navire, et il fallut revenir sur nos pas. Notre compagnon nous suivit quelque tems, puis il nous quitta quand il nous vit près du port.

Nous allâmes jeter l'ancre auprès de la forteresse du port, dans le milieu de la nuit : le bateau

de la garde vint nous visiter, et porta au vice-roi la nouvelle de notre retour. Il en fut affligé, car il connoissoit l'avidité de ses hommes de loi, et résolut de nous secourir autant que les ordres du roi le lui permettroient. Deux juges auxquels j'écrivis, et qui s'étoient montrés plus intègres que les autres, s'unirent au vice-roi pour nous faire recevoir favorablement. Le vice-roi affecta de nous dire dans l'audience que nous en obtînmes, qu'il avoit prévu ce qui nous arrivoit, et que telle devoit être la suite de notre imprudence. Par là, il justifioit notre retour; mais nos ennemis, voyant bien qu'ils ne pouvoient nous attaquer par là, cherchèrent à nous faire un procès pour les marchandises que nous avions vendues. On commença par mettre en prison les marchands qui avoient eu des liaisons avec nous, et on ne pouvoit nous laisser tranquilles tandis qu'on les menaçoit de confisquer leurs biens. Je fis des promesses propres à tenter l'avarice de ces juges, et enfin je m'assurai de quatre voix dans un conseil composé de sept personnes. Il s'assembla; ils délibérèrent, et à leur sortie je cherchai à lire notre sort dans leurs yeux. Ceux que j'avois gagné sortirent avec un air grave et sévère; les trois autres parurent gais et contens : j'augurai bien de ce contraste; les uns ne vouloient pas qu'on pût croire qu'ils nous favorisoient;

les autres vouloient faire penser que nous leur devions de la reconnoissance. Le vice-roi me donna la décision; il ne parla point du commerce illicite que nous avions fait, mais ne permit pas que nos officiers descendissent à terre pour en faire un nouveau. On recommença la visite de notre vaisseau : les charpentiers du port furent mis en prison pour avoir laissé partir notre vaisseau dans l'état où il étoit, et nous payâmes la décision aux juges à qui nous la devions.

Cependant les frais se multiplioient, et le tems s'écouloit. Il fallut doubler le navire avec ce bois de Brésil, impénétrable aux vers; les ouvriers travaillèrent avec lenteur, et les fêtes du carême y ajoutèrent encore.

Celles-ci commencèrent par une procession où deux cents hommes vêtus de blanc, ayant le visage voilé, se fouettoient vigoureusement en marchant à sa tête : ils font ruisseler le sang, et se flagellent surtout sous le balcon de leurs dames, pour exciter leur amoureuse compassion. Après ces flagellans venoient d'autres hommes, dont les uns portoient plusieurs épées attachées ensemble en forme de couronne, et dont ils appuyoient les pointes sur leur estomac; les autres traînoient des chaînes pesantes et marchoient à reculons, ayant les bras étendus et liés en forme

de croix. Tel représentoit la mort, et marchoit devant Adam et Eve, au milieu desquels étoit l'arbre défendu; d'autres étoient chargés d'images de saints.

Cette procession se renouvelle la nuit du jeudi au vendredi saint; ce jour est le carnaval des Portugais : toutes les dames, retirées dans leurs maisons pendant l'année entière, sortent cette nuit parées de tout ce qu'elles ont de plus magnifique, et vont d'église en église essuyer les quolibets des cavaliers portugais, et s'arranger avec leurs amans (1).

---

(1) Quand on a passé le cap Frio dans l'Océan atlantique, le premier objet capable de fixer l'attention du navigateur allant au Brésil, est une ouverture dans la chaîne verdoyante des montagnes qui se trouvent sur ces côtes. L'entrée du port de Rio-Janeiro vue de loin, ressemble à un portail étroit : elle se trouve réellement placée entre deux piliers de pierre totalement nus, qui font un contraste unique avec les autres montagnes couvertes d'une végétation magnifique. Le pilier de la gauche et à l'ouest est une seule masse de granit dur et brillant, qui a six cent quatre-vingts pieds d'élévation au dessus de la plage : l'autre pilier a à peu près la même hauteur. L'entrée de ce port a paru en 1792 à M. Barrow aussi forte que celle de Gibraltar : elle est défendue par quinze à vingt forts bien montés en bronze, avec une garnison de dix mille hommes. Le port de Rio-Janeiro est un point de relâche aussi

Tandis qu'on préparoit le vaisseau, j'allai dans la campagne faire des visites; je vis plusieurs

---

fréquenté que le cap de Bonne-Espérance. Les vaisseaux mouillent ordinairement derrière l'île appelée *aux Chèvres*, selon Sonnerat, et selon Barrow, nommée *l'île aux Serpens* ou *dos Cobras*. Cette petite île très-fortifiée se trouve juste au milieu du canal, et en réduit le passage à une largeur de trois milles. Quand on a passé le canal, on jouit d'une perspective magnifique, et on découvre une campagne charmante.

La ville de Rio-Janeiro, appelée aussi *Saint-Sébastien*, est considérable : on y compte soixante mille ames, dont trois mille blancs, le reste d'esclaves. Les maisons y sont assez élégantes, n'ont la plupart que deux étages ornés de balcons en bois qui règnent tout le long de la façade : elles sont couvertes en tuile, et ont presque toutes des jardins. Les boutiques y sont larges, commodes et remplies des denrées de l'Europe et du Nouveau-Monde. Les rues de cette ville sont droites, bien percées et assez larges; l'eau y vient en abondance des montagnes voisines : les églises y sont belles, riches et très-décorées, mais la vie des moines y est souvent peu édifiante et peu conforme à la règle du couvent. L'inquisition n'y est point en activité. Le roi paie le clergé, et perçoit toutes les dîmes. Les évêques ont 10,000 liv. de rente, les archevêques 15,000, et les curés 1250 liv. On croit que la population de tout le Brésil s'élève à près de trois millions, dont le cinquième de pure race portugaise; le reste est composé de nègres, de mulâtres, d'indiens et de

sucreries, dont quelques-unes étoient mises en mouvement par l'eau : j'assistai à des fêtes, à des

métis : elle doit être plus forte depuis 1807. Le pays est divisé en neufs grands gouvernemens, savoir, Rio-Janeiro, Para sur l'Amazone, Maranhao, Fernambuco et Bahia sur la côte orientale. Dans l'intérieur, il y a les gouvernemens de Matogrosso, Goyaz, Minas-Geraes et San-Paulo; ce dernier est très-fertile : ses habitans dans l'origine étoient des mécontens et des malfaiteurs, qui brûloient les villages des Indiens civilisés par les jésuites, et les emmenoient attachés à la queue de leurs chevaux : ils sont plus humains aujourd'hui, et ont quitté cette vie vagabonde. Dans le gouvernement de Bahia on trouve une ville de ce nom, appelée aussi *San-Salvador;* on lui donne cent mille habitans, dont trente mille blancs : elle est bâtie à droite sur la côte de la baie de tous les Saints. C'est dans ce même gouvernement qu'est le vieux Porto-Séguro, lieu célèbre où débarqua Alvarez de Cabral, lorsqu'il fit la découverte du Brésil. On croit que le Brésil exporte annuellement cinq cent mille quintaux de coton, et on évalue toutes les denrées qui en sortent annuellement, comme sucre, café, cacao, etc., à cent vingt ou cent trente millions.

Le gouverneur du Brésil est très-ombrageux. L'étranger ne peut rester à terre après le coucher du soleil; et, s'il veut pendant le jour se promener dans les rues de Rio-Janeiro, il est obligé d'avoir sans cesse un soldat sur ses talons. On reconnoît les auberges de cette ville à un morceau de toile suspendue à un bâton. M. Barrow y a remarqué, dans

courses de taureaux, à des chasses, et le tems m'en parut moins long. Je revins à la ville quand

---

son voyage, la maison d'un Français, nommé *Philippe*, qui lui offroit ses services en qualité d'agent de change, de courtier, d'interprète, de médecin et de traiteur. L'hiver règne à Rio-Janeiro dans les mois d'avril et de mai, mais cette saison n'est jamais rude; elle n'empêche point les roses et les lis de paroître. Pendant l'été, la température ordinaire de Rio-Janeiro est de dix-neuf, vingt-deux et vingt-cinq degrés de Réaumur. Les soirées et les nuits y sont très-désagréables, à cause des cousins et des mosquites qui vous piquent d'une manière cruelle. Outre ce désagrément, si nous voulions prendre l'air à l'entrée de la nuit, dit M. Barrow, des vampires, des musaraignes énormes et des mouches luisantes étoient prêtes à chaque instant à se jeter sur notre figure : si nous revenions à la maison, autre inconvénient; les scorpions, les mille-pieds et les scolopendres rampoient sans cesse sur notre plancher. Jonh Barrow attribue toutes ces persécutions à la mal-propreté des Portugais plutôt qu'à la chaleur du climat; il a observé que les Brésiliens ne balayent jamais le rez-de-chaussée de leurs maisons : ils y logent leurs nombreux esclaves, leur bois et leurs vieux meubles. Cette même négligence se fait quelquefois remarquer dans leurs habits et sur leur personne, au point que plusieurs ont une véritable lepre; l'éléphantiasis n'y est même pas rare : en général, l'air y est mal sain.

Leurs repas se composent de poissons, de fruits, de

notre départ fut prochain. Nous mîmes à la voile par un tems favorable, et nous avançâmes avec

---

végétaux, et surtout de farine de manioc : presque tous leurs mets, d'abord plongés dans l'huile ou dans la graisse, sont roulés ensuite dans cette farine. Ils mangent rarement du lait, du beurre ou du fromage; ces comestibles y sont mauvais. Le mouton et le bœuf y sont détestables: ce n'est pas étonnant, ils ne coupent jamais ces animaux. En revanche, le pain de froment, le poisson et la volaille y sont de la meilleure qualité du monde. Les poules y sont aussi bonnes que celles du pays de Caux en Normandie. Le bœuf y vaut 4 sous la livre de quatorze onces, une poule 3 livres, un dindon 6 livres, cent cinquante oranges une livre 4 sous, et les fruits ne sauroient être plus exquis dans aucune autre partie du Globe. On voit à Rio-Janeiro des cabriolets, des voitures attelées à des mules, et surtout des chaises à porteurs pour les dames; les arbres aromatiques, les fleurs odorantes, des oiseaux d'un rare et magnifique plumage, abondent dans cette ville. Il y a un jardin public très-varié. Les hommes y sont enjoués, très-partisans des dames, grands amis du faste et de l'ostentation; on les accuse de borner quelquefois rudement la dépense de leur table, pour paroître avec plus d'éclat au dehors dans des chaises magnifiques. Selon M. Sonnerat, il n'y a que les colonels et les personnes revêtues d'emplois considérables qui aient le droit de porter la pomme d'or à leur canne; les autres s'en dédommagent de leur mieux par le luxe de leurs habits.

Ils portent leurs cheveux très-longs, hommes et

assez de vîtesse vers notre patrie. Nous passâmes la ligne sans y essuyer des calmes fatigans : c'est

---

femmes ; celles-ci les ornent de guirlandes de jasmin et de tubéreuse : elles ont le teint blême et un peu verdâtre, mais sont très-vives, et ont la bouche ornée de dents magnifiques ; leurs yeux sont noirs et pleins de feu : leurs manières aisées, attrayantes et peu réservées ajoutent encore à leurs graces naturelles. On les voit assises sur leurs balcons, jeter des fleurs sur les étrangers qui passent dans les rues. Leur vie sédentaire les rend sujettes à prendre de l'embonpoint de bonne heure. Leur toilette consiste dans une camisole de calicot ou de fine mousseline bordée d'une dentelle, avec un jupon à falbala ; quelquefois elles portent des bas, mais le plus souvent elle s'en passent. Les hommes sortent rarement sans leur épée et leur chapeau relevé : ils ont une paire énorme de boucles d'or ou d'argent à leurs souliers : celles des jarretières sont montées en diamans ou en topazes, ils sont ordinairement enveloppés daus un grand manteau. La populace y porte comme par-tout sa fureur à l'excès, mais se console et se calme aisément avec des fêtes et du repos.

On trouve dans la partie centrale de ce royaume, de l'or, de l'argent, du mercure, du plomb, de l'étain, du cuivre et du fer. La chaîne des montagnes de Matogrosso paroît renfermer de riches mines d'or, qui étoient intactes en 1792, et qu'on va ouvrir. Tout l'or du Brésil, envoyé jusqu'ici en Europe, est provenu des lavages établis le long des

la quatrième fois que je l'ai passée dans ma longue course. Nous vîmes les îles Terceres, et

---

rivières qui sortent de ces montagnes : on le transporte à Para. Le Brésil produit encore des diamans, des rubis, des topazes et des émeraudes : mais les lapidaires les trouvent d'une eau moins belle que les pierres de l'Orient, et surtout de Golconde. Le prince du Brésil possède un diamant de ce pays, qui pèse seize cent quatre-vingts karats, ou douze onces et demie, évalués à 224 millions de liv. sterling. Une des productions les plus utiles de ces contrées, est la racine d'un arbrisseau nommé *Ipécacuanha* : on tire encore, par incision de l'arbre copahu, une huile ou baume de Copahu. Le sel quoique abondant à Bahia, près du cap Frio, y est d'une cherté extrême; le roi l'afferme 15,000 liv. sterling à un particulier qui y fait des bénéfices immenses : le prix excessif de cette denrée les empêche de saler une infinité de bœufs qu'ils tuent; ils abandonnent la carcasse aux tigres, et n'en retirent uniquement que la peau. Le bœuf de la meilleure espèce ne vaut dans l'intérieur des terres que 10 liv. ou 1600 rées : à Rio-Janeiro, il vaut près d'un louis; 240 rées équivalent à une livre 9 sous de France. Les autres monnoies courantes du Brésil sont en or, savoir, le doublon qui vaut 80 liv. de France, le demi qui vaut 40 liv., et le quart 20 liv.

L'intérieur du Brésil n'est qu'une forêt immense, remplie de lianes, d'une espèce d'arbre épineux, et d'abeilles blanches et rougeâtres. Les côtes sont couvertes de paletuviers rouges, et à peu de distance de

passâmes entre Pico et Saint-Michel, où nous vîmes de grands feux en divers endroits, et des

---

la mer commencent les nombreuses espèces de palmiers, parmi lesquelles on remarque le *coco butyracea* Linnei, dont les fruits donnent un beurre excellent. Ces forêts sont si riches en bois propres aux constructions navales, que la marine du Portugal n'en emploie guère d'autres. Le bois de Fernambourg, si employé dans les manufactures de l'Europe, y est un arbre de la hauteur de nos chênes: sa feuille est semblable à celle du buis, et sa fleur d'un très-beau rouge est comme celle du muguet. Cette plante aime à croître dans les rochers et les lieux arides. Les ignames, le riz, le maïs, et depuis 1770, le froment, sont cultivés avec soin au Brésil : les citrons, les oranges, les pamplemousses, les figues de Surinam, les goyaves, le manioc y prospèrent. La plante du manioc, très-cultivée en Afrique et dans les Deux-Indes, est une des plus productives et une des plus singulières qu'on connoisse. A côté d'un aliment sain et précieux, elle recèle un poison mortel, qui est une matière laiteuse et volatile qui sort par la pression, et s'évapore par le feu. L'art le plus simple sépare aisément l'un de l'autre : il suffit d'abord d'extraire par la compression le suc laiteux et vénéneux que contient la racine, et à soumettre ensuite à l'action du feu sa partie solide, pour la convertir en farine ou en pains plats bons à manger. Au moyen de ces procédés, la cassave n'a jamais incommodé personne. Les racines les plus estimées sont celles qui ont une teinte de rouge ou de violet à l'extérieur. Celles qui

barques qui s'enfuirent. Nous évitâmes heureusement les écueils dont ces îles sont environnées,

---

ont resté un an en terre sont aussi les meilleures: on leur enlève la peau en les ratissant; on les lave ensuite et on les râpe; ainsi râpées, on les met dans des sacs de toile, que l'on soumet pendant plusieurs heures à l'action d'une forte presse.

Pour faire la cassave, on met cette râpure sur une platine de fer ronde : comme on ne la remue point, elle ne tarde pas à former par l'action du feu une galette plate, mince et d'un jaune doré : on la retourne dessus la platine pour donner à ses deux surfaces le même degré de cuisson.

Pour obtenir la farine de manioc, on se sert d'une poêle de cuivre à fond plat de quatre pieds de diamètre : quand elle est échauffée, on y jette la râpure de manioc, et on remue sans cesse, et en tous sens avec un rabot, pour éviter qu'elle fasse un seul corps solide, et empêcher ses grains d'être liés les uns aux autres. Quand on voit qu'ils sont cuits et qu'ils ont une couleur rousse, on les étend sur des nattes ou de la grosse toile; quand ils sont froids, on les met en baril. On sait que cette racine est la nourriture la plus commune des Antilles. Cette plante s'élève à la hauteur d'un homme : dans les bons terrains, sa racine a la grosseur de la cuisse, et un ou deux pieds de longueur. Il y a même au Brésil une variété de manioc, nommée *aypi*, qui peut se manger sans aucune préparation et sans danger. La culture du coton, du café et de l'indigo, s'y est considérablement augmentée; celle du tabac se continue

et

et poursuivîmes un vaisseau anglais, sans pouvoir l'atteindre. Nos armateurs nous donnoient

---

dans le vaste district de Cachoeira, à quinze lieues de Bahia. Du côté de Para, on trouve par-tout le cacaotier et la vanille, dont les vrilles grimpent et s'attachent comme le lierre au tronc des arbres. Plusieurs quadrupèdes du Pérou, tels que les jaguars, les couagas, les tapirs, les pécaris, les coatis, se trouvent aussi au Brésil, mais on n'y aperçoit ni le lama, ni la vigogne, animaux si dignes de fixer l'attention des Portugais par les nombreux services qu'ils rendent aux Péruviens.

Les habitans d'Ouctacaze, une des provinces les plus riches du gouvernement de Rio-Janeiro, sont si vaillans, qu'ils préfèrent la mort à la honte d'être vaincus. Aucune nation brésilienne ou d'Europe ne peut se vanter de leur avoir dicté la loi : ils jouissent encore de la liberté et de l'indépendance. Selon M. Dacunha, évêque, qui a séjourné long-tems parmi eux, ce peuple se distingue par l'amour qu'ils se vouent mutuellement, par une grande reconnoissance et une fidélité à l'épreuve envers leurs bienfaiteurs. Toutes leurs possessions sont en commun. Cette nation, autrefois ennemie implacable des Portugais, vit aujourd'hui en paix avec tous ses voisins. Olinda de Fernambuco est probablement la troisième ville du Brésil : elle renferme vingt mille ames. Sergippe, ville de sept à huit mille ames, est subordonnée au gouvernement de Bahia. Portalégre, capitale de Rio-Grande au sud, a environ six mille habitans.

ordre d'aller jeter l'ancre à Saintonge, petit port de Biscaye; mais les vents nous jetèrent dans celui de Viveros en Galice : c'est un port formé par la nature, et auquel l'homme n'a rien ajouté; les vaisseaux y sont en sûreté contre les vents, mais non à l'abri des insultes des corsaires d'Afrique. Nous y séjournâmes pendant un mois, sans y être inquiétés : des gentilhommes espagnols nous y régalèrent; le pays est bon, mais pauvre, parce qu'il est sans commerce. On y fait bonne chère et à bon marché; les habitans sont laborieux : c'étoit, en un mot, un séjour supportable; mais on nous avertit qu'on cherchoit à nous surprendre; et comme nous avions fait un commerce illicite sur la côte du Pérou, nous avions à craindre qu'on ne s'emparât de toutes nos richesses. Heureusement on ne mit point d'activité dans cette affaire, et nous pûmes mettre à la voile au moment où le vice-roi s'occupoit des moyens de nous saisir. Le vaisseau reçut ordre des armateurs de se rendre à Gênes : je le quittai à Viveros, et me rendis en France en traversant la Galice, les Asturies et la Biscaye, provinces d'Espagne.

Le Gentil vient de nous décrire les richesses, les mœurs, les usages des Espagnols du Pérou

et du Chili ; nous allons les suivre en Europe, et insérer ici le tableau de ceux qui vivent à côté de nous au delà des Pyrénées : il est tracé par MM. Bourgoing et Fischer ; le premier a résidé en Espagne, comme ambassadeur de France en 1795 ; le second y a voyagé à peu près dans le même tems. Quoiqu'il soit très-difficile de saisir les nuances et les traits qui forment le caractère des différens peuples, leurs observations sur l'Espagne passent en général pour les plus vraies et les plus justes ; elles ont obtenu les suffrages de tous les hommes de goût, et de ceux même qui ont voyagé après eux en Espagne.

Selon M. Bourgoing, tant que les Arabes ou Maures dominèrent en Espagne (1), la nation assujétie reçut de la nation conquérante une grande partie de ses mœurs avec une tournure d'idées nobles, quelquefois gigantesques et orientales, et un goût presque passionné pour les sciences et les arts. Depuis leur expulsion, le peuple espagnol, par l'ascendant qu'il s'étoit donné en Europe, avoit pris un caractère de fierté et de gravité qui se prononçoit dans l'universalité des habitans. Enfin, sa réunion dans les

(1) Ils y avoient dominé près de huit cents ans. Leur ruine fut achevée à l'époque de la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb.

assemblées générales de la nation, avoit exalté chez lui un esprit de patriotisme qui agissoit impérieusement dans toute l'Espagne sur les opinions, les affections et les mœurs. Ces traits d'uniformité dans le caractère national se sont affoiblis, et ont livré les Espagnols à l'influence du climat, des lois et des productions de chaque province; en sorte que pour les caractériser exactement, il faudroit tracer le tableau particulier des peuples de chaque royaume; mais, malgré les révolutions opérées par le tems et même par les événemens politiques, il est toujours des traits caractéristiques et indélébiles auxquels toute la nation espagnole est encore reconnoissable.

Les plus remarquables, sont la fierté et la gravité. La première a influé sur la langue, qui, avec beaucoup moins de noblesse et un peu d'enflure, a néanmoins beaucoup de concision. Quoique dans certains cas l'Espagnol soit un peu jaloux des prérogatives de son rang, il ne le fait pas sentir aux autres. Si on peut le captiver en lui montrant des déférences, il s'indigne des manières rampantes. Un titre supérieur semble le flatter, mais néanmoins il apprécie peu au fond ces avantages. On trouve chez l'Espagnol moins de cérémonie, et plus de véritable politesse: on remarque chez les grands d'Espagne moins

de morgue, moins d'orgueil, moins de prétentions, plus de mépris pour les préjugés de la naissance, qu'on n'en observe chez la noblesse allemande, des bords du Rhin ou du Danube. La gravité espagnole n'exclut pas des accès de gaieté très-vifs, qui éclatent surtout aux représentations théâtrales, où les bouffonneries sont accueillies avec transport, et dans les repas familiers, où cette gaieté n'a pas besoin d'être provoquée comme chez les peuples du Nord, par des vins fumeux.

La paresse, qu'on reproche à l'Espagnol, est accidentelle; elle ne tient qu'à des circonstances locales, et s'évanouit avec elles : on peut s'en convaincre par l'activité des Catalans, des Biscayens, et des peuples du royaume de Valence. La lenteur à délibérer et à agir est habituelle chez eux, mais de grands intérêts, de vives passions la font promptement disparoître. Le penchant à la superstition est une affection plus enracinée encore dans cette nation : on le retrouve quelquefois jusques dans la classe la plus élevée, parce qu'on l'y a gravé de bonne heure et dans l'enfance. Il se trouve néanmoins aujourd'hui un assez grand nombre de gens éclairés qui gémissent des abus d'une dévotion mal entendue, fondée spécialement sur l'ignorance des moines, qui ont beaucoup de crédit dans le pays, et dont le

nombre en 1784 s'élevoit à cinquante mille. Le marquis de Langle croit que les habitans de Madrid sont moins dévots qu'on ne le pense généralement. On y compte douze académies, un jardin de botanique, un cabinet d'histoire naturelle, un observatoire, un collége de médecine et un de chirurgie. La population de cette capitale n'est que de cent quatre-vingt mille ames. Les Espagnols ont conservé jusqu'à nos jours une réputation méritée de patience et de sobriété. Sans vouloir atténuer le mérite de cette dernière vertu, M. Bourgoing l'attribue principalement à leur constitution physique; leur corps nerveux et robuste supporte mieux que les autres peuples de l'Europe la privation de la nourriture. Les productions d'ailleurs, et les fruits de leur territoire contiennent sous un même volume plus de sucs nutritifs qu'ailleurs. Il faut voir le paysan de Catalogne, avec sa figure basanée et brûlée par le soleil, ses cheveux noirs, une taille moyenne et rarement difforme, faire sa moisson dès la fin de mai ou tout au commencement de juin; il est infatigable: dans les endroits où le blé est sujet à la nielle, il y plante la vigne: il transporte des terres jusque sur le sommet des monts les plus escarpés, pour y mettre des plants. Ces rudes travaux sont quelquefois récompensés par d'abondantes récoltes: une des plus considé-

rables, après le vin, est celle qu'il fait des noisettes de l'espèce des avelines. Le Catalan est probe, exact, sobre : tant qu'on lui parle doucement, on le trouve toujours docile ; mais il ne peut supporter d'être maltraité. Les Catalans répugnent à la seule idée d'être domestiques dans leur propre pays : ils préfèrent de le parcourir avec une balle de merceries sur leurs épaules. On les dit excellens dans la cavalerie. Le caractère et les mœurs des Catalans ne ressemblent en rien à ceux des autres parties de l'Espagne, avec lesquels ils ont si peu de communication, qu'il est assez ordinaire en Catalogne d'entendre parler d'un voyage en Espagne, comme on parleroit d'un voyage en France. Le langage même des Catalans n'est pas compris des Espagnols : c'est un dialecte de la langue limousine, qui a beaucoup d'affinité avec le gascon. Les manufactures de Barcelone fournissent à l'Espagne la plus grande partie de l'habillement et de l'armement des troupes. Il s'y fabrique quantité d'étoffes de laine, de mouchoirs de soie, de dentelles de fil et de soie. Si l'on pénètre dans les chaumières de l'Espagne pour en connoître les habitans, on y voit en général une mal-propreté dégoûtante ; leur nourriture, leur habillement, tout y porte l'empreinte de la misère et du besoin. Quoique le pays fournisse du linge

grossier, il est très-cher, et le beau se compte parmi les articles de grand luxe. Il résulte de là que la classe commune du peuple ne change guère de linge que tous les mois. Ce défaut de soin et cette pénurie de linge, occasionnent souvent des maladies cutanées, et une telle multiplication de vermine, que dans les villages, dans les petites villes, et même dans les quartiers des grandes villes, habités par les gens pauvres, les gens mariés ou les voisins sont dans l'usage de s'en débarrasser mutuellement en public : on voit dans les grandes villes des personnes qui en font métier, et qui se chargent spécialement de cette sale recherche. M. Fischer prétend que les palais les plus magnifiques ne sont pas toujours à l'abri de ces insectes. Au reste, le peuple espagnol est hospitalier, rempli de justice et d'équité, d'une générosité qui perce dans toutes ses actions; et la réunion de tant de qualités doit le rendre estimable à tout observateur impartial.

Les Espagnols sont si fidèles à leurs usages antiques, si attachés à leurs costumes, que les mesures que Charles III voulut prendre vers l'an 1760, pour proscrire les longs manteaux et les chapeaux rabattus, donnèrent lieu à une sédition très-grave. L'usage du poignard ne subsiste guère que dans les classes inférieures du peuple, et dans les royaumes de Valence et de l'Andalousie. On a remarqué qu'à Valence les

crimes y ont un caractère de cruauté réfléchie. La fureur des combats singuliers s'y est extrêmement ralentie, mais on voit encore dans l'Aragon et dans la Navarre, *la rondalla*, espèce de défi que se donnent deux troupes de musiciens, qui se battent ensuite à l'arme blanche et à coups de fusil. La funeste passion de la jalousie est fort atténuée aujourd'hui chez eux. Les amans y sont bien encore ombrageux, exigeans, quelquefois même atroces dans leur vengeance ; mais les femmes y jouissent d'une entière liberté. Si elles paroissent encore voilées en public, ce n'est que par coquetterie, pour conserver leurs attraits, et mettre leurs charmes à l'abri du soleil. On y voit peu de maris jaloux.

La physionomie d'une femme espagnole porte l'empreinte de la sensibilité. Sa taille est svelte, sa démarche majestueuse, sa voix sonore, son œil noir et brillant. La vivacité de ses gestes, tout le jeu de sa figure annoncent la trempe de son ame : ses charmes se développent de bonne heure pour se faner très-rapidement. Le climat, des alimens échauffans, l'excès de toute sorte de jouissances et de plaisirs, tout y contribue (1).

(1) M. Fischer trace ici plutôt le tableau des femmes qui habitent les grandes villes d'Espagne, que de celles qui vivent retirées dans les provinces, où comme par-tout les passions ont beaucoup moins d'empire.

Presque toutes les Espagnoles ont la lèvre supérieure velue, marque infaillible de la force de leur tempérament; elles ont aussi les dents gâtées par l'usage immodéré des sucreries.

Un entêtement fanatique pour des pratiques qu'elles croient inhérentes à la religion, et qui cependant sont étrangères à la morale de l'évangile; un orgueil qui veut tout courber sous son empire, une bizarrerie qui n'admet d'autres lois que les siennes, une passion pour la vengeance qui ne connoît rien de sacré, et un grand penchant pour la volupté, sont les qualités peu aimables des Espagnoles; mais tous ces petits torts sont compensés chez elles par une fidélité, un attachement sans bornes, par une force d'ame incroyable, par un héroïsme poussé au plus haut degré : toutes leurs sensations sont violentes, ont un caractère d'énergie et de sublimité qui vous entraîne malgré vous. Avec une imagination fougueuse et des désirs brûlans, l'Espagnole ignore ces charmes et cette douce illusion que le sexe emprunte si bien en France de la délicatesse; elle s'explique là dessus avec une liberté mâle : ses lèvres, ses yeux n'ont rien de chaste, mais son orgueil lui défend d'aller plus loin : les entreprises qu'un homme tenteroit vis-à-vis d'elle, manqueroient leur but par leur air de supériorité : c'est elle qui veut dominer; elle ne

veut pas être choisie : c'est elle qui veut faire le choix. Voilà pourquoi l'homme timide réussit plutôt auprès d'elle, que l'amant le plus passionné et entreprenant. Comme l'orgueil la préserve de toute bassesse, l'énergie de son ame la tient en garde contre l'esprit de légéreté et d'inconstance : elle est donc fidelle dans ses engagemens illicites, mais rien de si onéreux que le titre d'amant d'une femme mariée : c'est une suite d'égards, d'attentions et de soins qui ne finissent point.

M. Fischer s'est plû à peindre en particulier les femmes du royaume de Valence; à la beauté, dit-il, de leur teint, à la couleur de leurs cheveux, à leur charmant embonpoint on les prendroit pour des femmes du Nord; mais leurs graces, leur sensibilité, leur éclat, tout leur ensemble les trahit, et décèle qu'elles sont du Midi. L'homme de même y réunit les avantages des habitans du Nord à ceux des habitans du Midi : il est dur comme un Norwégien, ardent, fougueux comme un Provençal. Les deux sexes se distinguent surtout par la propreté et l'élégance de leur parure. Leur couleur favorite est le bleu. Les étoffes les plus en usage sont les indiennes et les toiles : les jours de cérémonie, les hommes portent un gilet de velours noir et bleu; les femmes ont des corsets de la même étoffe verts ou

roses; mais ce qui rend les femmes de Valence si attrayantes, c'est leur grace, cette vivacité, cette aménité, cette tournure méridionale qui y semble naturelle aux plus simples villageoises.

Tout dans ce pays y annonce la vie et la gaieté. Malgré des travaux pénibles, ils se font un jeu des exercices les plus fatigans, tels que la fronde, le ballon, le mail où l'on emploie une masse ferrée pour lancer la boule, la course, les joûtes sur les bords de la mer, des mâts de cocagne, etc. En 1795, on comptoit dans cette province 932,150 habitans, et 628 villes, bourgs ou villages. On rencontre par-tout dans le pays des danseurs de corde, d'escamoteurs, des histrions qui donnent des représentations d'anciennes farces, qu'ils appellent *autos sacramentales*, où ils font paroître des anges et des diables. Ils ont aussi comme l'Italie, des *trovadoses* ou improvisateurs, qui peignent dans leurs chants les mystères de l'amour avec une chaleur, une vérité qui monte souvent l'imagination de l'auditeur le plus froid; ces espèces de troubadours pleins d'une verve poétique, obtiennent la considération due à leur talent. Le climat de Valence est si beau qu'on rencontre souvent des hommes de quatre-vingts ans, auxquels on en donneroit à peine cinquante : il n'est pas rare d'y entendre

parler d'hommes parvenus à l'âge de cent vingt et cent quarante ans, dont la vieillesse est encore verte et active.

Les Espagnols ont toujours le même goût pour le combat des taureaux ; c'est dans la *plaza mayor* de Madrid qu'ils se donnent : lors des fêtes de la cour, on l'illumine, ainsi que dans les solennités publiques, et alors elle forme véritablement un beau coup-d'œil.

Les plaisirs ordinaires des Espagnols consistent principalement dans leurs danses et leurs jeux. Le *fandango*, de toutes leurs danses la plus usitée, ne se danse qu'entre deux personnes ; les scènes qu'elle offre sont, selon M. Bourgoing, aux véritables combats de cythère ce que sont des évolutions militaires en tems de paix, au véritable dévelopement de l'art de la guerre. M. Fischer parle de celle qu'on appelle le *valero*, et la caractérise ainsi : le fandango étourdit les sens, le valero les transporte ; le fandango peint la jouissance, et le valero la tendresse récompensée. On ne connoît en Espagne, ni les bals publics, ni les mascarades : les bals particuliers, au contraire, y sont très-fréquens.

Il faut, dit M. Fischer, voir exécuter la danse du valero en Andalousie, par un couple bien assorti, dont la figure ne soit effacée que par le

talent ; et l'on oubliera tout ce qu'on a vu dans ce genre, comme étant sans ame et sans expression.

Le climat n'est pas le même dans toutes les provinces, ou royaumes d'Espagne. A Valence, par exemple, le thermomètre de Réaumur se soutient en été entre dix-sept et vingt degrés au dessus de zéro ; dans l'hiver, entre sept et treize, et rarement il descend à trois : la chaleur de l'été n'y est pas comme on voit excessive, elle est tempérée par les vents de mer. Dans la Nouvelle-Castille, c'est-à-dire à Madrid, le climat y est très-variable. Il n'est pas rare, dit M. Fischer, d'y voir faire au vent le tour du compas, dans la même matinée. Cependant l'air y est en général très-léger et très-pur, surtout dans le prado et les avenues de ce jardin. Tant que la canicule dure à Madrid, il semble que ce soit du feu qu'on y respire : aussi, plus la chaleur a été grande, plus l'hiver devient sensible dans une ville où les appartemens sont longs et vastes, mal clos, sans poêles, sans cheminées, où l'on n'a que de tristes brasiers pour résister à l'âpre vent du nord, qui vient des montagnes, et qui fait descendre quelquefois le thermomètre à dix degrés au dessous de zéro.

Swinburne, qui voyageoit en Espagne en 1776, a observé que la température est telle à Barce-

lone, qu'on y mange des petits pois toute l'année : la situation de cette ville lui procure d'ailleurs de toutes parts, les points de vues les plus pittoresques, et en rendent le séjour délicieux aux Catalans. On y voit encore en plusieurs endroits les murs de l'ancienne ville romaine.

La pureté de l'air qu'on respire à Grenade, la douceur de sa température, l'abondance de l'eau qui, dans plusieurs maisons, passe jusque dans les chambres à coucher, rendent le séjour de cette ville extrêmement agréable. Des promenades formées sur les bords enchanteurs du Xenil, ajoutent leurs frais ombrages aux charmes naturels du pays. On y voit croître le mûrier ; la canne à sucre s'y élève à la hauteur de neuf pieds. Mais l'objet qui attire et fixe le plus la curiosité de celui qui voyage dans ces contrées, est *l'alhambra* (1), reste de l'ancien palais des rois maures. Quand, selon Swinburne, on a pénétré dans cet édifice situé sur une haute montagne qui domine la ville, on se croit transporté tout-à-coup dans un château des fées ; c'est un assemblage immense de colonnes, d'arcades, de galeries, de voûtes, la plupart de marbre ou de stuc, chargés d'ornemens de la plus grande

(1) Mot arabe qui veut dire maison rouge, et tire son nom de la couleur des matériaux.

délicatesse. Les plus belles mosaïques, de riches dorures, des peintures qui ont conservé toute leur fraîcheur, décorent une multitude de salles destinées à divers usages ; des eaux limpides distribuées avec goût, des plantations d'orangers, des groupes de fleurs, des points de vue enchanteurs et ménagés avec le plus grand art, ajoutent encore leurs charmes à ce séjour fortuné, et en font un lieu de délices. L'architecture extérieure de ce monument n'a rien de comparable à celle du palais commencé par Charles-Quint, sur cette montagne : la pureté du dessin, l'élégance des ornemens de l'artiste, surpassent de beaucoup tout ce qu'en ce genre on a fait depuis en Espagne. Le royaume de Grenade a soixante-dix lieues de long, sur trente de large. Il renferme les *Alpaxares*, montagnes si élevées, que de leur sommet on découvre les villes de Tanger et de Ceuta en Barbarie. En 1726, l'inquisition, du consentement du gouvernement, s'empara de trois cent soixante familles, qui vivoient tranquillement dans cette province : elle confisqua aussi leurs biens estimés plus de 60,000,000 de France, pour les punir de suivre en secret le culte de Mahomet, religion de leurs pères.

L'Andalousie et les Deux-Castilles produisent des grains au delà de leurs besoins. Dans la Catalogne,

Catalogne, la Navarre, la Galice et les Asturies, l'agriculture y est en vigueur : presque toutes les autres parties de l'Espagne sont mal cultivées ; on attribue cette inertie à deux causes ; au défaut de bras et au droit onéreux et peu politique de *la mesta*, obtenu par les grands propriétaires des troupeaux. Cette société composée de riches monastères, de grands d'Espagne, de particuliers opulens a fait sanctionner, pour leurs troupeaux, le privilége de dévorer, sur quarante toises de largeur, toutes les terres qu'ils traversent. Ces voyages ruineux pour l'agriculture ont lieu deux fois par an : au mois d'octobre, des millions de moutons descendent des monts de la Vieille-Castille vers les plaines de l'Estramadure et de l'Andalousie, et au mois de mai remontent vers les montagnes. Il est aisé de voir les torts et les abus énormes qui résultent de ces promenades bis-annuelles pour le cultivateur. Les meilleures laines sont celles de Ségovie et de quelques autres cantons de la Vieille-Castille, à sept ou huit lieues au levant et au nord de cette ville. Dans la Nouvelle-Castille, la manufacture de Saint-Ildephonse, à deux lieues de Ségovie, fournit des glaces, peut-être moins blanches et moins bien polies que celles de Venise et de Saint-Gobin ; mais nulle part on n'en coule d'aussi grandes.

On voit encore dans une église de Séville la

tombe de Christophe Colomb, sur laquelle on avoit gravé l'inscription suivante qui est d'une simplicité remarquable et bien digne des anciens.... *A la Castille, à l'Aragon, Colomb donna un autre monde* (1).

(1) M. de la Harpe et d'autres historiens prétendent que, comme la Castille seule fit tous les frais du voyage de Colomb, le Nouveau-Monde ne fut découvert et conquis que pour elle. Aussi, pendant toute la vie d'Isabelle, la permission d'y passer et de s'y établir ne fut guère accordée qu'à des Castillans; ce qui n'empêcha point que le roi d'Aragon ne prît tous les honneurs de la souveraineté, quelquefois même sans joindre le nom de la reine de Castille au sien, parce qu'il représentoit son épouse.

Nous croyons faire plaisir au lecteur en lui donnant ici une seconde gravure de Colomb, entièrement conforme à un tableau qu'on voit à Paris, dans le cabinet de M. Durand. Ce tableau d'un des plus habiles maîtres de l'Italie, a été fait à Gênes, patrie de l'amiral : il représente Colomb arrivant de Saint-Domingue, accablé de chagrin et fatigué de l'injustice des hommes, en un mot, tel que son fils nous le dépeint peu de tems avant sa mort, volume premier, page 55. La planche qui est à la tête du tome premier, copie d'une gravure de la bibliothèque impériale, représente Colomb dans sa jeunesse.

CHRISTOPHE COLOMB
de retour de ses Voyages ?.

Gabriel Sculp.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" - NAPOLI

VOYAGE

DU

COMMODORE GEORGES ANSON.

Dès que les Anglais purent prévoir, en 1739, une rupture avec l'Espagne, ils projetèrent d'attaquer les établissemens éloignés de cette couronne, pour lui ôter ses principales ressources, et tarir les retours d'argent qu'elle tiroit de l'Amérique, pour entretenir ses forces; c'étoit un sûr moyen de lui faire désirer la paix. On vouloit envoyer deux escadres, dont l'une iroit attaquer Manille, et l'autre, doublant le cap Horn, se rendroit dans la mer du Sud, attaqueroit les places qui y sont situées, et viendroit se joindre à l'escadre de Manille pour se radouber et recevoir de nouveaux ordres. Georges Anson, écuyer, commandant du Centurion, devoit commander la première, et Cornwal la seconde.

Ce projet audacieux étoit utile et sage : tout annonçoit une grande facilité dans l'exécution : l'ennemi auroit été surpris, et on en retiroit

des avantages immenses ; cependant il ne fut point exécuté. Anson, mandé dès le mois de septembre, arrivé en novembre, se hâta de se pourvoir de tout ce qui pouvoit lui être nécessaire pour un voyage aussi long. Mais, au commencement de l'année suivante, il apprit que ce projet avoit été abandonné. On le consola un peu, en lui annonçant que l'expédition dans la mer du Sud auroit lieu, et que son escadre y seroit employée.

Malgré le changement de destination, l'équipement de l'escadre fut continué avec vigueur ; Anson comptoit s'embarquer, dès qu'il auroit reçu ses derniers ordres qu'il attendoit de jour en jour. Cependant il ne les reçut que le 19 juin. Il partit tout de suite pour Spithead (1) ; mais là, il essuya de nouveaux retardemens. Il lui

(1) Rade près de Portsmouth, premier arsenal de la marine royale anglaise, située sur la Manche, presqu'en face de Dieppe, et à l'ouest du Pas de Calais. Depuis l'incendie de Portsmouth en 1760, les étrangers ne pénètrent plus dans les arsenaux, mais ils parcourent librement les ports. Les principaux sont, Portsmouth, Plimouth, Chatam, Sherness, Woolwich et Deptfort sur la Tamise, près de Londres : les Anglais ont des chantiers pour la construction des vaisseaux, sur toute la côte, dans vingt endroits différens.

manquoit trois cents matelots, et ceux qui devoient les lui fournir les refusèrent d'abord, puis ne lui en donnèrent que cent soixante-dix, dont une partie sortoit de l'hôpital, et les autres n'étoient pas même des matelots. Ses troupes de débarquement devoient être composées d'un régiment et de trois compagnies de cent hommes chacune. Elles ne le furent que de cinq cents invalides externes de Chelsea (2), hommes que leur âge ou leurs blessures mettoient hors d'état de faire le service ordinaire. Il se plaignit en vain : on lui répondit qu'il avoit tort de se plaindre, et il fallut se taire. Encore, au lieu de cinq cents, il n'en reçut que deux cent cinquante-neuf, parce que ceux qui se trouvèrent assez de forces pour échapper à un voyage dont la longueur et le danger les effrayoient, avoient déserté. La plupart de ceux qui restèrent avoient soixante ans, quelques-uns en avoient soixante-dix. En s'embarquant, on voyoit sur leur visage l'indignation qui les pénétroit, de ce qu'après avoir sacrifié leur jeunesse et leur santé au service de leur patrie, on les envoyoit sur la mer traîner une vieillesse languissante, et périr dans des contrées inconnues. Pour suppléer aux invalides qui avoient disparu, on fit embarquer deux

(1) Hôpital des invalides de terre, près Londres.

cent dix hommes détachés de différens régimens de marine, tous soldats novices, qui n'avoient de militaire que l'uniforme, et ne savoient rien de ce qu'ils devoient faire. Ils n'entrèrent que le 8 août, et déjà la saison favorable étoit écoulée. De plus, on joignit la flotte avec celle de l'amiral Belchen, et cent vingt-quatre vaisseaux de transport; c'étoit lui rendre plus difficile la sortie du canal dans une saison voisine de l'équinoxe, où un vent favorable n'est pas ordinairement durable. Ces retards, ces obstacles dissipoient l'idée des monts d'or qu'on espéroit acquérir sur les côtes du Pérou, pour lui faire succéder la crainte d'un voyage dangereux, pendant l'hiver et au milieu des orages. On passa encore quarante jours à Sainte-Hélène (1), à faire de vains efforts pour mettre à la voile : le tems parut favorable le 23 août, et l'on s'efforça de gagner la haute mer; mais le vent changea, et ramena dans la rade dont on venoit de sortir. On fit deux ou trois autres tentatives inutiles, et le 6 septembre le vent fut si violent, que quoique l'on eût amené les vergues et les mâts de perroquet, le Centurion chassa sur ses ancres, et se seroit brisé peut-être sur le Prince-Frédéric, si celui-ci n'avoit chassé avec lui.

(1) Rade à côté de Spithead, et au sud du port de Portsmouth.

Enfin le 9 septembre, Anson reçut l'ordre de partir à la première occasion, avec son escadre seule. Alors il n'attendit qu'un vent plus modéré pour sortir du canal, à la faveur des marées; mais le 12, il lui fut enjoint de prendre sous son convoi la flotte de Turquie, d'accompagner celle d'Amérique aussi long-tems que leurs routes différentes le permettroient. Anson ne changea cependant point de projet, et fit avertir la flotte qui devoit le joindre, pour qu'elle se tînt prête lorsqu'il passeroit devant Torbay. Il l'exécuta le 18 septembre 1740.

C'est ainsi que par des retards successifs, l'escadre vit diminuer son nombre, ses forces et la probabilité du succès; qu'elle fut obligée de doubler le cap Horn dans la saison la plus dangereuse de l'année; que l'ennemi, instruit des projets qu'on méditoit, put les prévenir, et envoyer une flotte à la hauteur de Madère, pour intercepter celle d'Anson. Avec tant d'obstacles à combattre, il est étonnant qu'il ait eu les succès qui accompagnèrent ses entreprises; c'est que le courage et la sagesse les dirigèrent. Richard Walter, chapelain du Centurion, a fait l'histoire de ce voyage mémorable, et c'est lui que nous allons faire parler.

Nous sortîmes de la rade de Sainte-Hélène, malgré les vents contraires; l'escadre consistoit

en cinq vaisseaux de guerre; le Centurion, de soixante pièces de canon et de quatre cents hommes d'équipage, commandé par Georges Anson; le Glocester, de cinquante pièces et de trois cents hommes d'équipage, commandé par Richard Norris; le Severn, de même force que le précédent, commandé par Edouard Legg; la Perle, de quarante pièces et de deux cent cinquante hommes, sous les ordres de Mathieu Mitchel; et le Wager, de vingt-huit pièces et de cent soixante hommes, commandé par Dandy Kidd; on y avoit joint le Tryal, chaloupe de huit pièces et de cent hommes, sous les ordres de John Murray. Deux pinques nous accompagnèrent jusqu'à ce qu'il y eût place dans les vaisseaux, pour y recevoir les provisions qu'elles portoient. Outre l'équipage de ces navires, ils portoient quatre cent soixante-dix hommes, décorés du nom de forces de terre, et commandés par le lieutenant-colonel Cracherode. Telle étoit la flotte qui, avec les vaisseaux marchands qu'elle devoit accompagner et défendre, sortit du canal à la faveur des marées en quarante-huit heures. Le 20 au matin, Anson rencontra la seconde flotte marchande qu'il devoit convoyer, et arbora son pavillon; onze vaisseaux de guerre qui se trouvoient rassemblés le saluèrent, et il donna les instructions nécessaires pour la route

ou pour une action à leurs commandans; le lendemain, nous nous trouvâmes en pleine mer. La Perle devançoit la flotte tous les matins d'environ deux lieues, et revenoit le soir à son poste. Le 25, la flotte destinée pour l'Amérique nous quitta : celle destinée pour la Turquie suivit son exemple le 29. Restés seuls, nous prîmes la route de Madère; mais les vents contraires ne nous permirent de l'atteindre que quarante jours après notre départ de Sainte-Hélène, et cette lenteur, jointe aux mauvais tems, répandirent le découragement parmi nous. Enfin le 25 octobre, nous jetâmes l'ancre dans la rade de Madère.

Cette île est fameuse par ses excellens vins, et est située sous un beau climat, vers le trente-deuxième degré, trente minutes de latitude méridionale. Des montagnes la partagent du levant au couchant; sa côte méridionale abonde en vignobles cultivés avec soin, et est embellie de maisons de campagne. Là est Funchal, la seule de ses villes, située au fond d'une large baie, défendue vers la mer par un rempart élevé, et par un fort placé sur un rocher baigné par la mer; la mer s'y brise avec impétuosité contre la côte bordée de rocs, ce qui obligea de n'employer que des frégates portugaises pour faire de l'eau.

Nous y restâmes une semaine pour nous pour-

voir de vin, d'eau et autres rafraîchissemens. Là, Richard Norris nous quitta pour rétablir sa santé, ce qui occasionna quelques changemens dans les capitaines, qui reçurent leurs instructions pour leurs rendez-vous, en cas de séparation; le premier fut fixé à Saint-Jago, l'une des îles du cap Vert; de là, ils devoient se rendre à l'île Sainte-Catherine, sur la côte du Brésil; c'étoit le 3 novembre. Bientôt nous levâmes l'ancre, et perdîmes Madère de vue.

Anson avoit appris du gouverneur de Madère, que sur la fin d'octobre, il avoit vu au couchant de l'île, sept à huit vaisseaux de ligne, qui chaque jour envoyoient une patache pour découvrir la côte; ils lui avoient paru espagnols. Le commodore envoya une chaloupe, bonne voilière, pour reconnoître l'escadre ennemie : on ne découvrit rien, et nous restâmes dans notre incertitude. Nous ne doutions pas qu'elle n'eût été envoyée pour traverser notre expédition, et elle y auroit réussi en croisant au levant de Madère, au lieu du couchant; car alors, elle nous auroit rencontré, nous auroit forcé de jeter dans la mer des provisions qui nous eussent embarrassés pour combattre, et cela seul suffisoit pour nous obliger à retourner sur nos pas; le combat nous y auroit forcé plus sûrement encore, mais sans doute, l'ennemi avoit su

que nous devions sortir avec l'amiral Belchen, et craignoit de nous trouver encore réunis, et d'être accablé par le nombre. Mais il devoit croire que nous nous séparerions à Madère, et nous ne doutions pas de le rencontrer sur notre route, vers les îles du cap Vert. Nous sûmes dans la suite quel avoit été le sort de cette escadre, et nous croyons devoir le rapporter ici.

Elle fut armée pour s'opposer à notre expédition, et fut mieux armée que la nôtre; son chef étoit Joseph Pizarro : elle étoit composée de l'Asie, vaisseau amiral de soixante-six pièces de canon et de sept cents hommes; du Guipuscoa, de soixante-quatorze canons et sept cents hommes; de l'Hermione, montée de cinquante-quatre canons et cinq cents hommes; de l'Espérance, où l'on comptoit cinquante canons et quatre cent cinquante hommes; du Saint-Etienne, qui portoit quarante pièces et trois cent cinquante hommes; enfin, d'une patache de vingt pièces de canon. Un vieux régiment d'infanterie étoit dispersé dans ces vaisseaux; jointe à deux vaisseaux destinés pour les Indes orientales, elle croisa quelque tems à l'occident de Madère, d'où elle fit voile pour la Plata; elle mouilla dans la baie de Maldonado, et y attendit les vivres nécessaires. Pizarro sut que nous étions

dans l'île Sainte-Catherine, et il se hâta de partir pour doubler avant nous le cap Horn; ce qui suffisoit, selon lui, pour déconcerter nos desseins. Il n'attendit pas même ses provisions, et dans son trajet jusqu'au cap Horn, elle fut quelquefois si voisine de la nôtre, que la Perle ayant pris l'Asie pour le Centurion, s'en approcha jusqu'à la portée du canon, et faillit d'être prise. Pour encourager ses matelots, effrayés d'une navigation dangereuse qu'ils ne connoissoient pas, Pizarro leur avança une partie de leur paie en marchandises d'Europe, et leur permit d'en trafiquer dans la mer du Sud. Il dépassa la hauteur du cap Horn vers la fin de février; mais séparés par les vents, repoussés par les tempêtes, ils tentèrent en vain de le doubler, et ils furent forcés de revenir à la Plata, où Pizarro arriva vers le milieu de mai, avec trois vaisseaux : l'Hermione fut perdue en pleine mer, et le Guipuscoa échoua sur la côte du Brésil. Une famine cruelle désola ces vaisseaux, et des rats s'y vendirent jusqu'à quatre écus la pièce; un matelot coucha quelques jours avec son frère mort, pour profiter de sa ration. L'Asie fut exposée à une conjuration de plusieurs soldats de marine, qui vouloient massacrer tout le reste de l'équipage, afin de jouir seuls de tous les vivres du vaisseau. Un confes-

seur la découvrit, et trois chefs furent punis de mort. Telles furent les fatigues, les maladies qu'ils éprouvèrent, que l'Asie et le Saint-Etienne n'avoient plus que la moitié de leur monde, lorsqu'ils jetèrent l'ancre à Monte-Video (1), et que l'Espérance, plus malheureuse encore, n'avoit plus que cinquante-huit hommes de quatre cent cinquante qu'elle portoit. Le régiment d'infanterie fut réduit à soixante hommes. Pizarro cependant ne perdit point courage : il ne pouvoit trouver de mâts, de vergues, ni d'agrès aux environs de la Plata; il en envoya chercher à Rio-Janeiro; il fit demander deux cent mille écus au vice-roi de Lima, pour ravitailler ses vaisseaux, et les mettre en état de passer dans la mer du Sud; il n'en reçut que la moitié : on amena du goudron, de la poix, des cordages de Rio-Janeiro, mais point de mâts ni de vergues; il donna une bonne somme d'argent à un charpentier pour aller acheter des mâts dans le Paraguay; cet homme s'y maria, et n'en revint plus. Cependant, en faisant servir de vieux mâts, il parvint à mettre l'Asie et le Saint-Etienne en état de tenir la mer, et il mit à la voile au mois d'octobre 1741;

(1) Ville du Paraguay, décrite par M. de Bougainville, tome VII.

mais, en descendant le fleuve de la Plata, le Saint-Etienne toucha, il perdit son gouvernail, et essuya d'autres accidens qui le firent abandonner. Pizarro parvint encore à la hauteur du cap Horn avec l'Asie, et là, une mauvaise manœuvre de ses officiers lui fit perdre ses mâts; il revint donc à la Plata en fort mauvais état, fit raccommoder l'Espérance qu'il y avoit laissée, en donna le commandement à Mindinuetta, qui partit au mois de novembre 1742, et parvint à la côte du Chili, mais trop tard pour y être utile. Pizarro s'y étoit rendu par terre; il revint à Buenos-Aires près de trois ans après, et fit radouber l'Asie pour retourner en Europe. N'ayant point de matelots, il prit de force des habitans de Buenos-Aires, y joignit des prisonniers anglais qu'il avoit en sa puissance, des contrebandiers portugais et quelques Indiens. Parmi ceux-ci était un chef nommé *Orellana*, avec dix des siens. L'Asie mit à la voile en 1745. Tous partoient malgré eux, et ce chagrin, joint à leur humeur cruelle, irritée par de longues infortunes, les rendit féroces envers leurs prisonniers; surtout envers les Indiens, qui résolurent de s'en venger. Orellana savoit l'espagnol, il essaya de sonder les intentions des Anglais, mais ne leur trouvant pas les dispositions qu'il désiroit, il ne s'ouvrit point à eux, et ne se

confia que sur ses intrépides compagnons. Ils se pourvurent de coutcaux flamands dont on se servoit à bord, coupèrent des bandes de cuir dont le vaisseau portoit beaucoup en Europe, et attachèrent de petits boulets à ces lanières; accoutumés à faire tourner rapidement cette arme autour de leur tête, elle devenoit très-dangereuse dans leurs mains. Un jour, un officier laissa Orellana étendu sur le pont, ensanglanté et sans mouvement, pour n'avoir pu grimper au haut du grand mât : cette action cruelle hâta l'exécution de leur projet. Il étoit neuf heures du soir, la plupart des officiers prenoient le frais sur le demi-pont; le corps du navire étoit rempli de bétail; le château de proue étoit garni de monde. Orellana et ses compagnons, nus et armés, viennent sur le demi-pont; on les gronde, ils paroissent céder, mais c'étoit pour donner le tems à quatre d'entr'eux d'occuper les couroirs. Puis Orellana jeta le cri de guerre, et avec six des siens, le couteau à la main, frappe ceux qu'il rencontre; dans peu de momens ils tuent vingt Espagnols, et en mettent autant hors de combat : les officiers fuient dans leurs chambres, dont ils éteignent les lumières; quelques-uns veulent gagner le château de proue par les couroirs, ils sont massacrés à leur passage par les quatre Indiens; d'autres s'élancent dans le corps

du navire, pour se cacher parmi le bétail, et dans les haubans du grand mât. Tout tremble devant les Indiens, tout est dans la confusion, parce qu'on ignore quels sont les attaquans : Orellana est maître du demi-pont, dans un vaisseau monté par cinq cents hommes, et il s'y maintient assez long-tems. La nuit étoit obscure, et les cris des Indiens, les plaintes des blessés, les clameurs de l'équipage, l'ignorance des forces de l'ennemi, troubloient l'imagination : on crut d'abord la conspiration générale. Orellana ne trouvant plus d'ennemis devant lui, et ne pouvant les joindre, fut forcé de rester quelque tems dans l'inaction ; Pizarro profita de cet instant de calme pour parler à ceux qui étoient sur la Sainte-Barbe et entre les ponts ; il sut que les Anglais qu'on avoit craint étoient demeurés tranquilles, et qu'enfin Orellana et ses compagnons avoient seuls part à l'entreprise. On résolut de les attaquer. On chercha des armes à feu, et on ne trouva que des pistolets : ils servirent heureusement. Orellana fut tué, et ses fidèles compagnons ne voulant pas lui survivre, se jetèrent dans la mer, et y périrent.

Echappé à ce danger, Pizarro arriva sur la côte de Galice au commencement de 1746, avec le seul vaisseau de son escadre, qui revint en Europe. Ainsi notre expédition causa en grande partie

partie la perte d'une flotte puissante et bien équipée, et de plus de trois mille hommes. Revenons à notre histoire.

Le lendemain de notre départ de Madère, Anson, considérant que la saison étoit avancée, résolut d'aller droit à l'île Sainte-Catherine, et il en instruisit les autres commandans. Nous ne trouvâmes pas les vents alisés, comme des auteurs expérimentés les annonçoient; leur direction et leur durée nous parurent bien différentes: ils ne furent point constans; souvent des calmes les séparoient, ils soufflèrent de tous les points du compas. Peut-être cette inégalité venoit-elle de notre proximité des côtes du Brésil. Le 16, un des vaisseaux d'avitaillement marqua par un signal qu'il désiroit parler au commandant : on l'attendit; le maître représenta qu'ayant satisfait à son engagement, il demandoit qu'on le déchargeât et le renvoyât. Tous les deux devoient l'être; mais les vaisseaux étoient si embarrassés encore et tiroient tant d'eau, qu'ils auroient pu difficilement prendre à bord toutes les provisions : il fallut donc en garder un; ce fut la pinque Anne; l'Industrie fut déchargée; chaque vaisseau employa sa chaloupe pour y prendre sa portion, puis cette pinque prit la route de la Barbade (1), et fut prise par les Espagnols. Le

(1) Située entre Saint-Vincent et Sainte-Lucie : elle

20, on fit six ouvertures à chaque vaisseau, pour que l'air pût mieux se renouveler entre

---

est la plus ancienne des colonies anglaises dans cet archipel. Elle ne paroissoit pas avoir été habitée, lorsque quelques familles anglaises vinrent s'y fixer en 1627. Les troubles qui suivirent la fin tragique de Charles premier en 1648, y firent passer un grand nombre de nouveaux colons, et cette île, qui n'a que vingt milles de long sur quatorze de large, vit, dit-on, sa population s'élever jusqu'à cinquante mille blancs et cent mille nègres. Des ouragans terribles l'ont dévastée à plusieurs reprises. Bridgtown, sa capitale, totalement incendiée en 1766, se relevoit à peine de ses cendres, lorsqu'un nouvel ouragan la renversa en 1780, et y occasionna la mort de quatre mille trois cent vingt-six personnes. En 1786, il ne s'y trouvoit plus que seize mille cent soixante-sept blancs, huit cent trente-huit mulâtres et soixante-deux mille cent quinze esclaves. Son sol paroît épuisé, et ses produits singulièrement diminués depuis le commencement du dix-neuvième siècle. On croit qu'elle avoit été reconnue en 1521 par Alvarez Cabral, portugais, lorsqu'étant parti pour les Grandes-Indes, il fut poussé sur les côtes du Brésil. La Barbade est entre le treizième et le quatorzième degré de latitude septentrionale : elle est une des Antilles, groupe d'îles qu'on trouve depuis la Floride jusqu'à l'embouchure de l'Orénoque, depuis le onzième jusqu'au seizième degré de latitude septentrionale. Les Antilles prirent d'abord le nom d'*îles Caraïbes*, du nom de leurs premiers habitans, dont les foibles restes partagent encore avec les

les ponts; opération qui soulagea les malades, ils le souhaitoient : la prudence, l'humanité

Anglais la Dominique et Saint-Vincent. M. Edwarts, anglais, qui en 1801 a donné l'histoire des Antilles, prétend que le nombre des blancs à Saint-Vincent va à quatorze cents, et celui des nègres à douze mille huit cents : la moitié de l'île est occupée par les Caraïbes. A la Dominique, il y a douze cent trente-six blancs, quatre cent quarante-six nègres libres, quatorze mille neuf cent soixante-sept esclaves noirs, et environ trente familles de Caraïbes indigènes.

Nous allons faire connoître cette race d'hommes que les Européens y ont trouvé établis, et qu'ils n'ont pu détruire ou soumettre tout à fait.

Quelques voyageurs font descendre les Caraïbes des Galibis, peuples de la Guiane; d'autres assurent qu'ils viennent de la Floride, où on en trouve encore derrière la Géorgie et la Caroline. Ce qu'il y a de certain, c'est que la ressemblance de leur figure, de leurs usages est la même dans toutes les îles qu'ils ont habitées, comme dans celles qu'ils possèdent encore : leur taille ordinaire, dit Labat, est au dessus de la médiocre. Ils sont tous bien faits et bien proportionnés; ils ont les traits du visage assez agréables, il n'y a que le front qui soit un peu extraordinaire; il est plat et comme enfoncé, parce que leur usage est de donner cette forme à la tête des enfans, avec une petite planche fortement liée par derrière; de sorte que leur front est tellement applati, que, sans hausser la tête, ils voient presque perpendiculairement au dessus d'eux. Ils ont tous, les yeux noirs et petits, les dents fort belles, les

demandent que chaque commandant s'occupe de cet objet, duquel dépendent souvent tous les

---

cheveux noirs, plats, longs et luisans, à cause d'une huile qu'ils y mettent le matin. Ils se peignent aussi la figure avec du rocou détrempé dans l'huile du Palma-Christi, de sorte qu'ils ont l'air d'écrevisses cuites. Ils se servent de cette couleur pour préserver leur peau de l'ardeur du soleil, et se garantir des moustiques, qui ont une extrême antipathie pour cette odeur. Quand ils vont à la guerre, ils se font des moustaches et plusieurs raies noires sur le visage et sur le corps. Ils ont ordinairement une petite corde autour des reins, qui leur sert à porter un couteau nu, et à soutenir une bande de toile de cinq à six pouces pour cacher leur sexe. Leur physionomie paroit mélancolique : ils sont bons, mais il faut bien se garder de les offenser, parce qu'ils portent la vengeance à l'excès.

Les femmes caraïbes sont bien faites, quoique plus petites que les hommes ; elles ont un peu trop d'embonpoint : elles ont les yeux et les cheveux noirs, les dents blanches, la bouche petite, la figure ronde, un air gai, riant et modeste. Elles se rocouent la figure comme leurs maris, mais sans moustaches et sans bandes. Leurs cheveux sont liés derrière la tête, avec un petit cordon. Une pagne ondée de rassade, c'est à dire, de grains de verre de diverses couleurs, couvre leur nudité. Elles ont encore des colliers de rassade qui leur pendent sur le sein, avec des bracelets aux poignets et au dessus du coude. L'ornement des hommes est un caracoli, espèce de métal cassant, composé d'argent, de cuivre et d'or, dont ils font des croissans de diverses

succès qu'on peut se promettre : la santé rend les hommes courageux ; les maladies les acca-

---

grandeurs. Ils en portent un à chaque oreille, un autre de même grandeur à l'entre-deux des narines, d'où il bat sur la bouche ; ils en ont enfin un quatrième plus grand d'un tiers que les précédens, qu'ils attachent à la lèvre inférieure qu'ils percent pour cet ornement. Quand ils n'ont pas de caracolis, ils y mettent des pierres vertes ou des plumes rouges, vertes, jaunes et bleues de perroquet : leurs enfans en mettent dans leurs cheveux, et cette parure, dit-on, n'est pas sans agrément.

Le plus grand affront qu'on puisse leur faire, est de les nommer *sauvages*. Ce nom, disent-ils, ne convient qu'aux bêtes farouches. Le mot de *cannibales* ne leur plaît pas davantage, quoiqu'ils mangent encore la chair de leurs ennemis, et qu'ils disent qu'il n'y a point de honte à se venger. Ils s'aiment entr'eux, au point qu'on en a vu mourir de douleur en apprenant que leurs compagnons étoient tombés dans l'esclavage ou sous l'oppression des Européens. Ils ne se consolent pas d'avoir été chassés d'une partie de leurs îles, et souvent ils reprochent cette injustice à leurs vainqueurs ; ils ne s'accoutument pas mieux à leur avarice, et ils ne comprendront jamais comment on peut préférer l'or à des grains de verre et au cristal. Le vol est un grand crime dans leur nation. Ils laissent leurs habitations ouvertes et sans aucune défense. Si on leur enlève quelque chose, ils en sont affligés et en portent une espèce de deuil pendant quelques jours ; ensuite toute leur ardeur est pour la vengeance : un Caraïbe ne pardonne jamais.

blent, la mort les moissonne, et les flottes les plus florissantes deviennent inutiles ou périssent,

---

Ils souillent toujours la victoire par des cruautés réfléchies, et se nourrissent même de la chair de leurs ennemis. Ce qu'il y a de commode avec eux, selon Labat, c'est que dans leur carbet ou maison, leur table est ouverte à tout le monde; on n'a pas besoin d'être invité ni connu : ils ne prient jamais, mais n'empêchent personne de manger avec eux. Leur *pimentade* est du suc de manioc bouilli avec du jus de citron, dans lequel ils écrasent beaucoup de piment; c'est leur sauce favorite pour toute sorte de mets : le sel n'est pas de leur goût. A l'exception des crabes, ils ne mangent rien de cuit à l'eau ; tout est rôti ou boucané. Pour rôtir la viande, ils l'enfilent par morceaux dans une brochette qu'ils plantent en terre devant le feu : quand elle est cuite d'un côté, ils la tournent de l'autre. Si c'est une poule, un perroquet ou un ramier, ils le jettent dans le feu, sans prendre la peine de le plumer ni de le vider. La plume n'est pas plutôt brûlée, qu'ils le couvrent de cendres et de charbons : en le retirant ensuite, ils ôtent aisément la croûte que les plumes et la peau ont formée sur la chair; ils enlèvent le jabot et les boyaux, et mangent le reste sans autre préparation. Leur exemple, dit le père Labat, dominicain, qui en 1694 a mangé quelquefois avec eux en qualité de missionnaire, m'a fait goûter plusieurs fois de ce rôti : je l'ai toujours trouvé tendre, plein de suc et d'une délicatesse admirable. C'est, dit-il, un spectacle fort amusant que cette bande de Caraïbes accroupis sur leur derrière comme des singes, man-

faute de bras, pour les manœuvres ou pour les combats.

---

geant avec un vif appétit, sans prononcer un seul mot : ils se lèvent aussi librement qu'ils se sont assis. Ceux qui ont soif vont boire de l'eau, quelques-uns se mettent à fumer, d'autres se jettent dans leurs hamacs, et le reste entre en conversation. Les femmes, qui ne mangent pas avec leurs maris suivant l'usage de cette nation, viennent nettoyer le lieu où l'on a mangé, et toutes ensemble passent avec les enfans dans une espèce de cuisine, où elles mangent dans la même posture que les hommes, et d'aussi bon appétit.

Leurs maisons ou *carbets* ont quelquefois soixante pieds de long sur vingt-cinq de large, à peu près dans la forme d'une halle : le toit en est de feuilles de palmier. Le père Labat, qui y est entré souvent, dit que celles des chefs ou capitaines renferment plusieurs pièces. Il y en a une qui sert de cuisine et à faire la cassave, une autre pour les femmes et les enfans, destinée aussi pour faire des nattes, des hamacs, des paniers. Il en a vu où le maître avoit un coffre, un fusil, un pistolet, un sabre : les arcs, les flèches, les massues y étoient en grand nombre, proprement attachés aux chevrons du carbet. Ils empoisonnent leurs flèches avec le mancenilier, et en les imbibant avec le lait visqueux qui sort de cet arbre. Les hamacs des Caraïbes sont une pièce de grosse toile de coton de six à sept pieds de longueur sur douze à quatorze de large, dont chaque bout est partagé en cinquante ou cinquante-cinq parties enfilées dans de

Nous passâmes la ligne le 28, poussés par un vent frais. Le 2 décembre, nous aperçûmes un

---

petites cordes qu'on nomme *rabans*: ces cordes sont en coton, bien filées et bien torses, chacune de deux à trois pieds de longueur; elles s'unissent ensemble à chaque bout pour former une boucle, à laquelle on passe une plus grosse corde qui sert à suspendre le hamac à deux arbres ou à deux murs. Tous leurs hamacs sont rocoués, parce qu'ils leur donnent cette couleur avant d'en faire usage, et parce qu'étant rouges eux-mêmes, ils la leur communiquent encore en y dormant. Les Caraïbes laissent à leurs femmes le soin de faire leurs hamacs, et de les peindre. Labat dit qu'il en obtint un d'un Caraïbe qui, après lui avoir servi dix ans et avoir passé souvent à la lessive, n'étoit pas plus usé, ni plus décoloré que le premier jour. Ces lits sont très-commodes; on peut les porter par-tout avec soi; on y dort plus au frais; on n'a besoin ni de draps ni d'oreillers, et ils n'embarrassent point une chambre, parce qu'on peut les plier quand on cesse d'en avoir besoin.

On a remarqué une grande antipathie entre les nègres et les Caraïbes. Tout ce qu'on a tenté pour les instruire et leur faire connoître la morale de l'évangile, est resté presque sans effet, de l'aveu même des missionnaires. Ils sont indolens et fantasques à l'excès. On connoît trois points sur lesquels ils ne sont rien moins qu'indifférens. Ils poussent la jalousie jusques à tuer leurs femmes au moindre soupçon. Il n'y a point de peuple dans les Deux-Indes, qui pousse aussi loin la vengeance. Si, au milieu de

navire, et nos plus petits vaisseaux le poursuivirent sans gagner du chemin sur lui; il fallut

---

leurs plaisirs, un Caraïbe se souvient d'avoir reçu une injure, il se lève, va par derrière son ennemi, lui fendre la tête d'un coup de massue, ou le percer à coups de couteau. Si l'ennemi est tué et qu'il n'ait pas de parens pour le venger, l'affaire est finie; s'il en a, ou que la blessure ne soit pas mortelle, le meurtrier change de domicile et de pays.

Les naturels de Saint-Domingue et des autres Grandes-Antilles, dont le nombre, suivant las Casas, s'élevoit à six millions, et dont, selon les missionnaires et même M. Edwards, il ne reste point aujourd'hui la moindre trace (*), n'avoient rien de commun avec les Caraïbes, dans leur caractère physique et moral. Les Indiens de Saint-Domingue, avec plus d'élégance, plus de proportion dans leurs formes, une plus haute élévation dans la taille, avoient moins de vigueur que les Caraïbes.

On a vu, tome I, page 17, que le bon roi Guacanagari réclamoit les secours de Colomb pour vaincre les Caraïbes, qu'il disoit les plus cruels des hommes. A travers des traits durs et grossiers, on apercevoit au contraire, dans la physionomie des insulaires de Saint-Domingue, l'expression de la douceur et de la bonté. Tous les Espagnols qui y sont arrivés avec Christophe Colomb et son fils, les ont représentés

(*) Ces peuples doux, bons, hospitaliers, ne seront plus connus que par l'histoire : le fer des Européens en a anéanti la race, depuis près d'un siècle.

l'abandonner; nous le revîmes deux jours après, mais la nuit survint avant qu'on pût l'atteindre, et il nous échappa. Nous en fûmes d'autant plus fâchés, que nous craignions que ce ne fût une barque d'avis; nous en fûmes consolés dans la suite, lorsque nous apprîmes que ce navire étoit un paquebot anglais, destiné pour l'île de Sainte-Hélène.

Le 10, sous le 10° de latitude méridionale et le 34 1 de longitude, nous trouvâmes fond d'abord à trente-sept brasses, puis à quatre-vingt-dix, et bientôt nous n'en trouvâmes plus; c'étoit peut-être le bord de ce banc marqué sur les cartes, sous le nom d'*Abrolhos*: deux jours après, nous parlâmes à un brigantin portugais, qui nous dit que nous étions à trente-quatre lieues du cap Saint-Thomas et à quarante du cap Frio (1), dont nous croyions être éloignés d'une distance double. Nous changeâmes de route, et nous eûmes tort; car nous reconnûmes dans la suite que notre estime étoit plus exacte que celle du Portugais. Nous ne tardâmes pas à trouver

---

sans cesse comme le peuple le plus doux de l'espèce humaine. L'amiral nous en a transmis des traits assez remarquables. (Voyez la relation de son voyage, tome I, pages 16 et suivantes.)

(1) Voyez la carte de l'Amérique méridionale.

le courant violent qui suit la côte du Brésil, faisant quelquefois dix à douze lieues en vingt-quatre heures, et s'étendant jusqu'au delà de la Plata; ces courans violens viennent-ils des eaux accumulées par les vents alisés, et repoussées par les côtes? c'est ce qui n'est pas déterminé.

Déjà nous étions impatiens de voir la terre, et nos malades nous la faisoient vivement désirer; un grand nombre étoit hors d'état de manœuvrer; des fièvres chaudes annoncées par des symptômes terribles accabloient l'équipage, et plusieurs en étoient morts; aussi fûmes-nous charmés quand le 18, nous découvrîmes les côtes du Brésil. Elles nous parurent hautes et montueuses; quand nous les vîmes, nous en étions à dix-sept lieues : vers le midi, nous distinguâmes un pays plus bas, que nous crûmes être l'île Sainte-Catherine; ce l'étoit en effet, et le lendemain un vent du midi nous fit passer entre cette île et celle d'Alvoredo : nous marchions, la sonde à la main; et nous jetâmes l'ancre à cinq heures du soir, à une lieue de l'île Sainte-Catherine, à deux de celle d'Alvoredo : notre escadre avoit jeté l'alarme sur la côte; les forts arborèrent leur pavillon, et le canon se fit entendre; mais nous dissipâmes cette frayeur en demandant un pilote-côtier : il vint, et nous conduisit dans une baie du Continent, nommée *Bon-Port*, et le

lendemain au delà des deux forts de l'île, ayant l'île du Gouverneur vers le nord, et celle de Saint-Antoine au sud.

Nous nous hâtâmes d'envoyer nos malades à terre, où l'on dressa deux tentes, l'une pour eux, l'autre pour ceux qui devoient les soigner. Le Centurion en avoit quatre-vingts, et les autres n'en avoient pas moins, dans la proportion de leur nombre; on nettoya les navires, on les parfuma, on inonda les ponts de vinaigre pour en chasser la mauvaise odeur et la vermine devenues insupportables; puis nous les calfatâmes, nous raccommodâmes les agrets; nous allâmes chercher du bois et de l'eau. L'île a, dit-on, neuf lieues de long, sur deux de large : elle est sous le vingt-septième degré trente-cinq minutes de latitude méridionale : les terres en sont assez hautes, mais obscurcies par celles du Brésil, bien plus hautes encore; ce qui fait qu'on ne la découvre qu'à dix lieues de distance : de petites îles qui l'environnent la font distinguer. L'entrée du port a presque deux lieues de large; trois forts et une batterie la défendent. Le sol y produit de lui-même plusieurs sortes de fruits : une forêt d'arbres toujours verts le couvre, et ils sont si entremêlés de ronces, d'épines et d'arbrisseaux, qu'elle en est impénétrable : quelques sentiers la traversent; on a défriché quelques cantons le long

du rivage, du côté du Continent : une odeur admirable y est répandue par des arbres et des arbustes aromatiques ; on y recueille presque sans soins l'ananas, la pêche, le raisin, l'orange, le limon, le citron, le melon, l'abricot et la banane : les oignons et les patates y sont abondans et d'un grand usage pour les vaisseaux ; mais les autres vivres n'y sont ni bons ni en grande quantité : les bœufs y ressemblent à des buffles, la chair en est mollasse et désagréable au goût, peut-être parce qu'ils se nourrissent de calebasses sauvages : les faisans n'y sont pas d'une grande délicatesse ; on y trouve encore quelques singes et des perroquets : les petites anses sablonneuses du port fournissent des poissons exquis et donnent des facilités pour les prendre. L'eau y est excellente, et se conserve bien : elle travaille d'abord dans les bariques, devient puante, se couvre d'une écume verdâtre ; mais peu de jours après, l'écume tombe, et l'eau demeure douce et claire comme le cristal.

Ces avantages sont balancés par des inconvéniens : l'air, arrêté par des forêts et les montagnes, ne s'y renouvelle pas, et les vapeurs qui s'élèvent d'un sol gras et d'une multitude de végétaux pourrissans le corrompent : un épais brouillard la couvre tous les matins, le vent de mer et le soleil ne le dissipent qu'avec peine. L'air y est

étouffé, humide et mal sain, il procure des fièvres: le jour, des moustiques vénimeux y tourmentent, la nuit ils sont remplacés par de petites mouches presque invisibles, dont le bourdonnement incommode, et les piqûres causent des insomnies. Elle est intéressante pour les vaisseaux qui veulent passer dans la mer du Sud; mais, sous ce rapport même, elle n'est plus ce qu'elle a été. D'abord, elle fut l'asile des brigands et des vagabonds du Brésil, qui se disoient sujets du vice-roi, qui élisoient un capitaine; mais ils étoient indépendans, en effet. N'ayant point d'argent, ils ne tentoient l'avidité d'aucun gouverneur; et l'abondance de leurs provisions y appeloit des vaisseaux qui leur fournissoient des habits, en échange de leurs richesses naturelles.

Telle étoit la situation de cette île, lorsqu'au commencement de ce siècle, on découvrit que le Brésil renfermoit de l'or et des diamans; l'or dans des montagnes peu éloignées de Janeiro, les diamans plus avant dans le pays. Des soldats portugais, chargés d'une expédition contre les Indiens, remarquèrent que les habitans se servoient d'or pour faire leurs hameçons; on sut qu'il se trouvoit dans le sable et le gravier du lit des torrens; et on apprit à l'y chercher quand l'eau est écoulée: la quantité d'or s'est augmentée journellement, parce qu'on a découvert

d'autres lieux où il abondoit: on dit qu'une croûte d'or s'étend dans tout le pays, à vingt-quatre pieds de profondeur, mais qu'elle n'est pas assez épaisse pour payer les frais du travail. On se borne à le chercher dans le lit des rivières dont on détourne le cours, ou dans ceux des torrens desséchés. On y trouve encore de l'or dans de gros rochers dont on détache des morceaux, mais sans y creuser des mines : ce sont des nègres esclaves qu'on emploie à ce travail : chacun doit à son maître un huitième d'once d'or par jour; s'il en trouve davantage, il est pour lui. Par cet arrangement, les plus diligens, ou les plus heureux ont pu acheter leur liberté, avoir eux-mêmes des esclaves, et vivre dans l'abondance. Souvent ils demeurent esclaves, mais n'en sont pas moins riches. Le quint, que le roi retire de tout l'or trouvé dans le Brésil, monte environ à 6,750,000 liv.; on en retire donc annuellement pour plus de 33 millions; et celui qui en sort par échange ou par contrebande, monte probablement encore au tiers de cette somme.

Les diamans y furent trouvés plus tard que l'or; il n'y a guères que vingt ans qu'on en transporte en Europe; on les trouve aussi dans le lit des rivières et des torrens : avant qu'on les connût, on les jetoit avec le sable et le gravier; un homme soupçonna que ce pouvoit être des espèces

de diamans ; on ne pouvoit croire que ce qu'on avoit méprisé si long-tems, fût d'un aussi grand prix qu'on l'assuroit. Un gouverneur s'en servoit au jeu, en guise de jetons; mais, quand d'habiles joailliers eurent confirmé que ces cristaux étoient des diamans qui ne le cédoient à ceux de l'Orient, ni en éclat ni en dureté, l'empressement fut extrême pour en chercher. On prévit que le prix alloit en baisser extraordinairement, que des fortunes en seroient renversées ; et le roi, pour obvier à ces inconvéniens, érigea une compagnie à qui l'on donna à haut prix le droit exclusif d'en chercher : il lui est défendu d'employer plus de huit cents esclaves à ce travail ; et, pour empêcher les contraventions et la contrebande, on dépeupla une ville, toute une province, et six mille habitans qui s'y trouvèrent furent obligés de s'établir ailleurs.

Cependant l'avidité de l'or eut plus de pouvoir que celui d'étendre son empire ; il s'étoit formé dans le Brésil une espèce de république composée de Portugais, mais qui méprisoit les ordres et l'autorité de la cour de Lisbonne. Son territoire étoit environné de montagnes, et la facilité de s'y défendre fit qu'on ne tenta pas de la soumettre. Mais, dès qu'on sut que le pays abondoit en or, on brava tout pour le subjuguer, et on y parvint, quoiqu'avec peine ; tel fut le sort de la république

république des Paulistes, dans le gouvernement de Saint-Paul : l'île Sainte-Catherine eut le même destin, parce qu'elle fait face à une partie du Continent arrosé par des rivières qui roulent de l'or dans leurs eaux, et que son port étoit un des meilleurs qu'il y eût sur cette côte : on y a donc nommé un gouverneur, homme avide, instruit de tous les moyens de s'enrichir, qui nous tracassa, nous retarda, nous trahit pour accroître ses revenus. Tel étoit *Jose Sylva de Paz*.

Depuis notre arrivée à cette île, nous vivions tous de viande fraîche : nos travaux se hâtoient, car la saison s'avançoit; et nous espérâmes quelque tems que notre séjour pourroit n'être que de quinze jours; mais le grand mât du Tryal qui se trouva fendu, nous força d'y rester plus long-tems : pour abréger, on crut devoir se borner à le fortifier par deux jumelles : son mât de misaine étoit hors de service; mais on ne put trouver d'arbre dans le bois qui pût le remplacer; il fallut se borner encore à le fortifier de la même manière : on fit aussi caréner ce petit vaisseau.

Le 27, on découvrit une voile au large; ce pouvoit être un vaisseau espagnol, et l'on détacha une chaloupe armée pour s'en assurer, avant qu'il fût sous le canon du fort : c'étoit un brigantin portugais. Cette visite parut au gouverneur une

offense, une violation des traités, et par d'autres accusations encore, il voulut nous intimider assez pour nous empêcher de visiter de nouveau ce navire, par lequel il faisoit la contrebande avec les Espagnols, et les informoit de notre état et de nos forces : il réussit dans son projet. Cependant il s'écoula près d'un mois, avant que le Tryal fût réparé; on fit des réparations dans les autres vaisseaux; on en assura les mâts par des nouveaux haubans; on fit descendre à fond de cale les plus grosses pièces de canon, pour que les vaisseaux travaillassent moins lorsque le vent seroit violent. Dès que tout fut prêt, les tentes furent abattues, et les malades revinrent à bord; leur nombre s'étoit augmenté, et il en étoit mort plusieurs; ce qui prouve encore que l'air est mal sain aux environs du port. Les capitaines reçurent leurs ordres sur tous les lieux de ralliement, jusqu'aux côtes de la Chine; et le 18 janvier 1741, nous levâmes l'ancre, et nous quittâmes sans regret une île dont l'air, les rafraîchissemens, l'hospitalité n'avoient pas répondu à notre attente.

C'étoit le dernier port ami où nous devions toucher : il ne nous restoit à parcourir que des côtes ennemies ou désertes, et nous allions être exposés à des climats rigoureux, où les rafales et les tempêtes sont fréquentes. Notre premier

rendez-vous indiqué étoit le port de Saint-Julien, décrit par Narborough ; là, nous devions faire notre provision de sel ; là, nous devions nous attendre dix jours, en cas de séparation : ce terme écoulé, on devoit continuer sa route par le détroit de le Maire, doubler le cap Horn, passer dans la mer du Sud, où le premier rendez-vous des vaisseaux étoit l'île Nuestra Sennora del Socorro, et le second, celle de Juan Fernandez, où ils pourroient faire du bois et de l'eau ; où, si le Commodore n'étoit pas arrivé, ils devoient reconnoître pour chef le premier officier en rang qui se trouvoit parmi eux ; celui-ci devoit rester dans ces mers aussi long-tems qu'il le pourroit, puis gagner la Chine, et de là l'Angleterre. Après ces arrangemens, nous mîmes à la voile : cinq jours après, nous fûmes accueillis d'une tempête violente, pendant laquelle nous fûmes enveloppés d'un brouillard épais qui nous fit perdre de vue l'escadre. Lorsque le brouillard fut dissipé, nous revîmes tous nos vaisseaux, excepté la Perle, qui ne nous rejoignit qu'un mois après. Le Tryal avoit perdu son grand mât, et nous allâmes à son secours : le Gloucester le prit à la toue. Nous continuâmes notre route au sud, aidés des courans. Parvenus au delà de la latitude de Rio de la Plata, nous trouvâmes fond le long de la côte des Patagons, tantôt sur un sable fin, noir et

gris, tantôt sur un gros sable mêlé de coquilles, quelquefois sur de la vase ou sur des cailloux. Le cap Blanc est la partie la plus remarquable de cette côte. Le 18 février, nous découvrîmes une voile que la Severn et le Gloucester poursuivirent : nous fîmes signal à la première de rejoindre l'escadre, laissant le Gloucester continuer à chasser le vaisseau qui fit force de voiles pour s'éloigner. Cependant on l'atteignit, et l'on fut étonné de reconnoître la Perle prête à combattre l'ennemi. Elle vint nous joindre, et nous apprendre que son capitaine étoit mort le 13 janvier ; que dix jours après, elle avoit vu une escadre de cinq vaisseaux, qu'elle avoit prise pour la nôtre ; que le vaisseau amiral portoit au grand mât un pavillon rouge semblable à celui du Centurion ; qu'on s'étoit enfin aperçu de l'erreur, et avoit forcé de voiles pour s'échapper, hasardant même de passer sur un endroit où la mer étoit écumante : l'un des vaisseaux ressembloit si fort au Gloucester, qu'on avoit cru se tromper encore aujourd'hui, et être poursuivi par l'ennemi. Ces nouvelles nous pressoient de continuer notre route ; mais le Tryal ne pouvoit doubler le cap Horn sans être réparé, et il fallut se résoudre à perdre encore quelques jours dans le port de Saint-Julien, où nous mouillâmes le jour après, sur les six heures du soir.

Dès que nous y eûmes jeté l'ancre, les charpentiers se mirent à l'ouvrage : on éleva un nouveau grand mât et un mât d'artimon, plus courts que ceux qu'il avoit ; ce qui sauva ce vaisseau, qui les avoit d'abord trop élevés pour des mers orageuses ; jamais il n'auroit pu les soutenir, et si ces mâts s'étoient rompus dans le voisinage du cap Horn, le vaisseau étoit perdu, sans que nous eussions pu le secourir. On examina ensuite si l'on ne pouvoit point renvoyer la pinque Anne ; mais il fut jugé impossible aux autres vaisseaux de se charger de ses provisions ; on la garda donc encore, et les autres vaisseaux, pour être mieux en état de combattre, la chargèrent de tout ce qui les embarrassoit.

La côte des Patagons comprend la partie de l'Amérique, au midi des pays possédés par les Espagnols, jusqu'au détroit de Magellan : dans toute cette côte de quatre cents lieues d'étendue, on ne trouve pas un seul arbre assez gros pour en faire un manche de couperet ; mais elle abonde en pâturages ; des dunes la bordent : au dedans est un terrain léger et graveleux, entremêlé d'espaces stériles, et de touffes d'une herbe épaisse et longue qui nourrit beaucoup de chevaux et de bœufs sauvages ; les Indiens et les Espagnols viennent chasser ces derniers, armés d'une lance dont le fer forme un angle droit avec le manche :

ils coupent le jarret à la bête, et l'abandonnent pour en poursuivre une autre : ces animaux languissent sans pouvoir ni s'éloigner, ni mourir, jusqu'à ce que les chasseurs viennent les écorcher. Si l'on veut en avoir sans blessures, pour servir dans les champs, on se sert de laes de cuir; deux chasseurs enlassent l'animal en sens contraire, l'un par les cornes, l'autre par les jambes de derrière; puis ils le renversent, on le lie et on l'emmène. Ils prennent les chevaux de la même manière; on assure même qu'ils s'en servent avec succès contre le tigre.

Après avoir pris le cuir et le suif des bœufs, quelquefois encore la langue, on abandonne le reste aux oiseaux carnassiers, et à d'autres animaux voraces : parmi ceux-ci sont des chiens, issus des chiens domestiques des Espagnols; on y en voit des milliers ensemble qui n'osent attaquer le bétail quand il est en troupes, mais se nourrissent des restes que les chasseurs leur laissent ou de bêtes égarées. Les chevaux y sont excellens et à bon marché; les meilleurs ne coûtent qu'un écu : leur chair est bonne à manger. Ces animaux pourront remplir un jour toute la vaste étendue de cette partie de l'Amérique méridionale : mais cette terre manque d'eau douce, et la terre y est imprégnée de sel et de nitre. On y trouve encore des au-

truches, animal défiant, et que sa course rapide dérobe à l'avide chasseur : la côte est habitée par d'immenses troupes de veaux marins (1) et d'oiseaux de mer, dont le plus singulier est le pingoin, qui est de la taille d'une oie, a le bec étroit, et des moignons au lieu d'ailes : ils nagent et ne volent pas; ils se tiennent droits, et ressemblent de loin à des enfans parés d'un tablier blanc.

Il y a peu d'habitans sur la côte orientale, et nous n'y en avons point vu : vers Buenos-Aires, ils sont nombreux, et incommodent les Espagnols par leur avidité et leur courage; ils sont devenus d'excellens hommes de cheval. L'histoire d'Orellana prouve qu'ils sont redoutables : là, le climat est plus doux, le sol plus

(1) Les veaux marins dont parle ici Anson, ont été déjà décrits par Dampier, tome IV, page 172, et Woode Rogers, même volume, page 353 : les navigateurs appellent ces amphibies tantôt veaux marins, chiens marins, vaches marines, chevaux marins; les naturalistes ne les connoissent que sous le nom de *phoques*, et en distinguent plusieurs espèces. Voyez le Buffon de Sonnini, tome XXXIV, page 1 et suivantes. Ces amphibies, très-communs dans la mer du Sud et dans l'île Juan Fernandez, se trouvent aussi, selon Frédéric Martens, au Spitsberg et au Groenland; Martens les y a vus en 1671.

varié, les terres plus étendues. Peut-être même les habitans qu'on a vus sur les rives orientales, venoient-ils de la côte occidentale, dont la distance n'est guères que de cent lieues. Celle-ci a moins d'étendue, parce qu'elle est bornée par la chaîne des Andes, dont les branches s'étendent jusqu'à la mer : des rochers la rendent dangereuse.

Dès que nous fûmes arrivés dans le port, nous cherchâmes le marais salant, afin d'y amasser du sel pour l'usage de l'escadre. Narborough (1) dit qu'il y en a beaucoup, et qu'il étoit blanc et fort bon : nous y en vîmes peu et de chétive apparence, peut-être qu'une saison trop pluvieuse le dissout et le salit. Il fallut aussi nous en contenter. Nous y trouvâmes aussi des chevrettes, qui donnent à la mer une couleur rouge de sang. Bientôt le Tryal fut réparé, et nous pensâmes à notre départ. Mais, avant de mettre à la voile, on tint un conseil de guerre, où le Commodore proposa d'attaquer en arrivant Baldivia, forteresse du Chili, où l'on pourroit caréner et radouber les vaisseaux de l'escadre : la proposition fut approuvée : on convint de s'at-

(1) Célèbre marin qui a parcouru, vers l'an 1600, le détroit de Magellan et la mer du Sud. La relation de son voyage est très-estimée.

tendre dix jours devant l'île de Nuestra Sennora del Socorro en cas de séparation, puis de croiser durant quinze jours devant Baldivia, et si l'escadre ne pouvoit s'y rassembler, de gagner l'île de Juan Fernandez. On ordonna aux capitaines de ne s'éloigner jamais du Centurion de plus de deux milles; et s'ils s'éloignoient davantage par négligence, ils en répondoient à leurs périls et fortunes. Après ces dispositions, l'escadre mit à la voile le 27 février, à sept heures du matin; mais le Gloucester ne put dégager son ancre, et pour nous joindre le lendemain matin, il fut obligé de couper son cable. Nous comptions trouver l'escadre de Pizarro sur notre route, et c'étoit cette persuasion qui avoit fait ordonner aux capitaines de tenir toujours leurs vaisseaux rassemblés; car, d'ailleurs le parti le plus sûr pour doubler avec facilité le cap Horn, étoit d'ordonner à chaque vaisseau de gagner le rendez-vous le plus vîte qu'il seroit possible, sans se mettre en peine d'attendre les autres.

Jusqu'au 4 de mars, le vent fut foible, le tems couvert, et la sonde donnoit quarante à cinquante brasses de sable noir et gris. Ce jour, nous vîmes le cap des Vierges, qui forme au nord l'embouchure du détroit de Magellan; il est bas, plat, et se termine en pointe : nous en étions à sept lieues; le tems étoit clair et serein; de petites

brises de vent annonçoient du calme, et les capitaines profitèrent de ce moment pour rendre visite au Commodore : ils y étoient encore lorsqu'une flamme soudaine sortit du Gloucester, d'où s'éleva bientôt une épaisse fumée. Tout fut en alarme à cette vue ; mais bientôt la fumée et les craintes disparurent : on sut qu'une étincelle sortie de la forge avoit mis le feu à des matières combustibles, et à de la poudre qu'un officier préparoit pour le combat auquel on s'attendoit. Le beau tems fut aussi de courte durée ; la nuit fut orageuse, et le lendemain nous fûmes obligés de plier les voiles, et de rester avec la misaine boursée. Le jour suivant nous pûmes remettre les voiles ; et nous fîmes route au sud ; nous découvrîmes le matin la Terre de Feu, dont la vue n'est pas agréable. Ce sont de hautes montagnes couvertes de neige. Nous espérions passer le détroit de le Maire le lendemain, et pour nous préparer aux climats orageux, nous mîmes des voiles neuves. Nous reconnûmes que Frezier avoit donné une bonne vue de cette partie de la Terre de Feu ; mais il n'a pas donné celle de la Terre des Etats, ce qui nous mit dans l'incertitude pour trouver l'embouchure du détroit, et nous obligea de suivre la côte. La Terre des Etats est encore d'un aspect plus noir et plus triste que celui de la Terre de Feu : elle n'offre

que des rochers inaccessibles, hérissés de pointes d'une hauteur prodigieuse, perpendiculaires, et couverts d'une neige éternelle suspendue au milieu des précipices qui les environnent : des crevasses qui semblent avoir été formées par des tremblemens de terre, paroissent pénétrer jusqu'aux racines des monts. Nous entrâmes dans le détroit le 7 mars, avec un beau tems et un vent frais; aidés comme par une forte marée, nous le passâmes en deux heures, quoiqu'il ait sept à huit lieues de long. Ici commence la mer Pacifique; elle ne nous présentoit qu'une mer ouverte, de riches contrées, des espérances brillantes, des succès qui alloient récompenser nos travaux : l'or du Chili, l'argent du Pérou se rassembloient en idée sur nos vaisseaux : nous étions loin de croire que ce jour étoit le dernier jour agréable pour la plupart d'entre nous.

Tous les vaisseaux n'étoient pas encore hors du détroit, que le ciel serein se couvrit et nous annonça une tempête prochaine : le vent sauta au sud, et souffla par rafales si violentes qu'il fallut ployer une partie de nos voiles; la marée nous poussoit à l'est avec tant de vîtesse, que ce fut un miracle que le Wager et l'Anne, qui formoient l'arrière-garde, ne fussent pas cent fois brisés contre les rochers : toute l'escadre fut jetée au loin, de manière que nous nous trou-

vâmes le lendemain à sept lieues au levant de la Terre des Etats. Jusqu'alors on avoit traité d'exagérations les difficultés que les voyageurs précédens disoient avoir trouvées à doubler le cap Horn; nous commençâmes à croire qu'il n'avoient dit que la vérité. Depuis ce jour, le tems fut toujours orageux; les vagues étoient si hautes et si courtes, elles causoient un roulis si violent, que plusieurs de nos gens furent tués ou blessés contre le tillac ou les côtés du vaisseau, quelque soin qu'on prît de se bien cramponner : après un vent violent, l'air sembloit tranquille, nous déployions nos voiles, mais à peine l'étoient-elles, qu'un ouragan tomboit sur nous et les mettoit en pièces; des pluies froides et la neige couvroient nos agrès de glace, rendoient la manœuvre pesante et pénible, les cordages cassans, les membres engourdis. Les marins les plus expérimentés étoient étonnés, et avouoient n'avoir encore rien vu de semblable; nous avancions fort peu, notre vaisseau puisoit beaucoup d'eau. Le 18 mars le froid devint excessif, et le vent déchira notre voile de perroquet. Le tems fut moins mauvais les jours suivans, quoique les vagues ne diminuassent point : le vaisseau travaillé par elles, s'étoit entr'ouvert dans ses œuvres mortes, il faisoit eau par toutes ses coutures; personne n'étoit à sec dans son lit,

et il ne se passoit pas deux nuits que quelqu'un ne fût obligé de s'échapper promptement, pour éviter un déluge d'eau qui venoit l'inonder.

Le 23, nous essuyâmes une tempête effroyable; notre vergue de perroquet et les ralingues de la grande voile furent rompues, la voile même fut mise en lambeaux, et jetée en partie dans la mer : toute l'escadre mit à la cape, le vent s'appaisa; les charpentiers, les matelots réparèrent le désordre, et nous avançâmes pendant vingt-quatre heures par un vent frais et modéré; mais bientôt il s'éleva un ouragan plus terrible encore que n'avoit été la tempête. Nous nous trouvâmes trop éloignés du reste de l'escadre, et craignîmes de nous en séparer : n'osant mettre aucune voile, nous fîmes une manœuvre pour ralentir notre course; elle nous réussit, mais nous coûta un de nos meilleurs matelots; il tomba dans la mer, et quoiqu'elle fût dans une agitation extraordinaire, nous le vîmes nager avec vigueur, sans que nous pussions lui tendre aucun secours : nous le perdîmes de vue, nageant toujours et luttant contre les vagues, d'une manière à nous faire croire qu'il resteroit long-tems dans l'horreur de cette situation désespérée.

Nous eûmes deux haubans du grand mât et un d'artimon de rompus, il fallut les rac-

commoder; puis le vent s'appaisa, mais un épais brouillard vint nous couvrir; et pour ne point se séparer, il fallut tirer des coups de canon toutes les demi-heures. Le 31, la grande vergue du Glouecester se rompit, et un coup de canon nous annonça son malheur; c'en étoit un pour toute l'escadre, qu'il retardoit : il falloit agir, et non se plaindre, et tous les charpentiers allèrent sur ce vaisseau pour réparer ce dommage. Nous apprîmes alors que le Tryal faisoit eau, et que ses pompes ne valoient rien. Le Commodore lui en donna une des siennes; le tems nous permit de faire ces réparations. Le lendemain, le ciel se couvrit de nuages, le vent souffla par bouffées violentes, et il n'étoit encore que l'avant-coureur d'une tempête qui tomba sur nous le 3 avril : un coup de mer fondit sur notre demi-pont, et inonda le vaisseau; nos agrets souffrirent; pour soulager les mâts et les haubans, il fallut amener la grande vergue et celle de misaine, puis plier tous nos voiles : elle dura trois jours; le vent nous permit alors de nous servir de nos basses voiles, mais ce ne fut pas pour long-tems; le vent, la pluie, les éclairs succédèrent à cet instant de calme; et bientôt nous entendîmes des signaux de détresse : ils venoient du Wager, que nous vîmes au dessous du vent; il avoit perdu son mât d'artimon et la

vergue de son grand perroquet; son charpentier étoit encore dans le Gloucester. La pinque Anne nous fit entendre les mêmes signaux, son étai du mât de misaine et son hauban de beaupré étoient cassés, et elle avoit été sur le point de perdre tous ses mâts; tout fut réparé, puis nous reprîmes notre course.

Il y avoit sept semaines que nous étions en butte à la tempête et tourmentés d'inquiétude, mais l'espérance les adoucissoit; nous croyions être bien avancés dans la mer du Sud, et nous cinglions au nord : depuis le 13 avril, nous nous croyions peu éloignés de l'embouchure occidentale du détroit de Magellan; mais cette illusion qui nous étoit si douce pensa nous coûter cher : le 14, entre une et deux heures du matin, lorsque l'air se dépouillant de brouillards, montra la terre aux matelots de l'Anne qui nous l'annonça ; elle n'étoit pas à une lieue de nous, et nous étions dans le plus grand danger d'échouer sur la côte : si le vent ne s'étoit affoibli, si la lune ne se fût découverte, l'escadre entière alloit s'y briser. Nous gagnâmes le large, et fûmes bientôt hors de danger. Il nous parut que cette terre étoit le cap Noir, sur la Terre de Feu; nous nous en croyions à dix degrés à l'ouest, et cette erreur fut un effet des courans qui agitent cette mer. Il fallut

donc encore nous rapprocher du pôle, et lutter de nouveau contre ces terribles vents d'ouest dont nous venions d'éprouver la fureur, dans un tems où les maladies se multiplioient, où la mortalité s'augmentoit de jour en jour, où les dégoûts d'une pénible navigation et l'abattement retranchoient à nos forces. Notre escadre n'étoit plus ensemble : la Severne et la Perle ne paroissoient plus, et nous les cherchâmes en vain ; nous craignîmes qu'ils ne se fussent brisés sur les côtes, et ces tristes idées nous en présagèrent de plus tristes encore : nous désespérâmes d'arriver jamais sur les côtes du Chili.

Si l'on veut profiter de nôtre expérience, il faudra désormais envelopper d'un profond secret la destination de l'escadre, ne relâcher qu'à Rio Janeiro, afin que les Espagnols ne puissent être instruits de ses forces ; passer au levant de la Terre des Etats, pour ne pas courir les dangers de ce passage ; courir au sud jusqu'au 60°, où les courans doivent être presque insensibles, où les vents sont moins impétueux et plus constans, et surtout n'entreprendre ce passage que dans les mois de décembre et de janvier, c'est à dire, dans le milieu de l'été de ces climats. Les îles de Falkland seroient peut-être une relâche excellente

lente quand on voudroit doubler le cap Horn. Woode Rogers dit qu'elles s'étendent dans l'espace de deux degrés (1), qu'elles sont composées de hauteurs qui descendent en pente douce les unes devant les autres, que le sol en paroît bon, que probablement il y a de bons ports, que le climat y est tempéré. L'île de Pepys, si elle existe, seroit utile encore. De là, le passage à Juan Fernandez ne seroit ni pénible ni long. Il conviendroit aussi de reconnoître la côte occidentale des Patagons du détroit de Magellan, jusqu'aux établissemens des Espagnols; on y trouveroit de bons ports, bien situés pour des vues de guerre ou de paix, et voisins des Araucos et autres peuples ennemis des maîtres du Pérou. On sait que c'étoit là principalement le but du chevalier Narborough, qui ne réussit point à fonder un commerce utile, mais fit des découvertes intéressantes pour la géographie et la navigation. Revenons à notre histoire.

Nous continuâmes de cingler au sud-ouest jusqu'au 22 d'avril, que nous nous trouvâmes au delà du 60e de latitude méridionale, et suivant notre estime, à six degrés à l'ouest du cap Noir, ou de la terre que nous avions vue.

(1) Voyez sa relation, tome IV, page 345.

Pendant que nous suivîmes cette direction, notre course fut assez paisible. Le beau tems dura jusqu'au 24, qu'une tempête vint nous assaillir : l'air étoit chargé de brouillards, et vers le minuit, nous perdîmes de vue tous nos vaisseaux, qui, malgré les orages précédens, avoient été nos fidèles compagnons : le lendemain, nos voiles furent à moitié emportées par le vent; toutes les coutures s'en déchirèrent du haut en bas, et celle du grand perroquet battoit avec tant de force, qu'elle emporta la lanterne qui étoit à la hune, et mit le chouquet du mât en danger : il fallut à tout prix le couper, et quelques matelots en vinrent à bout au péril de leur vie. Dans le même tems, la voile du perroquet de misaine battoit contre la vergue avec tant de furie qu'elle fut bientôt mise en pièce. Il y eut plus encore, la grande voile se lâcha, et nous fûmes obligés de baisser la vergue pour sauver la voile : nos huniers furent perdus, nos cordages coupés en partie; nous restâmes avec la seule voile d'artimon.

Le 25 dans le milieu du jour, le vent s'adoucit, et nous réparâmes le désordre; nous ne vîmes pas un de nos vaisseaux autour de nous : nous en pouvions aller plus vîte au lieu de notre destination, parce que leurs malheurs ne nous arrêtoient pas; mais aussi nous n'avions

point de secours à en attendre : si nous faisions naufrage, il nous falloit finir nos jours sur un rivage inhabité, sans espérance d'en sortir jamais : au lieu que, quand plusieurs vaisseaux voyagent ensemble, il est au moins probable que ceux qui échapperont serviront d'asile à l'équipage naufragé.

Le dernier jour du mois d'avril, la latitude fut de 52° 13′; nous étions donc au nord du détroit de Magellan, et nous entrions dans une mer renommée par l'égalité des saisons qui y régnent, la facilité, la sûreté avec laquelle on y navigue, par ses vents modérés et son doux climat. Cependant, dans tout le mois de mai, nous eûmes des tempêtes aussi violentes, et nos maux s'approchèrent de leur comble. Le scorbut fit des ravages effrayans parmi nous; cette maladie est la moins concevable peut-être de toutes celles qui affligent les hommes ; les symptômes en sont nombreux et inconstans, les progrès et les effets fort irréguliers ; souvent il revêt la forme d'autres maladies ; les marques les plus sûres pour le reconnoître, sont des taches livides sur tout le corps, les jambes enflées; les gencives puantes, un lassitude extraordinaire dans tous les membres, qui dégénère en une disposition à tomber en foiblesse au moindre effort. L'esprit est abattu, on frissonne, on

tremble; le plus léger accident vous frappe de terreur : des fièvres putrides, des pleurésies, la jaunisse, les douleurs de rhumatismes, le suivent : la constipation et la difficulté de respirer sont un de ses plus dangereux symptômes : les jambes sont attaquées d'ulcères qui carient les os; quelquefois des cicatrices formées depuis bien des années se rouvrent. Un soldat blessé à la bataille de la Boyne, il y avoit cinquante ans, vit ses plaies se rouvrir, et le calus d'un os se dissoudre : plusieurs paroissent se porter assez bien; ils mangent, boivent, rient, parlent avec vigueur, et un mouvement peu violent suffisoit pour leur donner la mort : tel voulut sortir de son branle pour prendre l'air, qui mourut avant d'atteindre le tillac; tel faisant un effort pour rendre quelque service, tomboit expirant. Ce mal terrible nous tourmentoit depuis le cap Horn; la mer Pacifique ne fit que l'accroître. Parvenus le 8 mai à la hauteur de l'île Socorro, dans l'archipel de los Chonos, nous y attendîmes quelques jours les autres vaisseaux, et ce fut en vain. Nous les crûmes tous péris, et nous craignîmes d'éprouver le même sort : la vue d'une côte escarpée et rude où l'on ne voit que des rocs stériles, d'un rivage bordé de précipices, ne nous rassuroit pas : nous voyions dans le loin-

tain les Cordelières couvertes de neige. Un violent vent du couchant auroit suffi alors pour jeter notre vaisseau sur les rochers, et le mettre en pièces. Pendant quinze jours, nous fûmes exposés à ce danger; le scorbut avoit enlevé une partie de notre équipage, et ceux qui restoient en étoient presque tous atteints: les vents continuoient à souffler par rafales; ils déchiroient nos voiles, endommageoient nos agrès, ébranloient nos mâts: nous ne pouvions mettre à la cape, pour ne pas tomber sur une côte inconnue et dangereuse. Pendant une de ces rafales, accompagnées de tonnerre, une flamme courut le long du tillac, se divisa en plusieurs éclats, avec un bruit semblable à celui de plusieurs coups de pistolet, blessa, meurtrit plusieurs personnes, et répandit une odeur de soufre dans l'air. Le 22 mai, il sembla que toutes les tempêtes que nous avions éprouvées s'étoient réunies pour nous abîmer: nos voiles, nos agrès furent en pièces, une montagne d'eau fondit sur nous à stribord, ébranla tout, et mit le vaisseau sur le côté; il resta ainsi en proie aux vagues d'une grosse mer, et nous nous attendions à chaque instant de voir tomber nos mâts, et le vaisseau s'entr'ouvrir et s'enfoncer. Tout ce que nous avions de force étoit employée pour rassurer nos haubans, pour rac-

commoder nos voiles, et sans nous en apercevoir, nous nous exposions à être jetés sur la côte de l'île Chiloé. Le vent qui sauta au sud, nous sauva en nous éloignant de la côte, au moyen de notre grande voile, la seule alors dont nous pussions nous servir. Cette tempête fut la dernière : deux jours après, nous eûmes le tems le plus doux que nous eussions éprouvé depuis le détroit de le Maire. Après avoir croisé vainement dans ces parages sans y voir aucun de nos vaisseaux, nous résolûmes de profiter du tems favorable pour gagner l'île Juan Fernandez. Il eût été inutile d'attendre aucun de nos compagnons à la hauteur de Baldivia, et d'ailleurs nous croyions qu'ils avoient péri. Nous-mêmes étions réduits si bas, que notre espérance la plus flatteuse étoit de sauver le corps de notre vaisseau et quelques restes de notre équipage désolé, en gagnant l'île qui étoit alors l'unique but où nous tendions : elle étoit le seul lieu du monde où nous pussions trouver du secours, et qui nous présentât l'espoir de sauver notre vie.

Nous voguâmes donc vers elle, en courant sur le méridien où elle est située; nous comptions tous les jours qui nous en séparoient avec d'autant plus d'impatience, qu'à chacun d'eux nous jetions six hommes à la mer. Le 28, nous

nous trouvâmes à la latitude qu'on lui assigne, mais nous ne la vîmes point. Notre Commodore crut l'avoir vue; mais nos officiers soutinrent que ce n'étoit qu'un nuage, et un tems couvert favorisoit leur opinion. Nous crûmes être à son couchant; il fut donc résolu de cingler à l'est pour la rencontrer, ou bien la terre ferme, d'où nous pourrions prendre notre point de départ pour la trouver plus sûrement.

Le 30 mai, nous vîmes le continent du Chili à la distance de douze à treize lieues. Le pays étoit blanc, élevé, inégal; c'étoit sans doute une partie des Cordelières, montagnes toujours couvertes de neige. Cette vue nous fit quelque plaisir, mais elle nous fit éprouver un sentiment bien pénible, parce qu'il nous prouva que nous nous étions éloignés de l'île que nous cherchions au moment de l'atteindre; la mort enlevoit chaque jour la fleur de notre équipage; nous allions manquer d'eau, et ce dernier contre-tems nous jeta presque dans un abattement voisin du désespoir. Les calmes, les vents contraires ralentirent encore notre course, et nous consumâmes neuf jours à parcourir l'espace que nous venions de franchir en deux. Il n'y avoit plus que dix matelots de service à chaque quart, plusieurs étoient trop foibles pour travailler dans les manœuvres hautes; notre vaisseau étoit délabré, la soif com-

mençoit à se faire sentir, quand le 9 juin, à la pointe du jour, nous aperçûmes cette île si ardemment désirée. Onze jours auparavant nous y touchions, et l'erreur qui nous en éloigna nous fit perdre soixante-dix à quatre-vingts hommes qu'elle auroit sauvés. Nous en étions encore à onze lieues; le pays nous parut montueux et rude; il nous offrit cependant un spectacle agréable. Telle étoit alors notre situation, que de deux cents hommes que nous étions encore, nous ne pûmes rassembler plus de six matelots pour manœuvrer, et nous n'aurions pu gagner l'île, si les officiers, les valets, les mousses ne nous avoient aidé. Le 10, nous côtoyâmes l'île pour trouver un bon ancrage, qui devoit être sur la rive septentrionale. En nous approchant, les monts, les précipices qui nous avoient frappés de loin, se revêtoient d'arbres, ou devenoient des vallées charmantes, où des sources et des cascades serpentoient au travers d'un tapis de verdure; combien elle nous parut alors ravissante! Nous étions altérés d'eau fraîche, et nous voyions une cascade transparente tomber d'un rocher dans la mer, à peu de distance du vaisseau : nos malades se traînoient sur le tillac, pour jouir d'un spectacle si long-tems désiré. La nuit vint, et nous n'avions encore point trouvé d'ancrage; nous la passâmes, la sonde à la main: dès que le jour parut, nous

envoyâmes notre chaloupe à la découverte. Cependant le vent nous poussa si près de terre, que nous fûmes obligés de jeter l'ancre à demi-mille du rivage. La chaloupe revint avec des veaux marins, des poissons et de l'herbe que nous dévorâmes; le poisson étoit excellent; elle nous apprit que la baie étoit au couchant du lieu où nous étions; nous y voulûmes aller le lendemain, mais tous nos efforts ne purent détacher l'ancre du fond, et nous nous épuisions en vains efforts, quand un vent frais s'éleva; nous nous hâtâmes de déployer les voiles qui entraînèrent le vaisseau et l'ancre. Nous rangeâmes la côte; mais, quand nous fûmes à l'entrée de la baie, le vent nous devint contraire et souffla par bouffées : nous y entrâmes cependant, et à peine y avions-nous jeté l'ancre, que nous aperçûmes une voile. C'étoit le Tryal; nous l'aidâmes à mouiller entre nous et la côte; son capitaine nous raconta qu'il avoit perdu trente-quatre hommes, et que le reste étoit si malade, que son lieutenant, trois matelots et lui, étoient seuls en état de manœuvrer. Nous étions si foibles, la maladie étoit devenue si cruelle, qu'il s'écoula quatre jours avant que nous eussions élevé des tentes pour nos malades; nous les descendîmes ensuite au nombre de cent soixante-sept, sans compter une douzaine qui moururent dans les chaloupes qui les transpor-

toient; il fallut laisser la plupart d'entr'eux dans leurs branles en les descendant du vaisseau, et en traversant un rivage pierreux jusqu'aux tentes : c'étoit un ouvrage très-fatigant, mais tous les officiers y mirent la main, et le Commodore donna l'exemple; les scorbutiques qui avoient encore quelque vigueur se rétablirent promptement, les autres se rétablirent avec lenteur; et il en mourut plus de soixante encore.

Notre Commodore fit examiner avec soin les côtes et les rades de l'île, pour en faciliter l'approche aux vaisseaux qui y viendroient après lui; elle est sous le 33 degré 40 minutes de latitude méridionale, à cent dix lieues du rivage du Chili : un Espagnol qui s'y fixa, qui l'abandonna ensuite, lui donna son nom. Au levant, elle a un petit îlot, appelé *l'île aux Chèvres*, qui n'a guères qu'une lieue de tour, et sur laquelle on voit des arbres et quelques collines; la grande île est de figure irrégulière; sa plus grande longueur est d'environ six lieues, sa plus grande largeur est de deux et demie : on n'y voit de bons mouillages que sur la rive septentrionale, où l'on trouve trois baies; celle du milieu, connue sous le nom de *baie de Cumberland*, est la plus profonde; les deux autres, nommées *baies de l'Est* et *de l'Ouest*, ne sont que des endroits de débarquement pour faire de l'eau; les vaisseaux

n'ont à craindre que le vent du nord dans la baie de Cumberland, et ce vent y est rare, et presque jamais violent, parce qu'il est retenu par les hautes montagnes qui la bordent : ils doivent mouiller sur sa côte occidentale, où ils sont à couvert des vagues qu'y jettent les vents d'est ou d'ouest, et garnir d'une chaîne de fer la partie du cable qui touche à l'ancre, pour la garantir des frottemens des rochers du fond. Au nord, l'île est formée de montagnes hautes et escarpées, presque toutes couvertes de bois. Le terrain y est léger et peu profond, et les vents y déracinent aisément les plus grands arbres. Au midi, le sol est uni, sec, pierreux, sans arbres; la côte en est escarpée, on n'y trouve que peu ou point d'eau douce, et les vaisseaux y sont exposés aux vents du midi qui soufflent là presque toute l'année, et surtout l'hiver. Les arbres vers le nord sont presque tous aromatiques, et le plus grand qu'on y trouve, est le myrte, dont les plus grands peuvent fournir des pièces de quarante pieds de hauteur; sa tête est ronde et très-régulière; sur son écorce croît une mousse dont l'odeur et le goût approchent de l'ail : on y trouve aussi le piment et l'arbre à chou, mais en petit nombre : on y voit des montagnes recouvertes d'une terre d'un rouge plus vif que le vermillon, et peut-être il

en est qui renferment de l'or. Un grand nombre de plantes variées y prospèrent; celles qui sont antiscorbutiques y sont communes, telles sont le cresson d'eau, le pourpier, l'oseille et une prodigieuse quantité de navets et des raves de Sicile; l'avoine et le trèfle y sont répandus dans les vallées. La douceur du climat, la bonté du terroir y rendent la végétation très-active : nous y semâmes des laitues, des carottes et différentes graines de jardins : nous y mîmes en terre des noyaux de prunes, d'abricots et de pêches, et nous avons su qu'ils y avoient prospéré. Les bois, dont les montagnes escarpées sont couvertes, sont sans brossailles, et la disposition irrégulière des hauteurs et des précipices y contribue à former de belles vallées, la plupart arrosées par des ruisseaux qui tombent en cascades de rocher en rocher : quelques-unes offrent des retraites charmantes, bien ombrées, où les bois répandent un parfum admirable, où le bruit des cascades et les rochers suspendus aident à l'illusion. Le lieu où M. Anson avoit fait dresser sa tente, étoit une clairière éloignée de la mer de cinq à six cents pas, sur une pente douce; au devant, les bois formoient une large avenue jusqu'à la mer, où l'on voyoit les vaisseaux à l'ancre : derrière étoit une ceinture de grands myrtes, qui s'élevoient plus rapidement que

vers la mer, et qui surmontoient des hauteurs et des précipices ; deux ruisseaux d'une eau transparente comme le cristal, couloient sous les arbres, l'un à droite, l'autre à gauche de la tente.

Cette île renfermoit un grand nombre de boucs et de chèvres. Un Moskite indien, et un Ecossais nommé *Selkirk*, abandonnés dans cette île en différens tems, y vécurent par le moyen de ces animaux : le dernier prenoit plus de chèvres à la course qu'il ne lui en falloit, et il en marquoit quelques-unes avant de les relâcher. Il y avoit trente-deux ans qu'il avoit quitté l'île, et la première chèvre que nous tuâmes étoit marquée à l'oreille : plusieurs autres l'étoient encore, et se faisoient remarquer par leur air majestueux, une barbe vénérable et d'autres symptômes de vieillesse (1).

Les Espagnols ont diminué le nombre de ces chèvres ; ils y ont amené des chiens pour les détruire ; ces animaux s'y sont beaucoup multipliés, et il ne reste de chèvres que dans les lieux les moins accessibles ; elles se partagent en troupeaux de vingt ou trente, qui habitent des

(1) Voyez tom. IV, pag. 52, le séjour que Shelvock a fait dans cette île : voyez aussi page 171, la relation de Dampier ; et page 347, celle de Woode Rogers.

demeures distinctes, et ne se mêlent jamais ensemble : leur nombre total n'excède pas celui de deux cents. Elles résistent aux chiens, et nous en vîmes un exemple. Un troupeau occupoit le sommet d'une hauteur où l'on ne parvenoit que par un sentier étroit, bordé de précipices; le chef du troupeau se mit à sa tête, pour défendre ce passage à plusieurs chiens qui cherchoient à y pénétrer ; la crainte d'être jetés au bas des précipices les arrêta, et ils n'osèrent tenter le combat. Ces chiens sont de races diverses, et fort nombreux : les chèvres ne pouvant plus les nourrir, ils paroissent y suppléer par les veaux marins; quelques-uns de nos gens qui mangèrent un chien qu'ils avoient tué, lui trouvèrent en effet le goût du poisson. Nous en vînmes nous-mêmes à manger du veau marin, et ce mets d'abord dédaigné, nous parut meilleur de jour en jour; nous mangions aussi du lion marin, animal moins connu que le précédent, et dont, pour cette raison, nous donnerons une courte description.

Ils ont de douze à vingt pieds de long, huit à quinze de circonférence, et sont enveloppés d'un pied de graisse. Nous avons tiré d'un seul jusqu'à cinq cents pintes d'huile ; quelques-uns rendent deux barriques de sang : leur peau est couverte d'un poil court, de couleur

tannée claire, mais leur queue, leurs nageoires qui leur servent de pieds quand ils sont à terre, sont noirâtres ; les extrémités de celles-ci ressemblent à des doigts joints par une membrane : les mâles ont une espèce de grosse trompe qui leur pend au bout de la mâchoire supérieure, de la longueur de cinq à six pouces. Ils passent l'été dans la mer, et l'hiver sur la terre où ils font leurs petits ; les portées sont de deux lionceaux, qui en naissant tettent leur mère : ils vivent de l'herbe qui est sur le bord des eaux courantes, et dorment long-tems dans la fange, mais alors ils placent des sentinelles qui les réveillent par leurs cris. Ils grognent comme le porc, et hennissent comme le cheval : souvent les mâles se battent, et l'amour est la cause de leurs combats ; plusieurs sont tout couverts de cicatrices : leur marche est pesante et leur dent terrible (1).

Nous vîmes peu d'oiseaux dans cette île ; ceux qu'on y voit sont les faucons, les merles, les hiboux, les colibris. On n'y voit plus de pardelas ou damiers, et presque plus de chats qu'on y voyoit autrefois en très-grand nombre. Les rats s'y sont beaucoup multipliés. La baie

(1) Voyez la description de Shelvock, tome IV, page 68 ; de Dampier, page 172 ; et de Woode Rogers, page 352, même volume.

est abondante en poisson ; les morues y sont d'une grandeur prodigieuse, les bremes, les anges de mer, les cavallies, les tatonneurs, les poissons argentés, les congres, une espèce de poisson noir semblable à la carpe, y sont communs. On n'y pêchoit guère qu'à l'hameçon, parce que le rivage y est semé de rocs et de cailloux ; mais les requins nous enlevoient souvent notre proie : les écrevisses de mer y sont en grand nombre, et pèsent ordinairement huit à neuf livres ; le goût en est excellent.

Telle étoit l'île où nous vînmes chercher la santé et du repos. L'arrivée du Tryal nous fit espérer d'y être rejoints par le reste de notre escadre, et nos regards se promenoient souvent sur la mer pour y découvrir quelques vaisseaux. Quinze jours d'une vaine attente nous en ôtèrent l'espoir ; mais le 21 juin, quelques-uns de nos gens, du haut d'une éminence, aperçurent un vaisseau dont les voiles basses, les seules qu'il portât avec celle du grand perroquet, paroissoient au niveau de l'horizon : nous en conclûmes qu'il étoit encore de notre escadre, et que sans doute il avoit souffert autant que nous dans ses voiles et ses agrès. Peu de tems après, le tems se brouilla, et nous le perdîmes de vue ; nous ne le revîmes pas les jours suivans, et nous craignîmes que ceux qui le montoient n'eussent tous

péri

péri sans pouvoir aborder. Le 26, nous découvrîmes une voile au nord-est : à une heure après midi nous le reconnûmes pour être le Gloucester ; c'étoit le même que nous avions déjà vu. Nous nous hâtâmes de lui envoyer le canot chargé d'eau, de poisson et d'autres rafraîchissemens qui leur vinrent à point ; car jamais équipage ne fut dans un état plus triste : il avoit jeté à la mer les deux tiers de ceux qui le composoient, et les officiers avec leurs valets étoient seuls en état d'agir ; ils seroient morts de soif, sans l'eau que nous leur envoyâmes. Ce vaisseau contrarié par les vents et les courans, ne put gagner l'ancrage ; il n'y réussit pas mieux le lendemain. Le Commodore redoubla ses secours en lui envoyant le canot du Tryal, et le Gloucester fut obligé de garder les deux canots. Pendant quinze jours, il resta dans cette situation, entre l'espérance et le désespoir. Le 9 juillet nous le vîmes s'éloigner à l'est, bientôt nous le perdîmes de vue, et il ne reparut que huit jours après ; nous le revîmes enfin le 16, et il fit signal de détresse. Nous lui envoyâmes la double chaloupe, avec de l'eau et des rafraîchissemens : elle avoit l'ordre de revenir, mais le lendemain il fit une tempête qui nous fit craindre qu'elle n'eût périe. Trois jours après nous la revîmes sous voile, et elle arriva chargée de six malades du Gloucester, dont

deux étoient morts dans le trajet. Nous apprîmes alors l'état de ce vaisseau : il n'y avoit d'hommes en état de travailler que ceux que nous y avions envoyés ; la mortalité y étoit terrible, et sans nos canots, ils périssoient le jouet des vents, ou de soif. Nous l'avions encore perdu de vue, et nous craignions qu'il ne pût jamais arriver, lorsqu'enfin le matin du 23 juillet, nous le vîmes doubler à pleines voiles la pointe N. O. de la baie : toutes nos chaloupes coururent pour l'aider, et une heure après que nous l'eûmes aperçu, il jeta l'ancre entre la terre et nous. Il en étoit tems ; il avoit perdu les trois quarts de son équipage, et tous étoient malades ; on se hâta de les descendre à terre, ils étoient au nombre de quatre-vingts, et ce qui nous surprit agréablement, il en mourut peu à terre, et les malades furent promptement rétablis.

Nous avions nettoyé notre vaisseau, et rempli nos barriques d'eau, soins nécessaires pour la santé, et qui l'étoient aussi pour notre sûreté ; car nous avions des indices que les vaisseaux espagnols avoient relâché ici ; nous y trouvâmes des jarres brisées, des monceaux de cendres, des poissons qui commençoient à se corrompre ; et comme les vaisseaux marchands évitent cette île, nous pensâmes que c'étoient des vaisseaux de guerre. Il falloit donc se tenir prêts à com-

battre ou à s'échapper, car notre foiblesse nous faisoit tout craindre : nous élevâmes un four, et fîmes du pain frais qui, joint aux herbages et au poisson, contribua beaucoup à rétablir nos malades : il falloit jumeler notre mât de misaine, qui se trouva fendu; nous manquions de cordages, et nous fûmes obligés d'en faire avec de vieux cables : il nous fallut de l'économie et de l'industrie pour nous faire une voilure complette. Vers le milieu d'août, nos malades se trouvèrent à peu près guéris, et ils purent se hutter chacun à part; ils purent alors se tenir plus propres, et se rétablir mieux : ils cherchoient des alimens, coupoient du bois, faisoient de l'huile avec la graisse de lions marins; elle servoit pour la lampe et pour goudronner le vaisseau, mêlée à de la poix et des cendres. Quelques-uns saloient de la morue, et d'autres cuisoient le pain; mais nous manquions de farine, la provision en étoit restée sur la pinque Anne, que le Tryal avoit vue sur les côtes du Chili le 9 mai; ils avoient vogué ensemble pendant quatre jours, et un coup de vent les avoit de nouveau séparés. Cette nouvelle nous fit espérer de la revoir; mais juin, juillet s'écoulèrent, elle ne parut point, et nous la crûmes perdue. Il fallut ménager ses provisions, et diminuer les rations de pain. Nous ne l'attendions plus, lorsque le 16 août on découvrit une voile.

Un coup de canon rappela tout le monde à bord, car ce pouvoit être un ennemi : il approcha ; nous disions, c'est la Severne, c'est la Perle ; enfin nous le reconnûmes pour la pinque Anne ; elle arrivoit si tard, que nous la crûmes d'abord en pire état que le Glouccster : cependant nous lui vîmes faire ses manœuvres sans apparence de foiblesse ; elle parvint à jeter l'ancre à cinq heures du soir, et nous apprîmes alors ses aventures. Le 16 mai, elle s'étoit trouvée à quatre lieues de terre, sous le 45° 5′ de latitude, et leur voile s'étant déchirée, elle dériva vers la terre ; craignant de ne pouvoir se soutenir contre le vent, le capitaine chercha quelque abri entre les îles nombreuses qui bordent la côte ; il en trouva un au levant de l'île Inchin, mais le vaisseau chassa sur ses ancres : ceux qui le montoient s'attendoient à échouer sur une côte escarpée, et ils se regardoient comme perdus sans ressource, car la pinque approchoit toujours plus des rochers qui formoient la côte, lorsqu'ils crurent apercevoir une petite ouverture entre les terres ; tout de suite ils coupent les cables qui traînoient toujours leurs ancres, et ils cinglent vers l'ouverture, qui se trouva un canal entre une île et le Continent, et ils entrèrent dans le port le plus sûr et le plus tranquille, où ils jetèrent la seule ancre qui leur restoit. C'est dans cet asile qu'ils demeurèrent

pendant deux mois, où ils trouvèrent toute sorte de rafraîchissemens et une eau excellente.

L'île d'Inchin est une des Chonos que les Espagnols marquent en grand nombre le long de cette côte (1); elles sont habitées par un peuple sauvage, ennemi des Espagnols; il y a deux ports dans cette baie, plusieurs ruisseaux d'une eau pure s'y rendent, et on y trouve des poissons et surtout des mulets : la terre y produit du céleri, des orties ; on y voit des petoncles et des moules d'une grandeur extraordinaire, des oies, des mouettes et des pingoins : tous ces mets étoient excellens. Le climat n'y est pas rude, et dans l'hiver, les arbres et le gazon étoient verts encore. On y vit inconnu au reste du monde ; on peut facilement s'y défendre, parce que l'île est par-tout escarpée. Mais d'abord, l'équipage de la pinque craignant également et les Indiens et les Espagnols, ne s'écarta pas du port. D'ailleurs le pays voisin est si couvert de bois, si hérissé de montagnes, qu'il est difficile d'y pénétrer. Durant tout le tems qu'il y resta, il n'y vit qu'une

(1) Sous le 45e degré de latitude sud. Voyez la carte de l'Amérique méridionale; ces peuples, ennemis de l'Espagne, sont les Araucos : voyez, à la page 23 de ce volume, leur manière de faire la guerre.

famille d'Indiens qui vint en pirogue; elle étoit composée d'un homme âgé de quarante ans, de sa femme et de deux enfans, dont l'un étoit encore à la mamelle : ils portoient avec eux toutes leurs richesses, consistant en un chien, un chat, un filet, une hache, un couteau, un berceau, quelques écorces d'arbre pour bâtir une hutte, un dévidoir délabré, un caillou, un fusil à battre du feu, et quelques racines jaunes qui leur servoient de pain. On crut devoir les retenir à bord, pour ne pas être découverts : ils étoient libres sur le vaisseau durant le jour, mais le soir on les enfermoit; ils mangeoient avec l'équipage, et paroissoient assez contens; mais, quelques tems après, l'homme devint inquiet de se voir prisonnier : il faisoit beaucoup de questions par signes, il étoit étonné de voir un grand vaisseau monté par si peu d'hommes, car il n'étoient que seize. Il montra beaucoup d'intelligence pour s'échapper. La nuit étoit orageuse et noire, il fit couler sa femme et ses enfans par une écoutille, et les descendit avec lui dans le canot : pour qu'on ne pût le poursuivre, il coupa la corde qui retenoit la chaloupe à l'arrière du vaisseau, détacha sa pirogue, et rama vigoureusement vers la terre; ce ne fut qu'alors qu'on découvrit son évasion, car on crut d'abord qu'il s'agissoit d'une armée d'Indiens, et on courut aux armes : puis, quand on sut

que l'Indien fuyoit, on ne vit ni canot, ni chaloupe pour le poursuivre. Quoiqu'on eut de la peine à retrouver la chaloupe et le canot, on sentit qu'il ne pouvoit qu'être loué d'avoir su échapper à qui n'avoit aucun droit pour le retenir : on lui porta même des vivres dans les bois où l'on croyoit qu'il s'étoit retiré, et il parut que cette honnêteté ne lui avoit pas été inutile. Cependant, comme il pouvoit avertir les Espagnols, la pinque cessa de tirer un coup de canon tous les soirs. Ils passèrent là encore quelques jours tranquilles, et enfin se trouvant bien rétablis, ils remirent en mer, et eurent un passage heureux jusqu'à Juan Fernandez.

L'Anne fut le dernier de nos vaisseaux qui vint nous rejoindre. Nous sûmes dans la suite le sort des trois autres : la Severne et la Perle, n'ayant pu se soutenir plus long-tems contre les vents contraires, s'en retournèrent au Brésil, où, après un séjour de cinq mois, ils partirent pour la Barbade. Le Wager, qui nous servoit d'arsenal, fut plus malheureux ; il fit naufrage, et ceux qui le montoient s'étant divisés, se séparèrent en diverses troupes pour rassembler, ce semble, sur eux toutes les calamités que des hommes peuvent supporter. Suivons-les dans leurs différentes situations.

(1) Le capitaine du Wager, David Cheap, étoit un homme ferme, courageux, sévère, attaché strictement à son devoir. Il avoit à bord des instrumens et des provisions de guerre pour le siége de Baldivia, et il se hâtoit le plus qu'il lui étoit possible pour ne pas faire manquer l'entreprise; il combattit les vents et les courans avec courage; il résista aux vœux d'une partie de l'équipage, qui vouloit se rendre en droiture à l'île Juan Fernandez. Mais, tandis qu'il s'efforçoit de gagner l'île del Socorro, le canonnier vit terre, et en avertit le lieutenant qui négligea l'avis; le capitaine qui étoit malade ne l'apprit que lorsqu'il n'étoit plus tems. On distinguoit une montagne en pain de sucre, et des rocs qui bordoient la côte, contre lesquels une marée violente les poussoit. Le capitaine fit tout ce qu'on devoit attendre d'un marin brave et expérimenté; mais, dans le tems qu'il agissoit avec le plus de vigueur, il tomba de l'échelle de poupe, et se démit l'épaule. Cet accident, les maladies et la misère de l'équipage, le délabrement du vaisseau, tout se réunit pour sa perte; il dériva toujours plus, et le lendemain, avant le jour, la poupe heurta

(1) Ceci est tiré d'un autre voyage que celui qu'a écrit le chapelain Walter.

contre un rocher, et peu après échoua entre deux écueils, à une portée de fusil du rivage. On lança à l'eau la chaloupe, l'esquif et la grande barque. Le capitaine envoya le contre-maître reconnoître le pays; il y alla, et ne revint point : il y envoya le lieutenant avec l'esquif; il prit terre, renvoya l'esquif et ne revint pas. On pria le capitaine de se laisser transporter à terre, il s'y refusoit; il vouloit quitter le dernier, mais enfin il s'y laissa conduire : ils trouvèrent sur le rivage trois cabanes d'Indiens abandonnées; ils placèrent le capitaine dans la meilleure : la nuit vint, le vent s'accrut, et la mer battoit avec fureur contre le vaisseau ; mais ceux qui étoient encore dans ce bâtiment, au lieu de penser à venir à terre, percèrent les tonneaux, s'enivrèrent, brisèrent les coffres, pillèrent l'argent, et se revêtirent des plus beaux habits qu'ils purent trouver. Ils abordèrent à terre le lendemain, et les officiers vinrent, le pistolet à la main, leur enlever ce qu'ils avoient pillé. Le patron, le bosseman et quelques autres étoient encore à bord, et s'y livrèrent à tous les excès; le second, trouvant qu'on ne lui envoyoit pas la chaloupe assez tôt, pointa un canon de quatre livres de balle contre la cabane du capitaine, et le déchargea deux fois; mais les coups portèrent plus haut. Lorsqu'il descendit à terre, le capi-

taine le frappa de sa canne; mais le bosseman lui voyant un pistolet à la main, s'offrit au coup, la poitrine découverte. Cet acte désarma M. Cheap, qui lui tourna le dos, en disant : « Il meritoit que » je le prisse au mot. »

Cependant, on retiroit du vaisseau tous les effets, toutes les provisions qui pouvoient être utiles dans ces circonstances ; et on les renferma dans une espèce de magasin que le capitaine fit garder avec soin. On construisit des cabanes; ils auroient été encore heureux dans leur malheur, si l'anarchie n'avoit corrompu toutes les ressources qui leur restoient encore. Les soins du capitaine, pour empêcher les vols des provisions qu'on apportoit du vaisseau, irritèrent ces hommes violens; et quelques-uns firent une traînée de poudre pour le faire brûler avec sa tente; une dixaine d'entr'eux désertèrent, et on ne put jamais les engager à revenir, quoiqu'ils eussent trouvé qu'un canal large de cinq à six lieues les séparoit du Continent, et qu'ils fussent sans secours pour le traverser. Ces matelots croyoient que toute autorité cessoit quand le vaisseau étoit perdu, et que chacun pouvoit prendre le parti qui lui paroissoit le meilleur. Le capitaine vouloit raccommoder les chaloupes aussi bien qu'il seroit possible, et se diriger vers le nord ; cent hommes armés de munitions et d'armes à feu

étoient assez forts pour s'emparer du premier vaisseau espagnol ; il étoit probable qu'on en trouveroit quelqu'un aux environs de Chiloé ou de Baldivia, dont on n'étoit pas bien éloigné, et ce vaisseau auroit servi pour se rendre à l'île de Juan Fernandez : si cette ressource leur avoit manqué, les chaloupes pouvoient suffire pour faire la traversée. Mais le plus grand nombre vouloit retourner dans le détroit de Magellan, et ranger la côte jusqu'au Brésil ; projet plus difficile à exécuter que celui du capitaine, mais qui rapprochoit de l'Angleterre, dont le premier éloignoit. Le capitaine feignit de se rendre à leurs raisons, parce qu'ils n'écoutoient pas les siennes ; et opposa tous les obstacles qu'il put à l'exécution de leur plan ; mais il ne put cacher ses vues, et l'on en fut plus irrité contre lui : un incident vint encore augmenter la haine. Un bas-officier, brutal, insolent et querelleur, avoit insulté le capitaine, qui ne doutoit pas qu'il ne se couvât quelque complot dont il étoit le chef. Un jour que le munitionnaire avoit, par l'ordre du capitaine, retranché à la ration d'un homme qui ne vouloit pas travailler, ce bas-officier se mêla de cette affaire sans qu'on l'en priât, insulta le munitionnaire qui, poussé à bout, lui tira un coup de pistolet, et le manqua. Le capitaine entend le

tumulte, sort de sa cabane un pistolet à la main, et ne doutant pas que ce ne fût lui qui avoit tiré le pistolet et donné le signal peut-être à une sédition, il lui lâche son coup à la tête ; il en mourut quinze jours après. Ce coup d'autorité révolta, mais il en imposa pour quelque tems ; ils préparèrent leur départ avec plus de concert. Ils recevoient des visites des Indiens, qui leur apportoient quelques moutons, du poisson, des oies sauvages, des moules : ils connoissoient les Espagnols, car ils faisoient des signes de croix ; le capitaine leur fit présent à chacun d'un chapeau et d'un habit de soldat, ce qui leur fit grand plaisir : ils revinrent ensuite en plus grand nombre, apportèrent des présens, et se fixèrent près d'eux : ils sont doux ; leur taille est médiocre, et leur teint basané ; leurs yeux sont enfoncés : ils vivent sans cesse dans la fumée, et sont nus, même en hiver ; ils n'ont qu'un morceau de drap à leur ceinture ; les garçons et les filles n'en ont point ; on les habilloit, ils partoient vêtus, et revenoient nus : leurs femmes sont chargées de tout le travail ; elles pêchent, plongent dans la mer en tenant un petit panier avec les dents, demeurent long-tems sous l'eau, ramassent dans le fond tous les coquillages qui s'y trouvent, puis reviennent ; leurs maris s'occupent à couper du bois, ou à

se chauffer. Quelques-uns des Anglais voulurent cajoler leurs femmes, ils en furent irrités, lancèrent à l'eau leurs canots, partirent et ne revinrent plus. Ce secours leur manqua dans le même tems que ceux qu'ils tiroient du vaisseau, lequel fut brisé par la violence des marées. C'est ainsi qu'ils passèrent l'hiver qui fut rigoureux. Campés sur un rivage ignoré, un pays sauvage et stérile, ne pouvant le quitter sans s'exposer à mille dangers, déchirés par des troubles domestiques, ne voyant que des objets de crainte dans l'avenir, leur vie étoit un désespoir continuel.

Déterminés à suivre leur projet favori, et voyant que le capitaine s'y opposoit, ils résolurent de le déposer; ils allèrent le lui déclarer: il leur parla avec courage, les conjura de faire cesser les tumultes auxquels ils se livroient, leur représenta avec dignité les inconvéniens de ce qu'ils proposoient; enfin il ne parvint à les appaiser qu'en leur promettant une pinte d'eau de vie par jour. Mais, quand il s'agit de s'embarquer, le capitaine déclarant qu'il ne vouloit rien relâcher de son autorité, et en usant toujours, se fit détester au point qu'on osa le mettre aux arrêts, sous prétexte du meurtre du bas-officier. Une troupe de matelots entra dans sa tente, se jeta sur lui, se saisit de ses armes, et s'empara

de ses effets : il leur fit des reproches qui ne furent point écoutés ; il demanda d'être laissé dans sa tente ; on le lui refusa, et le bosseman vint l'insulter et le frapper. Cheap le traita de lâche et de misérable, déclara qu'il se feroit tuer plutôt que de souffrir qu'on le menât prisonnier en Angleterre ; puis il essaya encore de les persuader de prendre leur route vers le nord. Par le fait, cette idée étoit la plus salutaire pour eux ; mais ils ignoroient que la pinque Anne étoit dans leur voisinage, et qu'ensuite le Commodore naviguoit dans les mers du Chili. Il ne put le leur persuader, et se borna à demander qu'on le laissât dans l'île ; on le lui accorda. M. Hamilton et le chirurgien voulurent rester avec le capitaine, et on leur abandonna l'esquif, avec leur part des provisions et des armes. Le 12 octobre, la grande barque fut lancée à l'eau, et nommée *Speedwed* (l'heureux retour) ; ils mirent à la voile le lendemain au nombre de quatre-vingt et un hommes : cinquante-neuf étoient dans la grande barque, douze dans la berge, dix dans la chaloupe. Le capitaine vint sur le rivage leur souhaiter un bon voyage, et ils lui répondirent par des acclamations. A peine furent-ils hors de la baie, qu'ils risquèrent de se briser contre les rochers : ils s'arrêtèrent près d'une côte stérile, pensèrent à du canevas qu'ils avoient laissé dans l'île Wager,

et envoyèrent neuf hommes pour le chercher, qui partirent avec la berge, et ne revinrent pas : ils continuèrent leur chemin, mais la discorde et l'abattement régnoient parmi eux ; ils luttèrent long-tems contre les flots, et avancèrent peu : la côte étoit bordée de rochers à fleur d'eau, qui les menaçoient à chaque instant de la mort ; dans trois semaines, ils firent à peine quatre-vingts lieues : la chaloupe disparut un jour à leurs yeux, et ils ne la recouvrèrent plus. Ils trouvoient quelquefois de bons havres ; mais sans chaloupe, ils ne pouvoient aborder ni suppléer à la disette des alimens : ils n'avoient que quatre onces de farine par jour, et une pièce de bœuf par semaine pour deux hommes : les mutineries se succédoient, les chefs vouloient se retirer, et aller quelque part mourir de misère ; mais ils furent forcés d'obéir aux mutins : onze d'entr'eux préférèrent de demeurer dans un pays désert, à vivre ainsi au milieu des calamités et des querelles ; les autres continuèrent leur route au travers des écueils dont la côte est remplie, et presque toujours sur le point de faire naufrage ; ils parvinrent ainsi à la hauteur du cap Victoria, puis à l'embouchure du détroit de Magellan. Près de là, ils virent des Indiens qui avoient un vieux chien galeux ; ils leur donnèrent une paire de culottes en échange, tuèrent le chien, et en firent un

excellent repas : quelques-uns moururent de faim ; mais, avant d'expirer, ils entroient dans le délire, et montroient une joie folle : ils étoient plus heureux que leurs compagnons ; cet état cruel fit donner des exemples d'inhumanité qui augmentoient l'horreur de leur situation. Ils étoient assez avant dans le détroit, lorsque quelques-uns d'eux crurent l'avoir manqué ; ils rebroussèrent, et s'assurèrent qu'ils avoient été dans le bon chemin ; ils perdirent ainsi près d'un mois, qui étoit un siècle pour des hommes que la faim tourmentoit ; ils l'appaisèrent un instant, en dévorant une vieille peau de veau marin qu'ils firent griller. Vis à vis du promontoire Quad, ils virent de la fumée, et bientôt après des Indiens qui leur crioient, *bona! bona!* Ils crurent y voir une invitation à s'approcher, ils descendirent, et échangèrent avec ce peuple deux chiens, quatre oies sauvages et quelques pièces de veau marin desséché : ils en firent un festin qui ne put se renouveler. Ces Indiens sont d'une taille moyenne, d'un teint olivâtre ; leurs cheveux sont noirs et courts, leur visage rond, le nez et les yeux petits, les dents unies, polies, serrées, d'une blancheur éclatante ; une couronne de plumes orne leur tête ; leurs habits sont faits de peau de veau marin et de guanacos ou lamas : leurs femmes s'enfuirent en voyant

voyant ces nouveaux venus. En les quittant, ils eurent le vent favorable; les côtes leur offroient de la bonne eau, des coquillages, des œufs d'oiseaux marins qu'ils mêloient avec de la farine, pour en faire des poudings (1). Au delà de l'île Sainte-Elisabeth, ils virent un pays magnifique, où paissoient des troupes de guanacos: ils sont de la taille d'un grand cerf, ont le cou long, les jambes menues, le pied fourchu; leur tête est celle du mouton, leur queue est touffue et d'un roux éclatant; leur corps est garni de laine rousse sur le dos, elle est blanche sur les côtés et sous le ventre: ils sont agiles, et ont la vue perçante; les Anglais ne purent en atteindre aucun. Ils parvinrent enfin à la hauteur du cap des Vierges, et admirèrent l'exactitude de la description des côtes du détroit qu'a faite Narborough.

Après être sortis du détroit, ils virent sur le rivage des cavaliers qui couroient vers eux, faisant signe du chapeau. Ils s'en approchèrent, et virent avec eux des gens de pied qui menoient du bétail: ils leur montroient une baie à une lieue de là, mais le vent les poussa au loin, et les leur fit bientôt perdre de vue. Ils arrivèrent à

(1) Espèce de gâteau ou de pâtisserie que les Anglais font de mille manières.

l'île des Pingoins, qui est couverte de ces animaux et de veaux, et de là ils se rendirent au port Désiré, qui, à son entrée méridionale, a un roc haut de quarante pieds. Ils y mangèrent avec tant d'avidité des veaux marins, qu'ils en eurent une fièvre violente : ils y firent provision d'eau dans le puits Peckett. Là, de nouvelles divisions les travaillèrent : ils s'agissoit d'nn peu de farine que les plus sages vouloient épargner pour le tems où l'on manqueroit d'autres alimens, et qu'il fallut partager également, malgré les rameurs qui en exigeoient une ration plus grande. Ils partirent, et parvinrent au cap Blanco : depuis ce lieu, ils ne mangèrent presque plus que du veau marin demi-pourri, auquel la mal-propreté de leurs habits et la vermine qui les couvroit sembloient les ayoir accoutumés. Ils demeurèrent quatorze jours sans voir la terre, n'ayant que ce mets dégoûtant et un peu d'eau pour se nourrir. Enfin ils la revirent, parée de belles plaines vertes, animée par des chevaux sauvages et des chiens qui s'y répandoient çà et là en troupes; mais les lames et les vagues ne leur permettoient pas d'y aborder : il le falloit pourtant, ou mourir de faim. Quelques-uns se jetèrent à la nage, d'autres les suivirent, quatorze arrivèrent, un se noya. On leur fit parvenir des tonneaux vides, avec quelques mousquets,

de la poudre, du plomb. Ils tuèrent des veaux marins, des chevaux, des chiens, les mirent en pièces, et firent du feu avec la fiente des chevaux, car il n'y avoit pas même de buissons : ceux qui étoient en mer voyoient les apprêts du festin; mais le vent devenu plus violent, empêchoit les uns d'aller au rivage, les autres de se rendre sur la barque : les premiers furent réduits encore à mâcher la vieille peau d'un veau marin qui leur avoit servi de tente. Le lendemain ils purent s'approcher, et tirer à eux un cheval et un chien qu'ils dévorèrent avec fureur. Six de ceux qui étoient à terre revinrent dans la barque avec des vivres, et l'instant après le vent ne leur permit plus de se rapprocher du bord. Poussés au loin dans la mer par la tempête, tout ce qu'ils purent faire pour les malheureux qu'ils laissèrent au rivage, fut de leur envoyer dans un tonneau des habits, des armes à feu, de la poudre, des balles, des chandelles, quelques provisions et une lettre. Ils les virent s'en saisir, le défoncer, et se jeter à genoux en poussant des cris désespérés. On les entendoit, et la douleur empêchoit de leur répondre : on les perdit bientôt de vue. Ce ne fut que cinq jours après qu'ils revirent la terre encore, et ils se jetèrent à la nage pour chercher de l'eau dont on manquoit; ils en trouvè-

rent, en burent avec excès, et en devinrent malades. Plus loin, au nord de la Plata, ils rencontrèrent des pêcheurs espagnols, qui en menèrent deux à cheval dans leurs habitations; ils les régalèrent de pain et de bœuf, dont ils achetèrent une petite provision pour ceux qui étoient restés dans la barque. Ils arrivèrent enfin à Rio-Grande; ils n'étoient plus alors qu'au nombre de trente: le gouverneur les y reçut avec la plus grande hospitalité; ils reprirent dans ce lieu leur force et leur santé. Quelques-uns vouloient se rendre à l'île Sainte-Catherine à pied; des vaisseaux qui arrivèrent rompirent ce projet. Une partie s'embarqua dans un brigantin pour Rio-Janeiro; le reste les suivit, mais n'arriva qu'après le départ des premiers: ceux-ci vinrent à Bahia, ou à la baie de tous les Saints; les autres arrivés plus tard à Janeiro, furent plus heureux: ils y trouvèrent un vaisseau anglais sur lequel ils s'embarquèrent. Ceux qui vinrent à Bahia y furent maltraités par le vice-roi, homme dévoué aux Français; ils regrettèrent un pays ennemi. Après y avoir langui pendant quatre mois, ils s'embarquèrent sur un vaisseau portugais qu'ils sauvèrent du naufrage par leur activité; mais les Portugais ne remercièrent que les Saints de leur délivrance. De Lisbonne ils passèrent en Angleterre.

Revenons aux huit malheureux abandonnés sur le rivage, au nord du cap Blanco. Ils crurent d'abord que la barque reviendroit ; mais une vaine attente de quelques jours fit évanouir leurs espérances : ils maudirent leurs compagnons qui les abandonnoient inhumainement, après s'être exposés à la mort pour les empêcher de mourir de faim ; le pays étoit désert et sauvage : les vaisseaux n'y abordent jamais, et ils étoient épuisés de fatigue ; ils prirent enfin le parti de se cantonner jusqu'à ce qu'ils eussent repris leurs forces : ils se blottirent dans un terrain creux, où pendant un mois ils n'eurent de couvert que le ciel ; ils vivoient de veaux marins et d'armadilles (1) ; et quand ils se crurent assez forts, ils résolurent de se rendre à Buenos-Aires (2) : ils

(1) Ou tatous ; les naturalistes connoissent plusieurs variétés de ces animaux : voyez le Buffon de Sonnini, tome XVII, page 267. Comme les tortues et les écrevisses au lieu de poil, ils ont un têt osseux.

(2) Buenos-Aires, ainsi appelée parce qu'en effet l'air qu'on y respire est meilleur qu'en aucun autre endroit de l'Amérique, a été bâtie en 1535 par don Pèdre de Mendoze, qui en fut le premier gouverneur. Elle est la capitale du gouvernement de ce nom, et renferme trois mille maisons d'Espagnols et d'autres habitans de race mêlée. Les campagnes des environs étoient remplies autrefois de bœufs et de chevaux

partirent dans la mi-février, chargés de chair de veau marin desséchée, enveloppée dans la peau de ces animaux, dont la vessie leur servoit de bouteille; c'étoit le tems le plus chaud de ces

---

sauvages, qui ne coûtoient d'autre peine que celle de les prendre. Cette abondance est un peu diminuée depuis que les Espagnols et les Portugais les tuent pour en avoir les cuirs, qui sont un des principaux objets de leur commerce. Le gibier n'y est pas moins abondant que la boucherie. Les rivières y fournissent de très-bon poisson : les fruits de l'Europe y prospèrent. C'est, en un mot, un pays de bonne chère qui réunit les avantages d'un air très-salubre.

A l'exemple des villes espagnoles d'Europe, chaque peuplade d'Indiens, guaranis et chiquites, a à présent dans le Paraguay son gouverneur, son corrégidor, son alcade, et son arsenal particulier. Dans le cas de guerre contre les Portugais ou les nations voisines, tous les soirs des jours de fête, on apprend à ces Indiens, dans des exercices publics, à manier le fusil et l'épée. En 1807, les Anglais sont venus faire l'essai des talens militaires de ces peuples : ils y avoient débarqué des forces considérables, croyant pouvoir aisément envahir ces riches contrées : jamais Buenos-Aires n'avoit vu une flotte aussi formidable. Un brave Français, nommé *Liniers*, s'est mis à la tête des Indiens. Après divers combats très-sanglans, les Anglais ont été vaincus, forcés même de capituler et d'évacuer le territoire. Si les Indiens et les bourgeois du Paraguay ont perdu du monde dans cette affaire,

climats, un soleil brûlant y avoit desséché les plantes et les ruisseaux, et la soif les força de revenir à leur premier gîte, où ils s'établirent plus commodément : avec quelque bois qu'ils découvrirent, ils élevèrent une cabane contre un rocher, et y vécurent tranquilles pendant trois mois, après lesquels ils tentèrent une seconde fois de se rendre à Buenos-Aires : des pluies continuelles et le froid les forcèrent encore de revenir. Mais, comme une querelle avoit été sur le point de les diviser, ils jurèrent de ne se quitter jamais, et réglèrent que quatre d'entr'eux iroient un jour à la recherche, et les quatre autres le lendemain. Pour varier les mets, ils allèrent à la chasse des chiens sauvages; mais ils ne purent jamais les atteindre, et se bornèrent à s'emparer de leurs petits, dont ils apprivoisèrent quelques-uns qui leur aidèrent à chasser : ils élevèrent aussi deux petits cochons sauvages; ils vivoient dans leur cabane, ou chassoient avec leurs chiens. L'approche de l'hiver leur fit

---

les Anglais en ont perdu bien davantage. La première découverte du Paraguay fut faite en 1516 par Jean de Solis, qui remonta la rivière de la Plata. Il fut mangé avec ses compagnons par les sauvages. Sébastien Cabot y vint dix ans après, y bâtit quelques forts, où il laissa des garnisons espagnoles.

réparer leur cabane, et ils célébrèrent la fin de leur travail par un festin : ils s'étoient couchés quand un orage furieux fit tomber sur la hutte une partie du roc contre lequel elle étoit appuyée ; elle fut brisée, mais aucun des hommes ne fut blessé : il fallut réparer le désordre, ils en étoient occupés lorsqu'un tigre vint les menacer ; le bruit qu'ils firent le mit en fuite : peu de jours après ils virent un lion qu'ils tuèrent. Les fréquentes alarmes qu'ils éprouvoient, les dégoûtèrent de ce séjour, et ils résolurent de nouveau de se rendre à Buenos-Aires ; ils se séparèrent en deux bandes pour faire des provisions : un jour, l'une d'elles revint, et trouva qu'on avoit pillé et emporté tout ce qu'on y avoit laissé, armes, ustensiles, provisions : près de là elle vit deux de leurs camarades, dont l'un avoit la gorge coupée, l'autre un coup de poignard dans le sein : quelles furent leur douleur et leurs craintes ! Ils cherchèrent leurs deux autres camarades, ils ne purent les retrouver, et on n'a pu apprendre ce qu'ils étoient devenus. Sans doute, quelques Indiens avoient fait ce massacre : il falloit craindre d'y être exposés encore. Ils creusèrent avec leurs mains la fosse où ils déposèrent les corps de leurs compagnons arrosés de leurs larmes, et s'éloignèrent avec leurs chiens et leurs cochons loin

de ce lieu funeste : ils côtoyoient le bord de la mer, où les sables les fatiguoient, mais où ils trouvoient des coquillages et des poissons morts sur la côte. Ils trouvèrent enfin une large rivière; mais là, une multitude de ruisseaux bordés de haies épaisses, des nuées de cousins, des marais, les forcèrent à revenir à leur ancien gîte, et d'y vivre misérablement, parce qu'il ne leur restoit plus d'armes. Un tronc d'arbre abattu leur suggéra l'idée de faire un canot; la disette d'outils les fit penser à un mauvais fusil qu'ils avoient abandonné dans les bois : ils le cherchèrent, le trouvèrent, le coupèrent en deux avec des pierres, et donnèrent un tranchant à l'une des extrémités. Ils s'occupoient de leurs travaux, lorsqu'ils rencontrèrent des Indiens à cheval qui les emmenèrent dans l'intérieur des terres, dans un hameau où ils furent vendus plusieurs fois contre un bassin de cuivre, des plumes ou autres bagatelles; quelquefois on les jouoit, on les tiroit au sort. Ces Indiens s'occupent à la chasse des chevaux, qu'ils conduisent ensuite dans le lieu où réside leur chef : les Anglais firent le voyage avec eux; ils portent leurs cabanes, consistant en quelques piquets, dont les uns se fichent en terre, les autres se mettent en travers, et le tout se couvre de peau de cheval. On marchoit le jour, on campoit la nuit; la chair

de cheval crue ou grillée étoit leur unique nourriture. Le chef de ces sauvages voulut les voir : il étoit orné d'un tablier d'étoffe pendu à sa ceinture et d'un bonnet de plumes; il avoit à la bouche une pipe de roseau : il leur fit diverses questions en mauvais espagnol qu'ils purent entendre, et auxquelles ils surent répondre; il apprit avec joie qu'ils étoient ennemis des Espagnols : il les traita bien, et ils demeurèrent huit mois avec lui.

Le pays est abondant en pâturages et en chevaux; le mouton y est commun; il y a du gibier de toute espèce, mais le cheval y est l'unique mets dont on s'y nourrisse : le climat y est sain, le sol seroit abondant s'il étoit cultivé; près de la mer il est nu et sablonneux; dans l'intérieur il y a beaucoup de bois taillis. Les Patagons ont cinq à six pieds de haut; ils ressemblent à ceux dont nous avons parlé peu auparavant. Le roi est l'égal de ses sujets; il vit avec eux sans faste et sans cérémonie, cependant il en est promptement obéi : dans les festins ils sont querelleurs, et ils se battent avec leur chef comme avec un autre : ils font une boisson d'un fruit qui croît sur les ronces, et ressemble aux framboises; ils les mettent en tas dans un creux revêtu de peaux de chevaux, y jettent de l'eau, remuent fortement, puis laissent fermenter le mélange, autour duquel les hommes

et les femmes s'assemblent avec une pipe de roseau, et ils boivent la liqueur en chantant à tue-tête. Ils n'ont pas de demeures fixes, se transportent par-tout avec facilité, semblent honorer le soleil et la lune, et font une fête toutes les fois que la dernière se renouvelle. Celui qui meurt est empaqueté, avec ses effets et ses armes, dans une peau de cheval, qu'on place dans une fosse ronde qu'ils comblent tout de suite : ils portent le deuil pendant trois mois, c'est à dire que pendant trois mois ils ne voyent ni ne parlent à personne. Ils craignent les spectres et les revenans, n'osent sortir la nuit, et chassent les esprits en frappant sur les peaux de chevaux qui couvrent leur tente. Ils n'ont qu'une femme, et ils vivent bien avec elle. Lorsqu'elle est en couche, sa cabane est inaccessible à tout le monde, on n'en approche que lorsque la femme en sort avec son enfant dans les bras; cet enfant est enveloppé dans une peau de mouton, attaché sur une espèce de civière qu'on balance lorsqu'on veut l'endormir : deux heures après avoir accouchée, la femme travaille; tous les matins elle mène son enfant à la rivière, et l'y plonge (1).

(1) Voyez sur les Patagons, tome II, page 6, la relation que Magellan en a donné; page 93, celle de Drack; page 248 du même volume, celle d'Olivier

Enfin trois d'entr'eux obtinrent d'être menés à Buenos-Aires; le quatrième fut vendu à un Indien qui l'emmena dans l'intérieur du pays. Arrivés sur les terres des Espagnols, le gouverneur paya leur rançon, et voulut ensuite les faire catholiques : lorsqu'il vit qu'il ne pouvoit y réussir, il les envoya prisonniers sur le vaisseau l'Asie, qui étoit alors à Monte-Video, et ils y trouvèrent treize autres prisonniers anglais; tous y étoient traités comme des esclaves, et avec tant de dureté qu'ils résolurent de s'enfuir : deux seuls échappèrent du vaisseau, et furent atteints dans un marais, au milieu des joncs où ils s'étoient cachés. C'est là qu'ils virent un des officiers qui étoient restés avec le capitaine Cheap, et il leur raconta ses aventures. Quelques tems après ils partirent avec l'amiral Pizarro dans l'Asie, d'où ils se rendirent en Portugal, et de Lisbonne à Londres.

Il nous reste à voir quel fut le sort du capitaine Cheap, et de ceux qui avoient attaché leur sort au sien. Nous l'avons laissé avec ses deux compagnons dans l'île Wager : il reçut avec joie les

---

du Nort; et enfin, tome IV, page 415, les détails de Wallis sur ces peuples. Les rapports de tant de voyageurs célèbres sont plus que suffisans pour fixer l'opinion que nous devons avoir de ces sauvages inconnus à l'Europe avant Magellan.

neuf Anglais qui vinrent se joindre à lui avec la berge, et il partagea avec eux tout ce qui lui restoit : chacun eut trois chemises et deux vestes. Leur premier soin fut de ramasser des coquillages pour épargner leurs provisions ; ils se réunirent encore avec les déserteurs, et tous se mirent à réparer la berge et l'esquif. Le capitaine alloit chercher l'eau et le bois ; il allumoit le feu, il faisoit la cuisine ; mais, avant que tout fût préparé, les provisions furent consumées : leur ressource fut de l'algue marine frite dans du suif de chandelle ; ce secours ne suffisoit pas pour se soutenir, ils achetèrent des Indiens qui vinrent dans un canot, quelques chiens qui furent une ressource passagère : la chasse des oiseaux de mer étoit rarement heureuse. Dans cette misère, le capitaine conservoit un peu de farine pour le voyage, et trois malheureux affamés lui en enlevèrent une partie ; les voleurs furent pris, fouettés, et abandonnés dans une île voisine. Ne sachant où trouver des vivres, ils visitèrent le lieu où le vaisseau avoit échoué, et ils y trouvèrent trois tonneaux de bœuf salé ; ce fut un trésor. Bientôt après on lança les deux bateaux à l'eau : la berge reçut dix d'entr'eux avec le capitaine, l'esquif en porta six ; mais la tempête les obligea peu de momens après à jeter leurs provisions dans la mer, et de se laisser aller au gré d'une mer

agitée et des vents furieux qui les poussoient vers des rochers, entre lesquels ils aperçurent un passage étroit dans lequel ils osèrent entrer : il les conduisit dans un bassin d'eau tranquille, environné de rochers perpendiculaires où ils trouvèrent à peine un lieu pour débarquer ; ils s'y reposèrent, étendus sur la pierre nue ; il gela, et le matin ils étoient presque morts de froid : ils regrettèrent l'île Wager, mais ils ne laissèrent pas de continuer leur route ; ils ramèrent avec vigueur le jour, et le soir étant à jeun encore, ils n'eurent que des plantes marines crues pour assouvir leur faim ; ils les cueillirent dans une baie marécageuse où la pluie les força de rester trois jours, et où ils furent assez heureux pour trouver des oies sauvages. Le lendemain, un vent favorable leur fit doubler des caps, des îles inconnues, et le soir les conduisit dans un enfoncement où ils furent en sûreté, mais où ils ne trouvèrent point d'alimens : de bons feux qu'ils firent avec un bois rouge très-inflammable, les consolèrent un peu. Ils parvinrent ensuite à une île élevée où ils trouvèrent du gibier : leur lit fut un rivage pierreux. Au loin, ils crurent voir une île qu'ils croyoient celle de Socorro (1),

(1) Ou los Chonos, vers le 45e degré de latitude sud. Voyez la carte du tome II.

et ils ramèrent avec vigueur pour y parvenir : ils ne firent que s'enfoncer dans un golfe dont ils sortirent avec peine. Ceux de l'esquif y trouvèrent une oie qu'ils mangèrent seuls, et qui fit naître entr'eux de la mésintelligence, parce que ceux de la berge cherchèrent à s'en venger, et le firent. Des coquillages, des veaux marins et des plantes marines les nourrirent dans un havre où le vent les força de demeurer plusieurs jours. Dans ce lieu, l'esquif tourmenté par les vagues, coula à fond, et de deux hommes qui s'y trouvoient, l'un se noya, l'autre ne se sauva qu'avec peine. La berge ne pouvoit contenir tous les matelots, on fut forcé d'en laisser quatre sur le rivage ; on leur laissa des armes et des munitions : ils les virent partir avec constance, et crièrent trois fois : Vive le roi !

On se flattoit qu'après avoir passé un cap qu'on voyoit devant soi, on se trouveroit sur la côte du Chili ; on ne put y réussir : le découragement fit décider qu'on retourneroit à l'île Wager, dont on prit le chemin ; on voulut reprendre les quatre matelots abandonnés, mais on ne les trouva plus : un fusil, quelques munitions jetées çà et là firent penser qu'ils étoient morts de misère ; des tempêtes les tourmentèrent sans cesse dans cette route rétrograde, la faim les poursuivit : ils en vinrent à manger les sou-

liers qu'ils s'étoient faits avec la peau d'un veau marin. Ils arrivèrent enfin, traînant après eux un canot d'Indiens qu'ils avoient trouvé flottant sur la mer. Ils rentrèrent dans leurs cabanes, mais ils en trouvèrent une fermée et remplie de ferremens de vaisseau, et près de là une provision de veau marin déjà corrompu, cachée dans des buissons. Des Indiens, sans doute, étoient venus dans ce lieu, et les Anglais profitèrent de leurs soins. Quinze jours après, ils furent visités par deux canots d'Indiens, dont l'un étoit de Chiloé, et parloit un peu l'espagnol : ils lui proposèrent de les y conduire, à condition qu'on lui abandonneroit la berge et tout ce qui s'y trouveroit alors ; il y consentit : tandis qu'on s'occupoit à ramasser des provisions, un matelot vola les habits de son camarade, et s'enfuit : on ne put le retrouver, et on se mit en mer. Au bout de trois jours, on entra dans une grande baie où l'Indien avoit sa cabane et sa famille ; ils traversèrent avec des peines infinies l'embouchure d'une rivière, et l'un des matelots mourut de fatigue : le capitaine fit élever de nouveaux murmures, parce qu'on le vit manger un morceau de veau marin, sans en offrir à ses compagnons ; mais l'un d'eux lui en avoit donné l'exemple ; ils ne s'en vengèrent pas moins : tandis qu'on s'étoit dispersé pour chercher des coquillages,

coquillages, six matelots se donnèrent le mot, rentrèrent dans la berge, s'éloignèrent, et on ne les revit plus : la berge arriva pourtant à Chiloé; mais elle n'avoit plus que deux hommes, les quatre autres étoient morts, et ceux-ci disparurent après leur arrivée. Quatre restoient avec le capitaine, sans armes, sans habits, sans ressource, dans un désert où l'on ne voyoit que bois et rochers : ils eurent assez de courage pour ne pas s'abandonner au désespoir. Quelques jours s'écoulèrent; enfin un jour, ils virent un bateau en mer, et attachant un mouchoir au bout d'un bâton, ils s'en firent apercevoir, et il aborda; c'étoit l'Indien et sa femme qui les avoient quittés pour aller chercher des vivres. Ils demeurèrent quelques jours avec lui, pour attendre d'autres Indiens qui devoient venir les joindre; les provisions qu'ils avoient apportées suffisoient à peine pour les empêcher de mourir de faim : le femme qui plongeoit bien, alloit leur chercher au fond des eaux des poissons et des coquillages; c'est ainsi qu'ils vécurent jusqu'à l'arrivée des autres Indiens, qui apportèrent du veau marin, et firent une chasse qui rapporta trois cents oiseaux de mer : les Anglais furent alors bien nourris, mais ils servoient d'esclaves à ceux qui leur fournissoient des vivres. Ces Indiens pêchent au filet : ils ont des chiens qui chassent

les poissons du côté où ils veulent, et d'autres qui plongent et les saisissent dans l'eau ; ils prennent des veaux marins avec un sac dont l'ouverture est fort large. On trouve sur cette plage une espèce d'oie qui ne vole point, mais qui court très-vîte ; cet oiseau a un duvet très-fin que les femmes filent, et dont elles font des couvertures qu'on vend aux Espagnols : pour prendre ces oiseaux, les Indiens s'arment d'un flambeau fait d'une écorce combustible ; l'éclat éblouit l'oiseau, qui demeure immobile et se laisse assommer.

Il y a dans ce pays différentes nations ; ce sont les Patagons, les Coucous, les Chonas : c'est avec les seconds que vivoient nos cinq Anglais ; ils sont bons, mais grossiers et sales : on y a vu une mère mettre les pous de son enfant dans une coquille, pour en régaler son mari à son retour : ils mangent leur viande rôtie; pour l'arroser, un de leurs enfans mâche de la graisse, et la crache à mesure qu'elle se fond, contre la viande embrochée à un bâton. Ils ont des fêtes extravagantes : tandis que les uns dépècent la chair et la font rôtir, les autres sifflent, chantent, sautent, font des contorsions, des cris épouvantables, et se barbouillent le visage d'une peinture ; les femmes les imitent et les surpassent : leurs chansons sont lamentables et lugubres. Ils

sont de moyenne taille et très-robustes ; ils placent leurs morts sur des échafauds hauts de six pieds, et leur donnent la même attitude que les enfans ont dans le ventre de leur mère : leur langue est rude, et sa prononciation gutturale : leurs canots sont formés de trois planches liées par un cuir épais ; leurs armes sont des dards faits d'os de poisson qu'ils lancent avec adresse.

Les Indiens partirent vers le milieu de mars 1742 ; ils avoient cinq canots, et mirent un Anglais dans chacun d'eux ; les firent travailler avec force, mais ne leur donnèrent pas les meilleurs alimens. Elliot, le chirurgien du Wager, le fidèle compagnon du capitaine, mourut le lendemain de leur départ, épuisé par la fatigue et la misère qu'ils avoient souffert : ils avancèrent tantôt sur la mer, tantôt traînant leurs canots au travers des bois marécageux qui les épuisoient et les déchiroient, parce qu'ils n'avoient ni souliers ni bas, et n'étoient vêtus que de guenilles pourries et remplies de vermine. Ils apprirent en chemin qu'un vaisseau avoit abordé, il y avoit près d'un an, sur cette côte, et ils surent ensuite que c'étoit la pinque Anne. Ils arrivèrent à l'île de Chiloé à la fin de juin, et il y faisoit un froid violent ; on les y logea et les y nourrit : le capitaine presque

mourant inspira une tendre compassion aux Indiens, qui en prirent le plus grand soin; ils lui firent un lit de peau de mouton, ils le réchauffèrent; ses jambes étoient enflées, et il étoit d'une maigreur extrême : les bons Indiens leur firent du gâteau d'orge et du bouillon de mouton, ils y joignirent des œufs et des topinambours; ils en firent prendre au capitaine, et le sauvèrent : les femmes du village apportoient aux Anglais chacune un plat de leur façon, du mouton, des poulets, et les hommes y joignirent la boisson qu'ils nomment *chica* (1). Ils parvinrent à leur faire oublier leurs maux, et partager leurs plaisirs; mais les Espagnols avertis de leur arrivée, vinrent les chercher pour les conduire à Castro, où résidoit le corrégidor : ils les firent garder dans une cabane où les seuls Indiens venoient les voir, et leur apporter des vivres; les Espagnols ne témoignèrent pour eux aucune pitié. Un jésuite auquel un des Anglais fit présent de sa montre, leur rendit quelque service. Conduits à Castro par une forte garde de soldats armés de piques, ils furent présentés au corrégidor, vieillard couvert d'un grand manteau, coiffé d'une vieille perruque à nœuds, et portant une longue épée : il les conduisit au collége des jésuites

(1) Voyez tome II, page 157.

pour s'assurer s'ils étoient chrétiens; ces bons pères les reçurent avec la plus grande honnêteté, et pendant huit jours ils furent heureux. On les conduisit ensuite avec autant de cérémonie à Chaco, capitale du Chiloé, où on ne les laissa entrer que de nuit; on les fit passer entre une double haie de soldats, ayant d'un côté une vieille arquebuse, et de l'autre la mèche allumée. Le gouverneur les reçut assez bien.

L'île de Chiloé est un des mauvais pays de l'Amérique, et la colonie espagnole y est misérable (1); le climat y est humide et mal sain, les pluies continuelles y font pourrir le froment qu'on y sème : on y fait du pain avec la farine de topinambour, qui y est abondant et meilleur qu'en aucun autre lieu; l'orge y est commun, et on en fait des gâteaux et la chica; on y a du poisson et des coquillages, mais surtout du porc dont la chair est succulente; il y a quelques moutons, quelques vaches et des chevaux; ils y sont maigres, parce qu'on y manque de pâturages. Les habitans sont tous pauvres, et n'ont que des cabanes de chaume sans cheminée, où ils sont aveuglés par la fumée. La maison du gouverneur est plus grande, sans être plus com-

(1) Voyez ce qu'en dit Olivier du Nort, tome II, page 264.

mode : une étoffe grossière y est le vêtement commun à tous; les riches seuls portent du linge : le sapin couvre les campagnes, l'herbe du Paraguay s'y trouve par-tout (1). L'indien y est la langue commune, même des Espagnols, et

(1) C'est la feuille d'un arbre grand comme un pommier nain ou un myrte : son goût approche de la mauve, et elle ressemble à peu près à la feuille de l'oranger. Cette herbe qui fait les délices des habitans de l'Amérique méridionale, et à laquelle les Espagnols attribuent tant de vertus, est d'un usage général dans toute cette partie du Nouveau-Monde. On la jette séchée et presqu'en poudre dans un vase, avec du sucre, du jus de citron et des pastilles d'une odeur fort douce. L'eau bouillante qu'on verse par dessus doit être bue sur-le-champ, pour ne pas donner à la liqueur le tems de noircir. Le Pérou et le Chili en consomment annuellement vingt-cinq mille quintaux, qui leur coûtent près de 2,000,000 de liv. La grande fabrique de cette herbe est à Villa-Rica : ce lieu, dont le fond est un peu marécageux, est le meilleur de tous pour la culture de cet arbre. Villa-Rica est située vers le vingt-sixième degré de latitude sud, non loin du fleuve Paraguay. Voyez la carte du sud de l'Amérique. On assure que les ouvriers employés aux mines du Pérou, ne pourroient pas long-tems en soutenir le travail, s'ils ne prenoient une infusion de cette herbe en guise de thé. Selon le père Charlevoix, ce breuvage enivre et hébête ceux qui en usent avec excès. Voyez ce qu'en dit Gemelli, tome III, page 453.

elle est à la fois énergique et douce. Le Chaco est un excellent havre; mais un rocher caché en rend l'entrée dangereuse : la ville est peu considérable et est défendue par un fort de terre entouré d'un fossé et d'une palissade, et par treize canons, dont neuf sont pointés contre la mer; dix soldats en forment la garnison. A deux lieues est l'île Calabucco, où est encore un capitaine et une petite garnison.

Le vaisseau de Lima, qui chaque année vient faire le commerce dans cette île, arriva ; c'étoit un beau bâtiment, mais mal armé : les Anglais s'y embarquèrent le 2 janvier 1743 ; il les porta dans quatre jours à Valparaiso, dont le gouverneur étoit aveugle, et dont les habitans triomphèrent en voyant l'état misérable des Anglais : ils y furent détenus dans un cachot ténébreux. Le président de Saint-Jago les en tira, et les logea chez un Anglais qui eut pour eux les attentions les plus tendres. MM. Cheap, Hamilton et Byron s'embarquèrent sur un vaisseau français, et revinrent en Angleterre après avoir séjourné dix-huit mois au Chili. Campbell, le quatrième Anglais, traversa de Saint-Jago à Buenos-Aires avec l'amiral Pizarro, et revint avec lui en Europe.

Tel fut le sort du Wager. Après cette longue digression, revenons à notre voyage. On avoit

envoyé le Tryal à la découverte de l'île Masafuero ; il revint huit jours après en avoir fait le tour : son nom vient de ce qu'elle est plus éloignée du Continent que celle de Juan Fernandez ; elle est à vingt-deux lieues de celle-ci : on la trouve couverte d'arbres, ayant de beaux ruisseaux qui viennent se rendre dans la mer ; vers le nord est un ancrage, mais il est mauvais ; car le rivage y est escarpé, et l'eau y est profonde ; une bande de rochers s'avance de la pointe orientale de l'île à deux milles dans la mer. Elle nourrit un grand nombre de chèvres qui sont peu sauvages, parce qu'elles n'y ont point été troublées ni par les chiens, ni par les hommes. Les veaux et les lions marins y sont communs.

Nous employâmes les derniers jours d'août à décharger les provisions de la pinque ; une grande partie en étoit gâtée, parce que le bâtiment avoit fait eau, que les barriques étoient pourries et que les sacs avoient été mouillés. L'Anne nous devenant inutile, on lui donna son congé ; mais le maître savoit que son vaisseau ne pouvoit retourner, il demanda qu'il fût visité, et les charpentiers rapportèrent que la plus grande partie du fond en étoit rompue ou pourrie, et la ferrure usée ; que le franc-bord étoit en mauvais état, que la proue et les ponts

faisoient eau; qu'elle ne pouvoit remettre en mer sans être réparée avec soin. Il étoit impossible de le faire à Juan Fernandez, puisque tout le bois et le fer que nous avions n'y auroient pas suffi; et le maître demanda au Commodore d'acheter le corps et les agrès de la pinque pour l'usage de l'escadre : il fit estimer le tout, et conclut le marché pour trois cents livres sterling. Une partie de sa déponille fut utile aux autres vaisseaux, et son équipage fut joint à celui du Gloucester, qui étoit le plus foible, car il ne lui restoit que quatre-vingt-deux hommes. Le Tryal avoit perdu quarante-deux hommes et il lui en restoit trente-neuf. Le Centurion avoit perdu la moitié de ses matelots, et de cinquante invalides, de soixante-dix-neuf soldats de la marine qui s'y étoient embarqués, il ne restoit que quatre des premiers et onze des seconds. De neuf cent soixante et un hommes que portoient les trois vaisseaux, il n'en restoit que trois cent trente-cinq, les mousses compris; nombre qui ne suffisoit pas pour le Centurion seul. Cette foiblesse nous faisoit craindre de rencontrer l'escadre de Pizarro, qui sans doute devoit avoir souffert dans le passage, mais qui avoit tout le Chili, tout le Pérou pour se recruter : on nous avoit aussi annoncé qu'on équipoit une escadre au Callao, port de Lima; et quand même nous n'aurions

rien eu à craindre de ces forces navales, étant trop foibles pour attaquer une place, pour risquer même la perte de vingt hommes, nous nous étions bornés à surprendre quelques navires avant qu'on nous eût découvert; après quoi il nous falloit partir au plus vîte, trop contens si nous pouvions regagner notre patrie. Telle étoit la triste perspective qui s'offroit à nous. Nous employâmes les premiers jours de septembre à réparer nos vaisseaux avec les restes de la pinque, et nous nous en étions occupés lorsque nous découvrîmes un vaisseau qui s'approcha jusqu'à ce que ses basses voiles parussent sur l'horizon. Nous espérions voir encore un des nôtres, lorsque nous aperçûmes qu'il changeoit de route, et se dirigeoit à l'est : il fut résolu de lui donner la chasse; et le Centurion mit à la voile à cinq heures du soir, mais le vent étoit foible, et le calme lui succéda; la nuit vint, et quand le jour reparut, on ne vit plus de vaisseau. Nous continuâmes cependant de porter au S.-E., croyant le rencontrer encore; mais, après deux jours d'une course inutile, nous revenions à notre île, lorsque nous découvrîmes un vaisseau à quatre ou cinq lieues de nous; ce n'étoit pas celui que nous cherchions : il portoit pavillon espagnol, et voyant que nous ne répondions pas à ses signes, il chercha à s'éloigner;

nous le suivîmes avec ardeur : il étoit fort grand, et nous pensions qu'il faisoit partie de l'escadre de Pizarro. Dans cette idée, nous nous préparâmes au combat; une bruine nous le fit perdre de vue; l'air s'éclaircit ensuite, et nous le montra fort près de nous. Nous vîmes alors que c'étoit un vaisseau marchand, dont quatre coups de canon dans ses manœuvres nous rendirent les maîtres. L'équipage, les officiers, les passagers tremblans, furent rassurés par la politesse du lieutenant qu'on leur envoya; et ils furent transportés sur notre bord. Le vaisseau se nommoit *Nuestra Senora del Monte-Carmelo*, son capitaine *D. Manuel Zamorra*; il avoit cinquante-trois hommes d'équipage, sortoit du Callao, se rendoit à Valparaiso, et portoit du sucre, des étoffes de laine bleue, d'autres étoffes, un peu de coton et de tabac, de l'argent travaillé et des piastres. Il étoit en compagnie de deux autres vaisseaux, dont il avoit été séparé peu de jours auparavant, et celui que nous avions vu d'abord en étoit un.

Nous apprîmes par les papiers que nous y trouvâmes, quelle étoit la force et la destination de l'escadre espagnole, et qu'elle avoit été obligée de rentrer dans Rio de la Plata, après avoir perdu deux de ses plus gros vaisseaux, dans ses vaines tentatives pour doubler le cap Horn; que le vice-

roi du Pérou, supposant que nous pouvions avoir pénétré dans la mer Pacifique, avoit d'abord mis un embargo sur tous les vaisseaux, mais que les maux qu'avoit essuyé Pizarro, et huit mois écoulés sans avoir rien appris de nous, avoient fait croire que nous avions été obligés de retourner en Europe, ou que nous avions fait naufrage, et qu'on avoit cru pouvoir lever l'embargo. Ces éclaircissemens nous rassurèrent, nous firent espérer des succès, et de faire quelque capture qui nous consoleroit de ne pouvoir attaquer aucune des places ennemies. Nous apprîmes encore que nous avions été dans un grand danger lorsque nous y pensions le moins; car, dans la supposition que quelques-uns de nos vaisseaux pouvoient avoir gagné la mer du Sud, on avoit armé au Callao quatre vaisseaux, un de cinquante pièces de canon, un de quarante, et deux de vingt-quatre, pour nous attaquer dans le tems que nous serions séparés, fatigués, accablés de maladies : l'un d'eux étoit demeuré dans l'île Juan Fernandez, trois autres avoient croisé à la hauteur du port de la Conception, jusqu'au 6 de juin; alors, ne nous voyant point paroître, ils crurent inutile de demeurer plus long-tems, et s'en retournèrent au Callao. Si donc nous eussions abordé dans l'île le 28 mai, lorsque le Commodore crut l'apercevoir, nous aurions rencontré cette escadre, et dans notre

état d'épuisement, nous n'aurions pu lui résister; cette rencontre eût été fatale aux trois vaisseaux qui nous joignirent successivement, tous hors d'état de se défendre quand ils arrivèrent. Ainsi notre erreur qui nous coûta quatre-vingts hommes, nous sauva ainsi que nos compagnons. Nous revinmes avec notre prise à Juan Fernandez. Nos prisonniers étoient très-étonnés que nous eussions pu résister à tant de maux, réparer nos vaisseaux et en faire un nouveau; car ils ne pouvoient croire que le Tryal, misérable petit navire, fût venu d'Europe.

Comme, par les lettres trouvées dans le vaisseau, il paroissoit certain que d'autres vaisseaux devoient partir du Callao, le Commodore envoya le Tryal croiser à la hauteur de Valparaiso, après en avoir renforcé l'équipage de dix hommes : il résolut aussi de séparer ses vaisseaux, pour augmenter la probabilité de faire des prises, et diminuer celle d'être vus de la côte. Nos équipages s'étoient ranimés, ils travaillèrent avec ardeur pour tout préparer. On transporta l'artillerie de la pinque sur le Carmelo, qui, quoique vieux, étoit bon encore; on dispersa les prisonniers pour les rendre utiles. Le Gloucester devoit s'avancer jusqu'au 5° de latitude méridionale, et croiser à la hauteur de Paita, et à une assez grande distance des côtes pour ne point être découvert; il

y devoit attendre le Commodore, qui le viendroit joindre dès qu'il seroit nécessaire. Nous partîmes tous de Juan Fernandez le 19 septembre. Le Centurion et le Carmelo allèrent à l'est pour chercher le Tryal; mais le vent étoit si foible que trois jours après ils voyoient encore l'île qu'ils venoient de quitter. Un coup de vent vint ensuite déchirer notre grand hunier, accident qui fut promptement réparé. Le 24, avant le coucher du soleil, nous découvrîmes deux vaisseaux, et nous nous séparâmes pour ne point paroître des armateurs. Bientôt nous vîmes que l'un d'eux qui étoit grand, venoit droit à nous : préparés au combat, nous allions lui lâcher une bordée, lorsque le lieutenant du Tryal nous apprit que c'étoit une prise faite peu de jours auparavant par ce petit vaisseau, qui demeuroit en arrière parce qu'il étoit démâté. Nous le joignîmes. Il nous apprit qu'il avoit poursuivi ce vaisseau, bon voilier, pendant trente-six heures, et n'auroit pu le prendre, si pendant la nuit une fente éclairée de ce vaisseau n'avoit dirigé sa course ; que les Espagnols se voyant poursuivis par un nuage de voiles (car le Tryal faisoit tant d'eau qu'on ne voyoit que ses voiles), ils s'étoient rendus au moment qu'il alloit leur lâcher sa seconde bordée : c'étoit un navire de six cents tonneaux, nommé *l'Aranzazu*, qui faisoit le même chemin, et

portoit les mêmes marchandises que le Carmelo, mais il avoit moins d'argent.

La joie de cette prise fut tempérée par les malheurs du Tryal ; il étoit démâté, la mer étoit grosse, le vent étoit fort et nous éloignoit de notre croisière, parce que nous étions obligés de rester en panne pour ne pas l'abandonner, et les vaisseaux ennemis pouvoient sans crainte gagner le port. Le vent s'étant calmé, il fut prouvé que le Tryal ne pouvoit tenir la mer sans être réparé, qu'il faisoit eau de toutes parts et périroit au premier orage : nous n'avions ni mâts ni agrès à lui donner, et on ne pouvoit le radouber en pleine mer, ni gagner un port et perdre du tems sans imprudence; il ne restoit donc qu'à en tirer tout ce qui pouvoit être utile aux autres vaisseaux, et à le détruire. L'équipage se rendit sur sa prise, qui avoit été quelquefois armée en guerre : on y transporta vingt pièces de canon, et on fit couler à fond ce petit navire. Le Commodore fit ensuite de nouvelles dispositions. La prise du Tryal et celle du Centurion devoient croiser à la distance de douze à quinze lieues des côtes de Valparaiso, pour intercepter tous les navires qui pourroient en sortir pour porter la nouvelle au Callao qu'il manquoit deux vaisseaux, et que nous pouvions nous en être emparés : ils eurent ordre de rester dans ces

parages durant vingt-quatre jours, et de ranger ensuite la côte jusqu'à Piseo ou Nasca, où le Centurion devoit se trouver. Celui-ci se dirigea d'abord au midi, et par ce moyen il interceptoit plus sûrement encore tout ce qui pouvoit sortir de Valparaiso pour le reste du Chili, comme le Gloucester se trouvoit aussi sur la route des vaisseaux qui alloient de Panama au Pérou. Ainsi ces arrangemens étoient les plus sages qu'on pût prendre, pour faire des forces anglaises le plus grand usage possible; mais ils n'eurent pas grand effet: les malheurs du Tryal avoient permis aux vaisseaux destinés pour Valparaiso d'y entrer, et on ne découvrit aucune voile jusqu'au 8 octobre, que nous crûmes devoir quitter notre poste pour joindre nos prises; mais nous ne les trouvâmes point à leur croisière, où nous les attendîmes pendant quatre à cinq jours. Nous rangeâmes donc la côte jusqu'aux hauteurs de Nasca, où nous espérions faire quelque riche capture: nous y restâmes jusqu'au 2 novembre, que nous aperçûmes deux vaisseaux; c'étoient nos deux prises: elles n'avoient rencontré aucun vaisseau; sans doute qu'à Valparaiso, ne voyant point arriver les deux vaisseaux, on avoit soupçonné que nous étions dans ces parages, et qu'on avoit mis un embargo pour retenir tous ceux qui étoient dans le port. Un exprès pouvoit avoir été

été dépêché au Callao pour faire armer les vaisseaux de guerre, et cette idée nous fit hâter de joindre le capitaine Mitchel, qui commandoit le Gloucester, afin de réunir nos forces. Nous prîmes soin de passer hors de la vue du Callao : nous découvrîmes la petite île Saint-Gallan, située à deux lieues d'une hauteur nommée *Morro-Viejo*, ou *la Tête du Vieillard*, excellente croisière pour enlever les vaisseaux destinés pour le Callao.

Le 5 novembre, nous vîmes les hauteurs de Barranca, sous le 10° 36′ de latitude méridionale; et une heure après, une voile à laquelle nous donnâmes la chasse. Le Centurion devança les deux prises; cependant la nuit fit perdre de vue la proie qu'on cherchoit. On ne sut plus quelle route tenir; on aima mieux ne point changer de cours, et l'on eut raison. Nos gens crurent en apercevoir les voiles dans l'obscurité; mais à la fin, M. Brett, second lieutenant, l'aperçut faisant route vers la haute mer : nous le joignîmes en moins d'une heure, et il se rendit après avoir essuyé quatorze coups de canon. Ce vaisseau se nommoit *Sainte-Teresa de Jesu ;* il alloit de Guayaquil où il avoit été construit, au Callao, et étoit du port de trois cents tonneaux, monté de cinquante hommes, chargé de bois de charpente, du fil de Pito qui est très-fort, et fait

d'une espèce d'herbe, de draps de Quito, de cacao, de noix de coco, de tabac, de cuir, de cire, etc. ; il y avoit peu d'argent. C'étoit un grand dommage fait à nos ennemis ; c'étoit un petit avantage pour nous, qui ne pouvions faire usage de tout cela : le bois de charpente nous servit pour réparer nos chaloupes, et pour d'autres objets utiles. Parmi les prisonniers étoient une mère et deux filles, dont la plus jeune étoit d'une beauté frappante ; elles trembloient de se trouver entre nos mains, mais notre honnêteté les rassura. Le Commodore ordonna qu'elles resteroient dans le même appartement qu'elles avoient occupé, et qu'elles y seroient servies comme auparavant ; il permit que leur pilote qui s'intéressoit vivement à leur sort, restât avec elles pour tenir lieu de garde et de protecteur : il défendit qu'on leur fît aucune peine, et il fut obéi. Nous attendîmes ensuite nos prises, qui ne nous atteignirent que le lendemain assez tard. Nous portâmes donc au nord au nombre de quatre voiles. En cet endroit, une quantité prodigieuse de frai de poisson donnoit à la mer une teinte d'un très-beau rouge : nous en mîmes dans une verre, et nous vîmes qu'elle étoit claire comme le cristal, mais qu'il y surnageoit des globules rouges et glaireux. Nous avancions assez écartés pour remplir un grand espace, et

pour qu'aucun navire ne pût nous y échapper. Le courant nous faisoit avancer vers le nord chaque jour d'environ quatre lieues. Sous le 8° de latitude méridionale, nous commençâmes à voir des bonites et des poissons volans. La chaleur est ici beaucoup moindre que sur la côte du Brésil, sous les mêmes latitudes; jamais elle n'égala même celle d'un jour d'été un peu chaud en Angleterre, et cependant aucune pluie n'avoit rafraîchi l'air; c'est que dans ce climat tout contribue à tempérer l'ardeur brûlante du soleil; l'air y est presque toujours agité par des vents constans : les Cordelières interceptent les vents d'est, qui y seroient les plus chauds; leurs sommets couverts de neige rafraîchissent l'air autour d'elles; elles retiennent des vapeurs qui préservent le pays des rayons directs du soleil. Nous nous persuadâmes de l'effet de ces montagnes dès que nous en fûmes assez loin pour ne plus en sentir l'influence, et en deux jours nous passâmes d'un climat tempéré à l'air brûlant des Indes orientales.

Le 10, nous nous trouvâmes à trois lieues au midi de l'île Lobos de la Mar; voisins de la croisière du Gloucester, nous portâmes peu de voiles toute la nuit. A la pointe du jour, nous vîmes un vaisseau qui avoit passé près de nous durant la nuit, et tâchoit de gagner la côte. Nous

forçâmes de voiles pour l'atteindre, mais le vent étoit trop foible, et M. Anson fit armer trois chaloupes pour aborder le vaisseau ennemi. Elles l'eurent bientôt atteint, et le saluèrent d'une décharge de mousqueterie qui lui fit baisser pavillon. Il s'appeloit *Nuestra Senora del Carmin;* il étoit de cent soixante-dix tonneaux et de quarante-trois hommes d'équipage : sa charge consistoit en acier, fer, cire, poivre, bois de cèdre, planches, tabac en poudre, rosaires, indulgences, marchandises d'Europe, cannelle et autres objets d'un foible prix pour nous; il venoit de Panama, sortoit de Paita où il avoit fait de l'eau, et alloit au Callao. Si cette prise ne nous enrichit pas, elle nous procura des avis importans. Parmi les prisonniers étoit un Irlandais qui sortoit des prisons de Paita, et à qui les prêtres avoient enlevé le fruit de ses travaux. Il témoigna une grande joie en retrouvant ses compatriotes, et nous avertit qu'un vaisseau arrivé à Paita y avoit déclaré qu'un vaisseau qu'il jugeoit anglais, lui avoit donné la chasse, que le gouverneur avoit dépêché un exprès pour en avertir le vice-roi, et qu'on étoit occupé dans cette petite ville à faire transporter le trésor du roi à Piura, ville à quinze lieues dans les terres; d'autres prisonniers nous dirent qu'une somme considérable appartenant à des marchands de Lima, déposée

à la douane, devoit être transportée à bord d'un navire à l'ancre dans le port, prêt à partir pour Sonsonnata, dans le Mexique, et destinée à acheter une partie du galion de Manille. Ces nouvelles déterminèrent le Commodore à tenter la prise de Paita : il étoit inutile de nous cacher, et d'attendre de nouvelles prises; il s'agissoit de faire un butin considérable, de nous fournir de vivres dont nous commencions à manquer, et de mettre à terre nos prisonniers dont le nombre nous embarrassoit. C'étoient d'assez grands motifs pour autoriser une tentative, et nous la fîmes.

Paita, située sous le 5° 12′ de latitude méridionale, dans un terrain de sable et d'ardoise, ne contient qu'environ deux cents familles : les maisons n'y ont qu'un étage ; leurs murs sont de roseaux fendus et d'argile ; leurs toits sont de feuilles sèches. Cette manière de bâtir est suffisante pour un pays où la pluie est très-rare : ses habitans sont indiens, esclaves, nègres, mulâtres et métis; il y a fort peu de blancs : son port, le meilleur de ces quartiers, n'est qu'une baie où l'ancrage est sûr ; il est fort fréquenté, quoiqu'on n'y trouve ni eau, ni légumes; tout y vient sur des radeaux, d'une ville voisine nommée *Colan :* le bétail y vient de Piura. Cette ville est ouverte, et n'a qu'un fort sans fossés, sans

remparts, pour toute défense. Ce fort environné d'un mur de briques, avoit huit pièces de canon montées sur leurs affûts, et une garnison foible; mais la ville pouvoit fournir trois cents hommes armés.

Après ces informations, le Commodore résolut d'attaquer la place cette nuit même. Nous n'étions qu'à douze lieues de la côte; mais nos vaisseaux trop grands auroient averti les Espagnols, qui bientôt eussent mis leurs effets en sûreté. Il résolut donc de n'y employer que nos chaloupes; on y embarqua cinquante-huit hommes, commandés par le lieutenant Brett : les deux pilotes espagnols furent obligés de servir de guides; et pour s'en assurer, on déclara qu'au moindre indice de trahison, ils auroient la tête cassée, et que tous les prisonniers seroient emmenés en Angleterre. Vers la nuit, nous avançâmes d'abord à pleines voiles contre la ville; mais, quand nous en fûmes à cinq lieues, les chaloupes nous quittèrent, et arrivèrent à l'entrée de la baie sans être découvertes; mais à peine y furent-elles entrées que l'équipage d'un vaisseau les aperçut, se jeta dans sa chaloupe, et ramant vers le fort, cria de toutes ses forces, *les Anglais! les chiens d'Anglais!* Dans un instant la ville fut en alarmes, les lumières alloient et venoient, on se donnoit beaucoup de mouvemens. Brett fit

ramer vivement vers le rivage ; mais, avant qu'il y fût, la garnison avoit mis quelques pièces de canon en état de tirer, et un de ses coups fut assez bien ajusté, malgré la nuit, pour que le boulet passât sur la tête de nos gens, qui redoublèrent d'efforts, et arrivèrent avant qu'on leur tirât une seconde volée : un de leurs guides les conduisit à l'entrée d'une rue étroite où ils se trouvèrent à couvert du feu du fort, et ils marchèrent vers la grande place, grand carré dont le fort fait une des faces, et la maison du gouverneur une autre : leurs *huzzas*, le bruit qu'ils faisoient, excités par la joie de se voir à terre, et l'espérance du butin, leur tambour, l'obscurité, tout augmenta leur nombre aux yeux des habitans qui ne pensèrent qu'à fuir : les marchands à qui appartenoit le trésor osèrent seuls faire une décharge ; mais dès qu'on leur eut répondu, ils s'enfuirent aussi.

Brett fit environner le logis du gouverneur pour se saisir de sa personne, et marcha vers le fort : il étoit déjà abandonné. En moins d'un quart d'heure nous fûmes maîtres de la place, sans autre perte qu'un homme tué et un blessé. Le pilote espagnol de la Thérèse eut aussi le poignet effleuré d'une balle. Keppel, fils de milord Albermale, eut la tempe rasée d'un autre coup de fusil. On plaça des gardes au fort,

à la maison du gouverneur, aux avenues de la ville, pour prévenir les surprises, et empêcher le pillage. Le gouverneur, les habitans réveillés en sursaut, s'étoient enfuis en chemise : le premier auroit été utile pour traiter du rachat de la ville et de diverses marchandises précieuses que nous ne pouvions emporter, mais on ne put l'atteindre, et son épouse qu'il avoit abandonnée, quoique jeune et mariée depuis trois jours, s'échappa aussi. Le peu d'habitans qui étoient restés, furent enfermés dans une église : on transporta toutes les richesses qu'on put trouver de la ville dans le fort. Tandis que le lieutenant s'occupoit de ces soins, les matelots s'occupoient à fouiller les maisons, à se revêtir d'habits chamarrés en galons et en broderies, par dessus leurs jaquettes crasseuses et leurs culottes poissées : ils s'affublèrent de belles perruques et de chapeaux bordés. Ceux qui ne trouvèrent pas d'habits d'hommes, endossèrent des robes de femmes, pourvu qu'elles fussent magnifiques. Tandis que ces choses se passoient, les vaisseaux demeurèrent en panne jusqu'à une heure du matin, qu'ils voguèrent doucement vers la baie. Dès que le jour eut paru, ils virent avec joie le pavillon anglais flotter sur le port : ils s'approchèrent, et jetèrent l'ancre à deux heures après midi. Déjà les piastres et l'argenterie des églises étoient dans

le Centurion. Le lieutenant travailloit sans relâche à rassembler les trésors, et rien ne le troubloit dans cette occupation. Cependant l'ennemi rassembloit ses forces sur une hauteur derrière la ville : on distinguoit deux cents cavaliers bien montés et bien armés, rangés en bon ordre : on entendoit des tambours, des trompettes ; on voyoit flotter les drapeaux, et, sans doute, ils cherchoient à nous intimider : nous ne laissâmes pas de continuer à embarquer tranquillement tout ce qui étoit de prix pour nous, et des provisions, telles que des porcs et de la volaille que nous y trouvâmes en abondance. Vers la nuit, nous envoyâmes du renfort à terre, on prit poste dans les rues, on les barricada. L'ennemi fut tranquille durant la nuit, et le lendemain nous continuâmes à charger et décharger nos chaloupes. Le gouverneur avoit rassemblé les forces des environs, et il étoit si charmé de se voir à la tête des troupes qu'il s'embarrassoit peu du sort de la place. On l'invita par divers messages à traiter de son rachat ; on lui fit entendre qu'on se contenteroit de quelque bétail, on lui fit sentir qu'à ce prix seul il pouvoit sauver la ville ; il ne daigna pas répondre. Des esclaves vinrent se rendre à nous, et nous apprîmes que les troupes souffroient par la disette d'eau : on venoit nous en voler dans l'enceinte de la ville même. Le

nombre des Espagnols s'étant beaucoup augmenté, ils résolurent d'attaquer la ville et le fort dans la nuit, sous la conduite d'un nommé *Gordon*, écossais catholique. Nous attendîmes l'attaque en faisant des rondes fréquentes, accompagnées de tambours. Notre vigilance refroidit le courage des Espagnols, qui laissèrent passer cette nuit paisiblement. Le Commodore étoit résolu de partir le jour suivant : il fit descendre tous les prisonniers, au nombre de quatre-vingt-huit, et ils furent renfermés dans une église séparée des maisons. On distribua de la poix et du goudron dans les maisons de la ville en différentes rues, afin que le feu prît avec violence en plusieurs endroits à la fois ; on encloua le canon du fort ; et, mettant le feu aux matières combustibles, Brett rassembla son monde, et marcha sur le rivage où les chaloupes l'attendoient. Les Espagnols résolurent de troubler sa retraite ; un petit escadron choisi descendit de la hauteur, et s'avança courageusement pour charger nos gens ; mais ; dès qu'ils eurent fait halte, l'escadron s'arrêta. Nos gens, entrés dans leur chaloupe, attendirent assez long-tems sur le rivage, parce qu'il leur manquoit un homme ; impatientés de ne point le voir venir, ils quittoient le rivage lorsqu'ils l'entendirent enfin ; il les prioit de l'attendre : la ville étoit en feu, la fumée couvroit

la plage, et on ne pouvoit le voir; une chaloupe alla le chercher, il s'étoit avancé dans l'eau jusqu'au cou : le feu seul l'avoit tiré d'un sommeil profond où l'avoit jeté un excès d'eau de vie; et ce qui paroîtra étonnant, il fut le seul qui s'y livra : on observa la plus exacte discipline. Les chaloupes ramoient vivement pour regagner l'escadre, les flammes avoient gagné toute la ville, et offroient un grand et terrible spectacle. Nous avions trouvé six vaisseaux dans le port, dont l'un nommé *la Solidad* nous avoit été vanté comme bon voilier; nous résolûmes de l'emmener avec nous : deux étoient des galères destinées à nous empêcher de faire une descente au Callao; car les Espagnols avoient d'abord pensé que nous en voulions à Lima. Nous les coulâmes à fond avec les trois autres, et nous partîmes à minuit au nombre de six vaisseaux. Notre butin en vaisselle et en argent monnoyé montoit à trente mille livres sterling (six cent soixante-quinze mille livres de France), sans compter des joyaux, des bagues, des bracelets, et les gaspillages qui se firent clandestinement. Les Espagnols, en y comprenant les marchandises que nous livrâmes aux flammes, estimèrent que leur perte étoit d'un million et demi de piastres.

Quelques-uns des prisonniers que nous des-

cendîmes à Paita, nous quittèrent avec quelque regret. D'abord effrayés de se voir dans les mains de ceux dont on leur avoit fait le portrait le plus odieux, leur désolation étoit extrême; mais, quand ils eurent vu qu'on les traitoit avec douceur, ils furent tranquilles, ils purent se livrer à la joie, ils eurent du respect, de la tendresse pour le Commodore. Son humanité, sa bonté les disposèrent à juger favorablement de sa nation; la manière dont il agit avec les dames prisonnières augmenta encore la bonne opinion qu'ils avoient de son caractère. Sensibles à ses attentions, elles ne voulurent point descendre à terre qu'elles n'eussent été sur le Centurion, pour lui témoigner leur reconnoissance. Un jésuite qui étoit avec elles, ne cessoit point de se louer de notre honnêteté pour lui; et ni lui, ni les dames n'ont changé de ton après être sortis de nos mains. On ne met jamais assez de prix à l'estime de ses ennemis; on ne pense pas assez à l'utilité dont elle peut être.

En partant de Paita le 16 novembre, nous portâmes à l'ouest, et toute l'escadre s'étendit pour mieux découvrir le Gloucester, car nous nous attendions à toute heure de le rencontrer : cependant le jour s'écoula sans que nous l'eussions découvert. Des querelles s'élevoient parmi nos équipages : ceux qui étoient descendus à

Paita s'étoient appropriés divers effets, que leur envioient ceux qui étoient restés à bord, et ceux-ci croyoient mériter aussi bien qu'eux des récompenses. N'auroient-ils pas aussi bien fait qu'eux s'ils avoient été choisis pour descendre; n'avoient-ils pas travaillé, passé la nuit sous les armes pour garder les prisonniers, et la vue des vaisseaux n'avoit-elle pas empêché l'ennemi de venir attaquer ceux qui étoient dans la ville? Pour terminer ces différends, le Commodore les fit monter sur le pont, loua la valeur et la conduite de ceux qui étoient descendus à terre, puis fit valoir les prétentions de ceux qui étoient restés à bord, et ordonna ensuite que tout le butin fût apporté, afin que la masse entière en fût partagée à chacun, selon son rang. Et pour encourager ceux qui avoient fait la descente, il leur abandonna tout ce qui devoit lui en revenir. Ce moyen rétablit le calme sur les vaisseaux.

Le soir, on baissa les voiles pour ne point dépasser le Gloucester pendant la nuit; ce ne fut que le lendemain à dix heures que nous le découvrîmes; il remorquoit un petit bâtiment. Le capitaine Mitchel nous dit qu'il n'avoit fait que deux prises, dont l'une étoit un senau chargé de vin, d'eau de vie, d'huile d'olive, et d'environ

7000 liv. sterling en argent comptant (1); l'autre étoit une barque que le bateau à rames avoit enlevé près de terre : les Espagnols qui s'y trouvèrent se disoient très-pauvres, et ils assuroient que leur charge ne consistoit qu'en coton : on les en auroit cru, si on ne les avoit trouvés mangeant un pâté de pigeons dans des plats d'argent. D'abord, on n'y trouva en effet que du coton; mais on s'aperçut enfin qu'il enveloppoit des effets plus précieux, et que chaque barrique renfermoit un paquet de doubles pistoles et de piastres; le tout montoit à 12,000 liv. sterling (2). Cet argent alloit à Paita, et appartenoit aux marchands qui en avoient déjà déposé dans la douane.

Lorsque nous fûmes tous réunis, nous résolûmes de cingler au nord. Le Commodore avoit projété dans notre séjour à Juan Fernandez, de toucher près de Panama, et de tâcher de lier quelque correspondance avec la flotte de l'amiral Vernon, qui pouvoit lui faire passer du renfort par l'isthme de ce nom, et en se concertant, le mettre en état de s'emparer de Panama

(1) Cent cinquante-sept mille livr. argent de France.

(2) Deux cent soixante-dix mille liv. argent de France.

même. Mais, quand ils eurent appris par les papiers du Carmelo, que l'entreprise sur Carthagène avoit manqué, il sentit l'impossibilité de faire quelque entreprise importante; il ne pouvoit s'emparer de Panama, et comme on y avoit mis sans doute un embargo, il ne pouvoit espérer d'y faire des prises. Il ne lui restoit donc qu'à gagner la pointe méridionale de la Californie ou les côtes du Mexique pour y croiser, en attendant le galion de Manille qui devoit arriver dans le milieu de janvier, au port d'Acapulco. Il ne nous restoit plus qu'à faire de l'eau dont nous manquions. Après avoir examiné les lieux où nous pouvions en faire, nous nous décidâmes pour l'île de Quibo, à l'entrée de la baie de Panama. Nous y portâmes donc au nombre de huit vaisseaux, c'est à dire, avec l'apparence d'une flotte considérable. Nous découvrîmes le cap Blanc, excellente croisière, parce que tous les navires commerçans viennent le reconnoître. Dans cette marche, nous nous aperçûmes que la Solidad et la Sainte-Thérèse étoient mauvais voiliers, et nous retardoient beaucoup; et le Commodore ordonna d'en retirer tout ce qui pouvoit être utile, et de les brûler. On le fit, puis on continua sa route vers Quibo. Nous vîmes l'île de Plata, et l'un de nos vaisseaux s'en approcha pour s'assurer s'il ne s'y

trouvoit pas de ruisseau d'eau douce, ni de vaisseau entre elle et le Continent; il n'y vit ni l'un ni l'autre. Nous vîmes la pointe de Manta, et le Gloucester renvoya les prisonniers au village de ce nom, dans la barque espagnole. On travailloit en attendant à se mettre en état d'attaquer le galion avec avantage; on avitailloit les prises, on plaçoit des pierriers sur la grande hune et sur celle de misaine du Centurion. Cependant nous avancions; nous traversions la baie de Panama, et dès que nous eûmes passé la ligne, que nous nous éloignâmes des Cordclières, nous aperçûmes que nous avions changé de climat : une chaleur étouffante succéda rapidement à un air toujours tempéré; des calmes fréquens, des pluies abondantes nous assaillirent. Le 27, nous n'eûmes plus que cinq vaisseaux, le Gloucester ayant brûlé sa prise; mais tous étoient bons voiliers, et ne nous donnoient point l'ennui de les attendre.

Enfin le 3 décembre, nous vîmes l'île de Quibo et celle de Quiquara, toutes les deux à une égale distance; mais le vent contraire ne nous permit que de louvoyer, et souvent il nous repoussa en arrière : le lendemain, nous pûmes entrer dans le canal Bueno, qui a deux lieues de large, et nous jetâmes l'ancre dans la rade de Quibo, à sept heures du soir. Cette île est commode pour y faire de l'eau

l'eau et du bois, parce que les arbres la couvrent, et qu'un gros ruisseau d'eau douce coule dans la mer sur un rivage sablonneux : deux jours nous suffirent pour faire notre provision. Le sol en est médiocrement élevé; toute l'île est une forêt : on y trouve le canificier et le limonier; nous n'y vîmes d'oiseaux que des perroquets ordinaires, des perriches ou perruches et des aras, mais en grand nombre, surtout de ces derniers : les lézards y sont communs, et nous en mangeâmes; on dit qu'il y a des tigres, des dragons volans qui s'élancent du haut des arbres sur tout ce qui passe à leur portée : la mer y est remplie de grands alligators, et d'autres grands poissons plats redoutables aux pêcheurs de perles.

Le Commodore visita toute la côte orientale de l'île; par-tout il trouva le terrain gras, et de l'eau bonne et abondante : à la pointe nord-est de l'île il vit une cascade, la plus belle qu'on puisse imaginer, et une rivière limpide et large de vingt toises, qui, coulant dans un large canal rempli de rocs entassés, faisoit de belles nappes et des cascades variées; des arbres élevés couronnoient les rocs qui s'avançoient sur ce canal. Tandis qu'il contemploit les beautés de ce lieu, une volée d'aras faisant mille tours en l'air, vint animer la scène, et l'embellir par la vivacité des couleurs de leur plumage. Il ne vit aucun habitant, mais trouva

des huttes abandonnées et des monceaux de coquilles d'huîtres perlières qui se pêchent là en plus grande abondance qu'ailleurs : elles sont grandes, l'animal est coriace et de mauvais goût; celles qui donnent les plus belles perles se trouvent dans la mer la plus profonde, et l'on dit que leur beauté dépend de la qualité du fond (1).

La mer qui baigne Quibo nous donna d'excellentes tortues : on y en trouve de quatre espèces, dont deux ne valent rien; la troisième fournit une belle écaille, la quatrième est un mets excellent et très-sain. Cet amphibie vient à terre déposer ses œufs dans un trou qu'il recouvre, et la chaleur du soleil les fait éclorre : nous en prîmes un si grand nombre, qu'elles nous nourrirent pendant notre séjour dans cette île, et que nous en portâmes à bord, qui épargnèrent nos provisions pendant un mois : elles nous y procurèrent une viande plus saine et plus agréable que celle qui est salée; chacune pesoit deux cents livres. Nous en fîmes une nouvelle provision sur la côte du Mexique, où nous les voyions flotter endormies sur la surface de la mer : un bon plongeur s'approchoit d'elles, en saisissoit l'écaille vers la queue, et les faisoit enfoncer dans l'eau ;

(1) Voyez ce qu'en dit Gemelli, tome III, pag. 217 et 451.

Google

l'animal en se réveillant, se débattoit des pattes de derrière, et ce mouvement la soutenoit sur l'eau ainsi que l'homme, jusqu'à ce que la chaloupe vint les pêcher tous deux. Une preuve que cette nourriture est saine, c'est que pendant sept mois que nous en mangeâmes, il ne nous mourut que deux hommes. Cependant les Espagnols la dédaignent.

Nous avions gardé les esclaves indiens et nègres trouvés dans nos prises, et ils nous aidoient à faire la manœuvre : d'abord étonnés de nous voir manger ces animaux, ils s'attendoient à voir la maladie ou la mort suivre de près notre imprudence, mais, voyant au contraire que nous nous en portions mieux, ils essayèrent d'en manger : d'abord ils le firent avec répugnance, puis ils y prirent goût, et enfin en devinrent très-friands ; cette expérience les assuroit d'un moyen de vivre peu coûteux et abondant, et ils regardèrent comme un bonheur d'être tombés entre nos mains.

Nous ne restâmes que quatre jours dans l'île de Quibo ; nous en sortîmes sans nous éloigner, parce que nous cherchions le Gloucester, qui s'étoit séparé de nous en y arrivant. Le lendemain, nous nous saisîmes d'une barque de Panama, destinée pour Chéripe, village sur le Continent ; du fil de caret, un tonneau de sel de

roche, et 30 à 40 livres sterling furent tout le fruit de cette capture; mais, si nous eussions manqué de vivres, elle nous auroit indiqué le lieu où nous pouvions en trouver; c'étoit à Chéripe, qui en est toujours abondamment fourni. Ce ne fut que trois jours après notre départ de Quibo, que nous joignîmes le Glouccster: la rupture d'un de ses mâts l'avoit mis dans l'impossibilité de nous rejoindre.

Le plan que nous avions à suivre étoit d'abord de gagner la côte au nord d'Acapulco, de la suivre jusqu'à la hauteur du cap Corrientes, d'y croiser jusqu'au milieu de février; de gagner ensuite l'île du milieu des Trois-Maries, et si les autres vaisscaux n'y trouvoient point le Centurion, de cingler à Macao, sur la côte de la Chine. Nous espérions nous rendre promptement à notre croisière; mais, au lieu des vents alisés qui devoient nous favoriser, nous fûmes contrariés par des vents opposés, des calmes, des pluies exeessives accompagnées d'un air étouffant. Nous ne vîmes l'île des Cocos que le 25 décembre, et ne la perdîmes de vue que cinq jours après: au couchant, elle a un mondrain élevé; au levant, elle se termine en pointe basse: elle est sous le 5° 20′ de latitude septentrionale. Le 9 janvier, nous n'en étions encore qu'à cent lieues. L'espérance d'atteindre le galion

s'évanouit par cette lenteur, et l'abattement lui succéda; mais ce jour il s'éleva un vent du nord-est, d'abord foible, puis il se fixa et se renforça; c'étoit enfin le vent alisé, et il fit renaître nos espérances : le tems où le galion touche au port étoit déjà passé, mais il arrive tant d'accidens qui peuvent retarder, et nous nous plaisions à les imaginer. Le 17, nous nous rapprochâmes de la côte, et le vent alisé nous quitta; sans doute qu'il ne se fait sentir qu'à une assez grande distance du Continent. Le 26, nous trouvant au nord d'Acapulco, nous cherchâmes à reconnoître la terre. Dans notre route nous pêchions des dauphins et des albicores. Un jour, qu'un de nos voiliers étoit assis sur le dehors du beaupré, il tomba dans la mer, et le vaisseau lui passa dessus; le Carmelo qui nous suivoit, lui jeta plusieurs bouts de corde dont il en saisit un qu'il entortilla à son bras, et il en fut quitte pour une entorse. Nous croyions découvrir la terre ce jour-là, mais nous ne pûmes la voir. A dix heures du soir nous aperçûmes une lumière, et la prise du Tryal nous avertit qu'elle voyoit une voile; nous crûmes que c'étoit le galion, nous imaginâmes même qu'il y en avoit deux, et que la lumière de l'un servoit à guider l'autre. Nous forçâmes de voile, ainsi que le

Gloucester, pour donner la chasse à cette lumière, qui quelquefois nous sembloit à la portée du canon; tout notre monde étoit posté, on ordonna de faire charger les gros canons de deux boulets pour la première bordée, et ensuite d'un boulet et d'une grappe de balle; on prescrivit de ne tirer que lorsque le vaisseau seroit à portée du pistolet Nous passâmes la nuit à calculer les millions du vaisseau que nous poursuivions, mais au lever de l'aurore, nous vîmes que cette fatale lumière étoit un feu allumé sur le sommet d'une montagne qui, lorsque nous l'aperçûmes, devoit être à vingt-cinq lieues de nous, tandis que nous croyions le voir à une petite distance : nos brillantes chimères de la nuit s'évanouirent ainsi avec le jour. La côte étoit alors à neuf lieues de nous, et nous apercevions deux mondrains qu'on nous assuroit être au dessus du port d'Acapulco ; c'étoit une erreur : ces mondrains sont bien plus vers le nord. Nous étions sur la route du galion; mais étoit-il arrivé, ou encore en chemin ? Ces feux annonçoient, selon nos prisonniers, qu'on l'attendoit; ils étoient allumés pour lui servir de fanaux : nous nous plaisions à le croire, et nous étendîmes nos vaisseaux de manière qu'il ne pouvoit passer sans qu'on l'aperçût. Cependant le tems s'écouloit, on ne le voyoit point ar-

river, et les doutes s'élevèrent de nouveau; nos équipages avoient besoin de rafraîchissemens, mais, avant de quitter la croisière, il falloit s'assurer si ce vaisseau étoit arrivé ou ne l'étoit pas. Une chaloupe s'approcha de terre, et n'y vit ni port, ni vaisseau ; elle prolongea sa route au levant, fit trente-deux lieues en suivant des plages sablonneuses où l'agitation des vagues ne permettoit point d'aborder; elle avoit aperçu de loin deux mamelles qui sembloient être celles qui s'élèvent au dessus d'Acapulco, mais, manquant d'eau, elle étoit revenue faire son rapport. Les vaisseaux se rapprochèrent de ce lieu, et on envoya le bateau à rames pour faire des observations sans être vu. Un pays élevé se montroit à nous, c'étoit celui de Seguatenio, où il y a un petit port. Nous attendîmes le bateau pendant six jours, et nous en étions inquiets : il revint enfin le septième. Les officiers qui le montoient, avoient découvert Acapulco, mais il étoit encore à cinquante lieues de distance : ils avoient gagné à deux heures du matin le dedans de l'île qui est à l'entrée du port, sans croire y être; de là ils virent s'élever une petite lumière sur la surface de l'eau; ils s'y guidèrent sans bruit, et trouvèrent trois pêcheurs nègres qui voulurent se jeter dans la mer : le fusil les fit rester immobiles; on laissa leur

canot près d'un rocher, pour que les vagues l'y missent en pièces, et que ses débris fissent croire que ceux qui l'avoient monté avoient péri; et faisant force de rames, ils s'éloignèrent sans être aperçus. Les trois nègres nous apprirent que le galion étoit arrivé le 9 janvier; mais, comme pour faire succéder d'autres espérances à celles qu'ils nous ôtoient, ils nous assurèrent aussi que ce vaisseau étoit déjà déchargé, qu'on l'avitailloit pour son retour, et que son départ étoit fixé au 14 mars. Cette dernière nouvelle nous consola de la perte dont la première nous assuroit, nous y voyions même un avantage; car il nous convenoit d'avoir plutôt le prix des marchandises du galion, que les marchandises mêmes. Tous nos projets se réunirent sur ce vaisseau; mais il est à propos de dire ici un mot du commerce dont il est l'agent.

L'île de Luçon, la plus grande des Philippines, est dans une position très-avantageuse pour le commerce de la Chine et des Indes, et la baie de Manille, bassin circulaire de dix lieues de diamètre semble l'y appeler. Manille est, sur son bord oriental, ville grande, peuplée, et aujourd'hui fortifiée avec assez de soin. Son port s'appelle *Cavite*, et en est à deux lieues; ses environs sont fertiles, sains et bien arrosés; mais le fanal qui conduit de ce port à la haute mer, est em-

barrassé d'îles et est dangereux. Son commerce avec la Chine et les Indes orientales consiste principalement en marchandises recherchées dans le Mexique et au Pérou ; telles sont des épiceries, des soieries de la Chine, des étoffes des Indes, des mousselines et des toiles peintes, de l'argent travaillé, etc. : elles y sont portées par un vaisseau, quelquefois par deux, qui partent tous les ans de Manille pour Acapulco (1). Le tems de leur départ est le mois de juillet, et ils arrivent en décembre, janvier ou février ; ils repartent d'Acapulco pour Manille en mars, et ils y arrivent en juin. Un autre vaisseau est toujours prêt à partir quand ils arrivent. Les ordonnances du roi fixent la valeur de ce commerce à 600,000 piastres, mais il excède toujours cette somme, et les retours montent rarement à moins de 3 millions de piastres, qui se distribuent en partie dans les Indes orientales. Les vaisseaux sont de douze cents tonneaux, et au dessus, montés de quatre à six cents hommes, portant une cinquantaine de canons. Les officiers en reçoivent les commissions du roi ; l'un des capitaines a le titre de général. Ce vaisseau se fait remarquer par l'étendart royal d'Espagne placé au haut du grand

(1) Voyez le voyage de Gemelli, tome III, pages 388, 399 et 409, où il est question de Manille.

mât; sa navigation est d'abord incommode et lente, il lui faut souvent un mois pour se dégager des terres; il s'élève ensuite à la hauteur de 30° de latitude septentrionale, pour y chercher les vents d'ouest qui le conduisent directement en Californie, route sur laquelle on ne trouve pas un port ou une rade passable; dans ce voyage de six mois il ne jette pas une seule fois l'ancre : le vaisseau est chargé, rempli de monde, et pour suppléer à la provision d'eau, les jarres qui la contiennent sont suspendues aux haubans et aux étais; ce qui ne prend point de place dans le vaisseau : la pluie supplée à celle qu'on y consomme, on la reçoit dans des nattes qui s'étendent d'un bout du vaisseau à l'autre, et sont bordées d'un large bambou fendu qui conduit l'eau dans les jarres. Ce voyage hasardeux est rarement funeste. Sa route est tracée par des instructions mal combinées, et plus fondées sur le préjugé que sur une expérience éclairée : une herbe flottante que les Espagnols nomment *porra,* leur annonce le voisinage de la Californie; alors ils portent au sud, sans chercher la vue de la côte, jusqu'à la hauteur de son extrémité méridionale, où ils cinglent vers le cap Saint-Lucas, pour vérifier leur estime et prendre langue. Les jésuites s'étoient fixés dans cette presqu'île, et y avoient étendu leur juridiction

d'une mer à l'autre : ils ont soin de tenir prêts toute sorte de rafraîchissemens pour le galion, sur les richesses duquel ils ont un grand intérêt. Dès qu'on l'y découvre, on allume des feux pour signaux, et le capitaine envoie sa chaloupe qui porte les lettres de Manille, et ramène des rafraîchissemens. Si le capitaine apprend qu'il n'y a pas d'ennemis à craindre, il poursuit sa route vers le cap Corrientes, et de là, vers Acapulco, qui est le port le plus beau et le plus sûr de la côte septentrionale de l'Océan pacifique. C'est un bassin environné de hautes montagnes, où les vents ne pénètrent point, mais où l'air ne se renouvelant jamais, y devient mortel pour ceux qui le respirent. L'eau pure y manque, le séjour en est incommode, et ce n'est qu'à l'arrivée du galion qu'il paroît une espèce de ville. Dès que ce vaisseau est arrivé, on l'amarre à deux arbres qui sont sur le rivage occidental, et dès que sa cargaison est déchargée et vendue, on charge l'argent et les marchandises destinées pour Manille, avec les provisions nécessaires, parce qu'un ordre exprès veut que le vaisseau soit hors du port avant le 1er. avril.

Ce retour consiste en cochenille, confitures, merceries, colifichets d'Europe, vin d'Espagne, et surtout en or ; ce qui fait que la cargaison occupant peu de place, le vaisseau peut avoir sa

batterie d'en-bas en état, se défendre avec plus d'avantage, et a en effet plus de force; car l'équipage est plus nombreux, et on y joint deux compagnies d'infanterie destinées à recruter la garnison de Manille. En partant d'Acapulco, il gagne le 18° ou 14e de latitude jusqu'à ce qu'il ait la vue de Guam, l'une des îles Larrons, où l'on entretient toutes les nuits du mois de juin, un feu allumé sur quelque hauteur ; mais la rade y est si mauvaise qu'il n'ose y séjourner : il y prend de l'eau et des rafraîchissemens le plus vîte qu'il lui est possible, et en part cinglant directement sur le cap Spiritu-Santo, dans l'île de Samal. Là et dans les îles qui suivent, on allume des feux dès qu'on voit le galion. Si, après que le premier est éteint, il en voit allumer quatre autres, c'est qu'il y a des ennemis qui croisent dans ces parages; et sur les informations qu'il doit prendre, il doit gagner un port sur; et s'il y est découvert ou qu'il craigne d'y être attaqué, il doit envoyer le trésor à terre, avec de l'artillerie pour le défendre. Mais si l'on n'allume que deux feux, il peut continuer sa route sans danger. Voilà le précis de la route et du commerce des galions. Nous apprîmes qu'on savoit dans Acapulco que nous avions pris et brûlé Paita, et que cette nouvelle y avoit fait réparer les fortifications de la place, et mettre une garde dans l'île à l'em-

bouchure du port, qui n'avoit été retirée que deux jours avant que le bateau à rames y vînt. En retirant cette garde, ils nous montroient qu'ils se flattoient de n'avoir plus à nous craindre. Persuadés que nous n'avions pas été découverts, nous attendîmes avec impatience le jour où le galion partoit, et nous nous préparâmes au combat. Nous nous tinmes au couchant d'Acapulco, pour n'en être pas découverts, et dans cet intervalle, nous nettoyâmes nos vaisseaux, facilitâmes les manœuvres, réglâmes les ordres, les signaux, les lieux où nous devions croiser.

Le 1er. mars, nous vîmes les deux montagnes qu'on nomme les *Mamelles*, au dessus d'Acapulco. Le Centurion se tint au nord-nord-est du port, à quinze lieues de distance; plus au couchant étoit le Carmelo, au levant étoient les trois autres vaisseaux : nous formions une ligne circulaire de douze lieues d'étendue, et chaque vaisseau étoit à trois lieues de son voisin. Notre vue s'étendoit ainsi sur un espace de vingt-quatre lieues, parce que le galion étoit visible à six lieues de distance, et par le moyen des signaux, ce qu'on voyoit à une extrémité de la ligne, étoit su dans l'instant à l'extrémité opposée. De plus, les canots alloient tous les jours à quatre ou cinq lieues du port, et s'en approchoient durant la nuit; leurs feux devoient annoncer ce qu'ils avoient

vu, et diriger la course des vaisseaux dans l'obscurité. On renforça les équipages du Centurion et du Gloucester qui seuls devoient combattre, de tout ce que les autres avoient de meilleur et d'absolument inutile pour naviguer. Pour encourager les nègres, on leur promit la liberté; on les avoit exercés à servir le canon, et ils pouvoient être très-utiles. C'est dans ces dispositions que nous attendîmes le 3 mars : ce jour-là tous les yeux furent fixés vers Acapulco, et quelquefois on croyoit voir l'un ou l'autre canot accourir. Mais la nuit vint, elle s'écoula sans nous apporter la moindre nouvelle du galion : nos espérances se nourrissoient encore d'obstacles imprévus qui le retardoient, et nous ne retranchions rien à notre vigilance. Le 7 de mars commençoit une semaine sainte, pendant laquelle aucun vaisseau ne sort du port; elle ne détruisit point notre espoir. Le 15 mars, nous fûmes de nouveau attentifs sur tout ce qui pouvoit paroître sur la mer ; mais la semaine s'écoula, rien ne parut : l'abattement se fit apercevoir parmi nous ; peu d'hommes conservèrent des espérances : nous crûmes avoir été aperçus, et qu'on avoit mis un embargo sur le galion. En effet, nous apprîmes dans la suite que notre bateau à rames avoit été aperçu de la côte, lorsqu'il avoit été à la découverte d'Acapulco, et qu'on en avoit présumé que

notre escadre n'étoit pas loin; ce qui avoit renvoyé le départ du galion à l'année prochaine.

Le Commodore le soupçonnoit depuis quelque tems, et formoit un projet pour s'emparer d'Acapulco même : cette ville étoit fortifiée, elle renfermoit peut-être mille hommes armés; il ne s'agissoit donc pas d'une attaque ouverte, mais de la surprendre. Il vouloit mettre à la voile vers le soir, arriver au port pendant la nuit, l'embouquer hardiment, envoyer deux cents hommes dans des chaloupes attaquer le fort, tandis que les vaisseaux canonneroient la ville et les batteries : l'épouvante auroit probablement fait réussir cette attaque, et la ville et le trésor auroient pu être pris; mais un obstacle qu'on ne pouvoit vaincre, ne permit pas d'exécuter ce plan. C'est qu'à une médiocre distance du port, il y avoit un calme tout plat pendant une partie de la nuit, et qu'ensuite il s'élevoit un vent de terre qui continuoit le matin. Ainsi les vaisseaux ne pouvoient arriver pendant la nuit, et cela seul pouvoit rendre le succès probable. Anson crut devoir cependant continuer à croiser, dans la supposition que le vaisseau n'avoit été peut-être que retardé, au moins jusqu'à ce qu'on eut épuisé ses provisions d'eau et de bois, et qu'on eut atteint la saison favorable pour faire voile vers la Chine. Cette supposition n'étoit pas sans vraisemblance, car

les principaux intéressés dans la cargaison avoient envoyé divers exprès à Mexico, pour qu'il fût permis au vaisseau de partir; mais le vice-roi fut inflexible.

Nous tinmes ensuite conseil pour savoir où l'on iroit faire provision d'eau : on choisit le port Seguatenio ou Chequetan, parce qu'il étoit le moins éloigné; et il fut résolu de s'y rendre le plutôt possible, et d'y demeurer peu, de peur que le galion, sachant que nous y étions, ne partît pendant le séjour que nous y pourrions faire. Et pour qu'il ne nous échappât point dans cet intervalle, nous laissâmes la prise du Tryal, avec ordre de croiser pendant vingt-quatre jours à la hauteur d'Acapulco, et de nous informer promptement de son départ.

Le 1er. d'avril, malgré les calmes et les courans contraires, nous nous trouvâmes à la hauteur de Seguatenio. Nos deux chaloupes rangèrent la côte pour chercher l'aiguade, mais elles ne revinrent point de quelques jours. Ce retard nous inquiéta, il nous mettoit dans une situation alarmante, parce que notre provision d'eau tiroit à sa fin; nous n'en avions plus que pour dix jours : par bonheur, nous prenions tous les jours quelques tortues; car nous aurions beaucoup souffert, si dans un climat aussi chaud, nous avions été réduits aux alimens salés. Mais nos craintes

craintes se dissipèrent le 5 avril, jour dans lequel nos chaloupes revinrent, après avoir découvert une bonne aiguade : on sonda le port, nous y entrâmes sans crainte, et y jetâmes l'ancre le 7.

Ce port est sous le 17° 36′ de latitude septentrionale, et à trente lieues au couchant d'Acapulco : des deux côtés, dans une étendue de dix-huit lieues, le rivage est sablonneux, et la vague s'y brise avec violence ; mais on y peut ancrer par-tout avec sûreté. Le pays est assez bas, rempli de villages, et de loin en loin sont des collines où l'on a élevé des tours pour servir d'échauguettes (1) : la vue en est agréable ; elle est bornée à quelques lieues de là par une chaîne de montagnes. Dans cette étendue de dix-huit lieues du pays le plus peuplé et le mieux cultivé de toutes ces côtes, on ne voit pas une seule barque ni un seul canot : un mondrain, un rocher blanc, la montagne de Petaplan en sont les parties les plus remarquables : à quelque distance de cette montagne est un amas de rochers blanchis d'excrémens d'oiseaux de mer, et nommés *Moines-Blancs*. Les vents ne sont point à craindre sur cette côte du mois d'octobre au mois de mai. L'entrée du port n'a que deux milles de large : les deux pointes qui la forment

(1) Guérites élevées.

présentent deux rochers presque perpendiculaires ; il est environné de hautes montagnes couvertes d'arbres, excepté au couchant : à son embouchure est un rocher ; le fond est de vase molle : l'aiguade semble être un grand étang sans décharge ; il est rempli par une source qui sort de terre à huit cents pas de là ; près de la mer l'eau en est un peu saumâtre ; près de la source elle est douce et fraîche. Mais dans le tems des pluies, il présente un autre aspect, et Dampier en parle comme d'une grande rivière (1).

Pour tirer des vivres du pays, le Commodore avoit envoyé un parti de quarante hommes pour découvrir quelque bourg ou village, et tâcher de former quelques liaisons avec les habitans, dont nous aurions payé les provisions avec les marchandises dont nos prises étoient chargées : ils devoient se conduire avec circonspection, avec honnêteté ; mais nos projets pacifiques se trouvèrent impraticables : le parti revint, excédé de lassitude ; il avoit parcouru plus de trois lieues sans trouver d'habitations : ils avoient vu une vedette endormie, dont le cheval prit la fuite si brusquement, que l'homme en fut presque désarçonné, et laissa tomber son cha-

(1) Voyez son voyage, tome IV, page 144.

peau et son pistolet; on le suivit quelque tems, mais on le perdit bientôt de vue : on continua de marcher sans trouver la moindre trace d'un pays cultivé : on s'arrêta enfin ; mais, avant de revenir, on planta des billets en divers lieux, où l'on invitoit les habitans de se rendre au port, qu'ils y seroient bien reçus et bien payés pour les vivres qu'ils apporteroient; mais personne ne vint. On sut dans la suite que si nos gens avoient été au couchant, ils auroient bientôt trouvé un bourg tel que nous le cherchions. Il paroît même que les habitans étoient en armes. Un jour que M. Brett, accompagné de seize hommes, étoit auprès de la montagne de Petaplan, il vit trois escadrons bien montés, et armés de carabines et de lances qui sembloient vouloir s'avancer vers le lieu où il vouloit débarquer : il fit ramer vers eux, et ils se rangèrent sur le rivage comme pour s'opposer à sa descente, et lui tirèrent même quelques coups de carabine. Le lieutenant fit faire feu à son tour; mais seulement quand il fut à portée de l'escadron le plus avancé, et bientôt toute cette troupe s'enfuit dans les bois. Les deux autres escadrons ne firent pas un pas en avant; cette aventure nous fit tenir constamment une ou deux chaloupes à l'entrée de la baie, pour que le canot que nous avions laissé

en croisière devant Acapulco, ne s'y laissât point surprendre.

Nous n'espérions plus engager les habitans à nous fournir des rafraîchissemens; nous profitâmes donc autant qu'il étoit possible de ceux que nous fournissoient les environs du port. Nous pêchâmes des maquereaux, des brèmes, des mulets, des soles, des homards, des raies, des torpilles : on sait que si l'on touche un de ces derniers poissons, le corps s'engourdit, surtout dans la partie qui l'a touchée : si l'on appuie sa canne sur lui, le bras qui la tient devient engourdi, et ne cesse de l'être pendant un jour entier; on peut cependant manger ce poisson sans crainte. Près de la montagne de Petaplan, nous prenions encore des tortues; au delà il n'y en avoit plus : les lézards sont nombreux dans les lieux voisins du port, et bien des gens en mangent avec plaisir ; nous y vîmes de petits crocodiles, et aperçûmes souvent des traces de tigres : nous y trouvâmes beaucoup de faisans, mais leur chair est sèche et sans goût ; il y a une grande variété de petits oiseaux, et nous y tuâmes des perroquets assez bons à manger. Les fruits, les herbages, les racines n'y sont ni abondans ni bien bons : on trouvoit dans les bois des limons, des papas, et une espèce de prune d'un goût aigrelet et agréable; la morgeline est

le seul antiscorbutique qu'on y voit : elle croît aux bords des ruisseaux.

Au couchant de Chequetan, est un pays assez étendu qui offroit l'apparence d'un port : le Commodore le fit visiter, mais on n'y trouva que deux montagnes que joignoit une vallée, et qui ne laissoit entr'elles ni rades, ni ports. Chequetan n'est donc pas une relâche avantageuse pour des rafraîchissemens; mais il est le seul mouillage sûr dans une grande étendue de côtes; on y peut faire de l'eau et du bois en toute sûreté, parce qu'il est facile d'en défendre l'approche aux habitans du pays même. C'est là que nous tirâmes du Carmelo et du Carmin tout ce qui pouvoit nous être de quelque usage : nous en fîmes autant de la prise du Tryal, quoique ce fût un bon vaisseau ; mais nous manquions d'hommes pour la manœuvre, surtout dans les mers orageuses de la Chine où nous allions nous rendre. Tous ces soins prolongèrent notre séjour dans ce port, et nous approchions de la fin d'avril quand nous en sortîmes.

Un accident nous procura le plaisir de donner de nos nouvelles à nos amis en Angleterre. Un seul passage conduisoit du port dans l'intérieur du pays, et ce chemin passoit auprès de la source d'eau douce : nous l'avions embarrassé par des troncs d'arbres abattus, nous y tenions une

garde pour éloigner une surprise de l'ennemi, et empêcher nos gens de se répandre dans le pays, et de tomber entre les mains des Espagnols. Malgré nos soins, le cuisinier du Commodore disparut ; il étoit François, et peut-être catholique : nous le soupçonnâmes d'être transfuge ; il n'en étoit pourtant rien : il avoit été surpris par des Indiens qui le menèrent prisonnier à Acapulco, d'où il fut transféré à Mexico, et de là à la Vera-Crux, où il fut embarqué pour l'Espagne. Le vaisseau qui le portoit fut obligé de relâcher à Lisbonne, où Léger (c'est le nom du cuisinier) trouva le moyen de débarquer, et le consul anglais lui facilita son retour en Angleterre. Il porta les premières nouvelles sûres de nos opérations. Il avoit beaucoup souffert des Espagnols, il arriva misérable en Angleterre, où des amis du Commodore lui tendirent des secours dont il jouit peu : il fut tué dans une querelle de nuit, dont on ignore la cause.

Plus nous demeurions à Chequetan, et plus les Espagnols s'y rassembloient en force : nous le voyions par le nombre des feux qu'ils allumoient, et qui formoient un cercle dont nous étions le centre ; mais, prêts à partir, nous craignions peu leurs projets. Le 27 avril, nous fîmes échouer nos trois prises sur le rivage ; nous les

remplîmes de matières combustibles, et le Centurion, suivi du Gloucester, sortit du port. Alors la chaloupe alla mettre le feu aux trois vaisseaux. On laissa une pirogue fixée à un grappin au milieu du port, dans laquelle étoit une bouteille bien bouchée qui renfermoit une lettre pour le commandant du canot, que nous avions laissé devant Acapulco pour veiller sur le départ du galion, au cas que notre séjour à Chequetan déterminât les Espagnols à faire partir ce vaisseau. Le Centurion, meilleur voilier que lui, l'auroit poursuivi dans l'Océan Pacifique, et au moins il auroit atteint le cap Spiritu-Santo avant lui; en y croisant quelques jours, on étoit sûr de l'y voir arriver. Mais le vice-roi rendit impossible l'exécution de ce projet, en retenant le galion toute l'année. La lettre laissée dans la pirogue étoit destinée à jeter encore l'ennemi dans l'erreur : on y disoit au lieutenant, que le Commodore l'attendroit quelques jours devant Acapulco, et de là iroit au midi rejoindre le reste de son escadre.

Dès que nous fûmes en mer, nous sentîmes tous l'impatience de faire voile pour la Chine; nous n'avions plus rien à faire dans ces mers, et la mauvaise saison s'approchoit. Nous allâmes chercher notre canot qui ne revenoit point, et nous craignîmes qu'on ne l'eût fait enlever. Nous

rangeâmes la côte pendant le jour, nous mettions à la cape durant la nuit; le Gloucester, qui étoit le plus voisin de la côte, portoit un fanal, et chaque demi-heure les deux vaisseaux allumoient des feux. Le 2 mai, nous n'étions qu'à trois lieues d'Acapulco, et nous ne l'avions point vu encore; il étoit monté par six excellens matelots et un bon officier, tous d'un courage éprouvé : nous les regrettions vivement, et persuadés qu'ils étoient dans les mains des Espagnols, nous pensâmes pouvoir les recouvrer en leur proposant un échange. On offrit de rendre tous les prisonniers pour ces sept hommes; et un officier espagnol, prisonnier, porta cette offre au gouverneur d'Acapulco; mais nous nous éloignâmes trop de la côte pour recevoir une réponse. Trois jours après, nous nous trouvâmes à quatorze lieues du port; le vent devenu favorable, nous permit de nous en approcher, et nous y tendions à pleines voiles quand nous aperçûmes une chaloupe à la voile; nous cinglâmes vers elle, et bientôt nous la reconnûmes pour la nôtre. Nous crûmes d'abord que le gouverneur nous renvoyoit nos gens comme ils les avoient pris; mais, quand nous eûmes remarqué leur maigreur, leur pâleur, la foiblesse de leur voix, nous fûmes persuadés qu'ils avoient éprouvé de plus grands maux que dans les prisons du Mexique. On les aida pour

monter sur le vaisseau, on les mit dans les lits, et lorsqu'ils eurent repris leurs forces, ils nous racontèrent leurs aventures. Ils tenoient la mer depuis six semaines; et comme, ils cherchoient à nous rejoindre, un courant violent les avoit jetés à l'est, malgré tous leurs efforts; et la soif les obligea à chercher une aiguade, mais ils suivirent en vain les côtes pendant quatre-vingts lieues; ils n'y virent point de ports, point de rades, et les houles leur rendoient l'approche de la terre impossible. Ils passèrent ainsi plusieurs jours sans eau, dans un climat d'une chaleur insupportable, n'ayant d'autre moyen d'échapper à la mort que de sucer le sang des tortues qu'ils pouvoient trouver; le désespoir alloit les saisir, quand une pluie abondante vint les soulager : ils étendirent leur voile horizontalement, et mirent un boulet au milieu, ce qui lui donna la figure d'un entonnoir. Alors il s'efforcèrent de nous chercher, et nous rejoignirent en cinquante heures, après une absence de quarante-trois jours. Ce canot étoit long de vingt-deux pieds, et il avoit été exposé à tous les dangers de la mer, vis-à-vis une côte impraticable et dangereuse.

Nous avions retrouvé ce que nous cherchions, il étoit inutile d'attendre une réponse d'Acapulco; mais il eût été cruel de priver nos prisonniers de

l'espérance de la liberté : nous les renvoyâmes dans deux barques qui nous restoient, fournis de mâts, de voiles, de rames, de provisions pour quinze jours, au cas que les vents vinssent les contrarier. Ils étoient au nombre de cinquante-trois; nous gardâmes les mulâtres, le nègres les plus vigoureux et quelques Indiens ; tous les Espagnols furent renvoyés. Ils arrivèrent heureusement, comme nous le sûmes dans la suite : nous apprîmes aussi que le gouverneur nous avoit fait une réponse honnête, et nous avoit envoyé des rafraîchissemens dans deux chaloupes qui, ne nous trouvant point et accueillies par une tempête, furent obligées de les jeter dans la mer.

Dès ce moment nous cherchâmes à nous éloigner des côtes pour atteindre les vents alisés qui, disent ceux qui nous ont précédés, sont plus frais et plus constans dans cet Océan que dans aucun autre lieu du Monde; et déjà nous nous flattionsde voir en deux mois les côtes de la Chine; nous entreprîmes cette navigation avec gaieté, parce qu'elle ne s'offroit point à nous sous un aspect effrayant, ni pénible. Nous perdîmes donc de vue les côtes du Mexique, le 6 mai 1742.

Voilà ce que nous fîmes dans le Nouveau-Monde; mais combien nous restâmes au dessous

de ce que nous aurions pu faire, si nous eussions doublé le cap Horn dans une saison convenable! Nos vaisseaux auroient été en meilleur état; nos équipages auroient été complets encore, et pourvus de tout; nous aurions paru devant Baldivia, place sans défense, presque sans canons, et n'ayant qu'une garnison mal armée, et des habitans dont la plupart sont des malfaiteurs exilés, languissans dans la misère. Baldivia eût été prise, et nous eût rendu redoutables dans tout le Chili, nous aurions détourné l'attention du ministère espagnol, divisé les forces de la monarchie, et tari une partie de ses ressources. La mésintelligence régnoit entre les gouverneurs, les Créoles étoient mécontens, les fortifications et la discipline militaire avoient été très-négligées; les Indiens de la frontière n'attendoient qu'un moment favorable pour prendre les armes. Nous eussions fortifié les jalousies des chefs, les mécontentemens des peuples, le courage de leurs ennemis. Ceux-ci au moins n'auroient pas conclu la trève qu'ils firent dans ce tems avec le président du Chili. Les côtes étoient dépourvues de troupes, et il n'y avoit peut-être pas trois cents armes à feu dans le Chili; et nous nous serions trouvés au nombre de deux mille hommes bien armés, conduits par de bons officiers, réunis sous un chef aussi brave que prudent, possédant l'art de maintenir son

autorité et le talent de gagner les cœurs. Baldivia pris, les Araucos (1), les Puelches, les Penguinches, qui habitent les bords de la rivière Impériale, auroient pris les armes, et ils peuvent mettre trois mille hommes en campagne, presque tous de cavalerie ; et le Chili n'ayant que des défenseurs amollis, avilis et presque désarmés, n'auroient pu résister à leurs efforts réunis aux nôtres. Le Pérou mécontent, auroit même pu être ébranlé, et les Créoles, indignés de se voir exclus des emplois, auroient pu se soustraire à l'obéissance d'un maître qui veilloit si mal à leur sûreté.

Supposé même que les Indiens ne se fussent point armés contre les Espagnols, il n'y avoit que deux places qui pussent résister à nos efforts, le Callao et Panama : la dernière étoit presque dégradée et sans poudre, et si nous eussions eu communication avec la flotte qui étoit de l'autre côté de l'isthme, elle n'auroit pas résisté longtems. Le Callao n'avoit que des murs sans remparts, sans ouvrages extérieurs, et la garnison composée de Créoles mécontens, n'auroit pu résister à des batteries bien disposées et bien servies.

(1) Voyez leur manière de faire la guerre, page 25 de ce volume : voyez aussi ce qu'en dit Cavendish, tome II, page 179; et Olivier du Nord, page 267.

Le vice-roi le craignoit, puisqu'il avoit fait construire douze galères pour nous défendre la côte ; mais, quand elles eussent été prêtes, qu'elles eussent été ce qu'on vouloit les faire, on auroit pu éluder leurs efforts ; et nous aurions toujours pu faire descente à deux lieues au midi du Callao, dans un lieu nommé *Morro-Solar*, où l'on sentoit si bien la facilité d'approcher qu'on avoit projeté d'y élever un fort, que l'épuisement des finances n'avoit pas permis d'y bâtir. Ce n'est point une fanfaronnade, de croire que mille à quinze cents de nos gens auroient été un corps redoutable pour les forces de l'Amérique espagnole. Ils avoient été exercés avec soin, et le Commodore en avoit fait d'excellens fusiliers ; au lieu que les Espagnols n'étoient point exercés, ni même tous armés. L'escadre de Pizarro y portoit plusieurs milliers de fusils, mais elle seroit arrivée trop tard. Par mer, nous n'avions point d'ennemi à craindre ; car Pizarro n'auroit pu partir plutôt qu'il ne fit, et n'auroit pas eu un voyage plus heureux. Maîtres du Chili, fournis de provisions, nos vaisseaux auroient été en sûreté ; les vaisseaux que nous aurions pris auroient pu nous servir ; les ports nous auroient facilité des recrues ; l'Indien adroit, docile, laborieux, seroit devenu en peu de tems un très-bon homme de mer, dans ces

climats doux et tempérés. Ces succès sont très-probables, et leur influence se seroit bientôt fait sentir en Europe. Un traité de paix auroit suivi, dans lequel on auroit pu mettre des bornes à l'ambition de la maison de Bourbon.

Mais détournons les yeux de ce qu'on auroit pu faire, et revenons à ce que nous avons fait. J'ai dit que nous cherchions les vents alisés qui devoient se faire sentir à soixante-dix ou quatre-vingts lieues de terre. Une autre raison nous portoit à cingler au S.-O.; c'étoit pour gagner le 13 ou 14° de latitude septentrionale, parallèle où l'on navigue avec le plus de sûreté dans la mer Pacifique. Au bout de deux jours, nous nous trouvâmes assez loin de terre pour sentir les vents alisés, mais il souffla presque toujours de l'ouest; nous allâmes encore au sud, et ne les y trouvâmes pas mieux, et sept semaines s'écoulèrent avant que nous fussions secondés par ces vents salutaires : c'est presque dans cet espace de tems que nous nous flattions de gagner les côtes de l'Asie. Cependant nos vaisseaux se trouvoient en mauvais état; le mât de misaine du Centurion se trouva fendu à quatre pouces de profondeur, et à peine l'avions-nous fortifié par des jumelles, que le Gloucester fit signal de détresse. Son grand mât étoit fendu à ne pouvoir plus porter la voile; ce mât étoit pourri,

et pour servir, il falloit n'en laisser qu'un tronçon où l'on pouvoit ajuster le mât de hune. Ces accidens nous retardoient encore, et le scorbut nous montroit la nécessité d'avancer rapidement : il pouvoit nous détruire tous dans une traversée trop longue. On s'étoit flatté que les climats chauds le rendroient moins dangereux, mais sa violence actuelle détruisoit nos espérances. En vain nous avions des eaux douces et abondantes, des provisions fraîches prises à Paita, des poissons que nous prenions presque tous les jours ; en vain nous avions nettoyé nos vaisseaux, ouvert les écoutilles et les sabords, pour faciliter le renouvellement de l'air ; la maladie n'avoit été que retardée, elle n'avoit presque rien perdu de sa malignité. La terre et les végétaux qu'elle produit, paroissent en être le seul remède sûr : on essaya les pillules et les gouttes de M. Ward : quelques-uns en furent soulagés pendant quelques jours, aucun n'en fut plus mal, et nous observâmes que les effets du remède étoient d'autant plus violens que le malade avoit plus de force.

Enfin, après sept semaines écoulées, nous commençâmes à sentir le vent alisé, et pouvant porter toutes nos voiles, nous aurions pu arriver assez tôt pour sauver la vie à une partie de l'équipage, si le Gloucester privé de son grand mât

n'étoit allé très-pesamment. Nous étions réduits à ne porter que nos voiles de hune, et encore nous étions quelquefois obligés de l'attendre. Il se passa peu de jours que nous ne vissions beaucoup d'oiseaux qui nous faisoient croire qu'il y avoit des îles dans notre voisinage, et nous n'en découvrions aucune : la plupart de ces oiseaux étoient de ceux qui font leur séjour à terre, et l'heure de leur venue comme celle de leur départ varioit sans doute comme la distance où nous étions de ces îles. Vers la fin de juillet, le vent cessa de nous être favorable pendant quatre jours, et dans un calme qui survint, le roulis fut si violent que le Gloucester perdit le chouquet d'un de ses mâts, et vit tomber son mât de hune qui cassa la vergue de misaine. Nous fûmes obligés de le prendre à la toue dès que le vent commença à fraîchir, et nous envoyâmes vingt de nos plus vigoureux matelots pour aider à réparer ce dommage. Mais, à peine étoit-il réparé, que nous essuyâmes une tempête qui fit ouvrir notre vaisseau, et tout le monde y fut employé à la pompe : le jour suivant, le mât de hune du Gloucester tomba encore ; un instant après, son grand hunier qui lui tenoit lieu de grand mât se rompit aussi ; ce nouveau malheur nous parut sans remède : son équipage étoit foible, il ne pouvoit se passer de notre secours, et le

scorbut

scorbut nous mettoit hors d'état de le lui tendre. De plus, il y avoit sept pieds d'eau dans son vaisseau, quoiqu'on y pompât sans cesse, et l'examen détaillé qu'on fit faire de son état, nous prouva qu'on ne pouvoit sauver l'équipage qu'en le recevant sur le Centurion, et qu'il falloit détruire ce vaisseau. On ne pouvoit réparer sur mer sa voie d'eau; il ne lui restoit que trois mâts en place, et il n'en avoit plus de rechange; la carène étoit presque disjointe, les hauts du vaisseau étoient en mauvais état, et son équipage réduit à soixante-seize hommes joints à quelques prisonniers, n'en avoit plus que vingt-sept en état de venir sur le pont, et plusieurs d'entr'eux étoient très-foibles. On ne perdit point de tems, le Centurion reçut tous les hommes du Gloucester; on en tira toutes les provisions saines. Il fallut deux jours entiers pour ces transports, et à la fin du dernier jour, tout le monde étoit si fatigué qu'on ne put en tirer encore deux cables et un ancre qui nous auroient été utiles : il fallut y laisser les marchandises, dont la valeur montoit à plusieurs milliers de livres sterling : de cinq tonneaux de farine qu'on en tira, trois se trouvèrent gâtés par l'eau de la mer, et dans le transport de l'équipage, trois ou quatre hommes moururent. Suivant toutes les apparences, ce vaisseau devoit être bientôt englouti

par la mer; mais, comme le tems étoit calme, il étoit possible qu'il flottât quelques jours sur l'eau, et nous y mîmes le feu, pour qu'il ne tombât pas au pouvoir des Espagnols, dont les possessions dans les îles Larrons pouvoient n'être pas bien éloignées. Nous nous en écartâmes, non sans crainte que les éclats n'en vinssent jusqu'à nous; mais il brûla toute la nuit, et à mesure que la flamme avançoit, le canon se faisoit entendre. Il sauta en l'air à six heures du matin, et il s'éleva de la mer une noire fumée.

La dernière tempête nous avoit éloignés de notre route, et nous nous trouvâmes à quatre degrés plus au nord que nous n'avions pensé; nous eûmes ensuite un calme parfait: nous craignions, par l'effet des courans, d'avoir dépassé les îles Larrons où nous n'aurions pu revenir. Alors il nous auroit fallu continuer notre cours vers quelques-unes des parties orientales de l'Asie où nous aurions trouvé la mousson d'ouest dans toute sa force, qui ne nous auroit pas permis d'y aborder. Nous aurions eu encore quatre ou cinq cents lieues à parcourir, et avant d'arriver, nous serions péris peut-être du scorbut; car dans ce moment nous perdions huit à dix hommes par jour. On trouva depuis que la voie d'eau étoit dans le magasin des canonniers, et

dans un lieu où il n'y avoit pas moyen de boucher l'ouverture que lorsque les charpentiers pourroient travailler en dehors; cependant ils empêchèrent l'eau de pénétrer dans le vaisseau, ce qui nous tranquillisa.

Le calme nous avoit nui, en nous abandonnant à l'effet des courans qui nous éloignoient des îles Larrons; il cessa, mais le vent vint du sud-ouest, et nous fut directement contraire: il varia, mais ce semble pour nous tourmenter. Enfin le 22 août, nous vîmes que le courant nous devenoit favorable; et le lendemain, nous vîmes deux îles à l'ouest. Cette vue fit succéder la plus grande joie à l'abattement: la plus voisine étoit à quinze lieues de nous, elle paroissoit montueuse et de moyenne grandeur; c'étoit l'île Anatacan: l'autre étoit Scrigan, qui avoit l'air d'un haut rocher. Nous en approchions lentement; le vent étoit foible et variable. Le lendemain, nous vîmes encore celle de Paxaros, plus petite que les autres. Nous envoyâmes la chaloupe chercher un mouillage dans l'île d'Anatacan, et reconnoître ses productions; car celle-là seule paroissoit pouvoir nous fournir un port et des vivres. La chaloupe vint nous dire qu'il n'y avoit qu'un endroit où l'on pût jeter l'ancre, sur une côte escarpée et peu sûre, que le sol y étoit couvert de roseaux; que l'île paroissoit déserte

et abondante en cocotiers. Cette nouvelle nous affligea ; nous voulions en approcher cependant, pour y envoyer cueillir des noix de cocos ; mais le vent s'éleva et souffla par bouffées, et bientôt nous nous trouvâmes trop au sud pour exécuter notre projet. Nous cherchâmes quelques-unes des autres îles Larrons, en nous dirigeant au sud, mais en tremblant de n'en point trouver, et de céder à la maladie qui nous dévoroit, ou à la mer qui nous forçoit à mettre souvent les pompes en mouvement. Le 16, nous perdîmes de vue Anatacan ; mais le lendemain, nous découvrîmes trois autres îles à la distance de dix à quatorze lieues ; c'étoient celles de Saypan, de Tinian et d'Aguigan. Tinian étoit entre les deux autres ; c'est vers elle que nous nous dirigeâmes, mais le vent étoit si foible que le lendemain nous en étions encore à cinq lieues. La vue d'un pros qui naviguoit autour d'elle, nous fit prendre des précautions pour notre sûreté, et nous arborâmes pavillon espagnol, pour qu'on nous prît pour le galion. A trois heures après midi, comme nous envoyions la chaloupe chercher un mouillage, un pros vint au devant de nous, ainsi que nous l'avions prévu, et on fit prisonnier un Espagnol et quatre Indiens qui le conduisoient. Le premier nous apprit que Tinian étoit inhabitée, que l'eau y étoit bonne

et abondante, le bétail nombreux et d'un goût exquis ; que les bois produisoient des oranges, des limons, des citrons, des noix de cocos, le fruit à pain, et qu'ils étoient venus pour faire des provisions à l'usage de la garnison de Guam, desquelles ils devoient charger une barque de quinze tonneaux à l'ancre près de la côte. Ce rapport étoit justifié par les troupeaux et les arbres que nous voyions couvrir la pente des côteaux. Nous espérâmes y retrouver la santé, nos forces, et y jouir de quelques jours paisibles : ainsi ces courans qui nous avoient jetés au nord nous furent utiles, puisqu'ils nous conduisirent à cette île fortunée qui devoit fournir à nos besoins. Pour empêcher qu'on ne donnât avis de notre séjour à Guam ou Guaham (1), nous nous emparâmes de la barque, seul bâtiment qui pût nous trahir, et nous jetâmes l'ancre sur vingt-deux brasses d'eau. Notre foiblesse étoit si grande, que dans le calme il nous fallut cinq

(1) La plus considérable et la plus méridionale des îles Larrons ou Mariannes, qui forment l'archipel de Saint-Lazare. Le père Legobien dit qu'il y a plus de trente mille habitans dans Guaham. Ils sont divisés en trois classes, les nobles, le peuple, et les gens d'une condition médiocre. Ces îles sont au nombre de quatorze, dont quelques-unes ont depuis treize jusqu'à quarante lieues de tour.

heures pour carguer nos voiles. A peine avions-nous soixante personnes en état de manœuvrer, misérable reste de trois navires qui portoient mille hommes en sortant de l'Angleterre.

Le lendemain, le Commodore envoya une trentaine d'hommes pour se rendre maître du débarquement; ils ne virent personne : les Indiens voyant leur barque prise, s'étoient enfuis dans les bois. Ils trouvèrent les cabanes où ils avoient logé; elles nous furent utiles. Leur magasin débarrassé de quelques tonneaux de bœuf séché devint notre infirmerie; nous y descendîmes nos malades au nombre de cent vingt-huit : il fallut les porter sur les épaules, et le Commodore ne se dispensa point de cet acte d'humanité. Malgré leur foiblesse, ils sentirent bientôt l'influence de l'air de terre, et quoique nous eussions enseveli, ce jour et le précédent, vingt et un hommes, nous n'en perdîmes plus que dix pendant les deux mois de notre séjour dans l'île : les fruits surtout leur firent tant de bien qu'en une semaine la plupart marchoient sans secours.

Cette île est sous le 15° 8′ de latitude septentrionale; sa longueur est de quatre lieues, sa largeur de deux : le sol en est sec et sablonneux, ce qui en rend le gazon fin et uni; il s'élève insensiblement depuis le rivage jusqu'au centre,

montrant diverses clairières en pente douce, couvertes d'un trèfle fin entremêlé de fleurs, et bordées de beaux et grands arbres, dont plusieurs portoient d'excellens fruits : les plaines en sont unies, et les bois sans broussailles ; le mélange de bois et de plaines, de collines et de vallons y fournit des vues charmantes : de grands troupeaux paissent dans les prairies ; presque tous les bœufs y sont blancs, et ont les oreilles noires. Quoique déserte, les cris et la vue des bestiaux, de la volaille qui couroit dans les bois, y excitoient en nous des idées de hameaux et de villages qui en rendoient le séjour plus agréable encore. Les bœufs s'y laissent approcher, et on les tue avec facilité; la chair en est bonne et facile à digérer : la volaille y est excellente, et peut s'y prendre à la course. On y voit encore des cochons sauvages très-féroces, mais c'est un mets excellent : des chiens dressés à cette chasse par les Espagnols, nous servirent à en prendre quelques-uns. Les bois étoient remplis de cocotiers, et leurs noix, leurs choux sont un des meilleurs antiscorbutiques ; on y trouve des goyaves, des limons, des oranges douces ou amères, des rimas ou fruits à pain, que nous préférions en effet au pain : il croît sur un grand arbre, dont la tête se divise en de longues branches ; ses feuilles sont d'un vert foncé,

elles sont dentelées et longues de dix-huit pouces ; le fruit est plus ovale que rond ; son écorce est épaisse et forte ; son grand diamètre est de sept à huit pouces ; il a quelque ressemblance pour la substance et le goût à la chair de l'artichaut. Quand il est mûr, il est mou et jaune, d'un goût doux, d'une odeur agréable ; mais on prétend qu'il donne alors la dyssenterie, et c'est pourquoi on le mange encore vert. Parmi les autres végétaux, on remarque le melon d'eau, la dent de lion, la menthe, le pourpier, le cochléaria et l'oscille. Nous nous abstinmes de poissons, parce qu'on s'en étoit trouvé incommodé ; mais nous n'avions pas besoin d'y recourir pour avoir une bonne nourriture. Vers le milieu de l'île sont deux étangs d'eau douce, remplis de canards, de sarcelles, de corlieux et de pluviers volans. Comment un si riche séjour pouvoit-il être sans habitans ? Elle en auroit un grand nombre si la tyrannie n'y avoit abordé, si elle ne l'avoit dévasté. On y comptoit trente mille ames ; mais Guam ayant été dépeuplée par une maladie épidémique, les Espagnols emmenèrent tous les habitans de Tinian, pour remplacer les esclaves qu'ils avoient perdus ; ils réussirent peu, la plupart moururent de chagrin. Il reste encore dans l'île des vestiges de son ancienne population ; ce sont des ruines con-

sistant en deux rangs de piliers hauts de treize pieds, de figure pyramidale, ayant pour base un carré, et au sommet un demi-globe, dont la surface plate est la plus élevée; le tout semble de sable et de pierre, cimentés ensemble et recouverts de plâtre : on dit qu'ils faisoient partie d'un monastère d'Indiens.

Les productions de cette île, la beauté de ses plaines, la fraîcheur de ses bois qui exhalent un parfum agréable, l'utile inégalité de son terrain, la diversité de ses vues, sont des avantages dont on jouit avec plus d'agrément par l'air tempéré qu'on y respire : des vents frais y soufflent continuellement, et ces vents avec les pluies qui la fécondent de tems en tems, y rendent l'air sain. La santé, l'appétit que nous y recouvrâmes, le prouvent.

Mais ces avantages sont compensés par le défaut d'eaux courantes, et par la multitude des cousins et autres moucherons, par des tiques qui attaquent le bétail et quelquefois les hommes, par des mille-pieds et des scorpions, dont pourtant nous n'eûmes point à nous plaindre, par un ancrage qui n'est point sûr dans certaines saisons de l'année, surtout pendant la mousson d'ouest : le fond de la baie est de rochers de corail. Le flux y fait alors enfler la mer d'une manière terrible, et souvent elle nous fit craindre d'être

submergés par les vagues, quoique dans un vaisseau de soixante canons. De la mi-juin à la mi-octobre, il y fait un tems égal et constant, et la rade y est assez sûre.

Pendant que nous nous occupions de nos malades, quatre des Indiens errans dans les bois vinrent se remettre dans nos mains; un d'entr'eux s'offrit à être notre guide pour tuer du bétail, et deux de nos gens y allèrent avec lui; mais l'un d'eux ayant confié son fusil et son pistolet à l'Indien, celui-ci s'enfuit dans les bois où il se cacha. Le reste du détachement demanda la permission d'envoyer quelqu'un d'entr'eux dans le pays pour rapporter les armes, et engager leurs compatriotes à se rendre; on le lui permit, l'un d'eux partit, et revint le lendemain avec le fusil et le pistolet, mais il dit les avoir trouvés dans un sentier, et n'avoir pu découvrir ses compatriotes. Ce rapport nous parut suspect, et nous les envoyâmes tous à bord.

Nous pensâmes à réparer notre vaisseau : nous garnîmes plusieurs brasses de nos cables vers l'endroit où ils tiennent l'ancre, pour qu'ils ne s'usassent pas contre le fond; puis nous relevâmes le vaisseau d'un côté pour en boucher la voie d'eau : on la recouvrit de plomb et la revêtit d'un nouveau doublage; mais, à peine eut-on remis le vaisseau sur la quille, que l'eau rentra

comme auparavant, et il fallut recommencer l'ouvrage : on le fit avec plus de soin, et tout aussi inutilement; l'eau se rouvrit une voie; nous calfatâmes le vaisseau en dedans, sans mieux réussir; l'eau entroit dans l'une des chevilles de l'éperon, défaut qui ne pouvoit se réparer qu'en mettant le vaisseau à la bande, ce que nous ne pouvions faire à Tinian.

Nous renvoyions sur le vaisseau les malades à mesure qu'il se rétablissoient, pour soulager ceux qui y étoient restés. Le Commodore descendit alors pour se guérir du scorbut qui l'avoit attaqué, et fit dresser sa tente près du puits qui nous servoit d'aiguade; c'étoit un des lieux les plus agréables qu'on pût trouver. On remplit les futailles, ce qu'on n'avoit pu faire jusqu'alors à cause de la foiblesse de l'équipage, et parce que les tonneliers n'avoient pu y travailler; et comme on approchoit de la pleine lune où le flux est violent, on renforça les cables, et diminua la prise que les vents pouvoient avoir sur le vaisseau en abaissant les vergues. Ces précautions suffirent les premiers jours; mais, quand au flux se joignit un vent d'est très-violent, nous désespérâmes de pouvoir nous soutenir sur nos ancres. Il falloit pour nous sauver gagner le large, et nous ne pouvions communiquer avec l'île où étoit le Commodore et la plus grande partie de

l'équipage. La nuit vint, le vent augmenta, le flux eut plus de force encore, et poussa le vaisseau en avant. C'étoit le 22 septembre. Les vagues sembloient vouloir engloutir le vaisseau; la chaloupe fut élevée contre l'architrave de la galerie du Commodore, et fut mise en pièces : un matelot qui étoit dedans, put être sauvé et ne fut que meurtri. Enfin le cable de la seconde ancre se rompit; on jeta la maîtresse ancre; mais, avant qu'elle touchât fond, nous fûmes emportés jusqu'à l'extrémité du banc où l'ancre se reposa. On fit signal de détresse pour avertir le Commodore du danger qui nous menaçoit; mais dans la nuit un coup de vent nous jeta en mer. Notre situation étoit effrayante ; la nuit étoit noire, l'orage épouvantable; nous laissions cent treize personnes avec le chef dans l'île, et nous étions trop foibles pour lutter contre la fureur de la mer. Pas un de nos canots n'étoit amarré, pas un de nos sabords fermé, nos haubans étoient tous relâchés, l'unique ancre qui nous restât pendoit à son cable; toutes les vergues étoient baissées, et nous ne pouvions tendre que la vergue d'artimon : ceux qui étoient à bord étoient en partie des nègres, des indiens, des mousses, des convalescens, qui n'avoient recouvré que la moitié de leurs forces; le roulis du vaisseau y faisoit entrer beaucoup d'eau, et il fallut nous occuper tous à pom-

le plus, nous croyions être poussés sur l'île [illegible]an, et notre seule voile ne suffisoit pas [illegible] nous faire éviter le péril. Nous nous employâmes tous à hisser nos vergues; mais, après trois heures d'un travail inutile, il fallut l'abandonner. La nuit étoit si obscure, que nous nous attendions à ne reconnoître la terre qu'en nous y brisant. Nous passâmes ainsi plusieurs heures cruelles; enfin le jour nous montra cette île formidable à une assez grande distance : un courant violent nous en avoit écarté.

La tempête dura trois jours, elle baissa ensuite, et nous pûmes élever notre vergue de misaine; mais la grande retomba et nous tua un homme, ce qui nous la fit abandonner. Tout étoit matelot dans ce danger. Il fallut retirer notre maîtresse ancre toujours suspendue; il étoit dangereux de l'y laisser, et dangereux de la perdre, car elle étoit la seule qui nous restât; nous y consumâmes deux jours. Cinq jours après que nous fûmes jetés en mer, nous parvinmes enfin à hisser notre grande vergue; et remis en partie du désordre où la tempête nous avoit jetés, nous portâmes à l'est, espérant de rejoindre nos compagnons; car nous ne croyions être qu'à quarante-sept lieues de Tinian. Mais le 1er. octobre, dans le tems où nous pensions être à sa vue, nous ne la découvrîmes point. Nous avions dérivé à l'ouest,

et ne pouvions en estimer l'espace. Enfin le lendemain, nous vîmes l'île Guam, et nous apprîmes que notre erreur avoit été de quarante-quatre lieues. Assurés du point où nous étions, nous cinglâmes vers celui d'où nous avions été chassés, et ce ne fut qu'avec des peines infinies que nous y parvinmes; car notre équipage étoit si foible que nous pouvions à peine revirer de bord. Ce ne fut que le 11 octobre que nous revîmes l'île; on nous envoya une chaloupe de renfort, et nous parvinmes enfin le lendemain à jeter l'ancre, à cinq heures du soir.

Ceux qui étoient à terre n'avoient point entendu nos signaux de détresse, et les éclairs leur avoient dérobé le feu du canon. Ce ne fut qu'à la pointe du jour qu'ils ne virent plus de vaisseau ; leur consternation fut inexprimable : il a péri, disoient les uns, et ils vouloient qu'on en cherchât les débris autour de l'île. Ceux qui pensoient que le vent n'avoit fait que le jeter au loin, n'osoient se flatter qu'il pût jamais regagner l'île, et dans ces deux suppositions, ils ne voyoient aucun moyen d'en sortir eux-mêmes. Ils étoient à six cents lieues de Macao, qui est le port le plus voisin, et n'avoient d'autres vaisseaux que la petite barque espagnole, qui ne pouvoit contenir que le quart de leur nombre. On ne pouvoit espérer qu'un vaisseau ami vînt toucher à cette

île; le Centurion étoit peut-être le premier navire européen qui y eût abordé. Il ne leur restoit qu'à se déterminer à passer leurs jours dans cette terre étrangère, à dire un éternel adieu à leurs familles, à leur patrie, à tous les secours qu'elle pouvoit leur tendre, et aux agrémens qu'ils pouvoient s'en promettre. Et ce n'étoit pas encore ce qu'ils avoient le plus à redouter. Les Espagnols pouvoient être instruits de leur abandon dans cette île, et venir en force pour les soumettre, pour les retenir prisonniers le reste de leur vie, ou les condamner à une mort honteuse comme pirates : car leurs commissions étoient restées dans le Centurion.

Au milieu de ces tristes réflexions, le Commodore conserva son air serein et sa fermeté; il forma un plan qu'il communiqua aux plus intelligens, et s'étant convaincu qu'il étoit praticable, il anima ses compagnons à mettre la main à l'œuvre; il leur représenta que le Centurion avoit pu soutenir la tempête, que peut-être il reviendroit dans peu de jours; que le cas le moins favorable, étoit qu'il eût été jeté sous le vent de l'île assez loin pour ne pouvoir y revenir, et être forcé de prendre la route de Macao; mais, qu'il falloit se préparer à tout événement, et penser aux moyens de se rendre eux-mêmes sur les côtes de la Chine; qu'il falloit traîner la barque

espagnole à terre, la scier en deux, et l'alonger de douze pieds, ce qui en feroit un bâtiment de quarante tonneaux, capable de les transporter tous à la Chine; qu'il falloit y travailler, et qu'il y travailleroit avec eux; que le pis de cette résolution étoit d'avoir pris une peine rendue inutile par le retour du Centurion. Ces exhortations relevèrent les espérances et le courage; d'abord ils espérèrent le retour du Centurion, et travaillèrent avec lenteur; mais, ne le voyant point arriver, ils se mirent à l'ouvrage, et chacun, depuis la pointe du jour jusqu'à la nuit, s'occupoit à remplir la tâche qui lui étoit confiée.

Peu de jours après notre séparation, un des travailleurs qui étoit sur le rivage, cria : Une voile ! L'alégresse se répandit en un instant dans tous les cœurs; mais, bientôt après, on vit deux voiles : la joie se changea en alarmes; ce n'étoit plus le Centurion, c'étoient peut-être des ennemis. Le Commodore, avec ses lunettes, découvrit que ces voiles étoient portées par des chaloupes, et il craignit que le vaisseau ayant coulé à fond, l'équipage n'eut été forcé de se sauver dans les chaloupes : cette idée cruelle le frappa, et pour cacher son émotion, il se retira dans sa tente, accablé de la perte de ses espérances et du poids des malheurs qu'il prévoyoit. Mais bientôt il

il reconnut ces deux voiles pour des pros indiens qui venoient dans l'île, et il ordonna qu'on se cachât dans les halliers, afin de s'assurer de ceux qui les montoient, dès qu'ils auroient mis pied à terre; mais ils leur épargnèrent ce soin : après s'être approchés à deux cents toises du rivage, ils demeurèrent immobiles pendant deux heures, puis ils s'éloignèrent vers le sud.

Cependant ce n'étoit pas un travail facile que d'alonger la barque, privé des matériaux et des instrumens nécessaires; il falloit faire quelques-uns de ces instrumens, achever la construction, trouver des voiles, des agrès, avitailler le bâtiment, pour franchir un espace de six à sept cents lieues dans des mers inconnues pour eux. Mais divers incidens leur avoient été favorables; les charpentiers du Gloucester et du Tryal se trouvoient avec eux, et ils avoient des caisses d'instrumens: le forgeron y avoit sa forge et quelques outils, il ne lui manquoit que le soufflet, et on en fabriqua deux. La barque espagnole avoit un tonneau de chaux, on s'en servit pour tanner quelques peaux, le cuir fut en état de servir, et un canon de fusil fut le tuyau des soufflets. D'autres abattoient des arbres et scioient des planches, et c'étoit à cet ouvrage que travailloit M. Anson : on avança la barque sur des rouleaux de cocotiers, qui est un bois uni et cylindrique; on creusa

un bassin où l'on fit entrer la barque. D'autres étoient à la chasse des bœufs, amassoient et préparoient des provisions : l'ouvrage avançoit, chacun étoit exact et appliqué, tous étoient sobres par nécessité, ils n'avoient de boisson que le jus de coco. Les tentes avoient servi de voiles; quelques cordages laissés par hasard purent fournir des agrès : le suif mêlé à la chaux leur auroit servi de goudron, mais des inconvéniens se présentèrent, le bâtiment quoiqu'alongé, ne pouvoit renfermer tout l'équipage, et il étoit si pesant par le haut qu'il falloit peu de chose pour le renverser. On n'avoit pas de pain, et le fruit à pain ne se conservoit pas; on avoit de la viande fraîche, mais on manquoit de sel pour la préserver. On pensa à faire une descente dans l'île Rota pour se procurer du riz, mais on avoit peu de poudre, on ne s'en trouva que pour quatre-vingt-dix coups de fusil, et ce n'étoit que par la violence qu'on pouvoit avoir du riz : un autre obstacle aussi puissant encore, c'est qu'on n'avoit ni boussole, ni cercle de nonante. Enfin, au bout de huit jours, en fouillant dans une caisse appartenant à la barque espagnole, on trouva une petite boussole fort mauvaise, mais qui fut pour eux un trésor; on trouva aussi sur le rivage, dans des guenilles, un cercle de nonante sans pinnule ou plaque de cuivre : on trouva des pinnules dans

la layette d'une table que les flots avoient poussé à terre. Ainsi les obstacles diminuoient avec le tems, et l'ouvrage s'avançoit : la ferrure nécessaire étoit achevée, les pièces de bois étoient toutes prêtes, la barque étoit sciée en deux, on commençoit à ajuster les nouvelles pièces aux anciennes. Déjà leur départ étoit fixé au 5 novembre, lorsque dans l'après-midi du 11 octobre un des gens du Gloucester, d'une hauteur au milieu de l'île, aperçut le Centurion dans l'éloignement; et courant de toutes ses forces vers la plage, il cria comme en extase : Le vaisseau, le vaisseau ! On court au Commodore, qui à cette nouvelle jette sa hache à terre, et court sur le rivage avec ses compagnons; tous veulent repaître leurs yeux d'un spectacle si ardemment souhaité, et qu'ils n'espéroient plus de voir. Ils n'en peuvent plus douter; ils voyent le Centurion en pleine mer, et ils se hâtent de lui envoyer du renfort et des rafraîchissemens : le lendemain il jeta l'ancre, le Commodore se rendit à bord, et fut reçu avec des acclamations de joie aussi bruyantes que sincères.

Il fut résolu de ne rester dans l'île qu'aussi long-tems qu'il le faudroit pour faire une provision suffisante d'eau. Notre chaloupe brisée nous força de transporter nos futailles sur des radeaux que des courans nous firent perdre quel-

quefois avec leur charge. Le 14 octobre, un coup de vent nous chassa encore en mer, et nous éloigna de l'île pendant cinq jours; une partie de l'équipage étoit à terre, et ce ne fut qu'en jetant l'ancre une seconde fois que nous les délivrâmes de la crainte d'être abandonnés : déjà, ils avoient rejoint en partie les deux pièces de la barque, et ils l'auroient bientôt finie si nous n'étions revenus les en dispenser. Deux pros avoient reparu pendant notre absence, et la vue du vaisseau se rapprochant, les avoit fait éloigner. On eut même lieu de croire que les Indiens qui étoient d'abord dans l'île, avoient passé dans l'île de Guam : ils habitoient une caverne où le Commodore les avoit surpris un jour; mais il ne put les faire saisir, parce que cette caverne avoit une autre issue, par laquelle ils s'échappèrent.

Après avoir transporté cinquante tonneaux d'eau à bord, et fait provision d'oranges, de citrons et de cocos, nous mîmes le feu à la barque espagnole; nous quittâmes Tinian pour la dernière fois, emportant d'elle une idée romantique que nous nous plaisons à rappeler encore. Elle est du nombre des Larrons, découvertes par Magellan en 1521; il donna à celle de Tinian le nom de *Buonavista*: il ne vit que celle-là avec celle de Saypan. On en compte ordinairement

douze, mais elles sont en plus grand nombre ; elles furent autrefois peuplées : la plupart sont aujourd'hui désertes, et celles qui sont habitées, le sont peu. Rota n'a que trois cents Indiens occupés à la culture du riz. Guam a un gouverneur et une garnison espagnole : cette dernière a, dit-on, trente lieues de tour, et renferme quatre mille ames, dont le quart occupe Saint-Ignatio de Agand, capitale de l'île. Les maisons y sont bien bâties ; deux forts et quinze canons la défendent : on n'y compte que cent cinquante soldats. La plupart de ces îles, quoique désertes, sont fertiles, mais elles sont sans ports ni rades : on n'y en trouve qu'un. Les Indiens sont bien faits, et ne manquent pas d'intelligence (1). Leurs pros feroient honneur à des nations civilisées : la situation de ces îles demandoit qu'ils pussent prendre le vent de côté, et ils y sont très-propres; la structure en est fort simple, et leur course est rapide : on dit qu'ils font six à sept lieues dans une heure; leur proue est semblable à la poupe, et les côtés sont l'un plat, et l'autre courbe : comme ils sont

(1) Voyez sur ces îles Olivier du Nort, tome II, page 270; Gemelli, tome III, page 437; et Dampier, tome IV, page 227 : voyez aussi la note de la page 357 de ce volume.

étroits, on y ajoute un cadre du côté opposé au vent, soutenu par une poutre en forme de petit canot ; ce cadre l'empêche de renverser : il a un mât, une voile de nattes qui a deux vergues ; lorsqu'on veut changer de bordée, on le fait avec facilité par le moyen de la voile, et alors ce qui étoit la poupe devient la proue : ils sont montés de six ou sept Indiens, un d'eux est à la proue, un autre à la poupe, et ils gouvernent tour à tour avec une pagaie. On en trouve dans les Indes orientales qui ont quelque ressemblance avec ceux-ci, mais ils ne leur sont point comparables pour la simplicité de leur structure et la vîtesse de leurs cours : peut-être l'invention en a passé des îles Larrons aux îles voisines, qui forment une communication commode avec la Nouvelle-Guinée. Schouten rencontra à mille lieues de ces îles une double pirogue qui sembloit être l'imitation des pros (1), et peut-être les îles intermédiaires sont assez voisines pour que l'invention ait pu s'y communiquer de proche en proche.

Nous partîmes de Tinian le 21 octobre, par un vent frais et constant qui venoit de l'est, et nous faisoit faire quarante ou cinquante lieues

(1) Voyez le voyage de le Maire, compagnon de Schouten, tome II, page 386.

par jour; mais la mer étoit forte et travailloit notre vaisseau : notre funin qui étoit vieux (1) souffrit beaucoup, notre voie d'eau s'augmenta. Cependant, comme nous étions tous en bonne santé, la fatigue de la pompe jointe aux autres travaux, ne faisoit élever aucune plainte. Nous nous approchions des côtes que personne de nous n'avoit fréquenté, où sans doute nous serions obligés de mouiller plusieurs fois, et nous n'avions que notre maîtresse-ancre, trop pesante pour le service journalier : pour y suppléer, nous joignîmes deux ancres de nos prises que nous avions à fond de cale, et y attachâmes un canon de quatre livres de balle : nous fîmes ainsi deux ancres, dont l'une pesoit trois mille neuf cents livres et l'autre deux mille neuf cents.

Le 3 novembre, nous vîmes une île, une heure après une seconde, et quelque tems après, la pointe méridionale de l'île Formose; ce qui nous prouva que la seconde île étoit Botel-Tobago-Kima, et la première, une île dont les cartes ni les journaux des voyageurs ne font point mention. Nous cherchâmes les rochers de Vele-Rete pour les éviter; car, quoiqu'ils se montrent hors de l'eau, ils sont dangereux par

(1) Cordage d'un vaisseau; expression qui dérive du mot latin *funis*.

les brisans qui les environnent. Tandis que nous les dépassions, on cria : Le feu, le feu à l'avant du vaisseau ! L'alarme fut vive, et tout l'équipage y courut en tumulte : le feu venoit du foyer de la cuisine, et, en démolissant le mur de briques, il fut d'abord éteint ; ces briques échauffées avoient mis le feu à la boiserie. Le soir, nous vîmes une espèce d'illumination sur la côte de l'île Formose, et nous crûmes que les habitans nous invitoient par ces feux à y mouiller ; mais nous étions pressés d'arriver à Macao. Depuis cette île, tendant au couchant d'été, nous sondâmes souvent ; mais ce ne fut que le 5 du même mois que nous trouvâmes fond à quarante-deux brasses. A minuit, nous eûmes la vue des côtes de la Chine à quatre lieues de distance. Nous suspendîmes notre marche pour attendre le jour ; à peine parut-il, que nous fûmes environnés de bateaux de pêcheurs qui couvroient la mer : je crois qu'ils étoient plus de six mille, et chacun portoit quatre ou cinq hommes ; ce spectacle se renouvelle le long des côtes de cet empire : nous cherchâmes parmi eux un pilote ; mais, quoique nous offrissions de l'argent, amorce puissante pour des Chinois, ils ne firent point attention à nous ; peut-être ils ne nous comprirent pas : quelques-uns nous présentèrent du poisson,

parce que nous leur parlions de Macao. Pas un de tous ces pêcheurs n'avoit vu un vaisseau tel que le nôtre; il étoit le premier de sa force qui eût paru dans ces mers, mais aucun de ces pêcheurs ne se détourna un moment pour le regarder. Cette insensibilité semble tenir à un caractère bas, insouciant, à une sorte de stupidité. Il fallut donc nous conduire nous-mêmes sur le peu de connoissances que nous avions de ces côtes : nous cinglâmes encore au couchant, au travers de la nuée des bateaux pêcheurs ; la hauteur de l'eau étoit presque par-tout de vingt brasses. A deux heures après midi, nous vîmes une espèce de chaloupe où l'on déployoit un pavillon rouge, et sonnoit du cornet. Nous crûmes qu'on nous donnoit quelqu'avis, et nous envoyâmes notre canot vers cette chaloupe pour savoir ce qu'on avoit à nous dire ; bientôt nous fûmes assurés qu'elle ne pensoit pas à nous : cette chaloupe étoit le vaisseau amiral de la pêche, il sonnoit la retraite, et dans peu nous vîmes ces bateaux disparoître. La nuit vint, nous ployâmes nos voiles jusqu'au jour qui nous fit voir le rocher de Pedro-Blanco ; il est petit, mais élevé, ayant la figure et la couleur d'un pain de sucre, à la distance de trois lieues de la côte. Nous le laissâmes entre la terre et nous. Le 7, nous vîmes la chaîne

d'îles de Lema, au nombre de quinze à seize, toutes rocailleuses et stériles ; entr'elles et la terre sont d'autres îles : de nouveaux pêcheurs nous environnèrent ; nous leur demandâmes un pilote sans en mieux obtenir, ou nous pouvoir faire entendre ; cependant l'un d'eux nous fit signe de tourner autour de l'île Lema : nous suivîmes son conseil, et y jetâmes l'ancre pour passer la nuit. Là, un pilote chinois vint à nous, et nous fit entendre en portugais qu'il nous mèneroit à Macao pour trente piastres. On les lui compta, et nous fîmes voile. Il en vint d'autres ensuite, mais ils venoient trop tard. Nous apprîmes que nous n'étions pas loin de Macao, et qu'il y avoit alors dans la rivière de Canton onze vaisseaux européens, dont quatre étoient anglais. Nous allions lentement, et passâmes entre les îles Bambou et Cabouce, puis au travers d'autres îles, trouvant presque toujours le même fond. Le calme nous obligea de jeter l'ancre vers celle de Lantoun, qui est longue ; et le lendemain nous mouillâmes dans la rade de Macao. Depuis deux ans, nous ne nous étions point vus encore dans un pays civilisé, où nous pouvions trouver les secours nécessaires à notre vaisseau délabré, où nous apprendrions des nouvelles de l'Europe, de notre patrie, et peut-être de nos familles.

Macao est une ville portugaise, située dans une île, à l'embouchure de la rivière de Canton; elle a été riche, peuplée et forte; aujourd'hui elle l'est moins (1) : elle est habitée par des Portugais; elle a un gouverneur portugais, et cependant est à la discrétion des Chinois, qui peuvent à leur gré l'affamer et la prendre; ce qui oblige les Portugais à la plus grande circonspection. La rivière de Canton, plus commode que Macao, est le seul lieu de relâche fréquenté par les Européens; et le Commodore y seroit entré s'il n'avoit craint de mettre dans l'embarras la compagnie des Indes, qui alors y avoit quatre vaisseaux : ces vaisseaux marchands payent des droits, dont ceux de guerre sont toujours exempts; les Chinois les auroient exigé du nôtre, et M. Anson ne vouloit pas s'y soumettre : il consulta le gouverneur portugais, qui l'assura que si le Centurion entroit dans la rivière, on voudroit lui faire payer les droits; mais que si le Commodore le souhaitoit, il lui donneroit un pilote qui le conduiroit à Typa, port sûr, propre à caréner les vaisseaux, et où les Chinois ne s'aviseroient pas de rien demander. Nous profitâmes de l'avis, et nous rendîmes à Typa;

(1) Voyez l'origine de cette ville dans Gemelli, tome III, page 374.

mais notre pilote nous fit échouer dans la vase, heureusement le vaisseau resta droit. Nous sondâmes autour de nous, la profondeur augmentoit vers le nord, et nous y portâmes une ancre; et au retour de la marée, nous tirâmes notre vaisseau à flot, bientôt une petite brise nous poussa dans le port. Il est à deux lieues de Macao, et est formé de plusieurs îles. Le Commodore visita le gouverneur pour lui demander les choses nécessaires pour réparer notre vaisseau. Le gouverneur avoua qu'il ne pouvoit nous fournir ouvertement ce que nous demandions, mais que sous main il nous rendroit tous les services qui dépendroient de lui. Il ajouta qu'il ne recevoit des vivres que par la permission des magistrats de Canton, lesquels avoient soin qu'on ne lui en fournît qu'au jour la journée; ce qui le mettoit dans leur dépendance. Sur cette déclaration, M. Anson voulut aller lui-même à Canton demander la permission de se pourvoir de ce dont il avoit besoin. Il loua une chaloupe chinoise, mais le douanier ne voulut pas la laisser partir; ce ne fut que lorsque le Commodore prit le ton menaçant, qu'il céda. Il arriva à Canton, consulta les officiers des vaisseaux anglais, les en crut et fit mal. Ils lui conseillèrent d'employer les marchands chinois pour obtenir ce qu'il demandoit; ces marchands pro-

mirent, gagnèrent du tems, et avouèrent enfin qu'ils n'en avoient point parlé au vice-roi, ni ne pouvoient le faire, parce qu'ils ne pouvoient l'approcher. Ils firent plus, ils engagèrent les commerçans anglais à ne pas se mêler de cette affaire. Cette foiblesse étoit une bassesse de la part des Chinois, qui n'osent parler à leurs magistrats, dans la crainte peut-être de leur donner un prétexte pour les pressurer. Ils promirent seulement de fournir des vivres clandestinement, et en suffisance pour que le vaisseau pût se rendre à Batavia, où le Commodore feignit de vouloir se rendre : il étoit persuadé qu'il ne pouvoit partir sans donner le radoub à son vaisseau, dont le grand mât étoit fendu, et la voie d'eau augmentée ; il étoit résolu de l'y faire caréner malgré tous les obstacles, et se repentoit de ne s'être pas adressé tout de suite aux mandarins. Il écrivit au vice-roi, lui dit ses titres, l'objet de son voyage, les besoins qu'il avoit ; qu'étant étranger et ignorant les usages du pays, il n'avoit pu s'instruire des moyens d'être admis à son audience, et se trouvoit réduit à lui écrire. Il le prioit de lui permettre de prendre et d'employer les ouvriers nécessaires, et de lui fournir des vivres et des provisions. Cette lettre fut traduite en chinois, mais il eut de la peine à la faire parvenir au vice-roi. Elle y parvint cepen-

dant, et bientôt un mandarin du premier rang, avec deux autres d'une classe inférieure et une nombreuse suite, sur une escadre de dix-huit demi-galères décorées de pavillons et de flammes, fournies de musique et chargées de monde, vint examiner l'état du vaisseau. On l'envoya prendre dans la chaloupe, on prépara tout pour le recevoir : cent matelots furent revêtus de l'uniforme des soldats de marine, et rangés sur le tillac; à son arrivée, le tambour et notre musique guerrière se firent entendre, et il fut reçu sur le demi-pont, par le Commodore. Il exposa sa commission ; il paroissoit homme de sens, d'un caractère ouvert et généreux : ses experts déclarèrent que l'état du vaisseau étoit tel que les Anglais l'avoient exposé, et le mandarin en fut persuadé; il l'examina lui-même avec attention dans toutes ses parties, et parut surpris de la grosseur de nos pièces de canon et du poids des boulets. Le Commodore se plaignit de la douane, qui ne lui permettoit pas de se fournir de vivres : il fit sentir que s'il demandoit, c'étoit par devoir, par honnêteté, non par foiblesse; que son vaisseau seul pouvoit braver toute la marine de l'empire chinois ; qu'il lui conviendroit peu d'employer de tels moyens, comme il conviendroit peu aux magistrats chinois de laisser périr de faim une nation amie dans ses ports. Le

mandarin promit d'être l'avocat des Anglais, et dit qu'il ne doutoit pas que la demande ne fût accordée. Il mit ordre aux oppositions de la douane, et accepta le dîner que lui offrit le Commodore. Les mandarins ne mangèrent pas du bœuf qu'on leur servit, et furent embarrassés de leurs couteaux et de leurs fourchettes; mais ils mangèrent bien, et ne se montrèrent point novices dans l'art de boire : ils ne dédaignèrent pas l'eau des Barbades, et se levèrent de table aussi tranquilles en apparence qu'ils s'y étoient mis; reçurent leurs présens comme à l'ordinaire, et partirent. Il fallut attendre plusieurs jours la décision qui fut long-tems débattue, et cette lenteur fut attribuée en partie à un Français qui habitoit depuis long-tems la Chine, en parloit la langue, et en connoissoit les magistrats; soit haine nationale, soit vanité, il agissoit pour que le Centurion n'obtînt aucune distinction comme vaisseau de guerre, parce que les vaisseaux de sa compagnie se donnoient ce titre, et se soumettoient à l'usage des marchands en payant les droits, et que l'exemption accordée au vaisseau anglais rendoit ceux de la compagnie française moins respectables; mais la fermeté d'Anson l'emporta, on craignit qu'il ne se donnât lui-même ce qu'on ne lui accorderoit pas, et on aima mieux donner que se laisser ravir. Dès ce mo-

ment les ouvriers chinois accoururent, s'offrirent à l'envi ; mais on essaya en vain de les faire travailler à tâche : il fallut accorder six cents liv. sterling (1) pour tout ce que les charpentiers avoient à faire, et consentir que les serruriers seroient payés de leur ouvrage au poids. Le Commodore hâta l'ouvrage autant qu'il lui étoit possible, loua des jonques chinoises pour faciliter l'ouvrage, applanit le sol d'une île voisine pour y déposer l'attirail et les provisions du vaisseau ; mais les calfats chinois, quoique travaillant bien, ne sont point expéditifs : les matériaux nécessaires n'arrivoient pas, tout se faisoit lentement, et l'ouvrage sembloit s'accroître ; car on découvrit que le mât de misaine étoit entièrement rompu. L'équipage au moins travailloit avec ardeur : la voie d'eau fut exactement bouchée ; elle venoit de ce qu'une cheville de fer usée ne tenoit plus dans le lieu où elle fut fixée, et laissoit une ouverture entr'elle et le bois. On trouva le fond du vaisseau sain : les Anglais se hâtoient d'autant plus de le mettre en état, qu'on craignoit quelque entreprise des Espagnols ; en effet, on sut dans la suite qu'on avoit proposé dans le conseil de Manille de mettre le feu au Centurion tandis qu'il étoit en carène, et

(1) Treize mille cinq cents livres de France.

qu'un

qu'un capitaine de vaisseau s'offrit de l'exécuter, moyennant quarante mille piastres; mais le gouverneur, en déclarant que le trésor étoit vide, et que les marchands devoient fournir la somme, fit soupçonner qu'il ne vouloit que leur extorquer cette somme, et rien ne s'exécuta.

Tandis qu'on s'occupoit avec toute la diligence possible à réparer le vaisseau, un pêcheur chinois vint avertir qu'il avoit été à bord d'un grand vaisseau espagnol qui étoit accompagné de deux autres; qu'il avoit mené un des officiers à Macao, et que de là étoient parties plusieurs chaloupes pour ces bâtimens. On se mit d'abord en état de défense, on envoya deux chaloupes à la découverte, et rien ne parut; peut-être les Chinois qui trouvoient le séjour du Centurion trop long dans leurs ports, avoient-ils essayé de le faire partir par un faux avis: les mandarins pressoient son départ, et le Commodore le souhaitoit bien plus qu'eux encore; mais ennuyé de leurs messages, il répondit enfin qu'il partiroit quand il le jugeroit à propos, et pas plutôt: ce qui fit défendre d'apporter des vivres au vaisseau. Enfin le 16 avril 1743, le vaisseau put gagner la rade de Macao, compléta sa provision d'eau; et le 19, il leva l'ancre pour gagner la haute mer, en déclarant qu'il se rendoit à Batavia. Ce n'étoit pas l'intention du Commodore. Il se

retrouvoit en mer avec un vaisseau bien réparé, de nouvelles munitions, des provisions fraîches, et une recrue de vingt-trois hommes, la plupart Indiens et les autres Hollandais : il résolut d'aller attendre le vaisseau de Manille qui devoit revenir d'Acapulco, et peut-être devoient-ils être deux, parce qu'on avoit retardé celui de l'année précédente. Il vouloit se rendre vers le cap de Spiritu-Santo, dans l'île de Samal ; c'est la première terre qu'il vient reconnoître lorsqu'il arrive aux Philippines : il y arrive ordinairement en juin, et on pouvoit s'y rendre à tems. On représentoit ces galions comme de gros et forts bâtimens, montés de quarante-quatre canons, et de plus de cinq cents hommes; on pensoit bien que s'ils étoient deux, ils iroient de compagnie, et le Commodore n'avoit que deux cent vingt-sept hommes à bord, dont une trentaine ne pouvoient point passer pour des hommes faits; mais il savoit que son vaisseau étoit plus propre au combat, que ses gens se surpasseroient pour arriver au partage de richesses immenses, et qu'ils étoient bien mieux exercés que leurs adversaires. Il avoit gardé le plus profond secret sur le projet qu'il méditoit depuis le tems qu'il avoit été à terre; mais, dès qu'il fut en pleine mer, il assembla ses gens, leur communiqua sa résolution, leur dit qu'il sauroit choisir une croisière

où les galions ne pourroient lui échapper, les rassura sur les contes ridicules qu'on faisoit de leur impénétrabilité, et que s'il les pouvoit joindre, ses boulets, bien loin de rebondir contre un des flancs, les pereeroient de part en part. Ce discours fut reçu avee transport : tous assurèrent le Commodore qu'ils vaincroient ou périroient. Nos espérances tant de fois trompées se relevèrent, et nous nous persuadâmes enfin que nous serions réeompensés de tous nos travaux, et regagnerions notre patrie, chargés des dépouilles de l'ennemi; déjà nous nous en eroyions en possession, et on se proposoit de régaler le général des galions. Nous einglions à l'ouest; le 1er. mai, on vit une partie de l'île Formose, et sur le soir les cinq petites îles Bashées, d'où nous portâmes presque au sud. Le 20, nous découvrîmes le eap Spiritu-Santo; e'est une terre d'une hauteur médioere, relevée de plusieurs mondrains arrondis. Dès qu'on l'eut reconnu, nous revirâmes de bord, et amenâmes les voiles de perroquet de peur d'être découverts; et on se tint entre le 12° 50′ et le 13° 5′ de latitude septentrionale.

On approehoit du tems où le galion devoit paroître; on s'exerçoit à la manœuvre du eanon, au maniement des armes à feu : on l'avoit toujours fait dès que l'occasion l'avoit permis;

mais dans ce moment décisif, on y mettoit plus de soin et plus d'ardeur ; car on savoit que du plus ou moins d'habileté dans l'usage de ces armes, dépendoit le succès du combat. Les matelots se plaisoient eux-mêmes à apprendre la manière la plus prompte de charger avec des cartouches, à tirer au blanc, pendu à une vergue, et on récompensoit leur adresse par des prix. C'est ainsi que la sagesse parvient à doubler le nombre, et ne complique pas ses mouvemens. On fit d'autres préparatifs encore : on mit la double chaloupe à l'eau, et on l'amarra à côté du vaisseau, afin d'être prêts à combattre même durant la nuit. Nous ne pensions pas alors que nous avions été vus de la côte plusieurs fois, que le gouverneur de Manille pensoit à équiper une escadre pour nous venir attaquer, que quelques-uns des bâtimens étoient prêts ; mais que le défaut d'argent et la mousson contraire, avoient retardé et rendu enfin inutiles tous ces préparatifs. Le mois de juin s'avançoit, et notre impatience s'accroissoit toujours davantage : on comptoit les jours ; on calculoit l'effet des vents, on parcouroit sans cesse de l'œil la vaste étendue de la mer, on n'y voyoit rien, et l'on commençoit à désespérer. Enfin, le 20 juin, au lever du soleil, on découvrit une voile du haut du mât ; c'étoit le galion, et on porta

sur lui ; on le vit tirer un coup de canon, et amener ses voiles de perroquet, comme pour avertir un autre vaisseau, et nous en fîmes autant. Il ne changea point de cours, vint sur nous, à l'étonnement du Commodore, qui ne pouvoit croire ce qui étoit cependant; c'est que les Espagnols l'avoient reconnu, et s'approchoient pour le combattre. A midi, nous nous en trouvâmes à une lieue, et il étoit seul encore. Nous le vîmes déployer le pavillon espagnol et l'étendard d'Espagne au haut du grand mât. Le Commodore étoit préparé au combat; il avoit prévenu le désordre, placé trente de ses meilleurs tireurs dans ses huniers, qui répondirent à son attente par l'utilité dont ils furent : chaque canon eut deux hommes pour les charger ; le reste de sa troupe étoit divisé en pelotons, qui parcouroient l'entre-deux des ponts, pointoient le canon, et y mettoient le feu ; il ne tira point par bordées, mais son feu fut continuel, parce que l'usage des Espagnols est de se mettre ventre à terre lorsqu'on s'apprête à leur lâcher une bordée, et qu'il vouloit leur ôter cette ressource. On s'approchoit peu à peu : à une heure on fut à portée du canon, et voyant que les Espagnols étoient occupés à débarrasser leur vaisseau, nous fîmes feu de nos pièces de chasse pour troubler

leur travail ; ils répondirent avec leurs deux pièces de l'arrière, et comme nous nous mettions en état d'aborder, le galion en fit autant. Bientôt nous fûmes à portée du pistolet, le combat s'engagea, et notre artillerie foudroya l'avant du vaisseau ennemi, qui ne pouvoit, comme nous, faire servir tous ses canons : bientôt les nattes, dont les Espagnols avoient couvert leur parapet de matelas, prirent feu, et les flammes s'élevèrent jusqu'à la hauteur de la moitié du mât de misaine ; cet accident y jeta la confusion, et il ne put y remédier qu'en poussant dans la mer toute cette masse enflammée : le canon servi avec régularité et à mitrailles, les tireurs placés dans les hunicrs, et qui découvroient tout le pont du galion, désoloient l'ennemi, et ils n'avoient plus qu'un officier qui ne fût pas hors de combat ; le général même étoit blessé, et ne pouvoit plus agir ; et nous leur avions déjà tué tant de monde, que l'on commença à perdre courage : en vain les officiers espagnols faisoient des efforts pour retenir leurs gens à leur poste, bientôt ils se virent dans la nécessité de se déclarer vaincus, en amenant l'étendard qui restoit au haut du grand mât ; car le pavillon avoit été emporté dès le commencement de l'action.

C'est ainsi que nous nous rendîmes maîtres

d'un vaisseau dont la valeur montoit à un million de piastres (1). Il se nommoit *Nuestra Sennora de Cabudonga*, et étoit commandé par le général Don Jeronimo de Montero, Portugais de naissance, et un des plus habiles officiers employés au service des galions (2). Ce vaisseau étoit plus grand que le nôtre; il portoit cinq cent cinquante hommes, trente-six pièces de canon et vingt-huit pierriers : l'équipage étoit bien pourvu de petites armes, et bien muni contre l'abordage. Il eut soixante-sept hommes tués et quatre-vingt-quatre blessés. Le Centurion n'eut que deux morts et dix-sept blessés, dont seize se rétablirent.

On doit concevoir nôtre joie de posséder enfin ce qui pendant dix-huit mois avoit été l'objet de tous nos vœux; mais cette joie fut sur le point d'être cruellement troublée : à peine le galion eut baissé pavillon, qu'un officier vint dire à l'oreille du Commodore que le feu avoit pris au vaisseau tout près de la soute aux poudres ; sans s'émouvoir, il donna des ordres pour éteindre l'incendie : quelques cartouches avoient mis le

(1) Environ cinq millions trois cent mille livres de France.

(2) Les Manillois disent qu'il avoit été pilote et bon pilote, mais qu'il n'avoit jamais fait la guerre.

feu à une masse d'étoupes, dont la fumée épaisse et la flamme avoient fait croire le mal terrible ; mais il fut promptement étouffé. Le galion fut mis sous les ordres de M. Saumarez, qui envoya dans le Centurion tous les prisonniers espagnols, excepté quelques-uns qui lui étoient nécessaires pour la manœuvre. Ces prisonniers lui apprirent que l'autre galion avoit fait voile d'Acapulco beaucoup plutôt qu'à l'ordinaire, et devoit être arrivé à Manille avant que nous fussions dans ces parages. Le succès que nous venions d'avoir, ne nous empêcha pas de regretter le tems perdu à Macao.

Nous résolûmes de nous en retourner avec notre prise dans la rivière de Canton ; mais, comme l'on s'attendoit à du mauvais tems, on fit passer tous les trésors du galion dans notre vaisseau, parce qu'ils étoient bien plus en sûreté que dans ce bâtiment. Les prisonniers donnèrent encore de l'inquiétude ; car leur nombre étoit double du nôtre, et ils paroissoient indignés de se voir vaincus par une poignée d'Anglais. On les descendit à fond de cale où on laissa les écoutilles ouvertes, qu'on garnit de tuyaux pour que l'air s'y renouvelât, sans que les hommes pussent en sortir ; les officiers et les blessés seuls n'y furent point descendus : on y braqua encore quatre pierriers, et une sentinelle se tenoit auprès,

la mèche à la main. Leurs officiers, au nombre de dix-huit, étoient dans une chambre gardée par six hommes, et le général blessé avoit sa garde : on les avertit qu'au moindre trouble qu'ils exciteroient ils seroient punis de mort. Tout l'équipage étoit prêt, les fusils chargés, disposés dans les lieux convenables; les matelots ne quittoient point leurs sabres ni leurs pistolets, et les officiers ne dormoient qu'habillés et avec leurs armes. Les prisonniers entassés, comme dans un cachot puant, souffrant une chaleur excessive, et n'ayant qu'une pinte d'eau par jour, éprouvèrent la misère la plus excessive : ils maigrirent, devinrent des fantômes, et cependant pas un ne mourut.

On se rapprochoit de la Chine : déjà on avoit découvert les îles Bashées; mais, ne pouvant les doubler, nous résolûmes de passer entre celles de Grafton et de Monmouth, où le passage ne paroissoit pas dangereux : à peine y fûmes-nous engagés, que la mer nous y parut terrible, elle se brisoit en écume, et la nuit rendoit encore ce spectacle plus effrayant. Cependant nous y passâmes sans danger; cette agitation n'étoit que l'effet d'une forte marée. On ne compte que cinq de ces îles; mais, au couchant de celles-ci, il en est un grand nombre qu'on ne connoît pas. Le 8 de juillet, nous découvrîmes l'île Supata, la

plus occidentale des Lema, située à cent trente-neuf lieues de celle de Graſton; et le 11, nous vinmes jeter l'ancre devant Macao. On avoit eu le tems de compter la valeur du galion : on y avoit trouvé 1,313,843 pièces de huit, et 35,682 onces d'argent en lingots, outre de la cochenille et quelques autres marchandises; cette valeur jointe à celle des autres, montoit en tout à quatre cent mille livres sterling; mais les pertes causées à l'ennemi par notre escadre, s'élèvent à plus d'un million de ces mêmes livres (1).

Nous entrâmes dans la rivière de Canton le 14 juillet, et laissâmes tomber l'ancre à son embouchure nommée *Boca-Tigris :* le Commodore vouloit y pénétrer jusqu'à l'île du Tigre, où est une rade à couvert de tous les vents; mais on vint s'informer de ce qu'étoient ces vaisseaux de la part du mandarin : quand l'examinateur eut appris les armes, les provisions qu'il y avoit dans ces vaisseaux, il fit pressentir que jamais on ne leur permettroit d'aller plus avant, et fit entendre que quelque vaisseau que ce fût qui relâchât dans les ports de l'empereur, devoit lui payer des droits. Mais Anson ne fut pas arrêté par cet obstacle; il

(1) Vingt-deux millions cinq cent mille livres de France.

força le pilote chinois à le conduire dans le détroit qui n'a qu'une portée de fusil de largeur, et est formé par deux pointes de terre, sur chacune desquelles il y a un fort : l'un d'eux n'étoit qu'une batterie de douze canons de fer, l'autre est un château à l'antique, placé sur un roc élevé, et muni de huit ou dix canons. Ces fortifications ne pouvoient nous arrêter, et on n'y pensa pas même; mais le pauvre pilote fut bâtonné pour avoir obéi à la force : le Commodore lui fit oublier ses peines par un présent. Il ne put de même réparer le mal fait au commandant des forts qui l'avoit laissé passer : il fut démis de son emploi, et sévérement puni. C'eût été en lui une entreprise ridicule que de vouloir s'opposer à ce passage; n'importe, il fut traité comme criminel pour n'avoir pas fait ce qu'il ne pouvoit faire.

Le 16 juillet, le Commodore écrivit au vice-roi pour lui exposer les raisons qui l'avoient conduit dans ce lieu : on lui promit une réponse; mais, avant de la faire, on consulta des officiers du galion, à qui on avoit permis de se rendre à Canton; ce qu'ils rapportèrent détruisit le soupçon qu'avoient les magistrats chinois : ils voyoient dans notre chef un pirate; ils n'y virent plus que l'officier d'un souverain employé dans une guerre légitime, et ils le respectèrent encore

plus comme riche. Trois mandarins suivis d'une flotte de chaloupes, vinrent lui apporter l'ordre du vice-roi, pour lui faire fournir des vivres et des pilotes s'il en avoit besoin; ils lui dirent que le vice-roi recevroit sa visite dans le mois de septembre, lorsque les grandes chaleurs seroient passées; mais cette excuse cachoit le vrai motif, qui étoit de gagner le tems nécessaire pour recevoir la réponse d'un courrier envoyé à Pékin. Ils parlèrent des droits qu'on percevoit dans tout l'empire sur les vaisseaux qui y entroient; mais le Commodore déclara qu'il ne s'y soumettroit point; qu'il n'étoit point venu pour faire le commerce, et par conséquent n'en devoit point. Ils prièrent qu'on relâchât les prisonniers faits dans le galion, parce qu'il ne convenoit pas de retenir en prison, dans les ports de l'empire, des gens d'une nation qui lui étoit alliée. Anson désiroit autant qu'eux de les mettre en liberté, et déjà il en avoit délivré une partie; mais il voulut donner à cet acte l'apparence d'une faveur: il promit enfin qu'il les relâcheroit, si le vice-roi lui envoyoit des chaloupes pour les prendre. Il envoya deux jonques, et on se hâta de les délivrer. On leur donna pour huit jours de vivres, afin qu'ils pussent se rendre à Macao. Alors les vaisseaux se placèrent dans un lieu sûr pour attendre la saison favorable.

On nous avoit promis des provisions suffisantes pour un long voyage ; mais quinze jours s'écoulèrent après celui qu'on avoit fixé pour nous les faire parvenir : le Commodore se plaignit, et il sut que le vice-roi n'avoit donné aucun ordre relatif à ce sujet, et que ceux qui s'étoient engagés à les fournir, n'avoient fait aucune démarche pour remplir leurs engagemens. Cette nouvelle nous inquiéta d'autant plus que le mois de septembre étoit presque écoulé, et que le vice-roi ne lui avoit rien fait dire. Un intérêt qu'on ne pouvoit comprendre leur inspiroit ces délais, cette mauvaise foi : peut-être aussi cette mauvaise foi leur est-elle habituelle, et nous en avions vu quelques exemples. Un de nos officiers malades avoit obtenu de pouvoir se promener tous les jours dans une île voisine : le second jour il fut assailli par des paysans chinois, qui le battirent cruellement à coups de bêche, et lui enlevèrent son épée, sa bourse, sa montre, sa canne d'or, sa tabatière, ses boutons de manches, son chapeau, etc. Un de nos gens accourut, enleva l'épée à ces voleurs, et alloit s'en servir sur eux, lorsque l'officier, quoique d'un caractère ardent et fier, le lui défendit ; il craignoit de compromettre le Commodore : les voleurs s'en allèrent avec leur butin, et un cavalier chinois fort bien mis, accourut sur le rivage, parut sensible à

l'outrage fait à l'officier, et indigné contre ces voleurs ; il en étoit le chef, comme on l'apprit ensuite. On se plaignit au mandarin, qui ne répondit qu'avec froideur, et l'on vit bien qu'il ne se soucioit pas d'obliger même à une restitution. Plusieurs jours après on reconnut un des voleurs ; on le saisit, on le transporta sur le Centurion : il sembloit agonisant de peur, et le mandarin, qui avoit la commission des vivres et qui étoit présent, fut déconcerté ; bientôt il descendit aux supplications les plus basses pour obtenir qu'on relâchât le voleur ; d'autres mandarins vinrent se joindre à lui pour obtenir la même grace. On sut ensuite que le premier étoit chef de l'île, celui même qui étoit accouru au rivage pour témoigner son indignation contre l'attentat, qu'il avoit été commis par ses ordres, et qu'il avoit profité du butin ; les autres étoient ses complices. Ils craignoient que le fait ne fût connu, qu'ils ne fussent dépouillés de leurs charges, et traités d'autant plus sévérement que leurs juges auroient profité de leurs dépouilles. Le Commodore se plut à les tenir long-tems dans une anxiété cruelle, et enfin consentit à relâcher le coupable sans se plaindre, pourvu qu'on restituât tout à l'officier volé.

Peu après cette aventure, ce mandarin fut relevé par un autre, et dans ce tems le Centurion

perdit un mât de hune qui flottoit à l'arrière du vaisseau, et l'on ne put savoir où il étoit passé. Comme on l'avoit emprunté à Macao, et qu'on n'en pouvoit trouver de semblable dans ces lieux, le Commodore désiroit ardemment le ravoir, et il promit une bonne récompense à qui le lui feroit retrouver. Peu de tems après, le mandarin vint dire que ses gens avoient trouvé ce mât; ils le ramenèrent, reçurent la somme promise, et M. Anson promit un présent à leur chef. Il le remit au truchement, qui le garda pour lui. Le mandarin fit entendre finement qu'il ne l'avoit pas reçu, et le Commodore vouloit le lui payer sur-le-champ, quoiqu'il l'eût déjà remis au truchement; mais il voyoit une meilleure proie à faire: il fit saisir le truchement, qui, pour se racheter, fut obligé de lui céder tout ce qu'il avoit gagné avec les Anglais, c'est à dire environ deux mille piastres, et de souffrir une bastonnade. Lorsque le Commodore lui remontra la folie qu'il y avoit à s'exposer à des châtimens si sévères pour une somme de cinquante livres, il répondit : *Les Chinois sont de grands coquins, mais c'est la mode, et il n'y a pas de remède.*

Il seroit long de raconter toutes les friponneries que nous eûmes à en essuyer. Bornons-nous à peu d'exemples. Nous avions acheté des

poules et des canards, dont la plupart moururent d'abord : on en chercha la cause; elle se trouva dans un tas de gravier dont les Chinois les avoient farcis pour les faire paroître pesans (1). Les porcs qu'on achetoit morts, étoient remplis d'eau injectée par les bouchers, pour les faire peser sept à huit livres de plus; si on les achetoit en vie, ils les altéroient avec du sel, les faisoient boire avec excès, et lioient les conduits pour qu'ils ne pussent se défaire de cette eau surabondante. Ils savoient que nous ne mangions pas de bêtes mortes naturellement, eux les mangent sans scrupule, et ils firent ensorte que les animaux qu'ils avoient vendus, mourussent en peu de jours; on les jeta dans la mer, et ils nous suivirent pour repêcher les charognes.

Cependant le Commodore vouloit avoir audience du vice-roi pour en obtenir les provisions nécessaires pour son départ, et il n'en recevoit aucun message. Il fit notifier au mandarin qui avoit inspection sur les objets relatifs au Centurion, que le 1er. octobre il iroit à Canton, et que là, il prieroit le vice-roi de fixer le moment de son audience : il fit préparer la chaloupe, les rameurs qu'il vêtit d'habits d'écarlate, de

(1) On voit dans le voyage de Le Gentil, page 120 de ce volume, les mêmes friponneries des Chinois.

camisoles

camisoles de soie bleue, avec des boutons d'argent. On croyoit que les mandarins n'accorderoient les provisions qu'en recevant les droits payés par les vaisseaux marchands, et le Commodore étoit résolu de ne point s'y soumettre. En quittant le vaisseau, il nomma son premier lieutenant Brett pour y commander sous lui, et ordonna qu'au cas qu'on le retînt pour le paiement de ces droits, on eût à détruire sa prise, et aller attendre ses ordres à l'embouchure du détroit. Les Chinois n'ignoroient pas ces précautions; ils auroient bien voulu n'en point avoir le démenti; mais ils ne pouvoient rien obtenir que par la violence, et ils voyoient qu'on avoit pris des mesures dans ce cas : ils n'espéroient donc plus réussir. Ils essayèrent cependant encore de faire craindre au Commodore la colère du vice-roi, et de lui faire retarder son voyage de quelques jours. Il fut ferme à se rendre dans la ville de Canton. Dès qu'il y fut, les principaux marchands chinois le visitèrent, le congratulèrent sur ce qu'il avoit fait ce voyage sans obstacle, feignirent de croire que le vice-roi avoit reçu quelque satisfaction, et ajoutèrent qu'ils feroient savoir son arrivée au vice-roi dès le lendemain. Puis le lendemain, il étoit si occupé qu'on ne pouvoit attendre audience de quelques jours : puis d'autres mensonges succédoient. Le Commodore n'en étoit pas la

dupe; par condescendance pour les Anglais des vaisseaux de la compagnie, il consentit d'attendre encore paisiblement : il promit de ne pas s'adresser immédiatement au vice-roi, pourvu qu'il fut assuré qu'on travaillât à son biscuit, et à préparer ses autres provisions. On le satisfit sur ce point, et comme il étoit sur les lieux, il put y veiller lui-même. Il se divertissoit des avis que les marchands chinois lui venoient donner, de leurs mouvemens, des mesures qu'ils disoient avoir prises pour rendre le vice-roi favorable à la demande. Mais, quand les provisions furent prêtes, il envoya une lettre au vice-roi : deux jours après il y eut un incendie dans Canton, et aidé de ses gens, M. Anson seroit facilement parvenu à couper la communication; mais comme il s'en occupoit, on vint lui dire que n'étant pas mandarin, on lui feroit payer tout ce qu'on abattroit par ses ordres : il se retira donc, l'incendie s'accrut, gagna les magasins des marchands, et menaçoit de s'étendre sur la ville entière; quelques Chinois croyoient l'arrêter en le montrant à quelques-unes de leurs idoles. Enfin le vice-roi venu sur les lieux, fit prier le Commodore de prêter son assistance ; il y retourna donc avec quarante de ses gens, qui donnèrent des exemples de courage et d'adresse inconnus à la Chine : la chute

des bâtimens les animoit, loin de les effrayer ; plusieurs tombèrent avec les maisons, mais elles sont basses et légères. Enfin, au prix de quelques contusions, ils arrêtèrent l'incendie. La perte fut grande pour les Chinois : onze rues remplies de magasins, furent détruites ; des tas de camphre avoient augmenté la violence du feu : plusieurs marchands lui demandèrent chacun un des matelots qu'ils croyoient être des soldats, pour les préserver du pillage de la populace; il leur en accorda qui se conduisirent avec tant de vigilance et de fidélité, que la satisfaction fut générale. On ne parla pendant quelques jours que du courage et de la fidélité des Anglais, et ce service lui procura une audience du vice-roi plutôt qu'il ne l'auroit sans doute obtenue. Elle lui fut donnée avec beaucoup d'éclat et d'ostentation de forces militaires. Il s'y plaignit de quelques vexations exercées contre des vaisseaux anglais: il en obtint une réponse assez favorable pour eux et pour lui ; les permissions furent promises, et elles furent en effet bientôt expédiées : les provisions furent portées à bord, et le Commodore se rendit à son vaisseau. Le 10 décembre, le Centurion et sa prise levèrent l'ancre, et passèrent le détroit de Boca-Tigris, où les Chinois avoient rassemblé des troupes brillantes que les Anglais

crurent ornées de papier pour paroître riches à peu de frais.

Les Chinois peuvent passer pour des hommes industrieux; mais ils ne sont qu'imitateurs, et imitent sans génie : ils copient bien chaque pièce à part d'une montre, d'une arme à feu, et n'en savent point faire l'ensemble. Ils ont beaucoup de peintres; mais ils réussissent rarement dans le dessin et dans le coloris, et n'entendent rien à la distribution des ombres et des jours : ils peignent bien les fleurs et les oiseaux, cependant ils manquent de grace et de facilité; leur obstination à retenir leur art de l'écriture, qui est grossier, difficile, informe, et les retiendra toujours dans les bornes de la médiocrité, tient à un orgueil mal fondé : leur morale est en paroles, leur humanité en actes extérieurs, où le cœur paroît être muet. Ils se vantent de leur patience et de leur sang-froid, qui sont peut-être les sources de leurs vices. Les magistrats y sont corrompus, les tribunaux livrés à l'intrigue et à la vénalité, le peuple est voleur. Le gouvernement est vicieux dans son principe, puisqu'il néglige les moyens d'assurer la tranquillité du peuple contre les entreprises du dehors : il n'a pas un fort qui puisse résister à une attaque régulière, point de vaisseaux qui puissent se défendre contre le moindre vaisseau européen. Ce que

nous venons de dire suffit pour montrer combien on a exagéré les éloges que peut mériter ce peuple.

Les marchands de Macao rachetèrent le galion pour 6000 piastres, prix bien au dessous de sa valeur; mais le Commodore étoit pressé de partir, et vouloit arriver avant que les vaisseaux français et espagnols sussent les richesses qu'il emportoit : nous mîmes à la voile le 15 décembre 1743. Le 3 janvier 1744, nous jetâmes l'ancre à l'île du Prince, dans le détroit de la Sonde, où nous séjournâmes cinq jours pour faire du bois et de l'eau; et le 11 de mars, nous mouillâmes dans la baie de la Table, au cap de Bonne-Espérance.

Ce cap est situé dans un climat tempéré : les Hollandais ont rempli le pays de productions de toute espèce qui réussissent bien; les fruits y sont excellens, les vivres admirables, l'air pur, le paysage beau, la colonie nombreuse et policée. Le Commodore y augmenta son équipage de quarante-neuf recrues, y fit de l'eau, y acheta des provisions. Nous en partîmes le 3 avril, et le 19 nous aperçûmes Sainte-Hélène, où nous ne touchâmes pas. Le 10 juin, nous rencontrâmes un vaisseau anglais qui nous annonça que nous avions la guerre avec la France. Le 12, nous

vîmes le cap Lezard (1), et le 15 nous arrivâmes dans la rade de Spithead, après avoir passé au travers d'une flotte française, dont un brouillard nous déroba la vue. Ainsi finit cette expédition qui dura trois ans et neuf mois, qui ajouta à la gloire de la nation Anglaise, et fit celle de son chef. C'est à elle, c'est à la prudence, au courage qu'il y montra, qu'il dut le rang où il parvint dans la suite. Il fut d'abord après son retour nommé contre-amiral du pavillon bleu, et l'année suivante, il fut membre de l'amirauté et contre-amiral du pavillon blanc; il en devint vice-amiral en 1746. En 1747, après la prise des neuf vaisseaux de guerre français, il fut créé lord, baron de Soberton, dans le comté de Southampton. En 1748, il devint vice-amiral du pavillon rouge; en 1750, membre du conseil privé; en 1751, premier commissaire de l'amirauté, et sénéchal de Portsmouth : en 1755, il fut nommé un des lords régens pendant l'absence du roi, puis amiral du pavillon bleu; et l'année suivante il monta sur le vaisseau le Roi-George, qui s'est abîmé dans le port dans la dernière

(1) Situé sur les côtes méridionales de l'Angleterre, à côté du port de Falmouth.

guerre : en 1757, il fut trésorier de l'amirauté; en 1760, amiral du pavillon blanc : enfin en 1762, il devint vice-amiral de la Grande-Bretagne, dignité qui est proprement celle de grand-amiral. Il mourut dans cette même année.

VOYAGE
DE SURVILLE

En 1769 et 1770 (1).

Ce voyage fut médité dans l'Inde, entre MM. Law de Lauriston, Chevalier et de Surville. Les premiers, par leur crédit, pouvoient former des entreprises considérables, le troisième étoit en état de les exécuter.

Le commerce d'Inde en Inde étoit avantageux, tel qu'on le connoissoit alors; mais il pouvoit être étendu et ses branches se multiplier, si l'on faisoit de nouvelles découvertes. La gloire venoit ajouter à l'espérance des richesses. M. de Surville se rendit en France pour solliciter la permission d'armer un vaisseau pour commercer dans les mers de l'Inde. D'autres particuliers avoient obtenu cette grace, la compagnie ne crut pas devoir la refuser à un homme qu'elle avoit nommé commissaire pour la reprise de possession des établissemens français

(1) Nous l'avons tiré en partie d'un extrait imprimé, en partie d'un extrait manuscrit.

dans l'Inde, et gouverneur dans le cas de l'absence de M. Law.

Le vaisseau destiné à cette expédition se nommoit le *Saint-Jean-Baptiste*, qui n'étoit construit que depuis un an. M. de Surville fut occupé pendant cinq mois de son armement; il prit des vivres pour trois ans, il se munit de tout ce qui étoit utile et nécessaire pour mettre son équipage en état de soutenir de grandes fatigues. MM. Law et Chevalier le chargèrent encore de marchandises précieuses et d'un volume peu considérable, dont la vente pouvoit couvrir les frais de l'entreprise.

Il se préparoit bientôt à partir, lorsqu'il apprit qu'un vaisseau anglais avoit découvert dans la mer du sud une île, où, entr'autres singularités, se trouvoit une colonie de Juifs. Cette nouvelle accrut son activité : on pouvoit tirer un grand parti du commerce avec cette île riche et commerçante, située à sept cents lieues ou environ au couchant des côtes du Pérou, sous la latitude de 27 à 28 degrés, qui est la même que celle de Copiapo, d'où les Espagnols tirent encore une grande quantité d'or (1). On dit que les Français se hâtèrent

(1) Voyez la situation de Copiapo sur la carte de l'Amérique méridionale.

pour prévenir les Anglais dans la prise de possession de cette île; qu'ils avoient donné une somme considérable pour se procurer une copie du journal du vaisseau anglais; qu'outre l'or qui entroit pour beaucoup dans leurs spéculations, ils pensoient à en tirer des étoffes d'une finesse et d'une beauté surprenantes, fabriquées par les insulaires. Cependant M. Chevalier, l'un des principaux directeurs de cette entreprise, a nié formellement et la découverte des Anglais et le but qu'on attribuoit à l'armement du Saint-Jean-Baptiste.

M. de Surville, revenu dans l'Inde, fit faire bien des conjectures. Les armateurs répandoient qu'il s'agissoit seulement du commerce avec Manille, la Chine et Batavia; mais ces discours ajoutoient encore à la curiosité, parce qu'ils ne persuadoient pas. Tant de soins, d'aussi grands apprêts, paroissoient cacher de plus vastes desseins. Le capitaine seul étoit instruit du but réel; les autres en imaginoient à leur guise.

Le Saint-Jean-Baptiste sortit de la baie d'Engeli (1) dans le Gange, le 3 mars 1769, pour se rendre à Yanaon, où il devoit prendre

(1) Située au sud-ouest de Calcuta, presqu'à l'entrée du golfe du Bengale.

encore des marchandises. Il en sortit ensuite pour Mazulipatam (1) où il se chargea de quelques balles de mouchoirs, et il vint jeter l'ancre

(1) Il n'est personne qui n'ait entendu parler de cette ville située vers le seizième degré et quelques minutes de latitude septentrionale : elle a été le chef-lieu des établissemens français à la côte d'Orixa. La situation de cette ville l'avoit rendue autrefois l'entrepôt de tout le commerce de l'Indostan avec le Bengale, la Perse et toutes les côtes de l'Est, c'est à dire les côtes de Siam, d'Achem, qui sont opposées à celles de Coromandel et d'Orixa.

Pondichery contenoit soixante mille individus en 1761, lorsque les Anglais s'en rendirent maîtres et la détruisirent de fond en comble. En 1765, la France se détermina à la réédifier de nouveau, et en 1770 il s'y trouvoit déjà vingt-sept mille habitans. Elle est privée de port comme toutes les villes qui existent sur la côte de Coromandel, mais elle a l'avantage d'une rade plus commode que les autres. Les vaisseaux peuvent y mouiller près du rivage, sous la protection du canon des forts.

On fait à Pondichery des guinées bleues et blanches, des garas, des toiles peintes, des mouchoirs communs, des basins et différentes mousselines. En tems de paix, tous ces objets de fabrique donnent à Pondichery un grand mouvement et beaucoup d'activité. Cette ville est située vers le douzième degré de latitude nord, près la rivière d'Ariankoupan.

Au milieu du golfe du Bengale s'élève Calcutta, une des plus belles villes de l'Asie : on y compte six cent

le 5 mai devant Pondichery, où il prit des marchandises encore. Là, M. Law y fit embarquer

---

mille ames. C'est là que résident le gouverneur général des établissemens anglais dans l'Inde, et le conseil suprême du Bengale qui habite le fort William. Ce conseil est composé du gouverneur général et de trois conseillers, du nombre desquels est le commandant en chef. Les conseils de Madrass et de Bombay ont la même formation, mais sont soumis aux ordres du conseil du Bengale pour tout ce qui concerne la paix et la guerre, les traités avec les puissances de l'Inde, la disposition des revenus et de l'armée. Les Anglais allant dans l'Inde sans y être autorisés par la compagnie, peuvent être arrêtés, poursuivis et condamnés à des amendes, emprisonnemens et punitions corporelles; ceux même dont les permissions limitées sont finies, et qui y prolongent leur séjour, sont sujets aux mêmes peines, et le conseil peut faire saisir leurs bâtimens. Tels sont les priviléges accordés en 1773 par le parlement d'Angleterre à une compagnie de capitalistes ou de négocians de Londres. L'armée de cette compagnie étoit en 1795 de soixante-cinq mille hommes effectifs et de dix-huit cents officiers. Les colonels avoient jusqu'à 10,000 livres sterling d'appointemens, ou 225,000 livres de France : on assure que les membres de cette administration s'obligent à tenir cachés les secrets de la compagnie. M. Boltz, ancien alderman, c'est à dire, officier de police de la cour du maire de Calcutta, en convient lui-même dans un ouvrage publié vers 1772. Il y donne la formule des engagemens que la compagnie fait signer,

vingt-quatre soldats, commandés par M. de Saint-Paul, capitaine de grenadiers, secours

---

et par lesquels les employés s'obligent au plus grand secret, pour tout ce qui concerne les établissemens au delà du cap de Bonne-Espérance.

M. de Grandpré nous dit que la propreté manque dans les rues de la vieille cité, mais que les corbeaux et les jakals y mettent bon ordre en dévorant les immondices qu'on y laisse. Dans la neuve, c'est un mouvement perpétuel de carrosses, d'wiskis et de phaétons. Toutes les voitures font le soir un vacarme égal à celui qu'on remarque dans les grandes villes d'Europe. Les maisons, au lieu de toits, ont des terrasses sur lesquelles on prend le frais. Il règne à Calcutta un luxe inconnu au reste du Globe. Tous les genres de plaisir, tous les moyens de jouissance connus en Europe, s'y trouvent réunis au faste et aux voluptés de l'Asie. Calcutta s'étend près d'une lieue sur la rive orientale d'un bras du Gange, nommé *l'Hoogly*, au dessus du fort William. La ville vieille est vilaine, mais la nouvelle est très-belle, quoiqu'elle contienne peu d'édifices remarquables. Vers le milieu on voit un grand étang creusé pour y rassembler des eaux potables. L'air y est mal sain, les eaux n'y sont pas bonnes : son port, quoique très-fréquenté, est peu sûr et d'un difficile accès. La célébrité de cette ville ne date que de la fin du dix-huitième siècle. Elle est peuplée d'Européens, d'Indiens, d'Arméniens, etc. On y construit beaucoup de vaisseaux en bois de tek, le tectona linnei, beaucoup plus durable que le chêne auquel il ressemble par la grandeur et le tissu

nécessaire pour aider à l'équipage, ou pour combattre s'il étoit nécessaire d'employer la force.

---

de son bois. Le fort William, situé de même sur l'Hoogly, est grand et très-régulièrement fortifié : les Anglais y tiennent une forte garnison, et en ont toujours de répandues dans tous les postes essentiels, ainsi que dans les villes principales qu'ils possèdent. Calcutta se trouve vers le vingt-deuxième degré cinquante minutes de latitude ; c'est le seul grand établissement européen sur la rive droite du Gange, ceux des autres nations sont sur la rive gauche. Le fort William est la citadelle la plus importante hors de l'Europe. Puisque nous sommes dans ces contrées, c'est le cas de parler des vastes possessions de la Grande-Bretagne dans l'Inde, exemple frappant de l'instabilité des choses humaines. Quel spectacle au monde plus étonnant que celui de voir la nation anglaise, ou plutôt une compagnie de marchands de Londres, posséder à quatre mille lieues de leur patrie un empire qui la surpasse en population et en étendue! Il est vrai qu'il a fallu un concours de circonstances bien favorables à l'ambition de cette compagnie, pour mettre entre ses mains les pays immenses qui se trouvent entre le Gange et l'Indus; en un mot, les plus riches provinces de l'empire fondé en 1523 par Bahar, un des descendans de Tamerlan. Cet empire relevé par le sanguinaire Aureng-Zeb, dédaigné par Thamas-Koulikan, qui, chargé d'immenses dépouilles, regagne la Perse en 1739, possédé ensuite par Hyder-Aly, voit Tippo-sultan, céder en 1792 à la compagnie,

Ce fut le 2 juin que M. de Surville mit à la voile de Pondichery. Pour mieux remplir sa

---

Calicut, avec la moitié de ses trésors et de ses possessions : enfin, le 7 mai 1799, Seringapatam, capitale de Tippo, est prise de vive force par les Anglais; Tippo lui-même, tué en défendant son palais, est trouvé sous un monceau de cadavres; ses trésors immenses et une grande quantité d'objets précieux en or, en pierreries deviennent la proie des vainqueurs.

Semblable à un très-foible ruisseau, cette compagnie créée en 1600 ne possédoit alors dans l'Inde que la petite île de Bombay, sur la côte du Malabar, apportée en dot à Charles II par une princesse du Portugal: elle avoit encore dans le Bengale une factorerie sur les bords du Gange, dans le lieu même où se trouve aujourd'hui le fort William.

M. Dundas a annoncé au parlement assemblé en 1795, que leurs domaines de l'Inde renfermoient à présent vingt millions de sujets disséminés dans l'Oude, le Bengale, le Bahar et Benares. Ce dernier pays, à cause de la beauté et de la fertilité de son sol appelé autrefois *le Jardin de l'Inde, le Paradis des nations*, renferme deux millions d'habitans, et une ville célèbre par les sciences qu'on y cultive, très-révérée ailleurs par les Indiens, comme le siége de leur religion. Le Bengale vaut à lui seul toutes les autres provinces. Tous ces pays sont traversés par le Gange, qui, après avoir parcouru pendant environ huit cents milles les montagnes du Thibet, entre dans la plaine, et dans un cours navigable de treize cent cinquante milles y reçoit onze rivières, dont plusieurs sont aussi grandes

mission et contribuer à l'avantage de sa nation, il résolut de passer entre les îles Nico-

---

que le Rhin, et les moindres sont au moins comme la Seine. Ce fleuve, sacré pour les Indiens qui se font un bonheur de venir mourir sur ses bords, arrose le pays le plus fertile de l'Univers. Selon le major Rennel, il croît de quinze pieds et demi dans les derniers jours de juin, et s'élève jusquà trente pieds à la fin de juillet; il arrose alors toute la partie basse du Bengale dans un espace de plus de cent milles de large. Les Indiens indifféremment appelés parmi nous *Indus*, *Indous*, *Gentous*, sont le peuple le plus doux, le plus patient, le plus sobre, le plus timide et le plus humain du Globe. Leur constitution foible et délicate, jointe à la chaleur du climat, les porte à préférer le repos à tout. *Mieux vaut*, disent-ils, *être assis que marcher, dormir que veiller, et mourir que de vivre.* Ils ont des cérémonies analogues à leur penchant extrême pour les plaisirs des sens : on voit dans leurs temples, au milieu de leurs nombreuses idoles, *le Lingam*, qui est le Priape des Romains. Leurs institutions sociales se perdent dans la nuit des tems. Benares, qui se trouve vers le milieu du cours navigable du Gange, à quatre cent soixante milles nord-ouest de Calcutta, est, depuis les siècles les plus reculés, le centre des connoissances de l'Inde et le séjour des plus célèbres Bramines : c'est là qu'ont été faites, dans des siècles dont on a perdu la mémoire, ces observations astronomiques d'après lesquelles se sont formées des tables pour le calcul des éclipses, dont le résultat s'accorde avec celui de nos

bar.

bar (1) ; il désiroit même s'y arrêter pour prendre des éclaircissemens sur une colonie que les Danois, disoit-on, vouloient y établir. Mais comme on découvrit ces îles au moment qu'on ne s'y attendoit pas, et au milieu de la nuit, la crainte de s'y briser obligea de faire voile au sud, et le vent ne permit plus de les atteindre une seconde fois.

Le 12, on vit les îles qui sont à la pointe d'Achem, et sept jours après on jeta l'ancre près de

---

astronomes. C'est aussi de ces contrées que nous sont venus par les Arabes les chiffres dont nous faisons usage dans les sciences exactes et dans nos comptes : c'est là que les anciens ont puisé les dogmes de l'unité de Dieu et de l'immortalité de l'ame. Les Brames y enseigent encore aujourd'hui que les ames des hommes sont une portion du grand Être, de l'Esprit universel ; que celles qui sont parvenues à un certain degré de perfection, passent dans des régions où elles trouvent un bonheur égal à leur mérite, et que les autres souffrent des punitions proportionnées à leurs fautes. C'est dans le *Shaster*, l'évangile des Indiens, écrit en *hanscrit*, langue qu'on ne parle plus dans l'Inde depuis plusieurs milliers d'années, que les Bramines puisent leurs maximes religieuses. (Voyez, sur ces Indiens, ce que nous avons dit tome Ier., pag. 450 et suivantes.

(1) Qui sont dans le golfe du Bengale, entre les îles Andaman et l'île Sumatra, presqu'à la même latitude de Ceylan.

la petite île Vaula, dans le détroit de Malacca; et Sabé, second capitaine, descendit à terre avec un détachement pour y chercher de l'eau; mais il fut rappelé avant qu'il en eût trouvé, et on le rappela sur ce qu'on apprit que des Malais, qui viennent y pêcher dans de certains tems de l'année, y avoient attaqué les gens d'un vaisseau portugais, qui avoient eu beaucoup de peine à se défendre et à les repousser. La prudence ne permettoit pas de s'exposer au même hasard.

On peut trouver dans cette île de l'eau et du bois; on y peut trouver des tortues, mais l'abord en est difficile à cause des bancs de sable qui s'étendent de ses côtes assez avant dans la mer.

On remit à la voile le lendemain, et le 29 on entra dans Malacca (1). Les Hollandais, qui en sont les maîtres, sont dans l'usage de répondre au salut des vaisseaux, mais toujours en nombre moindre de coups de canon. Si l'on a la sottise de se formaliser de cet air de supériorité, et qu'on ne salue point, on vous y refuse tout secours, excepté du bois et de l'eau. Les plus sages n'y font pas attention, et c'est ce que fit le capitaine de Surville.

(1) Voyez, sur Malacca, le voyage de Gemelli, tome III, page 286.

On s'aperçut dans ce port que la tête du gouvernail du vaisseau étoit brisée, et que la barre ne faisoit que jouer. On y répara ce dommage; mais il força d'y faire un plus long séjour qu'on n'auroit voulu. D'ailleurs le gouverneur reçut très-bien les officiers. Il facilita l'achat des provisions; mais ayant ensuite soupçonné la destination du vaisseau, il changea de dispositions. Il crut qu'on en vouloit à la possession de quelques îles de l'archipel des Moluques, et on fit des efforts pour l'en dissuader sans y avoir bien réussi.

Pourvu de nouveaux rafraîchissemens, le vaisseau remit à la voile le 14 juillet; mais ce même jour fut sur le point de lui être funeste. Un commis des vivres eut l'imprudence de laisser tomber une chandelle allumée dans une pièce d'eau de vie de riz : une détonation violente en fut l'effet, mais heureusement la pièce ne creva pas, et l'on eut le tems d'étouffer le feu. Peut-être il conviendroit de ne se servir dans les vaisseaux que de lanternes fermant avec un cadenas dont l'officier de garde auroit la clef. Cette petite augmentation de dépense est insensible quand on la compare avec les pertes que la négligence occasionne.

On suivit dans le détroit de Malacca la route indiquée par M. Daprès. Ce fut le 19 qu'on

doubla Pedra-Blanca, qui fait l'extrémité continentale du détroit. De là on se dirigea sur Pulo-Timon, où l'on arriva le 22, et l'on jeta l'ancre entre le midi et l'orient dans une anse de sable, à une lieue et demie de la terre.

Cette île est très-fréquentée par les Européens; elle produit de la cire, du calin ou étain, beaucoup de noix d'arecque et de cocos, des nids d'oiseaux, des mangues, des figues bananes, des durions, des melons d'eau et d'autres fruits des Indes, du sucre, du betel et diverses autres productions. Des Malais presqu'indépendans l'habitent; ils sont presque réunis au centre de l'île. On leur donne de mauvais couteaux qu'ils payent avec des poules et des fruits. Il est facile d'y faire sa provision d'eau et de bois.

Cette île est couverte de bois, le rivage y est ombragé par des arbres d'une grosseur énorme : on n'y voit pas de bêtes fauves; mais elle abonde en singes, rats, palmistes, mangoustes, lézards volans (1). On y trouve encore l'espèce de singe connu sous le nom d'homme

(1) C'est le dragon volant dont les naturalistes connoissent plusieurs espèces, qu'on trouve surtout à Java et à Sumatra. Voyez le Buffon de Sonnini, histoire des reptiles, tome III, page 299.

des bois ; les habitans le nomment *Orang-outan.*

Les Malais donnent à cette île le nom de *Chioumane.* Elle dépend, comme les îles voisines, du roi de Tronganon. Dans la partie située entre le midi et le couchant, il y a le village nommé *Ouangtinga ;* c'est le plus grand de l'île. C'est de ce côté qu'on trouve plus facilement des provisions, et surtout des cabris. L'île a un mouillage sur chacun de ses flancs, et c'est ce qui la rend commode pour les moussons.

On n'y trouva pas cependant des provisions assez abondantes pour dispenser de relâcher ailleurs, et l'on résolut de se rendre à Tronganon, lieu indiqué par un capitaine malais, à qui l'on parla dans Pulo-Timon.

On perdit l'ancre de mouillage en s'éloignant de l'anse de sable, perte qui fut plus sensible au capitaine qu'à aucun autre, parce qu'il savoit seul la destination du vaisseau ; c'étoit le 24 juillet. On cingla sur Tringan, qu'on crut être le même lieu que Tronganon, et l'on n'en fut dépersuadé que lorsqu'on eut mouillé dans le premier lieu. Là, un capitaine anglais nous apprit que Tronganon étoit plus au nord sous le 5° 25′ de latitude septentrionale. On y cingla, et y jeta l'ancre le 28. Ce lieu mérite une

description particulière, parce qu'il est assez peu connu, et qu'il peut être très-utile aux navigateurs et aux commerçans.

Tronganon est situé entre la presqu'île de Malacca et l'île immense de Bornéo, sur la rive droite d'une rivière dont l'embouchure est un peu resserrée; mais, en remontant à environ soixante toises, elle est très-large; elle est semée de petites îles couvertes de cocotiers et d'autres arbres qui l'embellissent. Une multitude de bateaux de pêcheurs couvrent la rivière, et la rendent animée. Ils sortent le matin, errent tout le jour, et rentrent le soir chargés de leur proie.

Les bâtimens qui ne prennent que douze à treize pieds d'eau peuvent entrer dans la rivière. A la pointe de la première île il y a une espèce de havre où l'on a vingt-cinq pieds d'eau, et où l'on trouve un fond sûr. Le bras de la rivière qui coule au midi de cette île forme un canal droit et assez long : on pourroit former un beau quai de chaque côté. Pour entrer avec sûreté, il faut ranger de près la pointe méridionale.

Les maisons de Tronganon sont de bois, mal construites, et couvertes de feuilles de palmier. Les rues sont sans alignement, sans symétrie, inégales dans leur largeur : celle des

Chinois est la moins laide ; les maisons en sont propres et les boutiques assez bien fournies. La chaleur excessive ne permet d'y tenir les bazars ou marchés qu'à trois ou quatre heures de l'après-midi. Là, on trouve des légumes, du poisson en abondance et tous les fruits des Indes.

Vers la rivière, sur la pointe méridionale, est une petite forteresse ou plutôt une cloison de planches épaisses d'un pouce et demi, hautes de quinze pieds, défendue à environ quatre pieds de distance par une petite haie assez touffue.

Sur le canal à gauche de l'île, on voit encore un carré construit en bois, coupé par trois embrâsures sur chacun de ses côtés. Plus haut et du même côté, il en est un troisième. Telles sont les uniques fortifications de Trouganon; elles ne résisteroient pas à la plus foible artillerie. Le palais du roi est dans la première forteresse; on n'y entre que lorsqu'il l'habite. La mosquée est entr'elle et la ville : elle est construite avec régularité. Cette mosquée et le palais sont les seuls édifices qui aient quelqu'apparence.

Le roi se nommoit *Mauk-Sourou ;* il est le seul commerçant de son royaume : tout s'y vend, s'y achète pour son compte ; il traite lui-même avec les étrangers; il protège avec

soin tous ceux qui abordent sur ses côtes pour y faire le commerce. Il étoit absent depuis cinq mois, quand M. de Surville y arriva; il employa ce tems à faire la guerre au nord de son état, qu'il avoit agrandi de quelques nouvelles terres.

Les habitans de Tronganon, qui ont des bâtimens, les frétent au nom du roi. Il les envoie à Camboye, à Siam, en Chine, ou autres lieux situés au nord de son royaume. Il en est qui se rendent à Java pour en apporter du riz, supplément nécessaire à la subsistance des habitans, qui n'en cultivent pas suffisamment malgré la fertilité de leurs terres.

On trouve dans cette ville une grande quantité de calin, de poivre, de cire, du rotin et un peu d'or. On peut y apporter en échange de l'opium, du fer, des draps rouges, verts, violet foncé; un peu de toile pour des voiles, des mouchoirs fins de Paliacate; des gazes noires, fines et légères, dont ils se servent lorsqu'ils sont dans le deuil; des pierriers de fer de demi-livre jusqu'à quatre livres de balles, de bons fusils, du salpêtre, du soufre, de la poudre à canon. Le commerce de ces objets y est très-avantageux; mais il ne faut pas y en apporter de mauvais; les Malais s'y connoissent, et n'achètent que les bons.

Pendant l'absence du roi, l'état étoit gouverné par un vieillard, qui étoit un de ses oncles. Il rendoit la justice, et se bornoit à la rendre. L'équipage du Saint-Jean-Baptiste vit prononcer une de ses sentences et son exécution. En voici le sujet.

Un jeune Malais avoit disparu depuis une quinzaine de jours ; on trouva quelques-uns de ses habillemens sur un homme qui fut arrêté sur-le-champ, et interrogé par le chef de la ville pour savoir d'où lui venoient ces dépouilles. Il dit les avoir trouvées dans un bois où le jeune Malais avoit été tué; mais il nia fortement de l'avoir tué. Cependant il se coupa dans ses réponses, et il fut convaincu d'avoir commis le crime. La jalousie l'avoit causé. Une femme aimoit le jeune homme; il ne répondit point à ses désirs, et elle résolut de le faire périr. Elle inspira sa fureur, son désir de vengeance à un autre homme : elle parvint à lui persuader d'assassiner son rival, qu'il attira dans un bois. Là, il lui enfonça dans le sein son cri, espèce de poignard qui pend toujours au côté d'un Malais, et qui est presque toujours empoisonné.

L'assassin fut condamné à mort, et le lendemain il fut promené dans un batcau, les mains liées derrière le dos, accompagné de quelques

hommes armés de lances. Sur le devant du bateau étoit une espèce de fourche, avec un petit pavillon jaune qu'on y avoit attaché. De tems en tems un des lanciers annonçoit, au bruit d'un instrument guerrier, que ceux qui commettroient le même crime devoient s'attendre au même supplice. On le conduisit dans une petite île consacrée à ces exécutions sanglantes, et on l'y fit mourir en lui plongeant dans le ventre cette fourche, qu'on appelle le *fer du Roi.*

Les finances et le commerce de Tronganon sont dans les mains du saougdagar (titre qui désigne le premier marchand du roi), homme franc et juste, qui prit grand soin de faire fournir aux Français des rafraîchissemens, et qui leur inspira la plus grande confiance par son exactitude à remplir ses promesses.

Ce saougdagar n'étoit pas ignorant des rivalités qui règnent entre les Français et les Anglais; il apprit au capitaine de Surville que le conseil de Calcuta avoit fait demander par le capitaine Jakson la concession d'une des îles Ridang, ou, si l'on n'accordoit pas cette demande, la permission de s'établir à Dongou, lieu distant de huit à neuf lieues de Tronganon. Le roi avoit refusé cette permission, mais n'étoit point décidé encore à leur aban-

donner l'île Ridang, parce qu'il espéroit engager les Anglais à l'aider dans la guerre qu'il vouloit déclarer aux Hollandais.

Ce roi prétend que ses ancêtres n'ont cédé Malacca aux Portugais que pour l'espace de cent ans, et comme il y a long-tems que ce terme est expiré, il désireroit l'enlever aux Hollandais, ne fût-ce que pour se venger des exactions et des cruautés qu'ils y ont exercées contre les Malais. Il est à croire que les Anglais feront tous leurs efforts pour obtenir Ridang, parce qu'un tel établissement faciliteroit leur commerce sur ces côtes, qu'il y a un excellent port où les Malais envoyent leurs navires pour les y mettre à couvert durant la mauvaise saison, et que de cette île ils seroient, en tems de guerre avec les Espagnols, en état de désoler le commerce des Philippines, et d'y former de grandes entreprises.

Les monnoies qui ont cours à Tronganon sont la piastre et la roupie. La valeur de celle-ci n'est pas proportionnée à sa valeur intrinsèque : la piastre y est supposée divisée en huit parties, qu'on nomme *coupons*, dont trois font la roupie. Ainsi cent piastres valent 266 roupies et deux tiers, ce qui fait une perte de vingt-deux pour cent.

Il y a une petite pièce de calin ou étain qu'on

nomme *petis* : quatre cents petis valent un coupon ; il en faut trois mille deux cents pour une piastre.

Les poids sont les mêmes qu'à Malaca ou Malacca ; on y pèse par pieds et catys. Le coyang pèse environ quatre mille huit cents livres de Hollande ; il se mesure au moyen d'une demi-sphère tronquée, dont le diamètre n'a pas demi-pied ; il en faut huit cents pour un coyang ; mais, pour se mettre à l'abri des fraudes, il faut ne se servir que des mesures reconnues justes par les gens du roi.

Les gens du pays appellent *Pulo-Brala* l'île nommée *Pulo-Capas* dans les cartes de M. Daprès, située sous le 4° 58′ de latitude septentrionale. Ils donnent au village et à la rivière qui est au couchant de cette île, le nom de *Pankang*, non celui de *Tringan*. On assure qu'on trouve de l'or dans le sable de cette rivière. C'est une autre île située plus près du Continent, sous le 5° 15′, qui est nommée *Pulo-Capas* par les Malais. Il faut passer au midi de cette île pour arriver sûrement à Tronganon, quoiqu'il y ait six brasses d'eau dans le canal qu'elle forme avec le Continent. La partie orientale de Pulo-Capas est très-escarpée ; on n'y voit que des rochers sans arbres, sans verdure.

Les buffles, les volailles sont à bon marché dans les environs de Tronganon ; les bœufs et les moutons y sont en moindre nombre, et par conséquent plus chers ; il faut attendre davantage pour en faire sa provision. L'eau de la rivière est salée devant la ville, parce que celle de la mer s'y mêle dans le tems du flux ; il faut remonter deux ou trois lieues plus haut quand on veut faire sa provision d'eau douce.

Les droits de douane y sont de dix pour cent, et se payent en nature.

On sortit de la rivière de Tronganon le 2 août, par un tems assez beau. Le 6, on découvrit Pulo-Condor, et le lendemain Pulo-Sapate. Ici, les courans portent au nord-est avec assez de violence, poussés peut-être par les vents de mousson. Cet espace a peu de fond; il n'excéda jamais quarante brasses, et en approchant des îles il n'étoit pas au-dessous de vingt.

On chercha le 2 les Philippines, et on les découvrit le 17, sous la latitude de 18° 24′. On suivit la côte aussitôt que les vents le permirent, et on tarda peu à découvrir les îles Babuyanes, situées au nord du Luçon, et marquées trop au midi dans les cartes de M. Daprès, d'environ 18 ou 20′; et plus exactement dans la carte du père Murillo de Velarde, corrigée par Bellin en 1752.

La partie septentrionale de l'île Luçon est remplie de fort hautes montagnes, couvertes de bois. Les Babuyanes ou Babouyanes sont basses et boisées; elles sont bien placées dans les cartes relativement l'une à l'autre ; mais elles sont trop au couchant du cap Bojador dans Daprès. La petite île que Bellin y place sous le 19° 15′ paroît n'y point être, et on ne la vit point sous ce parallèle.

Le Saint-Jean-Baptiste vint mouiller entre l'île Baschi, qui donne son nom à un groupe d'îles, et celle de Monmouth qui en fait partie.

Dampier est le premier navigateur qui ait parlé de ces îles (1). Il leur donna ce nom d'une boisson que les insulaires composent avec le jus des cannes à sucre qu'on laisse fermenter deux ou trois jours, après y avoir ajouté une graine noire. Cette liqueur est agréable et connue dans tous les lieux où croît la canne à sucre. Les insulaires s'enivrent quelquefois avec cette boisson. Cette ivresse est moins à craindre que celle du vin; elle inspire une joie douce.

M. de Surville voulut connoître par lui-même si cette nation méritoit les éloges que Dampier fait de sa bonté. Tout lui parut an-

(1) Voyez son voyage, tome IV, page 261.

noncer que ce navigateur n'avoit point exagéré. Dès qu'on eut jeté l'ancre, les habitans accoururent dans leurs canots en criant : Mapia, mapia ! mot dont ils se servent pour exprimer leur admiration. On les invita à monter sur le vaisseau; ils hésitèrent quelques instans ; mais un des plus hardis ayant accepté l'invitation, tous le suivirent. Ils parurent doux et bons; on leur fit des présens qui les attachèrent aux Français.

On fit mettre la chaloupe en mer, et l'on aborda dans l'île Baschi. Sa côte orientale est parsemée de rocs. Les Indiens guidèrent le bateau, le conduisirent au travers d'un canal sûr, et conduisirent les gens qui le montoient dans un hameau éloigné d'un bon quart de lieue des bords de la mer. Là, ils leur offrirent des ignames et des patates que les femmes avoient fait cuire, et de la liqueur. La chaleur qu'on avoit éprouvée fit trouver ces rafraîchissemens délicieux. Ils revinrent à bord, très-satisfaits de ce bon peuple.

On leva le plan du canal formé par les deux îles Baschi et Monmouth; mais on ne put trouver d'aiguade dans la première, et l'on n'eut pas le tems d'en chercher une sur la seconde.

Ils n'ont plus la tête nue comme au tems de Dampier; ils portent des chapeaux ronds

tressés avec du jonc; ils n'ont plus d'anneaux d'or, quoiqu'ils connoissent encore ce métal; peut-être ont-ils vu qu'il y avoit du danger à s'en parer aux yeux des étrangers : ils semblent distinguer à l'odeur l'or des autres métaux. Leurs pirogues, construites sans fer, réunissent la légéreté à la solidité, et peuvent contenir vingt à trente hommes. Les insulaires connoissent l'usage de la balance, et paroissent avoir quelque commerce avec les Espagnols. Leur taille est moyenne, leur teint cuivré, leur figure douce et un peu arrondie, leurs lèvres minces, leurs cheveux noirs et bien fournis, leurs yeux bridés, mais moins que les Chinois et les Malais. Leurs jambes sont mal faites et grosses, peut-être d'enflure. Leurs femmes sont laides, ont les traits grossiers et portent un tablier qui leur descend jusqu'aux genoux, et une espèce de juste-au-corps.

Leurs villages sont situés sur les montagnes les plus escarpées, et que la mer baigne. Les maisons sont adossées aux rochers, et garnies d'une enceinte de cailloux : on n'y parvient qu'avec des échelles, des espèces d'escaliers à marches très-étroites, ou des sentiers qui ne sont guères praticables que pour eux. La pêche, la culture sont l'occupation des hommes : les femmes veillent à leur ménage. La bonté jointe

à

à une égalité parfaite règnent parmi eux. Ils aidoient l'équipage avec ardeur, ne vouloient qu'il fît que ce qu'il pouvoit faire, et ne vouloient pas en être payés. Il n'est pas étonnant qu'un tel peuple, un tel climat, la douce égalité dont ils offrent l'image, aient été attrayans pour des Européens : des matelots de Dampier s'échappèrent pour s'y fixer, et on leur y donna une femme, un champ, une hache et des outils pour le cultiver. Trois s'échappèrent aussi du Saint-Jean-Baptiste, la veille de son départ. On arrêta six insulaires, tout le reste s'enfuit, sans avoir l'idée de faire quelque résistance. On en arrêta vingt encore qu'on amena au vaisseau, les mains liées derrière le dos. Dans cet état quelques-uns s'échappèrent, nagèrent jusqu'à leur pirogue, et surent ainsi se délivrer; mais quelques-uns s'étoient mis en sang pour échapper de nos mains.

Un de nos soldats, qui avoit été aux Philippines, et savoit quelques mots de la langue des naturels de ces îles, essaya de leur expliquer pourquoi on les retenoit captifs. Ils parurent l'entendre, et demandèrent des cordes et qu'on les descendît sur l'île. On n'en garda que six, les autres s'éloignèrent avec précipitation, et revinrent avec des cochons qu'ils avoient garrottés; et passant la main sur l'épaule du

capitaine, ils disoient *mapia;* mais voyant son air fâché, ils se retirèrent en laissant leurs cochons, qu'on leur paya. L'un d'eux qui avoit un cochon, destiné sans doute à la rançon d'un des ses amis, le remporta puisqu'on ne le délivroit pas; il refusa de le vendre.

Inutilement on attendit le retour des trois matelots, et M. de Surville s'éloigna de ces îles, après avoir mis à terre trois Baschiens. Il en garda trois, qui versoient des larmes amères en voyant s'éloigner les montagnes de leur île; mais on les caressa, on les habilla, et ils s'habituèrent au vaisseau. Leur conduite fut honnête, douce, soumise : ils se firent aimer des matelots. Deux moururent du scorbut dans la traversée; le troisième parvint à Lima.

Cet enlèvement, ce trouble répandu chez ce bon peuple vint d'une erreur de jugement; on crut qu'ils avoient favorisé la fuite des matelots, et l'on se trompoit, comme on eut lieu de se le persuader, tant le foible doit craindre les mauvais raisonnemens mêmes du fort, et redouter son voisinage.

Le terroir de ces îles est très-fertile et cultivé avec soin. L'île Baschy offre l'aspect d'un beau jardin : il y a peu d'arbres, et ils y demeurent petits. Les principales productions sont les cannes à sucre, les patates, les ignames

les bananes, les goyaves, les cocos, et une espèce de millet qu'ils savent préparer. Ils ont aussi une espèce de haricots qu'ils mangent bouillis. Les cochons, les cabris y sont abondans et d'un goût supérieur à ceux des autres pays. On y voit peu de volaille, et presque point d'oiseaux.

Les femmes s'y parent les jambes avec des grains de verre de diverses couleurs, enlassés à un fil. Elles sont familières, et ne craignoient, non plus que les hommes, d'approcher les matelots. Ils sont moins propres que Dampier ne les peint; ils ne le sont point dans leurs habillemens ni dans leurs repas.

Le plus grand hameau de Baschy est situé dans la partie occidentale de l'île, vis-à-vis de l'île aux Chèvres. Autour règne une enceinte de quinze pieds de haut. Du pied de la montagne jusqu'au sommet, la pente est garnie de maisons, les unes solitaires, les autres réunies au nombre de deux, de trois, par de petites enceintes qui semblent ne s'élever que pour soutenir les terres que les pluies entraîneroient sans elles.

Ces maisons n'ont pas six pieds de hauteur; elles n'en ont que dix dans leur longueur, six dans leur largeur. Quelques calebasses, quelques petites planches, quelques pots de

terre qui reposent sur elles et servent pour garder leurs provisions, sont tous les ustensiles qui les décorent.

Sans armes à feu, il seroit difficile de surprendre ces espèces de villages. Du côté de la mer, la montagne est fort escarpée, et elle est par-tout ailleurs entourée d'un mur élevé; on ne pourroit atteindre le haut de la montagne que par sa partie occidentale. Pourquoi tant de retranchemens, tant de soins pour rendre leur demeure inaccessible, puisque ce peuple n'a rien qui puisse tenter les navigateurs avides qui traversent ces mers? Peut être les pirates chinois leur ont appris à craindre les hommes; peut-être sont-ils venus quelquefois enlever leurs femmes, leurs enfans ou leurs provisions.

Ils connoissent l'usage du fer; mais il a cessé d'y être nouveau ou rare, et il a perdu de sa valeur pour eux: ils en font ordinairement des serpes.

Lorsqu'on vient du couchant, et qu'on a découvert le cap Bojador, il faut cingler vers le nord pour se rendre aux îles Baschy, afin d'éviter la mer toujours agitée au levant du Cap, et de ne pas être jetés par les courans sur les îles Babuyanes, redoutables aux navigateurs.

M. de Surville s'éloigna de ces îles le 23 août, et dirigea sa route entre le midi et le levant. A six heures du soir, on vit le canal qui sépare l'île Grafton de celle de Monmouth; il paroît avoir plus d'une lieue de largeur. La mer brise avec force contre la pointe septentrionale de la dernière de ces îles, et l'on y voit un rocher avancé dans la mer. Cette partie de Monmouth est basse et dénuée d'arbres.

Le lord Anson fut frappé de trouver la mer bouillonnante dans ce canal; il s'assura que cette agitation singulière étoit causée par de fortes marées (1). Le Saint-Jean-Baptiste l'éprouva comme son vaisseau, et bien des gens exercés à la navigation furent étonnés de cet effet, et ne pouvoient comprendre que ce fût l'effet des marées.

L'île Grafton est au moins d'un tiers plus grande que celle de Monmouth; elle est fort montueuse, et l'on y voit un pic qui s'élève à une grande hauteur.

Au delà des îles on trouva la mer agitée, quoique le vent fût médiocre. Le 26, on vit pour la première fois la belle comète de 1769; elle devoit être visible plusieurs jours aupara-

(1) Voyez page 393 de ce volume.

vant. Le tems fut très-variable; le tonnerre, l'orage succédoient rapidement au beau tems : quelquefois les vents étoient contraires ; il falloit lutter avec vigueur ; on ne cessoit pas d'avoir des indices de terre, et l'on n'en vit aucun. C'est sur la route que tint le vaisseau qu'on place les îles Saavédra, les Martyrs, et autres îles qui font partie des Carolines, et on ne les aperçut pas. Cependant il paroît qu'elles ne sont pas éloignées ; des oiseaux qui ne s'éloignent guère de la terre, et qu'on nomme *batteurs-d'ailes*, voltigeoient autour du vaisseau, qui sillonnoit une mer couverte de fruits de mangliers. On n'alloit qu'à petites voiles durant la nuit; on tenoit avec grand soin des matelots en vigie (1), et l'on ne vit rien.

Le 13 septembre, on résolut de cingler plus au levant, dans la crainte de s'embarrasser dans les terres de la Nouvelle-Guinée ; on suivit cette route pendant huit jours, au bout desquels les indices de terre s'augmentèrent encore. On voyoit des arbres déracinés d'une grosseur énorme, du goémon, plante marine, des roseaux, plusieurs espèces d'oiseaux ; on prit même un petit courlieu.

Les 22, on se dirigea plus au midi : les vents

(1) Sentinelle au haut des mâts.

étoient variables; toutes les fois qu'ils venoient du nord-est, on sentoit une odeur de foin; ce qui arrive lorsqu'on approche des terres dans les pays chauds : on vit aussi plus de branches, de feuilles, de fruits d'arbres. Le lendemain on traversa la ligne sous la longitude orientale de 145° 32′ de Paris. Ici, les vents furent plus variables encore et plus contraires; Le calme succéda jusqu'à la fin de septembre. On vit plusieurs couleuvres et une petite tortue. Les courans portoient au midi. Dans les premiers jours d'octobre les courans parurent avoir changé de direction. Tout sembloit indiquer la terre, tout l'équipage la désiroit, le repos devenoit un besoin; car jusqu'alors les relâches avoient été plus pénibles pour le matelot que la mer même.

Le 6 octobre, au soleil couchant, on crut avoir vu la terre vers le sud. Le lendemain au point du jour, l'incertitude se dissipa : la première île qu'on découvrit fut nommée *de la première vue*. Plus loin paroissoit une montagne élevée, qu'on nomma *Gros-morne;* il commençoit une longue chaîne de montagnes qui se dirigeoit vers le couchant. On regarda cette île comme une découverte nouvelle, située au nord de la Nouvelle-Bretagne. Dam-

pier (1) passa entre celle-ci et l'île dont on vient de parler. M. de Bougainville paroît avoir vu quelque partie de cette nouvelle terre.

On louvoya pour l'atteindre; on passa sur un banc de corail rouge, mais on ne put s'approcher de la terre. Après midi, on détacha une chaloupe pour visiter l'île de la Première-vue : elle la côtoya sans y trouver des havres sûrs. On en étoit à deux lieues à cinq heures du soir, et l'on trouva un fond de coquillages semblables à du talc.

Au midi de cette île sont quatre petits îlots, et le Gros-morne qui paroît former la pointe occidentale d'une baie immense. Durant la nuit le ciel parut plus éclairé derrière cette montagne, et l'on en conclut que c'étoit un volcan.

Forcés de continuer leur route, les Français cinglèrent au levant, et découvrirent d'autres terres fort élevées et montueuses. Enfin le 13 octobre, leur chef résolut de chercher un mouillage sur la côte qui paroissoit à ses yeux : il fit embarquer M. Labé, quatre soldats et plusieurs matelots. Ils entrèrent peu après dans une espèce de port assez vaste, où ils firent des signaux pour qu'on s'y rendît.

(1) Voyez le voyage de Voode Rogers, son compagnon de voyage, tome IV, page 400.

On en approchoit lorsqu'on vit sortir d'un canal un canot, dans lequel il n'y avoit qu'un homme qui fit signe de venir à lui; on lui en faisoit pour qu'il se rendît à bord; on lui montroit un pavillon blanc, mais il se tint toujours à la même distance. M. Labé revint à bord, et gouverna le vaisseau pour le conduire au port. La sonde ne trouvoit point encore de fond avant que d'entrer dans le port. Plusieurs îles en forment l'ouverture, et le défendent contre les vagues de la haute mer. On mouilla tout auprès d'elles, forcé par le calme, et sur un fond de vingt-quatre brasses, près d'un récif qui fit craindre de dériver sur lui, et força de jeter deux ancres à la fois. Ce port parut très-beau, et offrit de grandes ressources pour les navigateurs fatigués. On y est à l'abri de tous les vents : on se proposa d'y passer plusieurs jours, de tâcher d'y rétablir ceux que le scorbut avoit déjà rendus foibles et languissans; ils étoient au nombre de trente, et chaque jour le mal augmentoit.

L'entrée de ce port est sous le 7° 25′ de latitude méridionale, sous le 151° 53′ de longitude à l'orient du méridien de Paris. On se flattoit d'y vivre en paix, d'en sortir plus sain et plus vigoureux : on ne s'attendoit point aux malheurs qu'on y éprouva.

Comme on s'aperçut que le pays étoit habité, on chargea les canons; on mit les armes à feu en bon état, afin de se défendre des attaques des habitans, s'ils méditoient d'en faire. Leur physionomie dure, l'attirail qu'ils portoient avec eux fit penser qu'ils formoient un peuple belliqueux.

Dès qu'on eut jeté les ancres, des pirogues s'approchèrent. Ceux qui les montoient examinèrent le vaisseau : on leur envoya des bagatelles, qu'on croyoit devoir leur faire plaisir : on y ajouta des démonstrations les plus propres à leur inspirer de la confiance; ils n'y répondirent qu'en montrant le fond du port, et qu'en annonçant que nous y trouverions des vivres et de l'eau.

L'un deux, plus inquiet ou plus féroce, ajusta une flèche à son arc, et parut vouloir la diriger contre le vaisseau, en invitant ses compagnons à l'imiter. On lui montra le pavillon blanc; on lui envoya des bouteilles et des morceaux de toile; et ces dons parurent le désarmer.

Les pirogues se retirèrent dans l'île, qui est à droite dans le port : le vaisseau en étoit si voisin qu'on y entendoit, qu'on y voyoit tous leurs mouvemens. Ils y firent grand feu, et répétoient exactement ce qu'ils entendoient dire sur le Saint-Jean-Baptiste.

Le lendemain on entra plus avant dans le port, auquel on donna le nom de *Praslin ;* plusieurs pirogues environnèrent le vaisseau, et ne laissoient échapper aucun mouvement qu'ils ne remarquassent : on les invita d'y monter ; ils s'y hasardèrent enfin : plusieurs tenoient à la main une massue fort pesante ; on n'en laissa entrer qu'une partie, parce qu'ils étoient en plus grand nombre que l'équipage ; ils firent des présens de quelques coquillages et d'une espèce d'amande. L'un d'entr'eux parut vouloir être utile, et M. de Surville voulut se l'attacher par de petits présens ; il fit entendre qu'il montreroit au fond du port l'endroit où l'on trouveroit des vivres et de l'eau ; on arma deux bateaux après midi, on en donna le commandement à M. Labé, qui méritoit la confiance du capitaine, par sa prudence et par son courage ; on donna des sabres aux matelots ; les soldats mirent leurs armes en bon état, et partirent ; le neveu du capitaine commandoit un des bateaux : dès qu'ils s'éloignèrent du vaisseau, toutes les pirogues les suivirent, et les accompagnèrent jusqu'au fond du port ; elles se rapprochoient, s'éloignoient : ceux qui les montoient paroissoient se concerter ; leur agitation inspira peu de défiance, parce qu'elle parut naturelle.

Pendant que le second capitaine étoit au

fond du port, M. de Surville alla chasser avec quelques officiers dans une île voisine. Bientôt ils s'entendirent appeler d'une voix qui annonçoit quelqu'évènement désastreux : ils courent vers le lieu d'où s'élève la voix ; ils voyent M. Labé, traînant après lui des pirogues du pays, et ayant dans son canot plusieurs de ses gens blessés dangereusement : ils s'informent de ce qui vient de se passer ; ils apprennent qu'arrivés en un endroit du port assez resserré, entouré de broussailles, les Indiens leur firent signe qu'il y avoit de l'eau dans cet endroit. Cette position parut suspecte, et M. Labé refusa d'échouer ses bateaux, comme les habitans paroissoient le désirer ; il se contenta d'envoyer quatre soldats avec quelques Indiens, visiter cette aiguade : déjà il étoit impatient de les voir reparoître, lorsqu'ils revinrent lui dire que cette aiguade n'étoit qu'une marée remplie par de l'eau de pluie. Ce trait confirma la défiance de M. Labé, qui se laissa conduire cependant vers un autre lieu où l'on trouva les mêmes difficultés, les mêmes raisons de n'en pas faire usage. Le sergent fut conduit à quelque distance, où un filet d'eau descendoit du rocher. Ici, leurs conducteurs les abondonnèrent ; et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'ils rejoignirent leurs bateaux : là, les Indiens firent de nouveaux efforts pour

les persuader de les faire échouer; ils les remorquoient eux-mêmes, et vouloient les attacher à des arbres; on s'y opposa : ils parurent encore chercher à diviser les matelots, en les invitant à ramasser des cocos qui sont là très-abondans : ceux-ci le désiroient, mais leurs officiers s'y opposèrent. Ils étoient à plus de deux lieues du vaisseau; le jour étoit sur sa fin, et prévoyant qu'on ne pourroit rien faire ce jour-là, ils ordonnèrent à tout leur monde de se rembarquer.

Les Indiens étoient dans ce lieu au nombre de cent cinquante, tous armés de flèches et de lances : dès qu'ils virent qu'on se disposoit au départ, ils se préparèrent au combat. Il parut à quelques Français qu'ils avoient commencé par un acte religieux. Un vieillard s'avança, leva les yeux et les mains vers le ciel, prononça quelques paroles, et sembla exhorter ses compagnons à combattre avec courage.

L'un d'eux frappa de sa massue un soldat qui s'embarquoit. M. Labé fit faire feu; mais il ne put empêcher que plusieurs de ses gens ne fussent blessés, et que le sergent ne fût percé d'un coup de lance au dessus de la hanche.

La première décharge les rendit immobiles : plusieurs tombèrent morts, ou blessés grièvement; leur étonnement permit de recharger,

et de faire feu une seconde fois : l'effroi succéda à leur étonnement, et ils s'enfuirent, gagnant les bois avec précipitation : trente ou quarante demeurèrent sur la place, morts ou mourans.

Dès que ces Indiens eurent disparu, M. Labé s'empara de quelques pirogues, en fit briser quelques autres, et emporta des armes et d'autres bagatelles que ces gens avoient avec eux. Parmi les blessés des Français étoit M. Labé lui-même; il avoit reçu un coup de pierre à la jambe, et deux flèches à la cuisse : les blessures étoient légères, et cependant dix mois après les plaies saignoient encore; ce qui fit conjecturer que les flèches étoient empoisonnées. Mais le sergent fut bien plus malheureux; il souffrit des douleurs extrêmes pendant trois jours, à la fin desquels il mourut. On étoit fort embarrassé, car la blessure étoit légère : le chirurgien soupçonnoit l'introduction de quelque corps étranger, et désira qu'on ouvrît le cadavre; il l'obtint, et trouva un morceau de lance de six pouces de long, qui s'étoit enchâssé avec tant de force dans les vertèbres, qu'il fallut pour le retirer se servir d'une tenaille, et casser les os avec un marteau.

En revenant à bord, on aperçut cinq ou six personnes sur un des îlots de l'entrée du

port : on comptoit les saisir à terre, mais quoiqu'on en fut très-près, ils eurent l'adresse de mettre leur pirogue à l'eau, et de s'y élancer. On essaya de leur couper le chemin, et l'on fit feu sur eux ; un d'eux fut blessé, tomba dans la mer, mais nagea encore assez bien pour regagner le rivage, et se traîna dans les bois : les autres nagèrent aussi, et s'échappèrent. On vouloit cependant se saisir d'un des habitans, pour qu'il indiquât une aiguade; on se crut dans la nécessité d'effrayer ces peuples, pour les détourner d'une nouvelle attaque qui pouvoit devenir funeste dans l'état de foiblesse où l'équipage étoit réduit.

Dans ces circonstances, on vit s'avancer une pirogue conduite par deux hommes, qui paroissoient examiner le vaisseau très-curieusement. On employa, pour les faire approcher, un stratagême qui réussit, au moins en partie. On avoit deux matelots cafres dans le vaisseau; on les affubla comme le sont les gens du pays; on les fit descendre dans une des pirogues enlevées, et ils firent aux deux Indiens les mêmes signes qu'ils avoient vu faire à d'autres. Ces Cafres firent si bien, que la pirogue, trompée par cet artifice, s'approcha beaucoup du vaisseau : alors on détacha deux bateaux pour l'envelopper, mais

elle prit alors la fuite, et s'échappoit encore par la vîtesse de sa marche, lorsqu'on tira sur elle. Un Indien fut tué, et en tombant il fit renverser la pirogue ; l'autre essaya de gagner à la nage l'île voisine, mais on le joignit avant qu'il pût atteindre le rivage : il se défendit avec courage, et quand il n'eut plus d'armes, il combattit encore avec les dents; mais il fut enfin obligé de céder au nombre. On le mena passer la nuit sur le vaisseau, d'où l'on vit deux nouvelles pirogues s'approcher dans le milieu de la nuit : on tira sur elles, et les cris douloureux qui s'y firent entendre annoncèrent qu'on avoit blessé quelques-uns de ceux qui les montoient.

Le 15, on conduisit le prisonnier dans les îles situées au levant du port, pour qu'il y indiquât une aiguade; il prit un chemin assez long, et dans la route, sans qu'on s'en aperçut, il ramassa un coquillage avec lequel il coupa une partie des liens qui le gênoient : on le découvrit avant qu'il pût s'échapper, et on le veilla de plus près. Il fit signe qu'il y avoit une aiguade peu éloignée : on s'y laissa conduire; mais, avant qu'on y fût arrivé, un soldat en découvrit une autre, et l'on s'y arrêta. Le prisonnier fut reconduit à bord : quand il vit qu'on l'y reconduisoit, il se roula sur le

le rivage, en poussant des cris affreux, sans doute pour appeler ses compatriotes; il mordoit la terre avec fureur, et paroissoit dans le plus grand désespoir.

On fit de l'eau dans cet endroit, sans être inquiété, parce qu'on avoit eu la précaution de tirer sur les pirogues dès qu'elles paroissoient : on coupa aussi du bois; on cueillit quelques choux palmistes, qu'on trouve là en abondance.

L'endroit près duquel on avoit mouillé étoit très-marécageux ; des pluies abondantes y tombèrent pendant tout le tems que le Saint-Jean-Baptiste y demeura : d'autres difficultés s'opposèrent encore à ce qu'on pût séjourner; et loin d'y retrouver la santé, les maladies augmentèrent, ainsi que le nombre des malades. Quelques-uns de ceux qui étoient atteints du scorbut y périrent.

M. de Surville, voyant qu'il ne pouvoit tirer d'autre secours de ce lieu, se détermina au départ. Outre que le lieu étoit mal-sain, le fond en étoit mauvais; chaque jour les ondes ou le vent, quoique foibles, faisoient changer de situation au vaisseau, et le mettoient en danger.

Ce ne fut que le 21 octobre que nous sortîmes du port, auquel on avoit donné le

nom de *Praslin;* on fut obligé à de lentes précautions pour éviter de heurter, parce que son entrée est très-étroite; deux vaisseaux ne pourroient y entrer librement à la fois : on peut cependant assurer qu'il est un des plus beaux qui soient dans l'Univers; une chaîne d'îles s'étend en cercle devant lui, d'une de ses extrémités à l'autre; et le fond y est assez profond pour qu'on puisse s'amarrer aux arbres : il a plus de trois lieues d'étendue du nord au sud; il est presqu'à l'abri de tous les vents dans toutes ses parties. Le pays qui l'entoure paroît être un des plus beaux de la terre; il est couvert de bois, il doit abonder en rafraîchissemens. On regretta de n'avoir pu le vérifier; on ne put visiter que les terres voisines de la mer; mais quoiqu'elles soient marécageuses, elles sont très-fertiles, ornées d'une multitude de plantes et d'arbres différens; il y a beaucoup de palmiers, de cafiers sauvages; on a cru y reconnoître l'ébénier; on y remarqua le tatamahaca, et plusieurs autres arbres qui donnent de la gomme ou du baume.

Mais ce qui étonna le plus, c'est que le bois coupé pour l'usage du vaisseau, donnoit à l'eau dans laquelle il tomboit une teinte rouge assez frappante; un matelot qui s'en aperçut, en

coupa de l'écorce, la fit bouillir, et en fit une couleur rouge qui teignit très-bien un morceau de toile de coton.

Les habitans de ce pays sont en général d'une taille bien proportionnée, d'une bonne complexion. Il en est de fort noirs, d'autres qui le sont moins; leurs cheveux sont crépus et doux au toucher; ils ont le front petit, et quelque chose de sinistre dans la physionomie; ils n'ont ni le nez aussi écrasé, ni les lèvres aussi grosses que les Cafres; ils ne coupent leurs cheveux qu'autour de la tête, et se poudrent avec de la chaux ou de l'ocre, qui donne à leur chevelure une teinte jaune; il poudrent aussi leurs sourcils.

Le bas de leurs oreilles est percé d'un trou d'une grandeur démesurée, et ils y insèrent différens ornemens, comme un cercle, des feuilles de différens arbres; ils ont aussi la cloison du nez percée, et y insèrent d'aussi grosses chevilles que leur âge le permet; ils portent un cercle au dessus du coude, et un ornement au cou qui a la forme d'un peigne, et se fait d'une pierre blanche qu'ils estiment beaucoup. Ils ont aussi diverses espèces de bracelets.

Plusieurs personnes de l'équipage ont cru qu'ils étoient anthropophages, parce qu'ils por-

tent encore au cou une espèce de chapelet formé de dents, que les uns ont cru être des dents d'hommes, et que les autres assuroient être de différens animaux. Le jeune homme qu'on y enleva témoigna toujours la plus grande horreur pour ces repas atroces, et a toujours protesté qu'on les ignoroit parmi ses compatriotes.

Leurs armes sont l'arc, la flèche, la massue et la lance : leurs flèches, faites de trois ou quatre pièces liées par un mastic très-dur, sont très-dangereuses, parce qu'il en reste toujours quelqu'une dans le corps lorsqu'on en est percé : la pointe est un os très-aigu, et presque toujours ils se servent de l'os qu'on trouve à la queue du diable de mer. Leurs massues sont faites d'un bois très-pesant, et sont longues de deux pieds et demi. On ne leur connoît qu'une arme défensive; c'est un bouclier fait avec du rotang (1). Leurs lances sont armées quelquefois d'un os long de six pouces, qu'on ne peut retirer du corps qu'en déchirant la chair parce qu'il a des dents.

Leurs pirognes sont faites avec adresse, bien proportionnées, et vont d'une vîtesse incon-

(1) De la famille et du genre des palmiers.

cevable : le devant et le derrière en sont fort élevés, peut-être à dessein d'arrêter les flèches, et en préserver ceux qui sont derrière : quelques-unes sont fort grandes; on en a vu une qui avoit cinquante-six pieds de long sur moins de quatre pieds de large. Les planches des petits bateaux n'ont pas quatre lignes d'épaisseur; ils les lient avec les roseaux fendus, qu'on nomme *rotangs*, et enduisent les jointures avec du mastic noirâtre et fort dur. On en voit qui sont incrustées de nacre de perles qui forment différens dessins.

On donna au pays qu'on avoit découvert le nom de *Côte des Arsacides*, ou *des Assassins* (1) : peut-être mérite-t-elle bien moins ce nom que celles d'Europe; ils attaquèrent les Européens; mais il est possible qu'ils s'en crussent attaqués, ou qu'ils pensassent avec quelque sorte de raison que leur sûreté demandoit qu'ils expulsassent ces nouveaux hôtes; et avec quelle injustice et quelle cruauté n'avoient-ils pas traité les doux Indiens de l'île Baselly!

Le jeune noir qu'on avoit pris dans le port de Praslin, s'appeloit *Lova-Sarega* : le pre-

(1) Elle est située vers le dixième degré de latitude sud, à l'est de la Nouvelle-Bretagne et de la Nouvelle-Irlande, pas loin des îles de la Reine-Charlotte.

mier mot désigne un petit poisson dans sa langue; il avoit treize ou quatorze ans : il montra beaucoup de disposition pour apprendre le français, et dans la suite, son séjour parmi les Espagnols lui donna assez de connoissance de leur langue pour se faire entendre aux deux nations. A Lima, il fut surtout frappé de la grandeur des édifices, et s'imaginant que leur solidité ne répondoit pas à leur étendue, il essayoit de les ébranler avec ses bras. M. de Surville le faisoit manger à sa table; il n'en prit point occasion de se croire supérieur à d'autres noirs qui étoient dans le vaisseau; et quand ce Capitaine fut mort, il voulut servir comme les autres. Jamais il n'abusa des bontés qu'on eut pour lui, et ne voyoit en elles que des faveurs. Le seul défaut qu'on put lui connoître, c'est un excès de sensibilité qu'il ne tourna jamais que contre lui même, et sans dépit; sa colère ne dure qu'un instant. Il a l'esprit pénétrant, et apprend volontiers ce qu'on désire; toujours fidèle, attaché à ceux qu'il sert, il n'est point intéressé; il connoît le prix de l'or, sans y mettre une grande importance; aime la parure, et s'en passe sans peine et sans regret. La faim est le besoin qu'il sent le mieux, et qu'il paroît satisfaire avec le plus de plaisir.

Il raconta qu'on étoit toujours en guerre chez ses compatriotes; leurs prisonniers sont faits esclaves, et servent leurs vainqueurs. La pluralité des femmes est permise parmi eux. Ils ont un roi; son autorité est sans bornes. Le pêcheur, le chasseur n'osent entrer dans leur cabane le fruit de leurs travaux, sans l'avoir exposé aux yeux de leur maître, pour qu'il choisisse ce qui lui plaît : s'ils y manquoient, ils seroient punis. S'il arrivoit à l'un d'eux de marcher sur l'ombre de leur roi, ce crime seroit suivi d'une prompte mort, à moins qu'il ne soit riche, et ne puisse racheter sa vie.

On ne put en tirer des idées nettes sur la religion de son pays : il dit qu'on y étoit dans l'idée qu'à la mort les hommes vont au ciel, et qu'ils en reviennent de tems en tems pour parler à leurs amis ou à leurs connoissances : il prétendoit avoir vu, avoir entendu de ces revenans; il viennent, assuroit-il, durant le silence de la nuit, nommer les lieux où l'on pourra faire la pêche la plus abondante, annoncer les événemens tristes ou agréables qui doivent arriver. Quand on contestoit son opinion, il étoit fort surpris que des étrangers prétendissent savoir mieux que lui ce qui se passoit dans son pays.

On y respecte beaucoup les médecins; ce sont tous des vieillards, et leur âge, qui leur donne l'expérience, aide à rendre vénérable l'art qu'ils exercent. Aux yeux de Lova, ils sont plus habiles que les médecins d'Europe qui font languir trop long-tems le malade.

Les filles ont un époux assigné dès l'âge le plus tendre, et vivent dans la maison du père de leur époux jusqu'à ce qu'elles soient nubiles.

Ils observent une coutume singulière, au moins parmi les riches. Dès que l'un d'eux est mort, on élève un échafaud sur lequel on expose son corps : au dessous on creuse une fosse; les parties graisseuses du corps y tombent lorsqu'elles sont séparées des chairs par le tems et les pluies : alors on couvre la fosse, et on y élève une petite maison, ou un mausolée. On se borne à orner la fosse d'un enfant avec des fleurs : on prend ensuite les os, et on les porte dans la sépulture commune à tous.

Les Arsacides commercent sur mer; mais ce commerce ne peut être bien étendu, vu le genre des productions du pays, l'état où y sont les arts, et le peu de tems qu'ils employent dans leurs voyages : ils ne durent que dix ou douze jours. Le mouvement des astres

sert à les guider; ils connoissent un assez grand nombre d'étoiles.

Lova disoit que son père visitoit souvent une nation dont le teint étoit beaucoup moins noir que le leur; qu'il en rapportoit des toiles fines, chargées de beaucoup de dessins : on s'en servoit dans son pays pour faire des ceintures.

Les productions du pays sont la banane, la canne à sucre, l'igname, le coco, l'anis, et une espèce d'amande dont les habitans font grand cas. Lova parla d'un autre fruit dont il ne put voir de semblable en Amérique, et dont il fit une description trop vague pour le faire distinguer. La tortue est le principal aliment des Arsacides; les œufs y sont abondans, le poisson est aussi commun que les œufs : une plante, qu'ils nomment *binao*, leur sert de pain.

Lova ne connut aucune de nos épiceries; il n'en faut excepter que ce grand arbre dont l'écorce a un goût assez semblable à celui de la canelle [l'arbre de Winter] (1), et dont ses compatriotes font usage avec le betel, l'arèque et

(1) Cette plante est connue des botanistes, sous le nom de *winterannia* ou *canelle blanche* : elle est ainsi appelée, parce que Winter, compagnon du voyage de Drak, et blessé par des Patagons, l'apporta en Europe du détroit de Magellan. Il a été assez souvent

la chaux. Pendant la nuit, ils éclairent leur cabane avec une résine qui suinte de l'arbre qui leur fournit des amandes, résine grasse, oléagineuse, qui répand une odeur assez agréable en se consumant.

Les Arsacides ne connoissent point de métaux; la hache dont ils se servent pour couper le bois, est faite d'une pierre fort dure qui a la couleur de l'ardoise. Pour se couper les cheveux, ils employent une pierre assez semblable à la pierre de fusil. On ne vit sur la côte que des cabanes de pêcheurs; mais Lova assure que dans l'intérieur du pays, il y a de grands villages.

On ne peut dire quels sont les quadrupèdes de cette terre trop peu connue; Lova dit qu'il y a des sangliers, des loris, etc., et qu'il y a un grand nombre de pigeons ramiers. L'équipage du Saint-Jean-Baptiste vit de ces derniers, qui lui parurent moins gros que ceux d'Europe.

---

question de cet arbre, notamment dans le voyage de Magellan, tome II, page 17; dans celui d'Olivier du Nord, même volume, page 254; dans celui de Spilberg, page 320, et dans celui de Wallis, tome IV, page 421. Il ne faut pas confondre ce cannelier avec le laurier cannelier de Ceylan, qui seul donne la meilleure et la véritable canelle : en décrivant Ceylan dans le voyage de Roggeween, tome VI, nous dirons la manière dont on en fait la récolte.

En comparant ce foible tableau de ce peuple avec ceux dont parle Dampier et d'autres voyageurs, il paroît qu'ils forment une même race; ils ont les mêmes armes, les mêmes bateaux, le même courage, et assez d'analogie dans leurs mœurs.

Les Français laissèrent plusieurs inscriptions sur le rivage, pour attester qu'ils avoient pris possession du pays au nom de Sa Majesté Très-Chrétienne, usage ridicule autant qu'il est injuste; ils laissèrent aussi des avis à ceux qui pourroient aborder dans le même lieu, pour les mettre en garde contre les habitans; c'étoit, comme on l'a dit, le 21 octobre 1769, qu'on sortit du port Praslin : deux jours après, on trouva sur la mer une pirogue abandonnée, faite avec des pieds de bananiers encore verts, sur lesquels on avoit arrangé une espèce de niche en bois.

Le 24, on voyoit encore la côte qu'on venoit de quitter, et qu'on désiroit avec impatience perdre de vue; on étoit le 26 vers un Cap qu'on crut être sa partie orientale, et qu'on cessa de voir sur le matin; mais à midi, on découvrit une île qu'on nomma l'*Inattendue*, située sous le 7°. 54′ de latitude méridionale : vue à quatre lieues de distance, on croiroit voir une flèche dont la pointe est la partie orientale de l'île. On remarque vers le couchant de très-petites émi-

nences; elle est plate et basse par-tout ailleurs; et par-tout encore elle est couverte d'arbres. Elle peut être à neuf lieues de la côte que nous venions de quitter.

Les jours suivans furent marqués par des vents très-variables, qui retardèrent beaucoup la marche du vaisseau : le 30, on découvrit une île encore, que les courans et les vents ne permirent pas de doubler. On la nomma l'*île des Contrariétés :* elle est sous le 9o. 46′ de latitude méridionale, à 4o. 52′ au levant de l'île de la première vue. L'aspect de cette île est charmant; le paysage est délicieux; elle parut cultivée dans ses diverses parties, et le grand nombre de bateaux qui en sortirent, les feux qu'on y alluma pendant la nuit annonçoient une grande population. Elle est éloignée de la côte d'environ dix lieues. Pendant les trois jours qu'on demeura à la vue de cette île, diverses pirogues vinrent roder autour du vaisseau : les hommes qui les montoient paroissoient de la même espèce que ceux du port Praslin. On voulut les engager à monter sur le bâtiment, mais ils s'y refusèrent : un seul, après beaucoup d'invitations, se hasarda d'y monter. Il s'empara d'abord d'un meuble qui appartenoit à un matelot, et on eut beaucoup de peine à le lui faire rendre. De là, il sauta sur

le pavillon qui étoit élevé sur la poupe, et sans doute pour l'enlever; mais on le lui fit abandonner. Il monta ensuite au mât d'artimon, avec la même agilité qu'un matelot exercé. Après avoir tout considéré à son aise, il descendit sur le gaillard, et parlant à ses camarades, il les invitoit à monter comme lui; ses mouvemens étoient d'une rapidité étonnante, ses gestes violens, et sa voix très-forte : on eût dit qu'il vouloit en imposer à l'équipage, peut-être avoit-il plus de crainte que de joie. Il fit entendre qu'il étoit le chef de ceux qui environnoient le vaisseau.

On comptoit une vingtaine de pirogues autour de lui, et dans la plupart on remarquoit une grande provision de lances, de flèches et de sagaies, dont l'extrémité étoit dentelée. Une douzaine des hommes qu'elles portoient se hasardèrent enfin à venir trouver leur compagnon. Ils montrèrent beaucoup de bienveillance pour les Français; ils semblèrent leur faire entendre qu'ils trouveroient chez eux des provisions, et qu'ils y seroient bien traités. Ils demeurèrent environ une heure sur le vaisseau; l'un d'eux en se retirant étendit sa main dans le sabord de l'office, et enleva un flacon : dès qu'il l'eut, il s'élança dans la mer, et on ne put l'arrêter.

La beauté de cette île engagea M. de Surville à y tenter une descente : il fit préparer un bateau, et M. Labé y descendit avec quelques soldats. Mais à peine s'étoit-il éloigné d'une demi-portée de canon, que ces insulaires l'environnèrent, prirent leurs arcs, et y ajustoient leurs flèches. M. Labé ne crut pas devoir attendre leur décharge ; il la prévint par la sienne, qui fut entendue du vaisseau, qui fit entendre le bruit du canon : ce bruit mit les pirogues en fuite. On rappela M. Labé. Trois heures après, on vit s'avancer un grand nombre de pirogues qui se mirent en ordre de bataille ; mais il fut bientôt rompu d'un coup de canon ; il étoit chargé à mitraille, et sans doute il donna la mort à quelques insulaires. On gémit de voir des nations civilisées faire un tel usage de leurs forces, et souvent sans but et sans objet, souvent encore sur des craintes qui peuvent être mal fondées, ou ne le sont que parce qu'on ne peut s'entendre mutuellement, porter ainsi la mort et la désolation parmi des peuples qui n'ont, pour se défendre de l'oppression des Européens, d'autres armes que des flèches et des lances.

Ce fut avec regret qu'on se vit forcé d'abandonner le plan de relâcher dans cette île. Plus on en avoit approché, plus elle avoit paru

riante, fertile, cultivée; mais, comment le faire avec des peuples qui paroissoient si peu hospitaliers!

Lova assura plusieurs fois qu'il n'entendoit rien à la langue de ce peuple : ceux des insulaires qui étoient montés sur le vaisseau l'invitèrent à se rendre dans leur île; mais il parut faire peu de cas de cette offre : il sembla, au contraire, avoir pour eux de la haine, et désirer un arc et des flèches pour les écarter.

Les pirogues de ces insulaires sont travaillées avec beaucoup plus d'art que celles des habitans du port Praslin : celle du chef surtout étoit la mieux faite, la plus curieuse. Sur le devant étoit une espèce de petit pavillon formé de plusieurs petits flocons de paille teinte en rouge : le derrière étoit orné de divers petits ouvrages en sculpture, qui représentoient divers animaux, et sans doute de ceux du pays; mais principalement des chiens, qui paroissent y être en grand nombre.

Une grande partie de ces insulaires portoient au nez une espèce d'ornement de figure circulaire, fait avec de la nacre : sur la surface ils avoient décrit plusieurs cercles concentriques marqués en noir : quelques-uns de ces ornemens avoient la forme d'un triangle : des herbes aromatiques étoient attachées en différentes

parties de leur corps; c'étoit là leur seul vêtement; excepté cette parure, ils sont absolument nus.

Le vaisseau continua sa route dans la même direction vers le midi, et le 3 novembre il découvrit encore trois petites îles, qu'on nomma *les Trois-Sœurs*, parce qu'elles ont la plus grande ressemblance entr'elles : deux canaux larges d'un tiers de lieue les séparent; celle du milieu est sous le 10° 16′ de latitude méridionale, et sous la même longitude que l'île des Contrariétés.

Le vent redevint variable le 4, et le calme suivit de près; ce calme pouvoit être funeste, parce que les courans jetoient les vaisseaux sur la côte qu'on suivoit depuis le départ du port Praslin; mais heureusement, quand on fut près de la côte, la direction des courans changea. Dans ces circonstances diverses pirogues quittèrent la côte, vinrent auprès du vaisseau, firent des signes pour engager à descendre à terre; mais se refusèrent à monter à bord.

Plus loin, on découvrit deux autres petites îles : elles paroissoient à trois lieues de la côte, sous la latitude de 10° 57′, et 30′ minutes plus au levant que l'île des Contrariétés. Ces deux îles sont plates, basses, couvertes de bois. La côte qui leur est opposée est fort montueuse; elle forme

forme un cap auquel on donna le nom d'*Oriental :* les îles reçurent celui de la *Délivrance.* La direction de la côte change au delà de ces îles ; elle paroît devoir être entre le midi et le couchant ; car, en continuant la route entre le midi et le levant, on la perdit bientôt de vue. On la regretta peu ; elle avoit été funeste, et on n'osa plus y descendre, quoique le besoin en eût augmenté. La plus grande partie de l'équipage étoit malade ; il n'y avoit pas de jour qu'on ne jetât deux ou trois morts à la mer, et en peu de tems on perdit trente hommes.

Depuis l'île de la première vue jusqu'au cap Oriental, les courans portent tous vers le midi : dans toute cette étendue la côte est hérissée de hautes montagnes. Si l'on peut faire quelque fondement sur les rapports incertains du jeune Indien, cette côte pourroit bien n'être qu'un grand nombre d'îles ; il dit que la mer est au delà de son pays, et qu'elle n'y a point de fond. Cela expliqueroit encore pourquoi on perdoit quelquefois la terre de vue.

On cherchoit alors la Nouvelle-Zélande, où il devenoit de la dernière nécessité de relâcher pour rétablir l'équipage ; heureusement dans cette route on trouva le tems assez beau, et les vents généraux qui règnent entre les tropiques.

Ce fut le 4 décembre qu'on aperçut que la

mer changeoit de couleur, et qu'on vit des os de sèche, du goémon, des oiseaux, signes qui annoncèrent la terre. On croyoit que la terre de Diémen alloit se montrer; on soupçonnoit qu'elle s'avance au levant, et se joignoit à la Nouvelle-Guinée. On continua cette route jusqu'au 35° de latitude méridionale; mais alors on cingla au levant.

Enfin le 12 décembre, à onze heures du matin, on découvrit la Nouvelle-Zélande, sous la latitude 35° 37′, et la longitude 168° 50′ à l'orient de Paris; ce qui prouveroit une erreur de M. Bellin, qui a mis cette terre cent dix lieues plus au couchant.

Cette partie de la Nouvelle-Zélande ne paroît pas abordable; mais elle est très-peuplée, et la nuit une multitude de feux l'éclairoit : elle présentoit un aspect singulier; elle étoit bordée de dunes de sable assez élevées, et à trois ou quatre lieues de la mer, on voyoit s'élever de hautes montagnes. On y cherchoit un port : M. de Surville vouloit l'aborder dans sa partie orientale, et fit de grands efforts pour passer au nord du pays; mais les vents étoient contraires, et durèrent deux jours. Du nord, ils soufflèrent ensuite presque du couchant, et avec une telle violence qu'on craignit d'être brisé sur la côte. La mer étoit enflée, et ses vagues énormes

poussoient sans cesse le vaisseau vers la terre, qui paroissoit par-tout également inaccessible; et, cependant par la position où l'on se trouvoit, il étoit hors de possibilité de tourner cette terre au nord; il l'étoit encore de la tourner au midi, et l'on étoit dans la perplexité la plus cruelle.

En vain, pendant la nuit, on louvoya fréquemment; en vain on mit la voile pour se défendre contre la direction des vagues, on se trouva le 15 dans une position tout aussi dangereuse; la mer, les vents étoient les mêmes, mais bientôt on crut s'apercevoir que les courans étoient favorables; ils éloignoient de la côte, et par conséquent du danger le plus pressant.

Le vent changea dans l'après-midi; il souffla, mais un peu moins violemment entre le midi et le couchant; et M. de Surville fit une manœuvre hardie, bien réfléchie, et la seule qui pût écarter le vaisseau de la côte; malgré la violence du vent, il fit augmenter les voiles; la grande voile fut emportée, mais les autres supportèrent l'effort : on avoit une pointe à doubler, qui formoit le plus grand obstacle; il ne se rebuta pas; car il falloit le vaincre, ou périr sur la côte; et cet obstacle surmonté, les autres étoient moins redoutables. Il réussit : on cingla vers le nord; la mer et le vent s'apai-

sèrent, et les espérances qu'on avoit conçues de cette opération furent encore surpassées.

Le 16 septembre, on découvrit le cap qu'Abel Tasman avoit nommé le cap du *Nord-Ouest*(1); bientôt après on vit les îles des Trois-Rois, et plus loin un promontoire élevé, qui formoit la partie la plus septentrionale de la Nouvelle-Zélande : on le nomma *le cap Surville*. La couleur de la mer annonçoit qu'on trouveroit fond sur cette partie de la côte; et en effet, à la distance de trois lieues on le trouva seulement à la profondeur de quarante brasses.

Le cap Surville ressemble à une pyramide tronquée; sa base s'étend au loin; derrière elle on trouva une baie très-vaste, mais on n'y découvre aucun abri; et il fallut s'avancer plus au midi, où bientôt on en découvrit un autre.

La relation d'Abel Tasman inspiroit beaucoup de crainte; une réception aussi barbare auroit bientôt fait périr l'équipage délabré du Saint-Jean-Baptiste. Ces craintes parurent d'abord n'être pas fondées : on vit s'approcher un bateau dans lequel étoient cinq ou six hommes qui offrirent leurs poissons, leurs coquillages; on leur donna un peu de toile de

(1) Célèbre navigateur, qui fit un voyage aux Terres Australes en 1642.

Biblioteca Nazionale
NAPOLI V. E. III

Sauvage de la Nouvelle Zelande.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

coton en échange. En s'éloignant du vaisseau, ils indiquèrent leur demeure.

Peu de tems après, trois grandes pirogues s'approchèrent à la portée du fusil du bateau. De là, les habitans montroient leur poisson; mais, comme on n'approchoit point, ils vinrent près du vaisseau, et passèrent sous la galerie pour vendre la proie qu'ils venoient sans doute de faire; ils en donnèrent une quantité prodigieuse pour quelques morceaux de toile, dont ils se couvrirent les épaules.

Le chef de ces pirogues parut désirer de monter sur le vaisseau, et on l'y invita. M. de Surville le reçut en l'embrassant: il étoit couvert d'une pelisse de peau de chien; on la regardoit avec curiosité, et il crut qu'on la désiroit; il l'offrit sur-le-champ, mais on ne l'accepta pas. On le fit passer dans la chambre du conseil, et là, on lui offrit une veste et une culotte rouges: il mit la veste, et garda la culotte sous son bras. Pour témoigner sa reconnoissance au capitaine, il lui donna sa pelisse.

Cependant, ceux qui l'avoient accompagné ne le voyant point reparoître, craignirent pour sa vie; ils témoignèrent leur inquiétude; ils firent entendre des murmures qui parvinrent à l'oreille du chef, et il vint se montrer aux

siens, et par ses gestes on comprit qu'il les rassuroit. On lui fit présent encore d'une chemise, dont il se décora dans l'instant. Plusieurs de ses gens montèrent à bord, et commencèrent par enlever tout ce qui leur plaisoit, tout ce qui leur tomboit sous la main. Chacun sortit du vaisseau, ayant sur les épaules son morceau de toile. Le chef voulut ôter sa chemise; mais ne se ressouvenant point comment il l'avoit mise, il essaya de diverses façons: son embarras, l'empressement de ses gens à le tirer par les manches et de tous les côtés à la fois, présentoient une scène plaisante. Il réussit cependant à l'ôter, lorsqu'il se fut souvenu qu'il avoit levé les bras pour la mettre.

Ce fut le 17 décembre 1769, qu'on jeta l'ancre dans une baie, à douze lieues de distance du cap Surville, qui paroît être la même que Cook a nommée *Doubtless*, sous la latitude 34° 49′. On avoit devant soi une anse de sable, située au pied d'une petite montagne, au sommet de laquelle on voyoit un village. On s'approcha davantage de l'anse le lendemain, et l'on ne fut plus qu'à cent et quelques toises de la terre.

Il est difficile de peindre la joie de l'équipage; on avoit perdu soixante hommes

Biblioteca Nazionale
NAPOLI
V. E. III

Digitized by Google

Femme de la Nouvelle Zelande.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE" NAPOLI

depuis qu'on avoit quitté le port Praslin, et le scorbut dévoroit le reste : quelques jours de plus consumés à errer sur les mers, et le vaisseau n'auroit pu quitter le premier port qu'il eût trouvé : d'ailleurs, l'accueil que les Indiens avoient déjà fait à l'équipage donnoit espérance des secours tels qu'on en avoit besoin.

Le 18, M. de Surville descendit sur le rivage, et le chef du village vint l'y recevoir. Ses gens étoient dispersés çà et là, tenant en main des peaux de chiens et des paquets d'herbes, qu'ils haussoient et baissoient continuellement, peut-être pour faire honneur au capitaine français.

Le lendemain on retourna sur le rivage : mais que la réception fut différente ! Les habitans étoient rassemblés par troupes; ils étoient armés, et le chef vint au devant de M. de Surville, pour lui dire de ne pas avancer au delà du rivage; il sembloit inquiet de le voir accompagné d'une partie de l'équipage ; il alla ensuite parler à ses gens, et le fit avec beaucoup de chaleur. Il revint ensuite, demanda le fusil du capitaine, et en paroissoit connoître l'usage ; mais, voyant qu'on le lui refusoit, il demanda l'épée, qu'on lui remit ; il courut la montrer à ses compatriotes, qui parurent alors se calmer.

Ce chef s'intéressoit vivement pour l'équipage français ; il lui témoigna la plus grande confiance, et vint visiter encore le vaisseau. Dès qu'il se fut éloigné du rivage, ses compagnons furent inquiets sur sa vie ; ils poussèrent de lamentables cris ; les femmes versoient des larmes, et pour ne point se jouer de leurs alarmes, on ramena le chef à terre.

On nomma ce lieu *baie de Lauriston*, et l'anse dont on a parlé plus haut fut nommée *Chevalier*. On s'approcha de celle-ci peu de jours après, et l'on y jeta l'ancre. C'est là que le vaisseau demeura jusqu'au premier jour de l'année 1770. Les gens de l'équipage s'y rétablirent en partie ; un plus long séjour les eût tous guéris peut-être ; mais, après la perte des ancres, on ne pouvoit pas y demeurer avec quelque sûreté : on les avoit perdues par un coup de vent furieux dont il faut parler ici, pour faire l'éloge de la fermeté et de la sagacité de M. de Surville.

Le vent s'étoit rapidement élevé entre le nord et l'orient ; trois bateaux avoient été pêcher dans la baie ; il fut impossible à l'un d'eux de revenir au vaisseau : la nuit vint, le vent redoubla ; on chassoit sur les deux ancres ; on fut obligé d'en jeter une troisième ; le vaisseau soutint les efforts du vent jusqu'à

sept heures du matin, mais alors il dériva vers la partie escarpée de l'anse Chevalier, qui étoit bordée de rocs noyés, sur lesquels la mer brisoit avec violence. Le vaisseau n'en étoit plus qu'à cent cinquante toises; le danger devenoit pressant, et M. de Surville ordonna de mettre les voiles et de couper les cables. Cette opération devoit être très-prompte, parce que le péril étoit imminent : un navigateur ne peut voir la mort de plus près, car les rochers n'étoient pas à vingt pas. Alors le vaisseau s'abattit sur un de ses côtés, le seul qui pût donner l'espérance d'échapper au naufrage : on put louvoyer avec adresse; M. de Surville, dans cet instant terrible, sut voir, sut faire exécuter le seul bon parti. Sa fermeté rassura les matelots interdits; elle les encourageoit à un travail toujours pénible, et qui l'étoit bien davantage pour des gens qui étoient à peine convalescens. On peut juger du danger qu'on avoit couru, par le sort d'un petit bateau attaché à la poupe du vaisseau; il fut submergé, fracassé par les rochers; et il fallut couper la corde qui le retenoit, pour s'en débarrasser.

Mais, pour avoir évité le naufrage certain, on n'étoit pas assuré de ne pas périr au premier instant où il s'élèveroit quelqu'orage.

On ne pouvoit sortir de la baie, à cause des vents, et l'on n'avoit plus d'aneres qui fussent en état d'assurer l'immobilité du vaisseau : on en prépara une ; mais le petit nombre de matelots qui étoient à bord put à peine en venir à bout, après quatre heures du travail le plus opiniâtre. Pendant qu'on s'en occupoit, le vaisseau, devenu le jouet des vagues, alloit encore être jeté sur la côte, et lorsqu'on jeta cette ancre, on n'avoit plus que six brasses d'eau : on se trouvoit alors dans une anse que la circonstance fit appeler l'*anse du Refuge*.

Cette ancre étoit la dernière ancre de poids qui restât sur le vaisseau ; on voulut y en joindre une autre, mais le cable fut brisé par l'impétuosité des vagues ; cependant on ne pouvoit se flatter de tenir long-tems avec cette anere seule ; et la seule perspective qui devoit s'offrir étoit celle d'échouer sur le rivage avec moins de danger que dans l'anse Chevalier. On déchargea le vaisseau pour le soulager : bientôt après on aperçut le bateau qui n'avoit pu rejoindre, et dont on étoit très-inquiet ; il portoit tous les malades, au nombre de trente-trois ; il étoit encore chargé de futailles remplies d'eau douce, et c'eût été presqu'un naufrage pour nous que de le perdre.

Si des craintes s'évanouissoient, il en renaissoit d'autres : la barre du gouvernail se rompit; on en remit une autre, qui eut le même sort un instant après; on en fit une troisième de pièces rapportées, qui résista : alors on put espérer de profiter des vents favorables qui s'élèveroient; on put espérer que si le cable rompoit, on auroit encore une ressource.

Les vents changèrent le 29, et celui qui succéda laissa l'espérance de sortir de la baie. Dans un intervalle où la mer fut moins agitée, le bateau se rendit au navire : cet instant fut le seul où il auroit pu le faire; car le vent reprit bientôt toute sa force et sa violence.

Les gens du bateau avoient couru aussi de grands dangers; leur mât avoit été cassé, ils avoient rasé des écueils qu'ils touchoient avec leurs rames; ils avoient échoué une fois : après s'être enfin jeté dans un abri, les malades avoient encore été forcés de passer la nuit dans le bateau, et de recevoir la pluie, qui tomboit en torrens. Ils purent enfin descendre à terre, où ils partagèrent le peu de poissons qu'ils avoient pris la veille, afin d'en avoir aussi le lendemain, prévoyant qu'ils ne pourroient encore regagner le vaisseau. Heureusement le chef des habitans de cette anse étoit un homme humain; il vint les voir, leur

donna du poisson ; et comme on lui fit entendre qu'on ne pouvoit rien lui donner en échange, il témoigna qu'il ne vouloit rien, et qu'on l'obligeroit en l'acceptant, et on l'accepta. Ce bon homme paroissoit touché de leur détresse ; il les pressoit de venir chez lui, leur désignoit par signes qu'ils seroient mieux là qu'au rivage, qu'ils seroient à couvert, tranquilles et bien nourris. Plusieurs se rendirent dans sa maison.

Dans ces circonstances, le chirurgien du vaisseau, qui se trouvoit avec les malades, se mit en route avec huit hommes armés, pour se rendre à l'anse Chevalier, d'où ils espéroient trouver une occasion pour venir au vaisseau, et demander des vivres pour les malades. C'étoit au moment du plus grand danger pour le navire : avant de le voir, ils s'estimoient les plus malheureux des hommes ; lorsqu'ils l'eurent vu, ils frémirent, et se convainquirent qu'ils étoient les moins à plaindre. A chaque instant ils croyoient que le vaisseau alloit être englouti ou brisé sur les rochers qui le menaçoient. Ce spectacle les pénétra d'horreur ; ils craignoient les suites de ce naufrage : si le vaisseau n'en pouvoit échapper, ils alloient être forcés de finir leurs jours dans ces contrées sauvages, inconnues, et

parmi des peuples féroces. Le salut du vaisseau fut le leur, comme celui de ceux qui s'y trouvoient.

Le 31 décembre, on vit au fond de la baie le bateau qui avoit été submergé ; on l'alla chercher pour le réparer, et le mettre en état de tenir la mer : on fut bien étonné de ne plus le trouver. Cependant on l'avoit très-bien distingué : on imagina qu'on l'avoit enlevé ; et, en effet, on en trouva la trace sur le rivage : on la suivit, elle conduisoit à une petite rivière, où l'on ne put le découvrir, quoiqu'on la remontât et la descendît en le cherchant avec soin.

M. de Surville vit dans cet enlèvement un vol qu'il devoit punir : il vint dans une rivière de la baie Lauriston ; il y trouva quelques sauvages autour de deux pirogues, il les appela ; l'un d'eux vint à lui : il le fit saisir, les autres s'enfuirent ; on prit, on brûla leurs pirogues et leurs maisons de paille : étrange récompense de l'humanité qu'ils avoient marquée jusqu'alors !

Par une circonstance singulière, et qui dut faire rougir les Français, ce Zélandais prisonnier se trouva être celui même qui leur avoit ouvert sa maison, et les avoit nourris si généreusement.

On sentit qu'après une telle hostilité, on ne

devoit s'attendre ni à des secours, ni même à la tranquillité dans cette baie ; on se rendoit justice. Il falloit partir : le conseil fut assemblé. On vit bien que dans un pays si orageux on ne pouvoit, sans danger, demeurer avec une seule ancre de poids ; mais on étoit alors à plus de douze cents lieues de tout établissement européen ; et pour s'y rendre, il falloit traverser des détroits où le vent et les courans forcent souvent à jeter l'ancre plusieurs fois le jour, avec un équipage fatigué, et dont la moitié avoit déjà péri.

Le Pérou s'offroit comme un asile plus sûr ; quoiqu'éloigné encore de dix-huit cents lieues, les vents devoient être toujours favorables ; on n'étoit obligé de jeter l'ancre qu'au moment où l'on arriveroit au port. Dans la situation où l'on étoit, c'étoit le parti le plus sage, et on le prit.

M. de Surville, qui pouvoit, en suivant cet avis, suivre encore en partie l'objet de ses recherches, applaudit à cet avis, et on se prépara à l'exécuter.

Les Français crurent être les premiers qui étoient descendus dans la Nouvelle-Zélande : ils ignoroient que le capitaine Cook avoit été la même année dans sa partie méridionale, et dans ce moment étoit près d'eux : Abel Tasman n'ayant vu que la partie occidentale, les parties qu'ils visitèrent n'avoient encore été vues que par eux.

Les habitans de cette terre sont d'une bonne taille; mais leurs jambes sont si grosses, qu'elles paroissent enflées : ils ont le teint basané, les traits assez réguliers, les cheveux longs et attachés au sommet de la tête, qu'ils ornent de plumes blanches : ils mettent sur le toupet une couleur rouge détrempée dans de l'huile; ils ont des dessins sur différentes parties du corps, tracés avec du charbon; ils les incrustent dans la chair, et les fixent avec quelques caustiques; l'empreinte ne s'en efface jamais. C'est ordinairement sur les cuisses qu'ils mettent ces dessins, et les plus ordinaires sont des spirales.

Les femmes y sont laides, se peignent, comme les hommes, les différentes parties de leur corps, excepté le visage, dont elles ne se peignent que la lèvre inférieure.

L'habillement ordinaire de ce peuple consiste en une grande natte formée de plusieurs parties jointes ensemble, et qui leur descend jusqu'au gras de la jambe; il ne les couvre qu'imparfaitement, et ils s'en inquiètent peu; quelques-uns portent des ceintures. Les chefs, au lieu de natte, se servent d'une pelisse faite de plusieurs bandes de peau de chien; dans les jours de cérémonie, ils la portent avec le poil en dehors; dans les jours froids le poil est en dedans.

La racine de fougère, chauffée et battue, est

la base de leur nourriture ; c'est leur pain : ils mangent encore beaucoup de poisson, qu'ils font cuire dans un trou fait dans la terre, garni au fond de cailloux, sur lesquels ils allument un grand feu. Quand ces cailloux sont bien échauffés, ils y étendent leur poisson, enveloppé dans des feuilles, et les recouvrent de terre. Les poissons les plus ordinaires sont les maquereaux, les loubines (1), les chabots, les grondins, les rougets, les diables et les chiens de mer, etc.

Ce peuple réunit ses habitations sur des hauteurs escarpées ; il y eut peu de Français qui osassent y monter, parce que la curiosité n'étoit pas assez forte pour faire oublier qu'il y avoit du danger à la satisfaire ; un faux pas peut y coûter la vie. C'est pour se mettre à couvert des incursions de leurs ennemis qu'ils se placent dans ces lieux inaccessibles ; ils ont aussi des habitations dans la plaine, mais ils n'y font que des séjours passagers.

Un des habitans invita quelques gens de l'équipage à monter avec lui sur le sommet de la montagne, où ils ont placé leur citadelle. Arrivé sur une espèce d'esplanade, il prit une lance pour faire voir comment il en défendoit l'entrée ; il fit entendre que si les ennemis abandonnoient

(1) Poisson de la famille des perches.

le

le cadavre d'un des leurs, ils le coupoient par morceaux, et le maugeoient; s'ils en font un prisonnier, ils le saisissent par les cheveux, et le tuent en lui frappant la tempe avec leur arme de pierre; ils séparent les quatre membres, et coupent le ventre en croix, pour en arracher les intestins; ils distribuent ensuite à chacun des assistans la part qui leur en revient.

On ne leur a vu d'armes que la lance et l'assommoir de pierre, dont la longueur est d'un pied ou de quatorze pouces; ils en ont qui, par leur grosseur, paroissent faits avec des os de baleine.

Ils portent au cou, en guise d'ornement, une espèce d'idole faite d'une pierre semblable au jade (1). Cette figure est d'une surface fort polie, et semble accroupie sur les talons; ses yeux sont de nacre : elle est percée, et ils font tout ce travail sans connoître l'usage des métaux : ils ont des pendans d'oreilles longs de trois pouces, faits de la même espèce de pierre.

Il semble que ce peuple a un culte; car, en montrant cette petite idole, ils joignoient les mains, et regardoient vers le ciel.

On leur a vu deux instrumens de musique;

(1) Pierre talqueuse et très-dure : il y en a de blanc à la Chine, de vert dans l'Indostan, et d'olivâtre dans l'Amérique méridionale. Les sauvages de l'Amérique en font des haches.

l'un est un coquillage auquel ils adaptent un tuyau cylindrique de trois ou quatre pouces de long : ils en tirent des sons assez semblables à ceux de la cornemuse. Abel Tasman paroît l'avoir connu : l'autre a environ quatre pouces et demi de longueur ; il est creux, et n'a qu'un seul trou ; ils lui font rendre cinq ou six sons différens, tous aussi doux que ceux d'un flageolet. Ils ont beaucoup de goût pour la musique ; ils chantent quelquefois en chœur, et forment des accords très-agréables.

Ils aiment aussi beaucoup la danse : on a vu trois jeunes filles animées par la voix et le bruit des mains d'une vieille femme, danser devant les Français, et employer les gestes les plus indécens pour les exciter au plaisir ; l'une d'elles voyant M. de Surville revenir au vaisseau, courut à lui, le saisit par le corps, n'oublia rien pour le tenter, et ce ne fut pas sans peine qu'il parvint à s'en débarrasser ; elles en avoient usé de même avec les matelots : il est difficile d'imaginer des filles plus lubriques qu'elles.

Celui qui est salué s'assied par terre, et celui qui salue vient appuyer son nez sur celui qui est assis ; ils restent dans cette posture environ demi-minute, dans un profond silence. M. de Surville les saluoit ainsi, et ils s'asseyoient bien vîte pour recevoir le salut.

Leurs bateaux ont le fond d'une seule pièce ; une ou deux planches en relèvent les bords : ils

sont fort longs, relevés sur le devant et le derrière, qui sont ornés de sculpture; une pierre couleur d'ardoise leur sert pour cette opération, comme en général pour couper le bois.

Leurs maisons sont petites et sans ornemens; elles ont à peine six pieds de haut sur dix de longueur, et quatre ou cinq de large : quelques-unes n'ont point de portes; celles dont ils se servent sont sculptées de figures baroques.

Au devant de leurs citadelles sont de grands piliers de bois, sur lesquels ils font sécher leur provision de poisson pour l'hiver, et l'hiver y doit être rigoureux, à en juger par le tems qu'il fit durant le séjour du vaisseau, dans la saison qui semble devoir y être la plus belle.

On trouve abondamment dans ce pays d'excellens antiscorbutiques, tels que l'ache et deux espèces de cresson; ils rétablirent l'équipage en fort peu de tems. Le cresson faisoit surtout un effet étonnant sur quelques personnes : après en avoir mangé en salade, elles se trouvoient presque sans respiration; leur visage s'enflammoit; elles sentoient dans la bouche un goût semblable à celui du sang : ces accès duroient environ une heure, mais ils ne se répétoient que deux ou trois fois. L'usage de ces plantes redonna de la force et de la vigueur à ceux qui étoient le plus dangereusement malades, et pouvoient à peine se mouvoir. Un

matelot qui étoit enflé par tout le corps se fit descendre à terre deux ou trois fois, et ces herbes le rétablirent assez bien pour continuer le voyage.

On ne vit dans ce pays d'autres quadrupèdes que des chiens qui ont le poil doux et long : on ne les élève que pour les manger. Parmi les oiseaux on en remarqua un qui avoit la couleur et la taille du merle, et sur le bec des excroissances rouges, assez semblables à celles des poules ; et un autre qui, à la place de ces excroissances, avoit une huppe de plumes blanches. Les oiseaux aquatiques y sont variés, et en grand nombre ; tels sont les canards sauvages, les courlieux, les alouettes de mer, les bécassines, etc. Le plus remarquable est celui qui a le bec de la bécasse, et la grosseur du canard ; il a le bec et les pattes d'un beau rouge ; quelques-uns ont le bec jaune : peut-être ceux-ci étoient les femelles de l'espèce.

Les Indiens cultivent des patates, des calebasses ; mais on n'y voit pas d'autres champs que ceux-là, et ils sont en petit nombre ; on y a vu des cordes faites avec du bon chanvre. Sur les bords de la mer on recueille une résine transparente que les eaux y déposent, et qui brûle en donnant une flamme claire, et une odeur assez suave.

On donna aux habitans de ce pays, du froment, du riz et des pois ronds, en essayant de

leur faire comprendre la manière de les cultiver : on leur laissa aussi deux cochons de lait, mâle et femelle, un coq et une poule de Siam, les deux seules volailles qu'il y eût dans le vaisseau depuis long-tems.

A droite de l'entrée de la baie Lauriston, on ne voit que des monts couverts de hautes et tristes bruyères ; mais à l'anse du Refuge, le paysage est agréable ; les ruisseaux y sont ombragés d'arbres ; l'herbe ne revêt que les hautes montagnes. Le fond de la baie est une plaine où l'on trouve un étang à demi-lieue du rivage. Le mauvais tems ne permit pas de la visiter avec soin ; mais il sembla que la partie orientale offre plus d'abris et de ressources que celle où le vaisseau mit à l'ancre (1).

Le Saint-Jean-Baptiste sortit enfin de la baie Lauriston, pour se rendre au Pérou : on ne devoit pas être sans inquiétude au moment où l'on commençoit une course de mille huit cents lieues sur une mer inconnue ; car ceux qui avoient fait à peu près le même voyage, étoient venus de l'océan septentrional pour se rendre en Asie ; et ici l'on partoit d'un pays inconnu dans l'océan méridional, pour arriver au Pérou ; d'autres vaisseaux ont suivi les tro-

(1) On aura des nouvelles lumières sur ce pays dans les volumes qui contiendront les voyages du célèbre capitaine Cook.

piques, où les vents sont toujours les mêmes, et le vaisseau dont nous parlons étoit bien au delà du tropique. On ignoroit si quelque terre ne s'opposeroit pas à sa course, mais le parti qu'on avoit pris étoit le plus sage ; il ne l'eût pas été de chercher à repasser la ligne pour rechercher les mêmes climats qui avoient été funestes à l'équipage.

Dans cette longue course on ne découvrit aucune nouvelle terre ; on ne vit aucune île : les vents variables forcèrent souvent à s'écarter de la route la plus courte ; on fut jeté vers le midi jusqu'au 43° de latitude, et là, la mer étoit très-agitée, les vents plus violens. Ils secouèrent le vaisseau avec tant de force, qu'il fallut lier le corps du vaisseau avec des cordages, pour que ses différentes parties ne se disloquassent pas. Mais, quand on se rapprocha du tropique, on eut un tems assez beau, et des vents réglés.

L'île que cherchoit M. de Surville, du moins à ce qu'on a prétendu, devoit se trouver sous le 27° 28′ de latitude méridionale, sous le 102° de longitude, à l'occident de Paris ; mais les vents d'orient ne lui permirent pas de chercher long-tems cette île ; le scorbut recommençoit ses ravages, et la disette d'eau, plus à craindre encore que le scorbut, le força de ne se proposer d'autre but que celui d'arriver à la côte du Pérou ; le conseil décida qu'il n'y avoit

pas de tems à perdre ; et il fallut cingler plus au midi pour l'atteindre.

Le 12 mars on découvrit un vaisseau, mais on ne put connoître de quelle nation il pouvoit être. On jugea qu'il étoit espagnol, parce qu'à la longitude où il se fit apercevoir, on étoit voisin des côtes, et peut-être il se rendoit du Pérou au Chili.

On découvrit, douze jours après, les îles Juan-Fernandez ; mais on ne crut pas devoir perdre du tems pour les visiter. Ce fut à la vue de ces îles que mourut *Naquinori*, cet infortuné Zélandais, inhumainement et très-inutilement enlevé à son pays. Il mourut de chagrin et de disette d'eau. Le 6 avril on doubla l'île Sangallan, et le lendemain on crut découvrir une baie remplie de vaisseaux. On crut que c'étoit le port Callao, mais on se trompoit, et cette erreur jeta le vaisseau dans un nouveau danger. Il falloit reprendre la haute mer ; et pour y réussir, il falloit doubler une pointe : le calme survint, on ne put s'éloigner, et les courans portoient sur la côte : il fallut jeter l'ancre, et heureusement elle trouva un bon fond. On passa la nuit dans ce lieu.

Le lendemain les signaux, les canons annoncèrent la détresse où le vaisseau se trouvoit ; mais nul secours n'approcha, et M. de Surville écrivit au vice-roi du Pérou : il lui

envoya des extraits de sa route, une copie de ses passe-ports, des témoignages de la détresse où il se trouvoit, et envoya M. Labé pour les porter au vice-roi ; mais celui-ci trouva la mer si grosse près du rivage, qu'il y avoit de la témérité à s'avancer davantage, et il revint. En d'autres circonstances, M. de Surville eût attendu un tems plus calme pour s'y rendre lui-même ; mais la situation dangereuse où l'on se trouvoit ne lui permit pas de délibérer. D'ailleurs, il se persuada que la barre du Chilca, nom du lieu près duquel on se trouvoit (1), ressembloit à celle de la côte de Coromandel, et il ne la crut pas si redoutable. Il fit embarquer avec lui un noir de Pondichéry, excellent nageur, habitué à passer cette barre dans les plus mauvais tems, et enferma la lettre du vice-roi dans un flacon bien bouché. Il paroît que son dessein n'étoit pas de descendre à terre lui-même, si la mer étoit trop enflée, mais d'y envoyer le noir à la nage, avec son flacon.

Dès qu'on fut à quelque distance, il reconnut l'impossibilité d'aller plus avant ; il fit attacher le flacon au cou du noir, qui se jeta à l'eau : ce flacon frappoit son visage, et le blessoit avec force. Le noir fut obligé de chercher à casser la corde, sans quoi il alloit périr. Il se retourne alors vers le bateau, et le voit

(1) Chilca est à côté et au sud de Lima.

renversé; il aperçoit M. de Surville et ses deux matelots à la nage, faisant les plus grands efforts pour gagner la terre; mais ne pouvant se débarrasser de leurs vêtemens, ils luttèrent en vain contre les vagues, et tous trois périrent. Le noir étoit nu, et eut besoin de toute sa force, de toute son adresse pour atteindre le rivage : à peine l'eût-il touché, qu'il tomba sans connoissance, épuisé de fatigue, et fut plus d'une heure à recouvrer ses sens. Revenu à lui-même, il trouva sur le rivage le flacon où étoit le paquet de lettres et le chapeau du capitaine; il porta l'un et l'autre au village de Chilca, et les remit au curé; celui-ci le fit conduire au vice-roi.

M. Labé mit à la voile le lendemain, et ne put arriver que le 10 au port de Callao*, où l'on mouilla à l'entrée de la nuit. Le corps de M. de Surville fut retrouvé, et enseveli avec une grande pompe à Chilca (1). Le vice-roi envoya sa croix de Saint-Louis et une partie de ses cheveux au vaisseau, sans doute pour y constater sa mort. L'équipage fut reçu avec bonté par les Espagnols; il demeura plusieurs mois dans ce lieu, et ne revint en Europe que dans l'année suivante.

On n'a point de journal de cette partie du voyage : les deux relations que nous avons sous les yeux, l'une tirée du journal original de

(1) Le 9 août 1770.

M. de Surville ; l'autre de celui de M. Monneron, subrécargue du vaisseau, ne parlent point même de la route qu'on prit pour le retour. Ainsi, on ne peut affirmer que le voyage du Saint-Jean-Baptiste soit un voyage autour du Monde; il ne l'est du moins que pour quelques personnes de l'équipage, qui se rendirent en Europe au travers du continent de l'Amérique.

On doit ajouter ici que M. de Surville fut généralement regretté de son état-major et de l'équipage de son vaisseau. Il seroit difficile de rendre le degré de confiance que ses talens et son intrépidité inspiroient au milieu des dangers. Le ministre de France prit part au malheur qui en avoit privé la France, et donna à sa veuve l'assurance de reconnoître dans ses enfans les services rendus par le père.

Mais la manière dont il traita les insulaires qui eurent le malheur de se rencontrer sur la route de son vaisseau, les enlèvemens d'hommes sans défense qui se livroient à sa bonne foi, ses ruses pour surprendre ceux qui avoient la prudence de se défier de lui, seront toujours une tache pour sa mémoire, aux yeux de tous ceux qui ont quelques sentimens d'humanité et de justice.

Fin du cinquième Volume.

TABLE

Des matières du Tome cinquième.

Voyage de Le Gentil. Page 5
Description des îles Jersey, Grenesey et Sark. 6
Des îles d'Aurigny et d'Alderney. 7
De l'île Grande dans le Brésil. 9
Visite de Dugué-Trouin aux habitans du Brésil. 11
Le Gentil s'embarque pour le Pérou. 12
Il passe le détroit de Le Maire. 13
Il arrive à la Conception. 14
Il y trouve des Français qui y font un commerce ruineux. 15
Fertilité et richesse du Chili. 16
Guases de la Conception. 17
Dureté du gouverneur du Chili. 18
Sa conduite le rend odieux aux Indiens. 19
Détails sur le port de Valparayso. 20
Sur le Pérou. 21
Indifférence des Péruviens pour les richesses. 22
Leur manière de voyager. 23
La façon de combattre de certaines peuplades, les rend invincibles. ib.
Route la plus courte pour venir du Pérou en Europe. 24
Coquimbo est le meilleur port de la mer du Sud. 25
Description de la ville de ce nom. 26
Inconvéniens de la ville d'Arica. 27
Beauté d'une vallée située auprès de cette ville. 29
Détails sur Pisco. 30
Vénération des Péruviens pour les Incas. 32
Monumens antiques qu'on y trouve encore. ib.
Difficultés sans nombre qu'on trouve pour voyager dans le Pérou. 34
Ponts extraordinaires des Péruviens. 35
Ancienne population de Cusco. 36
Détails sur Lima. 37
Divers tremblemens de terre qu'a éprouvé cette ville. 39
Terreur de ses habitans. 46

Luxe des dames de Lima. Page 41
Le vice-roi réside dans cette ville. 40
Situation de Quito. 42
Beauté de la vallée de Quito. 45
Observations de M. de la Condamine sur le Pichincha. 44
Le Gentil observe six trombes de mer. 52
Il prend des précautions pour en diminuer les effets funestes. ib.
Il passe à la Chine. 53
L'air de la terre lui fait oublier les fatigues de la traversée. 55
Il arrive à Guaham. ib.
Description de cette île. 56
Détails sur Formose. 58
Idée des typhons et des ouragans. 59
Accueil fait à Le Gentil par les Chinois d'Emouy. 60
Nouveaux détails sur la Chine. 64
Les Chinois, ainsi que les Européens qui résident dans ces climats, comptent un jour de plus que nous, dans l'année. 65
Ragoûts et toilette des Chinois. 73
Population de cet empire. 82
Leur code. 88
Trait de l'empereur Kang-hy. 89
Son harem. 90
Attention des Chinois pour l'agriculture. 92
Ils sont accusés d'infanticide. 99
Leur manière d'honorer Confucius. 104
Leur fête en l'honneur des dieux errans. 112
Leurs temples de Foé. 115
Les bonzes sont pris dans la lie du peuple. 116
Grandeur des feuilles du papier de la Chine. 118
Détroit de la Sonde. 130
Coup d'œil sur Java. 134
Le Gentil y tue un dragon volant. ib.
Il éprouve une tempête horrible. 140
Il arrive à l'île Bourbon. 141
Description de cette île. 142
Ses productions diverses. 149
Mœurs de ses anciens habitans. ib.

Le Gentil vient à San-Salvador. Page 152
Détails sur cette ville. 156
Les naturels du pays sont indomptables. 158
Couvens du Brésil, manière dont ils sont composés. 161
Costume des Brésiliens. 162
Fête de St. Amarante. 164
Flagellans. 167
Description de Rio-Janeiro. 168
Population de tout le Brésil. 169
Sa division en gouvernemens. 170
Manière d'y reconnoître les auberges. ib.
Température de Rio-Janeiro. 171
Alimens qu'on y trouve. 172
Portrait des Brésiliennes. 173
Beau diamant du prince du Brésil. 174
Bois de Fernanbourg. 175
Manière de préparer le manioc pour l'empêcher d'être nuisible. ib.
Variété du manioc. 176
Le cacao et la vanille abondent au Brésil. 177
Le Gentil arrive en Espagne. 178
Fierté et gravité des Espagnols. 179
Leur lenteur à délibérer. 181
Leur sobriété. 182
Caractère des Catalans. 183
Cherté du beau linge en Espagne. 184
Leur rondalla. 185
Portrait des Espagnoles. 186
Acteurs et trovadoses d'Espagne. 188
Le fandango et le valero. 189
Température de Madrid et de Valence. 190
Description de l'alhambra. 191
Droit de la mesta. 193
Glaces de Saint-Ildephonse. ib.
Inscription sur la tombe de Colomb. 194
Voyage du Commodore Anson. 195
Ports principaux de l'Angleterre. 196
Equipage de la flotte d'Anson. 197
Le Commodore arrive à Madère. 201
Il y apprend que l'Espagne arme contre lui. 202
Triste sort de la flotte espagnole. 204

Détails sur la Barbade. Page 209
Sur St-Vincent et la Dominique; sur les Caraïbes. 211
Portrait de ces sauvages. 212
Leur carbet et leur cuisine. 214
Leurs hamacs. 215
Leur aversion pour les nègres. 216
Ils n'ont rien de commun avec les premiers Indiens de Saint-Domingue. 217
Anson arrivé à Sainte-Catherine. 220
Il est enchanté du parfum et de la fertilité de cette île. 221
Or et diamans du Brésil. 222
Anson arrive au port Saint-Julien. 228
Description de la côte des Patagons. 229
De la Terre des Etats. 234
La navigation dans ces mers est très-dangereuse. 236
On ne doit entreprendre ce passage que dans les mois de décembre et de janvier. 240
Le scorbut ravage l'équipage d'Anson. 243
Marques sûres pour connoître cette maladie funeste. ib.
Anson éprouve des tempêtes horribles. 245
Triste situation de sa flotte. 247
Il arrive dans l'île Juan-Fernandez. 248
Nouveaux détails sur cette île. 253
Sur l'île d'Inchin. 261
Sur les malheurs du capitaine Cheap. 264
Les matelots se révoltent contre lui, et veulent le déposer. 269
Plusieurs rebelles meurent de faim. 272
Beauté de la situation de Buenos-Aires. 277
Bravoure des habitans de cette ville et de Liniers contre les Anglais. 278
Coutume des Coucous. 290
Nouveaux détails sur Chaco et sur Chiloé. 293
Sur l'herbe du Paraguay. 294
Sur l'île Masafuero. 296
Anson perd les deux tiers de son équipage. 297
Quoique foible il s'empare d'un vaisseau espagnol. 299
Ses égards pour deux prisonnières. 306
Il s'empare de Paita. 311
Il y fait mettre le feu. 314
Prix qu'il met à l'estime de ses ennemis. 316

Description de Quibo. Page 320
Anson calcule d'avance les millions du galion, mais son espoir s'évanouit. 326
Epoque du départ du galion pour Acapulco. 329
Signaux qui indiquent ce qu'il a à craindre sur sa route. 331
Chequetan est un mouillage sûr. 341
Regrets d'Anson; il se croit au dessous de ce qu'il auroit pu faire dans le Nouveau-Monde. 346
Il part pour l'Asie. 350
Il arrive à Serigan. 355
Il passe à Tinian; détails sur cette île. 356
Beauté et désagrémens de cette île. 361
Réflexions sur les îles Larrons. 373
Anson arrive à Macao. 379
Il donne à dîner à des mandarins. 383
Ses préparatifs pour s'emparer du galion. 387
Combat. 389
Victoire d'Anson. 390
Richesses immenses du galion. 394
Friponnerie des Chinois. 400
Incendie qui brûle onze rues à Canton. 403
Réflexions d'Anson sur les Chinois. 404
Son retour dans sa patrie; honneurs qu'il y reçoit; sa mort. 407
Voyage de Surville. 408
Détails sur Mazulipatam et sur Pondichéry. 411
Sur Calcutta. 412
Etendue des pays possédés par la nation anglaise dans l'Inde. 414
Les sciences sont cultivées à Benarès. 416
Morale des Bramines. 417
Description de Pulo-Timon. 420
De Tronganon. 422
Manière dont s'y rend la justice. 425
Détails sur les îles Baschi et Monmouth. 431
Sur leurs maisons. 435
Sur l'île Grafton. 437
Sur l'île de la première vue. 439
Description du port Praslin, dans la terre des Arsacides. 450

Usages des habitans de ce pays nommé autrefois îles de Salomon. Page 451
Soins de M. Surville pour Lova-Sarega, jeune arsacide. 454
Détails sur l'île Inattendue. 459
Sur celle des Contrariétés. 460
Pirogues, et ornemens des habitans de cette île. 463
M. de Surville arrive dans la Nouvelle-Zélande. 466
Il donne une chemise, une veste et une culotte rouges à un sauvage. 469
Embarras de ce sauvage pour ôter ses habits. 470
Coutumes des Zélandais. 479
Leurs maisons. 483
M. de Surville part pour le Pérou. 485
Circonstances de sa mort déplorable. 488

Fin de la Table.

642386

DE L'IMPRIMERIE DE J.-L. CHANSON,
rue et Maison des Mathurins, n° 10.

Digitized by Google